Les Civilisations de l'Afrique du Nord

VICTOR PIQUET

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Le Maroc : *Géographie, Histoire, Mise en valeur* (3e édition entièrement mise à jour et augmentée). Un volume in-8° écu de XII-484 pages avec 1 carte *hors texte*, en *couleur* et 4 cartes *hors texte*, en noir.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

La Colonisation française dans l'Afrique du Nord : *Algérie, Tunisie, Maroc* (2e édition revue et augmentée). Un volume in-8° écu de x-538 pages, avec 4 cartes *hors texte*, broché.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Les Civilisations de l'Afrique du Nord : *Berbères, Arabes, Turcs* (3e édition corrigée). Un volume in-18 de 416 pages, avec 4 cartes *hors texte*, broché.

(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.)

LIBRAIRIE LAROSE

Les Réformes en Algérie et le statut des Indigènes. Un volume in-16, 1919.

LIBRAIRIE CHARLES-LAVAUZELLE

Campagnes d'Afrique (1830-1910) : *Algérie, Tunisie, Maroc*. Un volume in-18 (2e édition mise à jour, 1912), broché.

16-21. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P3-21.

VICTOR PIQUET

Les Civilisations
de
l'Afrique du Nord

BERBÈRES — ARABES — TURCS

Avec 4 Cartes hors texte

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques

TROISIÈME ÉDITION, CORRIGÉE



Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1921

AVANT-PROPOS

Sans avoir la prétention d'être une œuvre d'histoire, ce livre répond, croyons-nous, à un besoin. Aucun ouvrage de volume restreint ne contient, en effet, ce qu'il faut pour mettre un Français de France au courant de l'histoire de l'Afrique du Nord avant la domination française; aucun ouvrage ne met à la portée du public un tableau des civilisations qui se sont succédé dans ce pays, dont on nomme aujourd'hui les différentes parties : Tunisie, Algérie, Maroc. Actuellement, pour comprendre les questions qui intéressent nos possessions de l'Afrique du Nord, il est nécessaire de lire des ouvrages d'érudition, souvent considérables, qui traitent des différentes époques de leur histoire; il faut y joindre la lecture des documents arabes, qui ne sont pas tous traduits, ou dont il est difficile de se procurer la traduction.

Nous avons essayé de rassembler ce qu'il est nécessaire de ne pas ignorer sur ce sujet.

L'histoire complète de l'Afrique du Nord devrait comporter trois parties :

La première traitant de l'histoire des Berbères (Libyens, Numides et Maures), jusqu'à l'arrivée des Arabes.

La seconde traitant de l'histoire de la Berbérie musulmane jusqu'à l'établissement des Français.

La troisième enfin exposant l'œuvre des Français en Afrique.

Les deux premières parties seules font l'objet de ce volume, et même l'histoire antérieure à l'arrivée des Arabes a été abrégée, en raison des travaux remarquables, et relativement connus, qui ont été publiés sur l'époque romaine; nous n'aurions pu que répéter des ouvrages qui font autorité et sont à la portée de tous. Nous nous sommes donc contenté de résumer l'histoire des populations autochtones aux premiers siècles, nous efforçant toutefois de montrer qu'elles ont vécu d'une vie propre et que, sous le commandement de grands princes, elles ont tenu dès cette époque une place considérable dans l'histoire.

Nous avons voulu particulièrement insister sur cette idée qu'au point de vue ethnographique, comme au point de vue historique, ces différentes régions ne forment qu'un tout : la Berbérie, patrie du peuple Berbère. On l'a trop souvent méconnu. Aujourd'hui encore, nous avons le regret de voir des ouvrages d'une haute valeur scientifique traiter des antiquités de l'Algérie sans même mentionner celles de la Tunisie, qui pourtant fut le berceau des civilisations successives de l'Afrique du Nord. En réalité, aucune barrière ne sépare ces pays : c'est une frontière récente et tout artificielle qui a disjoint leurs destinées.

Une part importante a été réservée à l'étude de cette région qui fut longtemps appelée Ifrikya, et dont la majeure partie a formé la Tunisie, parce que c'est en ce pays que la superposition des races a été la plus complète. C'est la Tunisie qui constituait aux

premiers siècles la Province romaine d'Afrique; c'est elle qu'occupèrent ensuite les Vandales et les Byzantins; c'est elle que les Arabes ont envahie tout d'abord et c'est là qu'ils se sont le plus profondément implantés, alors que de rares tribus sont allées tardivement s'installer au Maghreb; c'est en Tunisie enfin qu'il est le plus facile d'étudier la civilisation particulière qui s'est développée sur les côtes depuis l'établissement de la domination turque.

L'histoire du Maroc, d'autre part, fait l'objet d'une série de chapitres qui ne se suivent pas, car chacun d'eux prend place à son époque propre dans l'histoire de la Berbérie, mais qu'il est facile de relier entre eux; de plus, dans un chapitre nouveau, que ne contenait pas la première édition et où sont condensées les connaissances les plus récemment acquises sur ce pays, nous nous sommes efforcé de dépeindre l'état social du Maroc des chérifs.

Au cours de l'ouvrage tout entier, nous n'avons pas cru devoir adopter la forme d'un récit suivi : nous avons préféré donner, toutes les fois qu'il était possible, des extraits des chroniqueurs arabes. La seule manière, en effet, de faire comprendre ce que furent les civilisations de l'Afrique du Nord, et d'exposer les caractères particuliers de ces peuples qui nous intéressent à tant d'égards est, semble-t-il, de transcrire, en conservant au récit toute sa saveur, des épisodes de leur histoire racontés par eux-mêmes.

Il convient, dès que l'on s'occupe de l'Afrique du Nord, de rendre un juste hommage à l'œuvre considérable et de tous points remarquable qu'est l'*Histoire de l'Afrique septentrio-*

nale d'E. Mercier : ce magistral ouvrage est le guide indispensable de tout historien de l'Afrique du Nord.

Jusqu'au xve siècle, les citations de chroniqueurs arabes que nous donnons sont tirées du grand historien Ibn Khaldoun, et de quelques auteurs de moindre importance : El-Bekri, En-Noweïri, etc., excellemment traduits, il y a une quarantaine d'années, par le baron de Slane.

Pour l'étude de la civilisation turque, nous avons eu l'heureuse fortune de pouvoir puiser dans une chronique tunisienne, due à un certain Mohammed Seghir ben Youssef de Béja, et tout récemment traduite par MM. Serres et Lasram.

Toutefois, il nous a paru impossible de donner au public la traduction littérale d'un passage quelconque d'un auteur arabe : les historiens musulmans sont diffus et l'ordre est absent de leurs ouvrages. Nous nous sommes servi, avec l'agrément des traducteurs, que nous remercions ici, des excellentes traductions qui ont été faites déjà des différents auteurs; mais nous avons allégé le texte et, d'autre part, nous avons été forcé de rassembler des passages épars pour reconstituer certains épisodes. Les chapitres ainsi composés, et que nous donnons comme des extraits des chroniqueurs, offrent donc le caractère d'une traduction libre : on nous pardonnera d'employer ce procédé, en raison de la conscience que nous avons apportée à ce travail.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Un certain nombre de répertoires bibliographiques concernant l'Afrique du Nord ont été publiés :

Algérie : Sir R. Lambert Playfair, *A bibliography of Algeria from the Expedition of Charles V, in 1541, to 1887-1889.* — *Supplement to the bibliography of Algeria, from the earliest times to 1895-1898.*

Tunisie : H.-S. Ashbee, *A bibliography of Tunisia, from the earliest times to the end of 1888-1889.*

Maroc : Sir R. Lambert Playfair, *A bibliography of Marocco*, 1892.

Ouvrages d'ensemble sur toute ou plusieurs parties de l'histoire de l'Afrique du Nord :

St. Gsell. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 1913 (L'ouvrage comprendra 6 volumes dont le premier seul a paru).

E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, 3 vol., 1888-91.

— Lavisse et Rambaud, *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, 1894, t. I et IV. — Général Faure-Biguet, *Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane* (sans date). — G. Loth, *Histoire de la Tunisie*, 1898. — Cat, *Petite histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc*, t. I, 1889-91. — I. Hamet, *Les musulmans français du Nord de l'Afrique*. Première partie, 1906. — *Encyclopédie de l'Islam*, dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, publié avec le concours des principaux orientalistes, sous la direction de Basset, Houtsma, Arnold et Hartmann.

Sources arabes :

Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, 1852-56. *Prolégomènes*, trad. de Slane, 1863-68. — Abou Moh. Salah ben Abd el Halim, *Roudh el Kartas*, trad. de Beaumier, 1860. — El-Kaïrouani, *Histoire de l'Afrique*, trad. de Pellissier et Rémusat, 1845 (vol. VII de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*). — El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 1859. — El-Edrisi, *Géographie*, trad. Amédée Jaubert, 1836-40. — *Description de l'Afrique et de l'Espagne* (extrait de l'ouvrage précédent), trad. Dozy et de Goeje, 1866. — Ibn Batoutah, *Voyages*, trad. par Dufrémery et le Dr Sanguinetti, 1874-79. — Moh. Cheïkh Abou Ras, *Voyages extraordinaires et Nouvelles agréables*, trad. Arnaud, *Revue africaine*, t. XXII et suivants. — El-Oufrani, *Nozhet el Hadi*, trad. Houdas, 1889. — Léon l'Africain, *L'Afrique*, trad. Temporal, 1556, nouv. édit. par Schefer, 1898. — Ibn Hammad, trad. Cherbonneau, *Journal asiatique* et *Revue africaine*, nos 72-78.

LES CIVILISATIONS
DE
L'AFRIQUE DU NORD

PREMIÈRE PARTIE

LES BERBÈRES; LA PREMIÈRE CONQUÊTE ARABE

CHAPITRE I

LES PREMIERS HABITANTS[1]

On n'a pas de données précises sur l'origine des peuples de l'Afrique du Nord.

Les hommes de l'âge de la pierre ont laissé dans le pays des traces nombreuses, et l'on retrouve un peu

1. Tous les travaux relatifs aux origines ont été groupés, résumés et critiqués par St. Gsell dans le premier volume de son *Histoire de l'Afrique du Nord dans l'antiquité*; 6 vol.; un seul vol. paru, 1913. Voyez en outre :

Ouvrages d'ordre général :

Tissot, *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, 1888, t. I. — Movers, *Die Phœnizier*, 1841-56, ch. VIII de la 2ᵉ partie du 2ᵉ vol. — Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 2 vol.,

partout, dans les cavernes, des armes et des outils en silex. « De nombreux outils et armes de pierre de divers types paléolithiques [1], ainsi que des haches néolithiques ont été trouvés dans le nord de l'Afrique, en Algérie (à

1902-03. — Ripley, *Races of Europe*, 1900. — Carette, *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie*, 1853. — Mercier, *Ethnographie de l'Afrique septentrionale*, *Revue africaine*, XV. — Philippon, *Les Ibères*, 1909. — Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*, 1900. — Ridgeway, *The mediterranean race*, 1901. — De Morgan, *Origines de l'Égypte*, 3 vol., 1903-07. — Collignon, *Ethnographie générale de la Tunisie*, *Bull. de géogr. hist. et descr.*, 1887. — S. Reinach et Babelon, *Recherches archéologiques en Tunisie*, *Bull. arch. du Comité des travaux hist. et scientif.*, 1886. — Bertholon et Chautre, *Recherches anthropologiques sur la Berbérie orientale.*

On devra se montrer très circonspect vis-à-vis des affirmations que l'on rencontre sur les origines, dans les notes ethnographiques qui précèdent la plupart des ouvrages traitant de l'Afrique du Nord et surtout certaines monographies.

Ouvrages traitant plus spécialement des vestiges de l'âge de la pierre :

Voyez St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, l. II, ch. I, la Civilisation de la pierre. (Nous nous bornons pour certaines questions à renvoyer à l'ouvrage de Gsell où l'on trouvera dans des Notes toutes les références bibliographiques utiles.)

Ouvrages traitant plus spécialement des monuments mégalithiques :

Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, 2 vol. Alger, 1902. — Flamand, *Les pierres écrites*, Lyon, 1902. *Id.*, nombreuses notes, dans *Comptes rendus Académie des Sciences* et *Bulletin de géographie historique et descriptive*; communications aux Congrès d'anthropologie. — D[r] Hamy, *Cités et nécropoles berbères de l'Enfida, Tunisie moyenne. Bull. de géog. hist. et descr.*, 1904. — *Esquisse anthropologique de la Régence de Tunis* dans *La Tunisie au XX[e] siècle*, 1904. — Carton, *Les nécropoles primitives de Chaouach*, dans l'*Anthropologie*, 1903.

Ouvrages concernant les Carthaginois :

Voyez St. Gsell. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, l. III : La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage.

1. Deniker, *Les races et les peuples de la Terre*, p. 492. Voyez aussi Déchelette, *Manuel d'archéologie*, t. I, p. 89 et 412.

Tlemcen), dans le Sud-Algérien (à El-Goléa), et jusqu'à Tombouctou. Enfin la Tunisie offre une série d'outils paléolithiques absolument semblables à ceux d'Europe dans plusieurs stations (à Gafsa et en général à l'ouest du golfe de Gabès). » Le pays avoisinant l'oasis de Gafsa, autrefois boisé, est aujourd'hui complètement dénudé et privé de terre végétale ; aussi la plaine, d'aspect désertique, et les montagnes qui étincellent au soleil d'un éclat rougeâtre, laissent-elles voir les silex anciens à fleur du sol ; à l'est de l'oasis, des amas considérables de débris et d'éclats de pierre taillée s'élèvent par endroits.

Ces premiers habitants appartenaient sans doute à une race qui, chassée du désert, était venue du sud.

D'autre part, tout porte à croire qu'à cette époque ancienne, l'Afrique du Nord était reliée par deux larges isthmes aux péninsules ibérique et italique, et il est probable que tous les rivages de la Méditerranée d'alors étaient habités par une même race.

« Deux groupes humains, dit Tissot[1], ont donc, à l'époque la plus reculée, peuplé le massif atlantique : l'un remontant du Sahara vers le nord, l'autre descendant de l'Europe méridionale vers le sud. Tel nous paraît être le fond primitif de la race berbère, et nous y distinguons dès ce moment les deux éléments ethniques dont on retrouve la trace dans les traditions des âges suivants, comme on les reconnaît encore dans l'anthropologie africaine : une race brune européenne, et une race brune saharienne, profondément distincte de la race noire. »

A ce fond de populations vinrent s'ajouter ensuite des hommes blonds, originaires du nord de l'Europe, et des Ibères. La date de l'invasion des blonds est incertaine. Nous pouvons seulement affirmer qu'elle est antérieure à la XIXe dynastie égyptienne. Avant la XIXe dynastie, en effet, les habitants de l'occident sont

1. *Op. cit.*, t. I, p. 402.

représentés sur les monuments égyptiens uniquement par des hommes bruns et, à partir de ce moment, on voit figurer parmi eux des blonds [1].

Il est certain que la race blonde prit, dans toute la Berbérie, une importance considérable : aujourd'hui on retrouve de nombreux types de blonds en Tunisie et en Algérie; au Maroc, le tiers environ de la population est blonde : les tribus qui habitent les hautes régions de l'Atlas sont exclusivement blondes.

Les Ibères pénétrèrent en Afrique vers la même époque. Tissot place l'invasion des Ibères après l'immigration européenne, tout en faisant remarquer que l'on n'a, à cet égard, aucune certitude et que cette question est liée à celle de l'origine des Ibères.

C'est à eux qu'il faut attribuer, selon le même auteur, l'état de civilisation assez avancée que les documents égyptiens constatent, dans le nord de la Libye, à une époque antérieure aux premières invasions orientales connues.

Le fait capital à retenir est que les habitants du versant septentrional de l'Atlas paraissent seuls s'être mélangés aux nouveaux arrivants : on les verra se modifier peu à peu à leur contact, tandis que les habitants du revers méridional des hauts plateaux resteront inchangés et tels qu'on les trouve encore aujourd'hui.

Seuls donc, les premiers offriront des types de blonds; les seconds resteront bruns [2].

1. Les Égyptiens désignaient les peuples avec lesquels ils étaient en contact vers l'ouest du nom de *Libou* dont on a fait dériver Libyens et qu'on a rapproché de Liouata ou Louata, nom d'une des principales familles berbères. Ils nommaient plus généralement *Tamahou* les habitants de l'Afrique du Nord et distinguaient parmi eux les *Tahennou* « peuples au teint clair ». On a fait dériver de Tamahou le touareg Tamahak, Tamachek.

2. Toutes les traditions s'accordent à distinguer ces deux races qui furent très différentes au moment où les habitants du Tell reçurent l'empreinte des civilisations européennes et se rapprochèrent ensuite, quand ces mêmes peuples retournèrent à la vie sauvage, après la chute de la domination romaine. Salluste,

Parmi les peuples de la première race, on doit ranger (en allant de l'ouest à l'est), les *Maures*, les *Numides*, et les *Libyens*; les peuples de la seconde race ont reçu le nom de *Gétules* et donneront naissance aux Berbères Zénètes et Sanhadja, ainsi qu'aux diverses peuplades Touareg.

Enfin, l'influence des peuples habitant l'Égypte et l'Afrique orientale sur la population de la Berbérie fut sans doute considérable, quoique assez mal définie. Les Nefzaoua (habitants des oasis du Djerid) ont conservé dans leurs traditions le souvenir d'invasions Kouschites, et l'histoire de l'Égypte, à cette époque, est intimement liée à celle de la Berbérie : on a retrouvé trace, dans les documents égyptiens, de nombreuses expéditions où il est pris aux Libyens des coutelas de bronze, des monnaies, de l'or, de l'argent, des arcs, des javelots et des chars.

On peut en conclure, semble-t-il, que dès le XIV[e] siècle avant J.-C., les Libyens avaient une civilisation et une industrie. Ils avaient déjà des rois héréditaires et avaient conclu des alliances avec les peuples des îles, avec les Tyrrhéniens en particulier.

A l'autre extrémité de l'Afrique du Nord, les Maurétaniens paraissaient être arrivés, à la même époque, à un certain degré de civilisation.

On n'a pas d'autres données certaines sur les premiers habitants de l'Afrique du Nord. On ne saurait toutefois passer sous silence les importants travaux des anthropologistes; mais il paraît prudent de ne pas mettre de noms ethniques sur les divers types que l'on croit pouvoir définir[1].

Quant aux monuments mégalithiques dont nous par-

d'après le roi Hiempsal (qui régna en Numidie au II[e] siècle av. J.-C.), distingue nettement ces deux populations primitives; Ibn Khaldoun distingue également les Botr, descendants de Maghdès, habitant le versant nord de l'Aurès et les Branès, descendants de Branès, ou Branis, ou Bernès, habitant le versant sud.

1. Voyez Deniker, *op. cit.*, p. 494, 497.

lerons plus loin, on n'a pu jusqu'ici tirer de leur étude aucune indication concernant l'origine des populations qui les élevèrent.

Enfin, en matière d'inscriptions rupestres, il convient de se montrer extrêmement prudent : on ne doit pas oublier que Rohlfs a trouvé dans le Sahara, parmi d'autres dessins gravés au trait, un bateau à vapeur [1].

*
* *

Hérodote, qui nous a laissé les premières données historiques sur l'Afrique du Nord, ne parle que des habitants de la partie orientale [2].

Les historiens latins et grecs nous ont laissé sur ces peuplades quelques renseignements.

Les Libyens sont représentés comme des hommes vigoureux et vivant longtemps. Ils avaient la peau blanche, les yeux bleus, les cheveux et la barbe blonds ou châtains, la chevelure bouclée avec soin et coiffée comme la portent encore les Amazigh du Rif. La coiffure des chefs était en outre surmontée de deux plumes d'autruche. Le costume des Libyens se composait d'une pièce de toile ou de coton ceignant les reins et d'une robe de laine ouverte sur toute sa longueur, dont les extrémités supérieures venaient se nouer sur l'épaule gauche. Ils portaient sur la tête une sorte de bonnet

1. Sur l'état actuel des connaissances relatives aux gravures rupestres, et des conclusions qu'il est possible de tirer de leur étude, cf. Gsell, *op. cit.*, t. I, p. 257-269.

2. Il énumère : les *Libyens*; les *Nasamons* et les *Psylles*, habitant le littoral de la grande Syrte. Les *Lotophages*, habitant l'île qui portait leur nom et que nous appelons Djerba. Les *Makhlyes*, sur le littoral de la petite Syrte et jusqu'au Djerid. Les *Maxyes*, habitant les montagnes situées au delà du Djerid, où il faut reconnaître l'Aurès et les hauts plateaux d'Algérie. Les *Gindanes* et les *Ancéens* dans les mêmes régions. Les *Garamantes du Nord*, dans les montagnes de Tripolitaine. Les *Garamantes du Sud*, habitant l'oasis de Garama, dans le Fezzan. Hérodote ne fait que mentionner, à l'Extrême Occident, la montagne fabuleuse de l'Atlas.

rond avec couvre-nuque, comme le portent encore les femmes de quelques tribus de Tripolitaine.

Un certain nombre de leurs coutumes se retrouvent chez les Berbères aujourd'hui encore : à quatre ans on appliquait sur la tête des jeunes enfants des *moxas* en laine de brebis, destinés à empêcher tout flux d'humeur venant de la tête : les Kabyles cautérisent encore les jeunes enfants dans le même dessein.

Ils habitaient des huttes formées de quelques pieux soutenant des nattes tressées de jonc et de tiges d'asphodèles. « Les chefs des Libyens, dit Diodore de Sicile, n'ont pas de villes, mais seulement, dans le voisinage des sources, des tours dans lesquelles ils renferment leurs richesses. » Polybe les représente comme menant à travers les bois et les plaines l'existence la plus misérable.

Ceux des régions fertiles vivaient de l'agriculture et obéissaient à des rois; les autres vivaient de brigandage et ne se fixaient nulle part.

Leurs armes sont tantôt un bouclier à double échancrure, une hache, des arcs et des flèches, tantôt un bouclier rond, trois javelots et des pierres renfermées dans un sac de cuir.

Toutes ces peuplades sacrifiaient des victimes au soleil ou à la lune. Elles adoraient aussi les anciens souverains, les génies tutélaires des villes. Chaque peuple avait en outre son Dieu particulier : c'étaient Siniferne ou Mastiman, Ifri ou Ifru, dieu des cavernes, Gurzil à qui l'on faisait des sacrifices humains.

Certaines peuplades offraient des particularités intéressantes.

Les Maurétaniens étaient les plus avancés. Ils se coiffaient avec soin et portaient des bijoux; ils combattaient à cheval avec une longue lance et des sabres; les fantassins portaient des boucliers en cuir d'éléphant.

Les Nasamons épousaient plusieurs femmes, qui d'ailleurs n'étaient pas tenues à la fidélité. Ce peuple honorait la mémoire des hommes qui s'étaient dis-

tingués par leur justice et leur courage. Les Nasamons ne reconnaissaient d'autres divinités que les âmes des morts, juraient par elles et les consultaient comme oracles : à cet effet, ils dormaient sur les tombes des ancêtres, et réglaient leur conduite d'après les songes qui leur étaient envoyés. Certaines tribus berbères du Sahara ont conservé cette coutume.

Ils s'abritaient dans les rochers, et les premières cavernes du pays des Matmata furent creusées par eux.

Comme les Nasamons, les Garamantes allaient presque nus, munis d'un bouclier de peau et de longs javelots.

Les Ancéens se distinguaient par les arrangements de leurs coiffures, dont on retrouve encore les divers types chez les Amazigh du Rif. Leurs femmes portaient, outre leur tunique, un pardessus en peau de chèvre, orné de franges de cuir.

Ces tribus offraient une incroyable facilité de mœurs[1] : les femmes des Gindanes portaient au bas des jambes autant de bandes de cuir qu'elles avaient eu d'amants, et celles qui en portaient le plus étaient les plus considérées, comme ayant été les plus recherchées.

A l'est de Cyrène, enfin, les tribus avaient pris les mœurs égyptiennes.

Les Gétules, qui habitaient le revers méridional des hauts plateaux, restèrent à l'abri du contact des peuples qui envahirent aux différentes époques les régions côtières : on ne connaît pas l'origine de leur nom que l'on a voulu retrouver dans le nom de certaines tribus berbères, les Guezzoula par exemple. Groupés par familles, ils erraient sans abri à la suite de leurs troupeaux, ne portant qu'une tunique flottante et un manteau de peau attaché par une agrafe.

La question des sépultures de ces peuples est particulièrement intéressante, et a donné lieu à des travaux nombreux. On rencontre : des tumuli ou *redjem*, amas

1. Voyez Hérodote, V, 17.

de pierres recouvrant en général un sarcophage rudimentaire formé de larges dalles; des dolmens, semblables à ceux des autres régions méditerranéennes et formant, en somme, une chambre funéraire de grandeur variable; enfin, des tombeaux ronds que l'on nomme *chouchets*.

Les tumuli sont particulièrement nombreux en Oranie et dans le Hodna, les dolmens au contraire dans l'est (ancienne Numidie); ils sont inconnus au Sahara.

Toutefois, on ne peut rien conclure de la présence de ces monuments quant à l'origine des populations; on ne peut même pas les dater. Il est certain seulement qu'une partie d'entre eux sont relativement récents, et que leur construction s'est maintenue dans l'Afrique du Nord plus longtemps qu'ailleurs [1].

*
* *

L'ARRIVÉE DES CANANÉENS. — Il est vraisemblable qu'à partir du XIVe siècle, une première colonisation phénicienne s'établit sur les côtes de l'Afrique du Nord [2].

1. On trouve encore d'autres monuments funéraires de type spécial, mais sans doute plus récents :

C'est d'abord le médracen ou maghdasen, qu'on rencontre dans la région de Batna : c'est un grand cône à gradins, construit sur une base cylindrique de 58 mètres de diamètre, qui est évidemment le tombeau d'un chef puissant; on l'a attribué au roi numide Syphax. Le décor en est gréco-punique.

C'est encore le Kobr Roumia (tombeau de la Chrétienne) près de Cherchell, où l'on a voulu voir le mausolée de Juba II. Il est manifestement copié sur le médracen.

Enfin, datant de l'époque chrétienne, le mausolée de Blad Guitoun (en Kabylie près de Ménerville), évidemment construit pour un prince indigène dans une région où les Romains n'ont guère pénétré; il est analogue au Kobr Roumia.

En dernier lieu, les djedar du Sud-Oranais, tumuli sur base carrée qui atteignent jusqu'à 40 mètres de haut. Ces djedar dateraient de l'époque byzantine (voyez Gsell, *op. cit.*, t. II, p. 426).

Il est intéressant de constater qu'au fond ce sont toujours des chambres funéraires en pierres affectant tantôt la forme de tumuli, tantôt de dolmens, les corps étant ensevelis assis.

On peut également les rapprocher des pyramides égyptiennes.

2. Selon la légende, le premier conquérant fut Cheddad, fils

Ces navigateurs, à qui les légendes ont attribué sur la population une influence qu'ils n'eurent certainement pas, ne conquirent pas le pays. Ils demeurèrent sur les côtes, en face des Libyens, auxquels ils donnèrent leur religion : la divinité principale des Cananéens, Baal (ou Kronos ou Saturne), détrôna Ammon, dieu des Éthiopiens.

Les comptoirs principaux des Cananéens étaient à cette époque Leptis, Œa (Tripoli) et Sabrata.

Ce n'est que longtemps après, au IXe siècle, que les Tyriens s'établirent sur cette côte magnifique, qui semble l'emplacement désigné d'une importante cité, et dont la situation géographique est unique dans la Méditerranée. La ville qu'y fondèrent les nouveaux venus devait devenir la capitale des possessions puniques,

d'Ad ou Sadid, fils de Baal, premier roi des géants chez les Himyarites et qui fut adoré comme un dieu par la suite. D'après une autre légende, le pays aurait été conquis par un des successeurs de Cheddad, nommé Doul Kourneïn.

Enfin, d'autres traditions indiquent, comme père de la race, Afrikis, qui aurait donné son nom au pays. Cet Afrikis (que les uns donnent comme un fils de Kronos, les autres comme un fils d'Hercule) était un Cananéen venu avec ses compagnons des pays d'Orient et aurait fondé la race berbère, ce qui est évidemment faux. D'après un autre récit, chassé de ses états par un roi assyrien, il se serait enfui vers l'occident jusqu'à l'Ifrikya, où il se serait établi en donnant son nom à la contrée.

Les historiens arabes, qui semblent préoccupés de rattacher les Berbères à la même souche que les Arabes, rapportent cette légende en lui donnant une forme un peu différente : d'après eux, Ifricos, prince de la dynastie des Tobba, rois de l'Yemen, aurait amené dans le pays les Ketama et les Sanhadja qui se fondirent avec d'autres habitants déjà établis dans le pays.

En réalité, Africa vient de Afarik ou Aourigha. C'était le nom d'une tribu du pays qui forme encore dans le Sahara une importante fraction des Touareg Azgar. Les Aouraghen étaient une des plus puissantes familles libyennes, et leurs descendants parlent encore un des principaux dialectes de la langue tamachek. Ils habitaient le territoire de Carthage et plus tard les Romains donnèrent leur nom à toute la Libye grecque. Ibn Khaldoun fait descendre des Aouraghen les deux grandes fractions berbères des Sanhadja et des Lemta.

la riche Carthage, et, plus tard, la capitale du monde romain d'Afrique. Elle reçut, par opposition à Utique (Outik), la « vieille », le nom de *Cart Hadchat* (en phénicien : la nouvelle ville), dont on a fait Carthage.

Elle grandit rapidement et fit bientôt reconnaître sa suprématie par toutes les colonies phéniciennes de la Méditerranée occidentale; ses marins allèrent jusqu'au delà de Gibraltar, fonder près de 300 comptoirs, parmi lesquels Tingis (Tanger) et Sala.

La prospérité commerciale de la ville était considérable vers les vᵉ et ivᵉ siècles. D'autre part, la Zeugitane, où florissaient alors plus de 200 cités, produisait en même temps que des céréales, des fruits et du vin, des bois de construction ou de luxe; elle commença à donner de l'huile quand Annibal eut propagé la culture en grand de l'olivier. A la même époque, Carthage fut en guerre avec les rois de Sicile. L'un d'eux, Agathocle, conquit le pays et trouva déjà un allié dans un roi des Libyens nommé Elymas.

Carthage s'efforçait de tenir en respect les populations indigènes, et la noblesse punique contractait des alliances avec leurs rois. Nous avons déjà dit que les dieux puniques étaient adorés jusqu'à Cirta (Constantine); la langue punique était sans doute parlée dans les environs immédiats de la ville et par les indigènes lettrés, puisque le roi numide Hiempsal employa, pour écrire son Histoire, cette langue et non pas le libyque; mais c'est tout ce que nous savons de l'influence de la civilisation carthaginoise sur les indigènes. Il est certain que ceux-ci supportaient en frémissant le joug que prétendait leur imposer cette cité aussi riche que peu guerrière, qui chargeait des mercenaires du soin de la défendre.

Carthage, en effet — il importe d'insister sur ce point, — ne fut jamais qu'un comptoir de commerçants étrangers, au milieu des indigènes. Les Carthaginois n'avaient pu leur enlever la propriété de leur territoire, et se contentaient, tout en traitant avec eux, de leur imposer

une sorte de vassalité. Seuls, les habitants de la Zeugitane étaient réduits à l'état de sujets, surveillés et châtiés à la moindre faute. Là, le paysan était contraint de payer de lourds tributs, et cultivait la terre sous le bâton et au profit des grands propriétaires carthaginois, qui prélevaient un quart de la récolte.

Une telle politique ne pouvait manquer de provoquer un soulèvement chaque fois que Carthage avait une difficulté avec un peuple rival.

Ce fut au IIIe siècle, après la première guerre punique, que les soldats mercenaires s'unirent aux indigènes, et se révoltèrent contre leurs maîtres. Cette guerre des mercenaires est restée célèbre. Le général carthaginois ne put les réduire qu'en gagnant à sa cause la cavalerie libyenne. C'est également un chef libyen, Mathos, qui commandait un des corps des insurgés.

Nous reviendrons plus loin sur les rapports des indigènes et des Carthaginois. Notons seulement ici qu'aucune trace ne devait rester en Afrique des établissements carthaginois. Nous ignorons même ce qu'étaient les comptoirs qui s'échelonnaient sur la côte septentrionale de l'Afrique. Polybe qui les visita sur l'ordre de Scipion, après la prise de Carthage, pouvait seul nous renseigner à cet égard; mais le récit de son voyage manque dans son ouvrage et nous n'en connaissons qu'une analyse incomplète donnée par Pline. De Carthage elle-même, il ne reste qu'une épaisse couche de cendres, que l'on rencontre à plusieurs mètres au-dessous du sol actuel, et où l'on retrouve des pièces d'architecture, quelques figurines, et de nombreux ex-voto en forme de stèles. On reconnaît encore les quais et l'emplacement des ports; mais partout ailleurs la ville romaine, qui a disparu à son tour et dont il ne reste aujourd'hui que quelques colonnes brisées, a pris la place de l'ancienne Carthage. Pourtant, la découverte récente des nécropoles est venue subitement faire revivre à nos yeux cette civilisation disparue : on a retrouvé, à Carthage et dans un certain nombre d'autres comptoirs, des tombeaux contenant

surtout des objets de parure, des bijoux, des lampes, des vases enfin de toute forme et de toute grandeur, rarement des armes. Les cendres des morts sont ordinairement enfermées dans des cubes de pierre d'assez petite dimension, fermés par un couvercle de pierre également ; parfois au contraire un sarcophage somptueux nous livre le corps même de quelqu'un des dignitaires de l'antique cité. La plupart de ces vestiges sont conservés au musée de Carthage.

*
* *

Les Grecs. — L'histoire des premières colonies grecques sur les côtes d'Afrique est très imprécise jusqu'au VIIe siècle. C'est à partir de cette époque que nous avons, par les textes grecs, des données certaines : les Grecs remplacèrent alors les Phéniciens dans leurs principaux comptoirs.

Ils fondèrent Cyrène au VIIe siècle, et c'est sans doute en Tripolitaine que l'on trouverait aujourd'hui des documents d'un haut intérêt sur cette civilisation particulière.

CHAPITRE II

LE ROYAUME DE NUMIDIE ET LA COLONISATION ROMAINE[1]

On a coutume de donner à l'histoire des premières colonisations de l'Afrique du Nord un développement qui, d'ailleurs, est justifié par l'importance que prit sur ces côtes la domination romaine. Mais, en même temps, on laisse trop souvent dans l'ombre les populations autochtones, dont le rôle pourtant ne fut pas négligeable et qui ont fourni le fond même de la race que nous rencontrons aujourd'hui. Pour faire saisir ce que furent ces populations aux premiers siècles, nous avons donc essayé de reconstituer l'histoire du principal

1. G. Boissier, *L'Afrique romaine*, 1894. — Mommsen, *Histoire romaine*, trad. Pallu de Lessert, t. V; ou trad. de Guerle, *Corpus inscriptionum*, t. VIII. — P. Monceaux, *Les Africains*, 1894. — J. Toutain, *La colonisation romaine en Tunisie*, dans *La Tunisie au XX*e *siècle*, 1904. — Gsell, *Le Fossé des frontières romaines dans l'Afrique du Nord*, 1903. — R. de la Blanchère, *De rege Juba II*, 1883. *Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie césarienne. Arch. des Missions*, 1882. — Rinn, *Les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha. Revue africaine*, 1885. — G. Boissière, *L'Algérie romaine*, 1883. — Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, 1873. — Pallu de Lessert, *Les fastes de la Numidie sous la domination romaine*, 1888. *Fastes des provinces africaines*, 1896-97. — Poulle, *Étude sur la Maurétanie Sétifienne. Recueil de la Société archéologique de Constantine*, 1863. — Berbrugger, *Dernière dynastie maurétanienne. Revue africaine*, n° 26. — M. Besnier, *Géographie ancienne du Maroc* (*Maurétanie Tingitane*). Extrait des *Archives marocaines*, t. I, 1904. *Recueil des inscriptions antiques du Maroc*, id., 1904.

Pour les ouvrages concernant la langue libyque ou berbère, voir la bibliographie du ch. XXII.

état indigène qui, avant même l'époque romaine, brilla de quelque éclat.

L'histoire du peuple numide n'est en effet nullement négligeable : il eut des princes puissants, ses armées tinrent en échec Carthage et Rome, enfin — constatation de première importance, — les Africains autochtones se montrèrent, avant l'islamisme, essentiellement assimilables.

Nous nous bornerons par contre à rappeler les grandes divisions de l'histoire de l'occupation romaine, aujourd'hui bien connue. Les dates principales en sont les suivantes :

Domination de Carthage............	VIIIe s.-146 av. J.-C.
1re guerre punique................	266-228 —
2e —	220-201 —
3e —	201-146 —
1re époque de la domination romaine ou période des rois numides vassaux de Rome..........................	146 av. J.-C. 43 ap. J.-C.
2e époque de la domination romaine, époque brillante de la Province romaine..........................	43 — 297 —
3e période chrétienne................	297 — 415 —
Domination des Vandales...........	415 — 531 —
Période byzantine..................	531 — à l'arrivée des Arabes.

*
**

Les premières données historiques que nous possédons datent de la fin du IIIe s. avant J.-C.

La Numidie comprenait alors la Massylie, qui correspond à la région montagneuse de Constantine et du centre tunisien, et la Massésylie qui s'étendait jusqu'à la Molocath (Moulouïa).

Les premiers princes de Massylie qui soient mentionnés sont :

Naravase (238), qui prend part à la guerre des mercenaires ; Gula (225-207), son fils, qui sera lui-même le père de Massinissa.

Les premiers rois de Massésylie sont : Syphax (225-203); Vermina son fils.

En Maurétanie, en 206, règne un certain Bokkar.

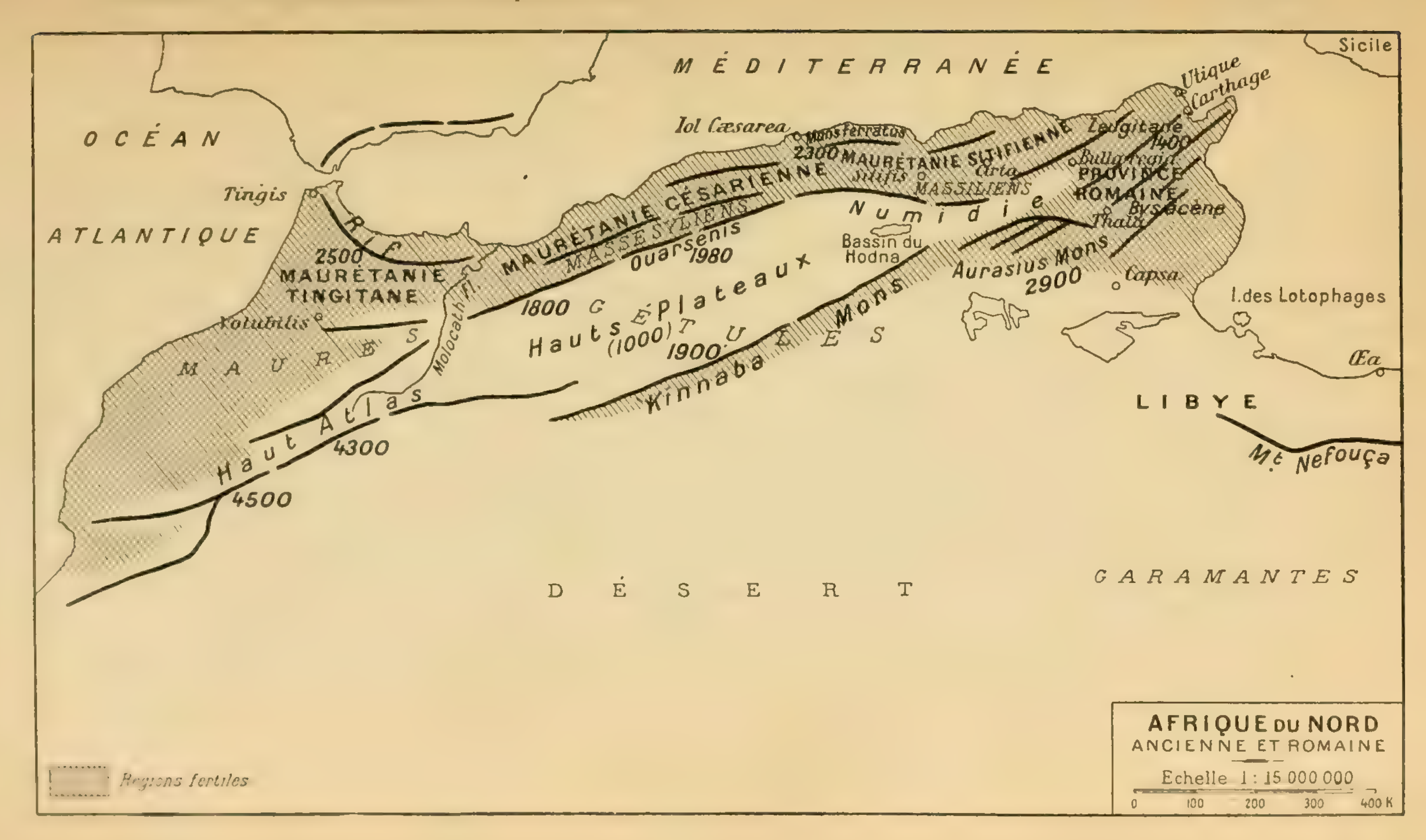
Gula, à la fin du IIIe siècle, est vainqueur de Syphax et s'empare de la Massésylie; il tient tête aux Carthaginois et règne sur un immense empire, qui s'étend des portes de Carthage jusqu'à la Molocath.

On voit combien la puissante et riche Carthage tenait peu de place en Afrique; elle n'a jamais colonisé l'intérieur du pays, et l'on comprend dès lors que les rois numides aient joué dans sa lutte avec Rome un rôle prépondérant.

En 207, Syphax, roi de Massésylie, a reconquis ses états, et Gula, roi de Massylie, meurt. Massinissa, son fils, ne monte pas sur le trône immédiatement, une cabale ayant porté au pouvoir le frère de Gula, puis les fils de ce frère; c'est avec l'appui du roi de Maurétanie que Massinissa réussit à s'emparer du pouvoir.

Dès lors, les deux rois numides Syphax et Massinissa se trouvent face à face, et Romains et Carthaginois vont se disputer leur alliance. Scipion et Asdrubal, qui combattent en Espagne, viennent tour à tour les voir et le chef carthaginois réussit à gagner Syphax à sa cause en lui promettant la main de sa fille Sophonisbe, déjà fiancée à Massinissa. La rivalité des deux rois ne peut qu'en devenir plus vive, et Massinissa, vaincu et réduit à la fuite, gagne le pays des Garamantes, tandis que Syphax, réunissant comme jadis Gula toute la Numidie sous sa domination, s'installe à Cirta.

Un peu plus tard, quand, vers la fin de la deuxième guerre punique (203), Annibal rappelé d'Italie débarque à Sousse, on voit les différentes peuplades lui envoyer des contingents : un chef numide, appelé Mézétule, accourt avec 1 000 cavaliers; Tychéas, chef de nomades, en amène 2 000; enfin Vermina, fils de Syphax, roi de Massésylie, rejoint les précédents. Massinissa soutient au contraire Scipion. Mais les Carthaginois sont défaits à Zama par les Romains; Syphax est vaincu par Massinissa, qui



MÉDITERRANÉE
Sicile
OCÉAN
ATLANTIQUE
Tingis
Rif
2500
MAURÉTANIE TINGITANE
Volubilis
MAURES
Molocath fl.
Haut Atlas
4300
4500
MAURÉTANIE CÉSARIENNE
MASSESYLIENS
Ouarsenis
1980
1800
Hauts Plateaux
(1000)
GÉTULES
1900
Kinnaba Mons
Iol Cæsarea
Mons Ferratus
2300
MAURÉTANIE SITIFIENNE
Sitifis
Cirta
MASSILIENS
Numidie
Bassin du Hodna
Aurasius Mons
2900
Capsa
Utique
Carthage
Zeugitane
1400
Bulla Regia
PROVINCE ROMAINE
Byzacène
Thala
I. des Lotophages
Œa
LIBYE
Mt Nefouça
DÉSERT
GARAMANTES
Régions fertiles
AFRIQUE DU NORD
ANCIENNE ET ROMAINE
Echelle 1 : 15 000 000
0
100
200
300
400 K

s'empare de Cirta et, confirmé par les Romains dans la possession de la Numidie entière, devient bientôt le véritable maître de l'Afrique.

Massinissa, tout-puissant, reste le premier cavalier de son royaume; mais, au contact des civilisations de Rome et de Carthage, où l'influence grecque se fait alors sentir, il a appris ce que doit être une cour. Aussi le voit-on s'entourer de tous les raffinements des civilisations romaine et grecque, et d'un luxe égal à celui que déploient les puissants généraux, ses alliés ou ses rivaux.

Il jette des regards d'envie vers cette riche Carthage dont les Romains ont déjà ébranlé la puissance, et toute la première moitié du second siècle est occupée par ses campagnes contre la capitale punique. En 193, il pousse jusqu'à Gabès et va soumettre les tribus de Tripolitaine. Il reste maître indiscuté du sud et du centre tunisiens, et, dès lors, s'attache à faire des peuplades sans lien de ces régions une nation unie : il s'efforce de les fixer au sol et de les intéresser à l'agriculture.

Enfin Carthage, au milieu du IIe siècle, se décida à le combattre. On vit alors le vieux prince — il avait quatre-vingt-huit ans — charger encore à la tête de ses cavaliers, et la guerre se termina par la défaite des Carthaginois. Elle devait être reprise immédiatement par Rome, qui saisit le prétexte du différend avec son allié, le roi de Numidie, pour réduire et détruire Carthage : la troisième guerre punique se termina, en 146, par la ruine de la puissante cité.

Massinissa mourut avant cette guerre, et ne vit pas la destruction de Carthage; il commandait, à la fin de sa vie, à un puissant empire indigène, sur lequel il avait régné plus d'un demi-siècle et qu'il s'était efforcé d'amener à la civilisation.

Nos regards, aujourd'hui, se tournent uniquement vers cette Carthage punique, et ce qu'on remet au jour de la brillante civilisation qui s'y développa résume pour nous tout l'intérêt que présente l'Afrique à cette

époque. Nous méconnaissons, en ne voyant que Carthage, entrepôt de riches marchands et ville isolée sur la côte d'un pays non pénétré, la vie propre de ce pays. La population de l'intérieur, proche parente des autres races méditerranéennes, était nombreuse et, au contact des civilisations européennes, commençait à s'organiser. Alors que les Carthaginois disparaîtront sans laisser de traces, les Numides vont prendre au contraire dans l'histoire une place de plus en plus grande.

*
* *

Carthage disparue, les rois numides paraissent tout-puissants et, de fait, pendant toute la fin du IIe siècle (146-89), les Maures et les Numides, que Rome tenait dans une vassalité toute nominale, furent pour elle des adversaires redoutables[1].

Micipsa succéda à son père Massinissa et, tandis que les Romains s'établissaient autour d'Utique, dans cette région agricole qu'ils appelaient Africa, il put régner tranquillement à Cirta, sur un empire qui s'étendait de la Molocath aux Syrtes. Il s'appliqua à continuer l'œuvre de civilisation commencée par Massinissa.

A sa mort, la partie orientale du pays fut partagée entre ses fils Adherbal et Hiempsal, et Jugurtha, son neveu. Mais Jugurtha rêva bientôt de reconstituer le royaume de Massinissa, et la lutte qu'il soutint contre Rome le fait apparaître comme un des plus grands

1. Au début de la domination romaine, le pays est ainsi divisé :
1° Cyrénaïque ou Libye pentapole,
2° Région syrtique où vivent les Nasamons et les Psylles,
3° Afrique propre (Tunisie actuelle). (Le sud est occupé par des peuplades que les Romains nomment Musulames et Zouèkes),
4° Numidie comprenant la Massylie et la Massésylie,
5° Maurétanie (Maroc actuel),
6° Gétulie s'étendant au sud de la Numidie et de la Maurétanie,
7° Libye intérieure comprenant les régions désertiques que les Romains croyaient habitées par des peuplades fabuleuses comme les Blommyes qui avaient le visage au milieu de la poitrine et les Egypans aux jambes de bouc.

princes que l'histoire de cette époque ait rencontrés. Nous nous trouvons en même temps en présence du premier des grands empires indigènes qui s'élèveront en Afrique au cours des siècles : il convient de souligner sa puissance. Les Carthaginois, nous le répétons, n'ont jamais exercé leur domination sur la Numidie, et, si les Romains ont réellement pris possession du pays entier, c'est par une suite de longs et patients efforts; en cette fin du IIe siècle avant l'ère chrétienne, ils ont à peine pris pied à Utique. La Zeugitane, qui forme antour de ce port un pays agricole extrêmement riche, n'est alors qu'une enclave dans le royaume numide. Aussi, dès le début du Ier siècle, les Romains sentent-ils la nécessité de conquérir la Numidie : c'est l'origine des guerres fameuses entreprises contre Jugurtha, et dont le récit nous a été conservé par Salluste.

Jugurtha organisa véritablement la résistance de l'Afrique. Maître de toute la Numidie, il s'allie tout d'abord avec le roi des Maures Bokkus, à qui il représente que les Romains, après avoir soumis la Numidie, ne manqueront pas de s'emparer de la Maurétanie.

Puis, s'emparant de Cirta où se défend Adherbal, il n'hésite pas à mettre à mort les Romains qui s'y trouvent. Dès lors, il est en lutte ouverte avec Rome. Le premier général qui tient la campagne est un certain Bestia, que Jugurtha gagne à sa cause à force d'or. Mandé à Rome, il répand habilement l'or et regagne l'Afrique où le suit une nouvelle armée romaine. Mais celle-ci échoue devant Suthul (Guelma), et se laisse surprendre dans son camp (108). Metellus prend alors la direction des opérations.

Jugurtha dispose d'une infanterie disciplinée. Son armée, à la bataille du Muthul, est divisée en 2 corps : l'infanterie, avec les éléphants, se retranche pour attendre l'ennemi; la cavalerie, dissimulée dans les gorges environnantes, attend le moment favorable pour entrer en scène. Mais, en bataille rangée, les Numides se montrent inférieurs aux légions romaines. Vaincu,

Jugurtha change de tactique : il répartit ses adhérents dans toutes les directions et les charge d'inquiéter sans cesse l'ennemi, se gardant de lui offrir l'occasion de lutter en bataille rangée. Les armées romaines ravagent quelque temps le pays, ruinant les cultures des indigènes, enlevant les villes, mais ne peuvent conserver aucune de leurs conquêtes; Metellus rentre prendre ses quartiers d'hiver dans la Province romaine.

L'année suivante, Metellus envahit de nouveau la Numidie. Après avoir longtemps reculé devant lui, Jugurtha, contraint d'accepter le combat, essuie une nouvelle défaite.

Il se réfugie alors à Thala, où il fait élever ses enfants et où il a laissé ses trésors. Les Romains viennent bientôt en faire le siège; la ville tombe au bout de 40 jours, et Jugurtha s'enfuit pendant la nuit, emportant ses enfants et ses richesses. Les derniers défenseurs, abandonnés, se retirent au palais royal et, après s'être gorgés de viande, allument l'incendie qui doit les dévorer.

Jugurtha s'est réfugié chez les Gétules. Dès lors, à la tête de hardis cavaliers, il pousse des pointes hardies jusqu'aux portes du camp ennemi, pille les populations soumises et regagne les régions éloignées avant qu'on ait eu le temps de le combattre : on voit Marius, qui a pris la direction des opérations, se porter par une marche audacieuse jusqu'à Gafsa, quartier général du roi numide, et conduire avec succès une campagne à travers le Zab et le Hodna. Il s'empare même d'une de ces forteresses nommées Calâa, que les indigènes établissent sur les rochers inaccessibles, et où Jugurtha a caché ses trésors.

Jugurtha cherche alors asile chez Bokkus, mais nous voyons en même temps Sylla « avec une escorte de guerriers choisis et armés à la légère », se porter jusqu'en Maurétanie, où il décide le roi des Maures à livrer son allié. La trahison mit ainsi fin à une lutte que Jugurtha aurait pu prolonger encore.

« L'armée de Jugurtha, dit Gaston Boissier, nous rap-

pelle tout à fait celle d'Abd el-Kader; il a ses réguliers, fantassins et cavaliers de choix, qu'il a équipés comme les soldats des légions et, avec eux, les goums qui lui arrivent de toutes les tribus voisines. Et l'armée romaine, comme ses revers et ses succès rappellent l'histoire de notre armée! Au début, elle ne connaît ni l'ennemi qu'elle combat ni le pays qu'elle veut soumettre. Elle tente, en plein hiver, d'enlever Suthul de vive force, comme nous l'avons fait à la première expédition de Constantine. Elle se laisse surprendre par ces cavaliers indomptables qui l'attendent à tous les passages difficiles, cachés derrière les broussailles ou les touffes d'oliviers.

« Enfin, Metellus apprend à ses soldats, quand les cavaliers ennemis approchent, à se former rapidement en cercle et à les recevoir à la pointe de leurs piques. Il renonce à ces grandes expéditions, qui ne mènent à rien même quand elles réussissent et les remplace par des attaques hardies, des razzias... il rend la légion romaine souple et mobile. »

« Cette guerre, dit encore Mercier, nous montre le caractère des indigènes tel que nous le retrouverons à toutes les époques, qu'il s'agisse de soutenir Jugurtha, Tacfarinas, Firmus, Abou-Yezid, Ibn Ghanya ou Abd el-Kader, c'est toujours chez eux la même ardeur à l'attaque, le même découragement après la défaite et la même ténacité à recommencer la lutte jusqu'à ce que la trahison vienne y mettre fin. »

Ce n'est pas assez dire. Agriculteurs et pasteurs dans la paix, les Numides, comme aujourd'hui encore leurs descendants les Kabyles, présentent des qualités militaires de premier ordre; ils s'improvisent soldats avec une remarquable facilité, et défendent leur indépendance menacée avec une indomptable énergie. Ce n'est pas un peuple d'esclaves, celui qui pendant plus de vingt siècles sut rester lui-même en face des conquérants les plus divers, et trouva de tels chefs pour sauvegarder sa liberté.

*
* *

Jugurtha tombe en 104 et va mourir de faim dans un cachot, après avoir suivi, revêtu de la pourpre, le triomphe de ses vainqueurs.

Mais le royaume de Numidie ne va nullement disparaître.

Le roi des Maures Bokkus étend alors sa domination sur toute la Numidie occidentale (ancienne Massésylie). La Numidie proprement dite, avec Cirta, échoit à Gauda, frère de Jugurtha, qui règne au service de Rome.

Après lui, elle est divisée elle-même en deux parties : Hiempsal II, fils de Gauda, garde la région de Cirta, tandis que Yarbas s'établit à Bulla Regia, sur la Medjerda, et règne sur le pays que plus tard nous nommerons plus spécialement Ifrikya.

C'est l'époque où les généraux romains font de l'Afrique le champ clos de leurs discordes, et l'on voit les princes numides épouser leurs querelles. C'est ainsi qu'Yarbas, ayant pris parti pour Marius contre Sylla, s'empare de tout le pays; Hiempsal II, à son tour, qui a suivi la fortune de Sylla, s'empare du royaume d'Yarbas.

Au milieu du Ier siècle se déroulent les guerres entre César et Pompée. Les rois numides, à ce moment, tiennent encore une place singulièrement importante en Afrique : Juba Ier prend librement parti dans la lutte entre les généraux romains; allié à Pompée, il est battu à Thapsus par César qui, au contraire, a recherché l'appui des Maures et des Gétules. Juba se donne la mort. C'est alors que prend fin l'unité du royaume de Numidie : la partie orientale sous le nom d'*Africa Nova* est rattachée à la Province romaine, et la partie occidentale ou Numidie, passant sous l'autorité de Bogud Ier, va devenir la Maurétanie Sétifienne.

Dans la seconde moitié du Ier siècle avant J.-C., nous ne voyons donc que deux états indigènes en Afrique :

Le royaume Maure proprement dit, à l'ouest;

Le royaume de Maurétanie Sétifienne.

Comme au temps des différends entre Marius et Sylla, puis entre César et Pompée, les deux états vont prendre parti l'un pour Octave, l'autre pour Antoine, et engager entre eux une longue lutte. En 40 avant J.-C., nous voyons Bogud II, roi de Maurétanie Tingitane, vaincu par Bokkus III, roi de Numidie : celui-ci reçoit le commandement de tous les pays de l'ouest, et règne désormais sur toute l'Afrique indigène avec Cherchell pour capitale.

Enfin, les princes indigènes vont gouverner ces régions pour le compte des Romains : c'est ainsi que Juba II, fils de Juba Ier, prince numide élevé Rome, est d'abord gouverneur d'Égypte, et devient vice-roi des deux Maurétanies (Maurétanie propre et Sétifienne) avec Yol (Cherchell) pour capitale. Ptolémée, fils de Juba II et de Cléopâtre Séléné (fille d'Antoine et de Cléopâtre), lui succédera.

*
* *

La belle époque de la domination romaine s'étend sur les trois premiers siècles de l'ère chrétienne.

Il est superflu d'insister une fois de plus sur l'état de prospérité difficile à imaginer auquel atteignit la Province romaine d'Afrique, et dont témoignent les ruines innombrables et grandioses qui couvrent la Tunisie et le Tell algérien.

Moins heureux que les Romains, nous n'avons pu porter tout d'abord nos efforts que sur les côtes des anciennes Maurétanies, qui ne présentent qu'une bande relativement étroite de terres fertiles. Cette région, qui est devenue l'Algérie, ne joua qu'un rôle secondaire au temps de la domination romaine. Ce sont les vallées du nord tunisien et de la Bysacène, c'est-à-dire la partie orientale de la Numidie, qui se couvrirent surtout d'exploitations agricoles et de grandes villes.

Que deviennent, au cours de cette période, les peuplades indigènes?

Tous les habitants de la Bysacène, de la Numidie et du Tell des Maurétanies adoptent peu à peu la vie agricole, dans les montagnes comme dans les plaines, et la vie nomade ne subsiste qu'aux confins du désert.

Les hommes s'adonnent dès l'enfance au métier des armes, les femmes écrasent le blé sous une lourde meule de pierre et font cuire sous la cendre une grossière galette. Ce sont elles qui soignent les bêtes de somme, elles qui vont, comme aujourd'hui encore, à la source puiser l'eau, tandis que le père garde les enfants. Les Numides ont d'ailleurs plusieurs femmes et de nombreux enfants.

En tout temps, ils sont vêtus d'une tunique grossière et d'un manteau de rude étoffe, quelquefois d'un rouge éclatant; autour de leur tête, ils enroulent un ample morceau d'étoffe.

Les animaux domestiques sont le cheval, le mulet, le chameau (introduit seulement en Afrique au IIe siècle avant J.-C.); l'éléphant, au contraire, a disparu : dès la fin de la période carthaginoise, il n'en est plus question.

A la guerre, les Numides combattent armés d'une large et courte épée et de deux solides javelots; ils s'abritent derrière un petit bouclier de cuir. Beaucoup sont montés sur d'excellents chevaux et forment une bonne cavalerie : au moment du combat, ils constituent avec les chameaux rangés sur plusieurs lignes et enchaînés l'un à l'autre, une véritable barrière; derrière les chameaux sont les bœufs et les chèvres. En arrière, et devant le camp, des pieux, des fourches fichés en terre forment d'autres barricades, et des chausse-trapes en défendent l'approche. Les fantassins s'abritent entre les jambes des chameaux, au premier rang, et leurs javelots sont prêts à repousser l'adversaire, tandis que les cris des chameaux épouvantent les chevaux ennemis. La cavalerie, massée sur une hauteur voisine, tantôt

s'efforce d'attirer devant le camp la cavalerie adverse, tantôt fond sur l'ennemi.

Les Carthaginois, et ensuite les Romains, ont largement employé les indigènes dans leurs armées.

A la fin de la première guerre punique, les mercenaires qui se révoltèrent contre Carthage comprenaient des Gaulois, des Ligures, des Baléares, des Macédoniens, mais surtout des Libyens.

Au moment de la deuxième guerre punique (220), Annibal fait des levées en Afrique et réunit pour l'emmener en Espagne une armée considérable, formée presque en entier de Numides et de Maures, et même de Gétules et d'Éthiopiens.

En 211, Asdrubal emmène de nouveau en Espagne des renforts considérables de Numides, à la tête desquels est Massinissa.

Les Romains, qui avaient une merveilleuse infanterie, paraissent avoir employé surtout les cavaliers indigènes. Tacite nous apprend qu'un général, qui commandait aux deux Maurétanies, avait sous ses ordres « une troupe de Maures que les courses et le brigandage rendaient très propres à la guerre »[1]. C'est ce que nous appelons un goum. Les Romains les recrutaient comme nous recrutons aujourd'hui nos tirailleurs mercenaires, et leur laissaient leurs chefs nationaux. On cite un certain Lucius qui avait amené des confins du désert, des régions où l'autorité de Rome était à peine reconnue, un important corps de cavalerie, et acquis une grande renommée en combattant pour les Romains en Europe. M. Cagnat a cru retrouver la représentation de ces cavaliers sur la colonne Trajane : « On les voit, dit-il, charger l'ennemi sur leurs petits chevaux, qu'ils montent sans selle et sans bride, à l'africaine. Ils ont pour tout vêtement une pièce d'étoffe enroulée autour du corps, de façon à former une sorte de tunique courte attachée à chaque épaule à une agrafe et serrée à la taille : c'est

1. Cité par G. Boissier, *L'Afrique romaine*, ch. III.

le costume que les Arabes de la campagne portent encore aujourd'hui. Mais ce qui les caractérise surtout, ce sont les boucles de cheveux frisés qui retombent tout autour de leur tête. Pour arme, ils n'ont qu'une lance et un petit bouclier. »

Les Numides, qui n'étaient pas alors musulmans, apprirent facilement à adorer les dieux romains. Au temps de Carthage déjà, on trouvait à Cirta (Constantine) un temple de Tanit : les rois Numides de cette époque avaient donc adopté quelques-uns des dieux des Carthaginois, si même ils n'avaient pas de tout temps adoré les astres. Au temps de Rome, ils adoptèrent avec la même facilité les dieux romains, dont le culte ne venait heurter aucune de leurs croyances. La religion, pour les habitants de l'Afrique du Nord, a toujours été étroitement liée à la civilisation, et les Numides acceptent les dieux des peuples dont ils subissent l'influence.

D'ailleurs, on peut dès maintenant signaler comme un des traits caractéristiques de cette race une certaine indifférence en matière religieuse. Les Numides furent sans doute chrétiens comme ils furent et sont encore musulmans; ils prennent des religions ce qui leur plaît, déforment les dogmes à leur gré et sont, de plus, toujours disposés à suivre les réformateurs, dans le seul dessein de recouvrer leur indépendance, que le conquérant soit le Latin chrétien ou l'Arabe orthodoxe.

Au VIe siècle, ils oublient les divinités romaines, pour revenir aux divinités nationales qui leur ont toujours été chères; Siniferne, dieu de la guerre (Mars des Romains), Mastiman, Jupiter infernal avide de victimes humaines. Le roi des Frexes, Guenfan, père d'Antalas, va demander à l'oracle d'Ammon le secret des futures destinées de son fils.

D'autre part, des tribus entières ont conservé la religion juive que leur ont apportée les nombreux Juifs venus de la Cyrénaïque à partir du IIe siècle [1].

1. Voir plus loin, 4e partie, ch. XXIII.

Enfin, les indigènes ont toujours écouté les prédictions des prêtresses à qui des rites mystérieux viennent communiquer l'esprit divin. Cette croyance aux prophétesses est d'ailleurs caractéristique des peuples de montagnards de l'Afrique du Nord. Nous retrouverons des prophétesses à la tête des Berbères luttant contre les invasions arabes, et nous verrons que, chez les Berbères du grand Atlas au moyen âge, la magie, pratiquée par les femmes, joue un rôle capital.

La question de la langue des populations indigènes est extrêmement importante. On ne parle arabe en Algérie que depuis le VIIe siècle, et dans certaines régions seulement. Les Numides et les Maures parlaient un langage qui leur était propre. « Cette langue, dit G. Boissier, non seulement on la parle, mais on l'écrit; elle possède même un avantage qui manque à des idiomes plus importants : tandis que les nations aryennes se sont contentées d'emprunter leurs lettres à l'alphabet phénicien, les indigènes de l'Afrique ont créé on ne sait comment un système d'écriture qui leur appartient et ne se retrouve pas ailleurs. C'est ce qu'on appelle l'alphabet libyque. »

Cette langue s'est conservée jusqu'à nos jours : on la parle dans le désert sous le nom de tamachek, et en Algérie, en Tunisie, au Maroc, dans les régions habitées par des Berbères de race pure sous les noms de Chelha (prononcez Chleu), Zenatya, Chaouïa, Kebaïlya, Zenaga, Tifinagh, etc. [1].

On trouve des inscriptions libyques dans toute l'Afrique du Nord et jusqu'en Égypte.

Toutefois, on ne possède aucun monument important écrit en libyque : l'Histoire du roi Hiempsal est écrite en punique.

1. Voir Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I, p. 180, et Gsell, *Op. cit.*, t. I, 2e partie, ch. V : La langue libyque.

*
* *

Nous ne nous étendrons pas sur l'histoire de la Province romaine, étudiée déjà de façon définitive[1].

Ces Numides, que Massinissa jadis s'efforçait de fixer au sol, sont devenus, aux IIe et IIIe siècles, ces riches agriculteurs qui vivent de la vie romaine et donnent au monde romain des empereurs. Essentiellement assimilables, les indigènes, au contact des colons romains, ont marché rapidement dans la voie de la civilisation, et ont été leurs précieux auxiliaires dans la mise en valeur du pays.

A cette époque, toutes les tribus du nord, et celles même des limites des régions de colonisation paraissent avoir subi le joug des Romains : c'est ainsi que les Zenata, habitant les hauts plateaux de la Maurétanie Sétifienne, témoignaient une certaine obéissance et payaient un impôt à époques régulières.

Mais les peuples de l'extrême sud de la Tunisie actuelle, les Nasamons et les Garamantes, les Lotophages dans leur île, les Œasiens des steppes et des oasis, étaient restés sauvages comme ils l'étaient dix siècles auparavant. Presque nus, armés de longs javelots et de boucliers de peaux, ils n'étaient d'ailleurs pas à craindre.

Les Gétules et les Maures, enfin, restèrent des ennemis menaçants que les Romains ne cessèrent de combattre.

Les Gétules, remuants et pillards, erraient sur les hauts plateaux du sud, mais venaient se heurter aux garnisons solidement établies aux limites de la région colonisée. Ils étaient restés dans le même état de civilisation depuis l'origine des temps, et, plus tard, les historiens arabes pourront faire des nomades du VIIe siècle un portrait semblable : « Ils parcourent le Sahara, dit Ibn Khaldoun, montés sur leur chameau et, toujours la

1. Voir G. Boissier.

lance en main, s'occupent également de multiplier leurs troupeaux et de dévaliser les voyageurs. »

Ces Gétules étaient armés de longues piques; ils portaient un vêtement de dessous dont ils rejetaient un pan sur l'épaule gauche, et un burnous noir. Ils se faisaient raser la tête et ne mettaient aucune coiffure.

Les Maures, individuellement, n'étaient pas redoutables : vêtus seulement d'une peau de panthère, ils combattaient avec les armes qu'ils trouvaient au hasard des pillages. Mais le soulèvement du pays entier était toujours à redouter.

En 138, l'insurrection des Maures, auxquels se joignirent les Gétules, fut si grave que l'empereur dut venir en personne les combattre. Il les contraignit à se réfugier « aux extrémités de la Libye, vers la chaîne du mont Atlas » d'où ils venaient évidemment. C'est à ce moment que les postes fortifiés des Romains furent portés au delà de l'Aurès.

Sous Marc-Aurèle, ce furent les montagnards du Rif qui passèrent en Espagne et ravagèrent le pays.

Plus tard, au IIIe siècle, à l'époque où les légions proclamaient des empereurs, et où des Africains et des Maures même se succédaient rapidement sur le trône de Rome, l'agitation gagna les montagnes de Numidie à la faveur des troubles. En 260, dans le pays où s'élève aujourd'hui la ville d'Aumale, les Fraxiniens se soulevèrent sous la conduite d'un chef nommé Faraxen. Les tribus habitant la région comprise entre Cirta, Sétif, Rusucurru (Dellys) et la mer attaquèrent les colons du Tell; à l'ouest, les Maures se soulevèrent en même temps; enfin, les Babares, habitant le massif du Babor, s'avancèrent sur la Numidie romaine.

Ces peuples étaient soutenus par cinq tribus principales de la Grande et de la Petite Kabylie, qui formaient la « confédération des Quinquégentiens ». A la faveur de l'anarchie qui continuait à régner en Italie, les Quinquégentiens purent envahir la Numidie (en 265) et s'avancèrent à travers cette riche contrée « comme une

tempête qui brise tout ». Les tribus les moins latinisées de l'est se soulevèrent alors à la voix d'Aradion, et la révolte s'étendit jusqu'aux portes de Carthage. La rébellion s'éteignit quand Aradion fut tué près du Kef.

Mais, en 288, les Quinquégentiens recommencèrent leurs incursions, et la situation fut jugée si grave que l'empereur Maximien lui-même vint se mettre à la tête des forces romaines.

La prospérité de l'Afrique romaine va sombrer dans ces désordres, et bientôt nous allons voir les indigènes parler en maîtres de nouveau.

CHAPITRE III

LA BERBÉRIE CHRÉTIENNE VANDALES ET BYZANTINS[1]

A partir du IVe siècle, la civilisation romaine va peu à peu disparaître, tandis que renaîtra la vie propre des peuplades indigènes.

A l'anarchie politique vient en effet s'ajouter la guerre religieuse. Les Berbères avaient très vite adopté la religion chrétienne; proclamant l'égalité et le mépris des richesses en un temps d'esclavage et de grande propriété foncière, elle devait être particulièrement bien accueillie par un peuple soumis, à l'époque même où il sentait se réveiller le sentiment de sa nationalité.

Il semble que les montagnards de l'Aurès et les Kabyles aient surtout fait des doctrines hérétiques le signe de ralliement des peuples prêts à soulever. On verra d'ailleurs le même phénomène se reproduire plus

1. Audollent, *Carthage romaine,* 1901. — L'abbé Duchesne, *Le dossier du Donatisme*, dans *Mélanges de l'École française de Rome*, 1890. — P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, 3 vol. in-8. — Pallu de Lessert, *Les assemblées provinciales et le culte provincial*, 1884. — Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie*, 1857.

Ouvrages traitant de l'histoire des Vandales : Marcus, *Histoire des Vandales*, 1836. — Yanoski, *Histoire de la domination vandale en Afrique*, dans l'*Univers pittoresque*, 1844. — Procope, *De bello Vandalico*.

Ouvrages traitant de l'époque byzantine : Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, 1896. — Corippe, *La Johannide,* trad. J. Alix, dans la *Revue tunisienne*, 1902.

tard chez ces populations, quand elles auront embrassé l'islamisme.

Ce fut d'abord l'hérésie des Donatistes, partisans d'un évêque de l'Aurès nommé Donat, et il est bon de faire remarquer que le mouvement séparatiste eut uniquement pour cause une question de personnes; le dogme n'intervint pas. Aux Donatistes se joignirent bientôt des bandes d'esclaves fugitifs qui, sous le nom de Circoncellions, parcoururent le pays en prêchant l'égalité parmi les hommes, et en se livrant à d'affreux massacres.

Enfin, vers la même époque, le schisme d'Arius prit naissance en Cyrénaïque : vers 320, le Libyen Arius s'était séparé de l'Église orthodoxe par suite de divergence de vues relatives à la Trinité; ici le dogme était en cause.

La révolte des Donatistes prit bientôt les proportions d'un soulèvement général. C'est Firmus, fils d'un chef des Quinquégentiens nommé Nubel, qui prit la tête du mouvement, et proclama l'insurrection dans les montagnes du Djurdjura. Les Maures se soulevèrent en même temps dans l'ouest, et des légions entières se joignirent aux rebelles; Yol-Césarée fut brûlée et Firmus proclamé roi. La révolte qui avait gagné la Numidie fut écrasée, mais bientôt les Romains durent se porter contre une nouvelle peuplade, les Isaflenses, habitants du versant sud du Djurdjura, conduits par un chef nommé Mazuca. Vaincus une première fois, ils relevèrent la tête et, sous la conduite d'Igmacen, s'en furent rejoindre Firmus. La campagne dura des années et, à la mort de Firmus, les montagnards n'étaient pas réduits.

Dès lors, l'insurrection ne fit que s'étendre. En 368, Gildon, frère de Firmus, qui d'abord avait combattu dans les rangs des Romains, se mit à la tête des révoltés : il commandait à 70 000 guerriers mal armés et demi-nus, montagnards à pied et cavaliers Maures et Gétules.

L'Afrique se trouve alors livrée à elle-même : c'est la fin de la domination romaine. La vie agricole disparaît peu à peu pour faire place aux anciennes mœurs des

peuples pasteurs; les tribus reprennent leurs groupements anciens [1].

*
* *

Le début du ve siècle est l'époque où l'empire d'Occident chancelle, et, tandis que les Goths menacent le vieux monde, les Vandales exercent leur domination sur l'Espagne et leurs vaisseaux sillonnent la Méditerranée occidentale.

En 415, ils gagnent la côte d'Afrique et apparaissent en Maurétanie.

L'Afrique romaine est, elle aussi, en pleine décadence, et désolée à la fois par les luttes religieuses et les révoltes des indigènes. De toutes parts, les roitelets numides chargés de gouverner leurs tribus au nom des Romains, se soulèvent, et les bandes indigènes commencent à menacer les colons.

Les Vandales s'avancent alors sous le commandement de Genséric. Ils sont bien accueillis par les indigènes,

1. Les peuples qui couvrent alors l'Afrique du Nord sont les suivants, désignés par les noms que nous ont transmis les Romains :

En Tripolitaine : les Barcéens; — les Seli qui forment une puissante tribu sur les confins de la Cyrénaïque; — les Gadabitani près le Leptis Magna; — les Muctusiani dans les montagnes du sud de Tripoli.

De Leptis Magna jusqu'à la Bysacène on rencontre de puissantes tribus détachées peut-être des Nasamons : les Ifuraces, montagnards et fantassins redoutables; les Austures, cavaliers rapides; — les Levathes ou Ilaguas, que plus tard nous nommerons Louata, sur les confins de la Tripolitaine. Au milieu du vi^{e} siècle, cette dernière tribu constituera un puissant état indigène sous le commandement du roi Ierna.

Au sud de cette première ligne de peuples, s'étendent : les Nasamons proprement dits jusqu'à l'oasis d'Augila; — les Garamantes dans le Fezzan; — enfin les habitants de Ghadamès.

Autour de Gabès, on rencontre : les Micales ou Imaclas, sur les rivages de la petite Syrte; — les Astrices, à Médénine; — les Celiani, les Anacutasur, les Urceliani au sud de l'oasis de Gabès.

En Numidie : les Frexes (devenus aujourd'hui les Freechich) dans les montagnes entre Feriana et Tebessa; c'est cette puis-

aux yeux desquels ils représentent un élément de désordre, et qui trouvent en eux des sectateurs nouveaux de l'hérésie d'Arius, alors en lutte contre l'orthodoxie romaine.

Carthage est encore, à cette époque, la riche métropole où s'est développée une magnifique civilisation, et les Vandales subissent profondément l'influence du milieu. Ils se contentent de raser les murailles des villes romaines, en exceptant même Carthage et Hippone, qu'ils occupent.

L'Afrique romaine continue donc, pour un temps, de vivre de sa vie propre : Genséric se borne à choisir les gouverneurs romains et à persécuter les chrétiens orthodoxes. Entouré d'une cour brillante, il règne à Carthage pendant près d'un demi-siècle sur le monde romain d'Afrique, et son armée réussit à tenir en respect les indigènes des montagnes.

Malheureusement, ses successeurs ne surent pas

sante tribu qui, sous le commandement d'Antalas, combattra les Vandales dans le cours du ve siècle.

Des peuplades de tout temps insoumises occupent la Numidie du Nord et obéissent à Ifasdaïas.

Enfin, les hauts plateaux voisins de l'Aurès sont occupés par des tribus qui, au vi^e siècle, obéiront à Coutsina établi à Timgad.

L'*Aurès* est toujours habité par des montagnards insoumis qui se sont emparés des plaines fertiles qui les entourent; au vi^e siècle, Iabdas commandera à tous les peuples occupant le sud-ouest de la Bysacène.

Les montagnes entre le Kef et Soukahras qui bornent au nord la Numidie sont occupés par les Causses et les Syliactae.

La presqu'île du cap Bon, montagneuse et impraticable, est habitée par des tribus qui ont reconquis leur indépendance et se livrent au pillage des riches contrées voisines des côtes.

A l'Occident : Orthaïas règne sur le Hodna, au sud de la Maurétanie Sétiflenne.

La Maurétanie Césarienne est livrée au roi Mastigas de qui dépendent les tribus de la Grande Kabylie, Massinissenses et Isaflenses.

Enfin au sud du Tell Oranais s'étend un royaume moitié indigène moitié romain que gouverne au vi^e siècle Masuna, avec le titre de « roi des Maures et des Romains ».

maintenir leur puissance militaire, qui était la sauvegarde de la tranquillité de l'Afrique. Les Vandales se laissèrent de plus en plus aller aux charmes de la vie romaine, tandis que les indigènes, au contraire, retrouvaient peu à peu leurs qualités militaires.

Genséric les avait armés et les avait laissés libres de détruire les villes orthodoxes de la Numidie et des Maurétanies. Bientôt les ruines couvrirent tout le pays, et la peste, qui devait si souvent par la suite désoler l'Afrique, y fit son apparition. Les Vandales eux-mêmes avaient à souffrir des brigandages des indigènes et, reculant devant eux, se voyaient réduits à la possession du littoral.

Mais, si les Numides parlaient en maîtres, aucun chef ne vint alors les grouper pour faire renaître le royaume de Massinissa.

C'est dans les montagnes de Bysacène, qu'au VIe siècle, à la fin de l'époque vandale, puis sous la domination byzantine, devait être tentée une reconstitution de l'ancien royaume, sous Antalas, fils de Guenfan, chef des Frexes. Dès ses premières années, les prêtresses avaient prédit à ce jeune prince de grandes destinées; à dix-sept ans, les razzias qu'il entreprit en Bysacène lui firent une réputation d'audace, et bientôt il devint un redoutable chef de bandes. Dans les dernières années de l'occupation vandale, il vint, à la tête de ses cavaliers, ravager les riches contrées encore cultivées, et enrichit sa tribu du butin qu'il en rapporta. Les Vandales se portèrent contre lui; il les défit à l'entrée de ses montagnes et porta ses ravages jusqu'au littoral oriental. Les indigènes firent subir aux Africains, d'après Procope, les plus indignes traitements : « La plus grande partie des campagnes, dit-il, se trouva vide d'habitants; les populations échappées au massacre se réfugièrent à Byzance. Comme personne ne leur résistait, les Numides ravageaient et pillaient avec une ardeur croissante. »

Les cultures abandonnées restaient les seuls témoins de la prospérité des campagnes.

Les Vandales, enfin, vont disparaître devant les Byzantins. Le dernier de leurs princes, Hildéric, ayant fait hommage de vassalité à l'empire d'Orient, se voit détrôné par Gélimer : c'est alors que Justinien songe à intervenir en Afrique et à restaurer la « Province romaine », autrefois si prospère.

Les Vandales ont régné à Carthage un siècle entier, mais on ne peut pas dire qu'il y ait eu, dans la Province romaine et en Numidie, une « domination vandale »; si Genséric maintint dans le respect les peuplades indigènes, ses guerriers ne soumirent véritablement que les côtes. Cette occupation du pays est tout à fait comparable à ce que sera l'occupation des Espagnols au XVIe siècle.

*
* *

En 531, les Byzantins s'emparèrent de l'Afrique. Leur général, Bélisaire, n'eut qu'à se présenter : les Vandales furent rapidement dispersés, et cessèrent subitement de compter en Afrique.

Mais les Byzantins sentirent la nécessité de rétablir l'ordre et de mettre à nouveau la colonisation à l'abri des ravages des indigènes. Toutes les villes dont les Vandales avaient rasé les murailles furent fortifiées, et le pays se couvrit d'une multitude de forteresses élevées à la hâte.

Les Berbères parurent accepter d'abord la domination byzantine. Bélisaire envoya de riches présents à leurs chefs, et donna à ceux d'entre eux qui étaient restés neutres dans sa lutte avec les Vandales « une baguette d'argent doré, un bonnet d'argent en forme de couronne, un manteau blanc qu'une agrafe d'or attachait sur l'épaule droite, une tunique qui, sur un fond blanc, offrait des dessins variés, et des chaussures travaillées avec un tissu d'or ». Il y joignit, comme les Romains le faisaient, de grosses sommes d'argent.

Antalas, à l'arrivée de Bélisaire, se soumit à lui et

fut investi des fonctions de chef suprême des tribus de Bysacène. En lui, la Numidie semblait avoir retrouvé le successeur de ses anciens rois : entouré d'égards et comblé d'honneurs, il négociait avec tous les partis et demandait aux Byzantins une garde de 1 500 soldats. Finalement, il fomentait une formidable insurrection : l'ancien royaume numide semblait sur le point de renaître.

En effet, la politique suivie vis-à-vis des Berbères par Byzance fut déplorable. La religion catholique ayant été rétablie, les anciens Donatistes furent proscrits en masse; aussitôt, les passions religieuses se rallumèrent et l'agitation gagna toute l'Afrique.

En 536, les Berbères se soulevèrent : malheureusement le manque d'entente entre les chefs indigènes ne permit pas la reconstitution d'un puissant empire. Solomon sut rétablir l'ordre et procura au pays quelques années de paix; l'ancienne prospérité parut renaître. Il confirma Antalas dans le commandement des provinces de l'est, pour se porter en toute liberté contre les rois de l'Aurès et du Hodna; Antalas accepta ce rôle de fonctionnaire byzantin et resta inactif.

Mais, Solomon disparu, les résultats de sa politique furent compromis en quelques années; les Berbères se plaignaient des agents du fisc byzantin, le nouveau gouverneur était incapable et cruel. L'Afrique entière fut bientôt en armes, et les grands chefs indigènes reprirent la campagne, tandis que les Louata remontaient du sud en ravageant les campagnes.

Le poète Corippe trace une triste image de ces temps troublés. « L'Afrique, dit-il, menacée d'un grand péril, penchait vers sa ruine. La haine et la fureur s'étaient allumées au cœur des guerriers barbares. Rendus audacieux par le succès de leurs ruses, des combats qu'ils livrèrent, de leurs dévastations, fiers du courage de leurs guerriers, ils portaient la flamme parmi les maisons de cette terre livrée à leur pillage, et de toutes parts emmenaient les Africains réduits en captivité. La

troisième partie du monde, l'Afrique entière, périssait au milieu des flammes et de la fumée des incendies. »

Le calme fut rétabli par Jean Troglita, et l'Afrique connut encore une dizaine d'années de tranquillité.

Mais, sous ses successeurs, le pays fut de nouveau profondément troublé. Les populations craintives recherchaient le voisinage des villes, et partout on constatait les symptômes d'une profonde désorganisation administrative.

Au début du VIIe siècle, le calme sembla revenir et Héraclius songea même à transporter à Carthage le siège de l'empire d'Orient. Mais la prospérité de l'ancienne Province romaine avait à jamais disparu. L'Afrique resta dans l'état où l'avaient mise les guerres du VIe siècle, « si complètement ruinée que le voyageur, sur de longs parcours, s'étonnait de ne pas rencontrer un homme. Les Vandales étaient 80 000 sans compter les femmes et les enfants ; les Africains unis aux colons romains formaient une multitude immense, les Berbères étaient plus nombreux encore... et tous avaient péri avec leurs familles [1] ». Le commerce et l'agriculture étaient ruinés ; les colons riches avaient gagné la Sicile ou Byzance ; le pays n'offrait plus qu'une immense solitude. Procope assure que cette période troublée coûta cinq millions d'hommes à l'Afrique. L'ancienne Numidie devait rester dépeuplée jusqu'à nos jours.

En somme, au VIIe siècle, les indigènes avaient partout recouvré leur indépendance.

« Les Berbères dans les campagnes, dit Ibn Khaldoun, forts par leur nombre et leurs ressources, obéissaient à des rois, des chefs, des princes et des émirs ; ils y vivaient à l'abri des insultes et loin des atteintes que la vengeance et la tyrannie des Romains et des Francs auraient pu leur faire subir. [2] »

1. Coripppe. *La Johannide.*

2. Cette peinture dit assez quel était l'état du pays au début du VIIe siècle : l'Aurès était devenu indépendant, les Maures de l'ouest et les Louata du sud n'avaient jamais cessé de l'être. Les

*
* *

Les auteurs arabes sont les premiers qui aient employé le nom de « Berbères ». On a fait dériver ce mot de Barbari, mais il est plus probable que l'on doit y voir une dénomination propre à la race aborigène de l'Afrique du Nord. Il est fait mention en effet, aux premiers siècles, de peuples nommés Barbari, Barbares, Sabarbares, Suburbures ; il est vraisemblable que l'origine de tous ces noms propres, comme celle du mot Berbères qu'adopteront les Arabes, est dans le nom des *Brabra* du bassin du Nil; les Brabra sont en effet les premiers habitants de l'Afrique que les Arabes ont rencontrés en pénétrant sur ce continent.

Byzantins avaient reculé de toutes parts et ramené leurs garnisons dans les grandes villes de la Province romaine.

Les premières hordes arabes arrivant d'Egypte, vers le milieu du siècle, allaient rencontrer de puissants états indigènes ayant leurs lois, leurs souverains indépendants, et leur religion. C'étaient :

Aux confins de la Tripolitaine, les Louata.

Au sud de la Bysacène, les Nefzaoua.

Dans la Numidie et dans l'Aurès : les Djeraoua, les Ifrene, les Magraoua.

Dans la Maurétanie Césarienne, les Auraba, « qui, dit Ibn Khaldoun, par leur force numérique et leur bravoure méritaient de commander à tous les autres peuples ».

IV

LA DOCTRINE DE L'ISLAMISME
LA CONQUÊTE ARABE[1]

I. — Les origines de la religion musulmane.

On croit trop facilement aujourd'hui que le Coran fut accepté d'enthousiasme par les Arabes, puis se répandit sur le monde à la voix des disciples du Prophète, groupant successivement tous les peuples en une magnifique unité.

La vérité est tout autre.

Intimement liée à des luttes d'un caractère politique,

1. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale du IV[e] siècle à nos jours*, t. I, ch. IX. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, 1847. — Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, (711-1110), t. I, 1861. *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, 1879. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, nouv. édit., 1846-75. — Amari, *Histoire des Musulmans de Sicile*, 1856. — Fournel, *Les Berbères; essai sur la conquête de l'Afrique par les Arabes*, 1873-81.

Ouvrages traitant particulièrement des questions religieuses : Ed. Doutté, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, 1909. — *Notes sur l'Islam Magribin. Les Marabouts*, extrait de la *Revue de l'Hist. des religions*, t. XL, 1900. — P. Lapie, *Les Civilisations tunisiennes*, 1898. — L. Rinn, *Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie*, 1884. — Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*, 1897. — I. Hamet, *Les Musulmans français du nord de l'Afrique*, 1906. — Schmölders, *Essai sur les doctrines philosophiques chez les Arabes*, 1842. — Chantepie de la Saussaie, *Manuel d'histoire des religions*, trad. fr. sous la direction de Hubert et Lévy, 1904. — A. Müller, Art. *Khalifen*, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Grœber, 1884. — E. Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria* (traduction), 1879. — Houdas, *L'Islamisme*.

la religion de Mahomet, à son origine, ne peut être comparée au christianisme, qui fut propagé pacifiquement à travers le monde par les apôtres de Jésus-Christ.

L'histoire des premières années de l'islamisme est extrêmement mouvementée et, dans les conflits entre les successeurs du Prophète, se trouve l'origine des grands schismes qui ont pour nous une importance considérable, parce qu'ils se sont précisément développés dans l'Afrique du Nord.

Aussi est-il nécessaire de faire, malgré toute la complication qu'il présente, le récit des premières années, et de définir les différentes sectes qui prirent naissance alors. Si on néglige de le faire, l'histoire des empires arabes dans la Méditerranée reste absolument incompréhensible.

*
* *

Les Arabes, avant l'islamisme, étaient pour la plupart idolâtres : les uns adoraient les astres, les autres des idoles de pierre ou de bois. La religion juive avait également de nombreux sectateurs, et un grand nombre de chrétiens étaient établis dans les villes. C'est au début du VIIe siècle que Mahomet [1] commença à prophétiser. Mal accueilli par ses compatriotes les Mecquois, il se réfugia à Médine [2], où il fonda la religion nouvelle :

1. A la Mecque, on conservait au temple de la Kaaba une pierre noire, qui sans doute était un aérolithe et le lieu jouissait déjà d'une réputation de sainteté. Mahomet appartenait à la famille des Koreich, riches marchands de la race d'Adnan et était en même temps prêtre magistrat. Après une jeunesse passée dans la méditation, il commença vers quarante ans seulement à prophétiser et à prétendre qu'il recevait des révélations de Dieu par l'intermédiaire de l'ange Gabriel. Mal accueilli par ses compatriotes, il trouva des adeptes à Yatrib, ville rivale habitée par des gens de race Yéménite. Chassé par les Mecquois en 622, il y chercha un refuge et dénomma sa nouvelle résidence « Médine » (la ville par excellence). Bientôt d'ailleurs il rentrait en vainqueur à la Mecque.

2. Le calendrier musulman compte les années à partir de la fuite de Mahomet à Médine (l'hégire), qui correspond au 16 juil-

cette communion groupait tous les fidèles sous un même chef, à la fois grand prêtre et souverain politique : c'était *l'iman*.

Quand Mahomet mourut, son beau-père Abou Bekr lui succéda dans ses fonctions, et prit le titre de *khalife* (successeur). C'est de cette époque que datent les premières expéditions des Arabes et, pour en comprendre le sens, il importe de se référer aux troubles qui éclatèrent alors.

Dès que le Prophète fut mort, les tribus qui avaient embrassé sans conviction ses doctrines, et que ses partisans maintenaient dans l'obéissance, se soulevèrent en masse. Abou Bekr en fut réduit d'abord à se défendre; puis, groupant autour de lui ses partisans, il se constitua une armée et finalement triompha des rebelles. Les Arabes se convertirent donc à nouveau, mais Abou Bekr chercha le moyen d'éloigner les cavaliers de ces tribus dont le voisinage l'inquiétait :

« Le Khalife, dit Dozy[1], pour ne pas leur laisser le temps de revenir de leur effroi, les lança aussitôt sur l'Empire romain et la Perse, c'est-à-dire sur deux états faciles à conquérir parce qu'ils étaient déchirés depuis longtemps par la discorde, énervés par la servi-

let 622 de notre ère. Les mois, dans ce calendrier, suivent le cours de la lune et sont de 29 ou 30 jours. Les années se composent de 12 mois comprenant ensemble 354 ou 355 jours. Il en résulte que l'année musulmane purement lunaire commence, d'une année à l'autre, 10 ou 11 jours plus tôt dans l'année solaire.

Les mois se succèdent dans l'ordre suivant :

Moharem.	Redjeb.
Safar.	Schaaban.
Rébi 1er.	Ramadan.
Rébi 2e.	Schoual.
Djoumada 1er.	Dzou'l-cadeh.
— 2e.	Dzou'l-hedjeh.

Le cycle lunaire des musulmans comprend 30 années lunaires après lequel les années communes ou de 354 jours, au nombre de 19, et les années abondantes, ou de 355 jours, au nombre de 11, reviennent dans le même ordre.

1. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. I.

tude ou gangrenés par tous les raffinements de la corruption. D'immenses richesses et de vastes domaines récompensèrent les Arabes de leur soumission à la loi du Prophète de la Mecque. »

Les premières expéditions qui amenèrent, en particulier, les Arabes en Berbérie ont donc un caractère à la fois politique et religieux, et l'on ne saurait attribuer au seul « fanatisme » musulman leurs premières conquêtes[1].

Abou Bekr meurt en 634, après avoir désigné pour lui succéder Omar, qui prend en titre d'Emir El-Moumenin (prince des croyants). Il disparaît à son tour (en 644) et l'ère des khalifes dits « successeurs » prend fin. Le khalifat va dès lors être disputé entre de nombreux compétiteurs, et des luttes extrêmement confuses vont commencer.

Les candidats au khalifat, désignés par Omar lui-même, élirent suivant sa volonté l'un d'entre eux : ce fut Othman ben Offan, de la famille des Beni-Oméïa, qui fut proclamé, au grand désappointement d'Ali, gendre de Mahomet.

Ali, décidé à revendiquer ses droits au trône, réunit ses partisans et se prépara à la guerre. Lorsqu'il fut définitivement écarté du khalifat, ses partisans refusèrent de reconnaître les *Oméïades* : ce fut l'origine du grand schisme *chiite* qui devait se répandre en Berbérie au temps de l'empire fatémide, et en Perse.

Les Chiites comptèrent en secret les successeurs d'Ali et refusèrent toujours de reconnaître les trois premiers khalifes ; ils dénient aujourd'hui au sultan de Stamboul le titre de successeur du Prophète.

Toutefois, il faut distinguer, dans la suite, la descendance spirituelle d'Ali et sa descendance temporelle : toutes les familles issues de la souche du Prophète, et par conséquent d'Ali, ne sont pas forcément chiites.

Edris, par exemple, qui vint fonder au Maroc un

1. Sur le fanatisme musulman, voir plus loin, ch. XIV.

empire arabe au ve siècle, était un descendant d'Ali qu'on ne considère pas comme un Chiite — quoiqu'il se soit fait proclamer khalife au Maghreb, — et qui est aujourd'hui vénéré comme le grand saint du Maroc. Toutes les familles chérifiennes de la Berbérie sont dans le même cas, et en particulier des sultans actuels du Maroc, qui se considèrent comme les chefs de l'Islam orthodoxe : ces questions, on le voit, sont fort délicates.

Ce ne fut pas tout encore : 12000 soldats d'Ali, lorsqu'un arbitrage l'écarta du trône définitivement, se séparèrent de lui, se donnant comme des puritains, et prétendant rester fidèles aux premières prédications de Mahomet. Ils prirent le nom de Ouahbites (de Abd Allah ben Ouahb) et furent appelés bientôt Kharedjites (dissidents). Ils sont également reniés par les orthodoxes et les Chiites. Ils furent les premiers adeptes d'une hérésie qui se développa plus tard, précisément en Berbérie, avec une singulière intensité.

Les hérétiques ou Kharedjites ne reconnaissent que les trois premiers khalifes seuls, nient tout imamat héréditaire et n'admettent que l'imamat électif.

L'ouahbisme a compris dès l'origine deux sectes distinctes dites *eïbadite* ou *ibadite* et *sofrite* ou *safarite* (de Abd Allah ben Ibad et Abd Allah ben Safar).

Il fut pratiqué par les princes Rostémides de Tiaret et s'est conservé chez les Mezabites, qui affectent un puritanisme austère et sont restés nettement distincts des autres peuplades de Berbérie. Les habitants de l'île de Djerba, qui ont conservé tous les caractères des Berbères de race pure, sont également restés ouahbites ainsi que les habitants du Djebel Nefouça.

Les uns et les autres ont tiré de leurs doctrines religieuses une organisation politique spéciale : ils forment de petites républiques ou communes théocratiques, à la tête desquelles se trouve un conseil de douze membres, présidé par un cheikh.

Lorsque Ali meurt, en 661, frappé par un Kharedjite, son fils, trop faible pour lui succéder, se retire à Médine,

tandis que les descendants d'Othman ben Oméïa, ou *Oméïades*, triomphent et fondent, au milieu des luttes les plus confuses, l'empire oméïade de Damas.

Mais la lutte continue entre un certain Moaouïa, gouverneur de Syrie, et les Alides et c'est de cette époque que date ce qu'on nommera la rivalité des Kelbites et des Caïsites.

Il est nécessaire d'expliquer ces dénominations qui reviennent constamment dans l'histoire de l'Islam. Les Arabes se sont toujours divisés en deux races ennemies : les *Yéménites* (parmi lesquels on comptait les Médinois) et les *Maaddites*. Les deux fractions portaient, dans chaque région, des noms différents et, en Syrie en particulier, les représentants du parti Yéménite étaient les *Kelbites*; les *Caïsites*, au contraire, se réclamaient de Maad.

Les descendants de Moaouïa, soutenus par les Kelbites, restèrent seuls maîtres du pouvoir, à la fin du VIIe siècle.

Dans les siècles suivants, on voit se perpétuer la rivalité des Kelbites et des Caïsites, tant à Kairouan qu'en Espagne et en Sicile.

Rappelons enfin qu'au milieu du VIIIe siècle (749) le khalife oméïade est tué après plusieurs années de luttes acharnées, et Abou el-Abbas es-Seffah s'assied sur le trône de Damas et fonde la dynastie des *Abbassides*.

Cette dynastie règne désormais à Bagdad, mais deux siècles plus tard, à la fin du Xe siècle, nous la trouvons affaiblie et réduite à la possession de sa capitale.

La prise de Bagdad par les Mongols, en 1258, met fin définitivement au khalifat d'Orient.

II. — La doctrine religieuse des Arabes.

Toute la doctrine musulmane [1] tient dans la phrase qui, du reste, porte le nom de profession de foi : « La ilaha ill Allah, Mohammed rassoul Allah », « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est le Prophète de Dieu ».

1. Voyez I. Hamet, *op. cit.*, p. 269. « Les grands dogmes de

(Mot à mot : Il n'y a pas de divinité si ce n'est Allah; Mohammed est l'envoyé d'Allah.)

Tout le dogme consiste dans la croyance à ce Dieu unique et dans la vénération de Mahomet, dernier des prophètes, investi par Dieu de la mission de ramener les hommes au culte des anciens patriarches et à la croyance en l'unité de Dieu. Il se complète par la croyance en trois livres révélés : la Bible, l'Évangile, le Coran.

La religion musulmane nie la Trinité et la divinité de Jésus (Sidna Aïssa), qui n'est considéré que comme un prophète, mais auquel on reconnaît une nature particulière [1].

Il résulte de cette définition qu'un grand nombre de points, dont les chrétiens avaient fait des articles de foi, font seulement partie de la tradition musulmane; le dogme s'en trouve allégé d'autant.

Toutefois, Mahomet a accompagné sa doctrine religieuse d'un code de morale extrêmement précis, comportant même les règles du gouvernement temporel des peuples, de sorte que les premiers souverains sont à la fois rois, chefs et juges, mais surtout prêtres, et se donnent à eux-mêmes le nom de « pontifes et vicaires du Prophète », ou « *imams* » : l'imamat est donc la clef de voûte de tout l'édifice de l'Islam.

Une sorte de catéchisme musulman, dû au « très vénéré imam Nedjem ed din Nassafi » mort à Bagdad en 1142, définit assez exactement ce rôle :

« Les musulmans, dit-il, doivent être gouvernés par un imam qui ait le droit et l'autorité de veiller à l'observation des préceptes de la loi, de faire exécuter

l'Islam sont, dit-il : la croyance dans l'unité de Dieu et la mission de Mahomet, la résignation à la volonté d'Allah et la croyance dans la sanction divine. »

1. Voyez Coran, sourate XIX, versets 16 et suiv. Jésus, fils de Marie, est regardé comme un prophète, mais aussi comme engendré par le souffle de Dieu. C'est le dogme chrétien de l'Immaculée conception.

les peines légales, de défendre les frontières, de lever les armées, de percevoir les dîmes fiscales, de réprimer les rebelles et les brigands, de célébrer la prière publique et les fêtes,... de juger les citoyens... de pourvoir enfin au partage du butin légal[1]. »

Les statuts complets de la religion ont d'ailleurs été donnés par le Prophète lui-même, lorsqu'il a dit : « L'édifice de l'Islam s'appuie sur cinq points : 1° la profession de foi, 2° les cinq prières quotidiennes, 3° la dîme aumônière, 4° le jeûne canonique du Ramadan, 5° le pèlerinage de la Mecque. »

Il résulte enfin du rôle politique de l'imam que la prière publique du vendredi doit être faite au nom du successeur du Prophète. Dans tous les pays d'Islam, c'est le souverain régnant ou le sultan de Stamboul; en Algérie c'était, avant la conquête française, à l'est et chez les Touareg, le sultan de Stamboul, au Touat, au Gourara et dans l'ouest, l'empereur du Maroc. Aujourd'hui, on a adopté en Algérie, pour la prière publique, une formule conventionnelle où aucun souverain n'est nommé.

Le khalife Othman fit réunir les feuillets épars du Coran, et recueillit les traditions orales laissées par Mahomet, qui devinrent la *Sounna*. Quatre jurisconsultes fondèrent alors quatre rites orthodoxes ou *sunnites* :

Le rite *malékite*, spécial à l'Afrique;

Le rite *hanéfite*, spécial aux Turcs;

Le rite *chaféite*, spécial à l'Égypte et à l'Yemen;

Le rite *hanébalite*, spécial aux Indes et à l'Extrême-Orient.

En Afrique, le rite hanéfite, introduit par les Turcs, n'est pratiqué naturellement que dans les villes du littoral où ils se sont établis.

On distingue, dans tous les pays d'Islam, et quel que soit celui des quatre rites qui soit professé :

1° Un personnel cultuel, qui ne peut d'ailleurs être

1. Cité par L. Rinn, *Marabouts et Khouan*.

assimilé à ce qu'on entend en France par « le clergé ».

2° Les marabouts locaux.

3° Les ordres religieux (ou Khouan).

Le personnel cultuel comprend : des *imams*, qui président aux prières, et des *moftis*, interprètes de la loi.

Les marabouts, ou saints musulmans, sont des hommes recommandables par le savoir et la pratique des vertus islamiques; quand ils sont riches, ils vivent isolés dans une *zaouïa* ou une *mammera* (zaouïa modeste) avec leur famille et leurs serviteurs. Un marabout descend quelquefois d'un *chérif* et toujours d'un saint homme (*ouali*).

Les ordres religieux ont pris naissance à la faveur des désordres qui marquèrent les débuts de l'Islam; on n'en compte pas moins de 72, d'importance très différente. Ils ne sont pas formés exclusivement de familles religieuses, mais recrutent leurs adhérents dans toutes les classes de la société. Un ordre doit seulement, pour être reconnu, faire preuve d'orthodoxie musulmane, et c'est là chose facile : il suffit que le fondateur ait suivi l'enseignement d'un docteur orthodoxe connu; il établit alors une sorte de filiation ou chaîne mystique remontant jusqu'au Prophète lui-même; l'excellence de la doctrine enseignée se trouve ainsi affirmée. Nous donnons à titre d'exemple la chaîne mystique de l'ordre célèbre des Kadrya.

Les ordres religieux principaux se réclament soit d'un des premiers khalifes, Abou Bekr ou Omar, soit directement d'une révélation divine qui, en général, s'est effectuée par l'entremise de Sidi el-Khadir (le prophète Elie). Celui-ci, selon la croyance musulmane, a bu à la source de vie et a été exempté de la mort. Sa personnalité est dédoublée : Elias erre sur la terre; el-Khadir vit au fond de la mer; un jour par an, les deux personnalités se rencontrent pour se concerter, et el-Khadir devient l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, leur donne le pouvoir de faire des miracles, etc. Nous avons mentionné déjà l'ordre des *Kadrya*, fondé par Sidi Abd el-Kader au XIIe siècle, et qui

possède jusqu'à 200 oratoires dans la province d'Oran.

Un autre ordre mystique, très répandu en Algérie, fut fondé au XV[e] siècle par un certain Abou Zeid Abd er-Rhaman el-Thâalebi, qui professa à Tlemcen. Il emprunta beaucoup à l'ordre des Kadrya et porte le nom de son fondateur « *Sidi Abd er-Rhaman* ».

On donne aujourd'hui à certains de ces ordres le nom de *confréries*; ces associations sont plus politiques que religieuses et les musulmans eux-mêmes leur dénient tout caractère religieux.

De simples musiciens ambulants sont les propagateurs de leurs doctrines, et pourtant ces confréries ont une action considérable. Leur étude est de la plus haute importance pour les nations en contact avec les peuples musulmans, surtout dans l'Afrique du Nord [1].

*
* *

Enfin il est nécessaire de compléter ces notions sur la religion musulmane par la définition du *Soufisme*.

Les premiers néophytes de l'islamisme s'étaient réunis, du vivant même du Prophète, à la manière des chrétiens, mais sans adopter comme eux la vie monacale. Ils fondèrent ainsi le premier des ordres religieux; celui des *Seddikia*, et se donnèrent eux-mêmes le nom de *Soufi*, qui évidemment a la même racine que le grec σοφος (sage) [2].

Le soufisme n'est donc ni une secte religieuse ni un système philosophique : ce n'est que la recherche, par des pratiques pieuses, d'un état de pureté morale et de spiritualisme assez parfait pour permettre à l'âme des

1. Une étude très complète en a été faite récemment. Voir Depont et Coppolani : *Les Confréries musulmanes*.

2. Les pratiques extérieures du soufisme consistaient surtout dans la recherche de la pauvreté et dans l'ascétisme : c'est évidemment en raison de l'habitude des soufi de certains ordres de se vêtir de laine grossière (souf) que certains auteurs ont voulu voir dans ce mot l'origine de « soufi ».

rapports plus directs avec la divinité. C'est, dit Schmölders, une « manière de vivre[1] ». On rencontre des mystiques de cette sorte, ou *soufi*, dans toutes les religions qui ont subi l'influence de l'ancienne philosophie indienne.

Les premiers soufi fondèrent bientôt un monastère en Égypte et, par la suite, leurs doctrines se répandirent dans l'Afrique du Nord.

Le soufisme affirmait d'ailleurs son caractère de rigoureuse orthodoxie, et les ordres religieux devinrent ses propagateurs naturels. Tous ces ordres établirent des degrés de sainteté, auxquels leurs adeptes devaient être successivement initiés, et les rites les plus singuliers accompagnèrent bientôt leurs pratiques. C'est ainsi que, dans telle confrérie, le cheikh crachait dans la bouche de l'initié pour lui transmettre les vertus propres aux soufi.

Les soufi pratiquent l'ascétisme et la pauvreté, s'adonnent à la prière et à la contemplation, et bannissent toute pensée de joie et toute préoccupation terrestre; ils parviennent aux états successifs de sainteté par des extases de plus en plus parfaites, où ils restent plongés jusqu'au jour où il plaît à Dieu de les rappeler à lui. Ces doctrines conduisent évidemment au fatalisme absolu, et l'on a justement fait remarquer qu'elles se rattachent à la doctrine orientale de Touhid, ou « unité absolue de Dieu absorbant tout », qui conduit l'homme à faire abstraction complète de son individualité pour se concentrer en Dieu. Ibn Khaldoun signale lui-même que les adeptes du soufisme prétendent résoudre toutes les questions par des perceptions puisées dans le domaine spirituel, « ce qui, dit-il, est souvent en désaccord avec les résultats des sciences[2] ».

C'est surtout au XIVe siècle que ces doctrines ont été

1. Voyez Schmölders : *Essai sur les doctrines philosophiques chez les Arabes*, p. 205 et suiv.

2. Nous donnons plus loin un exposé partiel des doctrines mystiques des Khelouatya.

répandues dans l'Afrique du Nord par les ordres religieux; ce mysticisme spécial a imprégné l'islamisme des peuples de l'Afrique d'un caractère particulier de fatalisme.

La doctrine de quelques ordres religieux.

[Nous donnons, pour faire saisir l'esprit des ordres religieux, l'exposé des doctrines mystiques de quelques-uns d'entre eux, d'après les auteurs arabes affiliés à ces ordres. On peut remarquer l'analogie entre le système mystique des Khelouatya et les visions de sainte Thérèse.]

I. — *L'ordre des Kadrya*[1].

« L'ordre des Kadrya fut fondé par le Saint Abd el-Kader qui naquit en 471 près de Bagdad, de souche chérifienne.

« Ce fut le plus charitable des hommes, le sultan des Saints, le Roi de la terre et de la mer, le soutien de l'Islam, le plus grand des Arcs [du cercle que forment les Saints autour du trône de Dieu]; son âme plane toujours entre le ciel et la terre, prête à venir secourir les humains.

« Telle était l'étendue de son esprit qu'il pouvait disserter sur 13 branches de la connaissance.

« Si Dieu n'avait pas choisi Sidna Mohammed (sur qui soient le salut et la prière) pour en faire le sceau des Prophètes, il aurait envoyé parmi les humains Sidi Abd el-Kader, car c'est de tous les hommes celui qui par ses vertus et son esprit de charité s'est montré le plus semblable à Sidna Aïssa [2] qu'il vénérait particulièrement. Sur lui soient donc la bénédiction et le salut!

Chaîne mystique des Kadrya.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux,

« Ceci est un arbre généalogique, au tronc illustre, aux branches vigoureuses. Celui auquel il a été remis est un homme éminent. Je prie Dieu de lui donner une conduite

1. D'après L. Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 179.
2. Jésus-Christ.

droite, par les mérites de notre maître Mohammed, qui a reçu la révélation divine.

« J'ai signé cet arbre généalogique et lui ai donné une valeur authentique, moi, le plus brave des hommes, le serviteur des pauvres, Sliman el-Kadri, desservant la mosquée de mon aïeul, le cheikh Abd el-Kader-el-Djilani, de Bagdad.

« Louange à Dieu qui pénètre les cœurs quand on l'invoque, qui découvre les secrets de l'avenir à tout cœur pieux, qui donne à ceux qui le louent les moyens de s'approcher davantage de lui. Je le remercie de m'avoir fait entrer parmi le peuple qui croit à son unité et le supplie de m'accorder les marques de sa bienveillance.

« Que Dieu répande ses grâces sur notre maître Mohammed, le plus grand de ses prophètes, le meilleur de ses serviteurs, qu'il lui accorde le salut à lui, à sa famille, à ses compagnons qui possèdent une large part des faveur célestes. Voici les paroles du serviteur de Dieu, qui reconnaît son impuissance et sa faiblesse, qui espère le pardon de ses fautes, le pieux Sid Sliman-el-Qadri-ben-Sid-Ali-ben-Sidi-Seliman-ben-Sidi-Mostefa-ben-Zin-ed-din-ben-Sid-Mohammed-Derwich-ben-Sid-Hassan-ed-din-ben-Sid-Nour-ed-din-ben-Sid-Ouali-ed-din-ben-Sid-Zin-ed-din-ben-Sid-Cherf-ed-din-ben-Sid-Chems-ed-din-ben-Sid-Mohammed-el-Hannak-ben-Sid-Abd-el-Aziz, fils de Sa Seigneurerie, l'étoile polaire de l'existence, la perle blanche, le guide de ceux qui administrent les affaires de la religion, l'être préféré de Dieu, l'imam, la substance génératrice, l'homme à qui Dieu avait donné le pouvoir de changer la nature des êtres, l'étoile des étoiles, l'intermédiaire obligé entre le monde et le ciel, Sid Abdel-Qader-el-Djilani, au saint et mystérieux pouvoir, fils d'Abou-Salah-Moussa-Djanki-Doust-ben-Sid-Abdallah-el-Djili-ben-Sid-Yahia-el-Zahid-ben-Sid-Mohammed-ben-Sid-Daoud-ben-Sid-Moussa-ben-Sid-Abdallah-ben-Sid-Moussa-el-Djaoun-ben-Sid-Abdallah-el-Madhi-ben-Sid-Hassein-el-Motna-ben-el-Imam-Hassein-Radhi-Allah, fils de l'Imam, prince des croyants Ali-ben-Abou-Thaleb, le comblé des faveurs de Dieu...

... « fils de Cham, fils de Noë...

... « fils de Seth, fils d'Adam, père des hommes.

« Adam fut créé avec de la boue; la boue vient de la terre, la terre de l'écume, l'écume des flots, les flots de l'eau, l'eau

de l'esprit de Dieu, l'esprit de sa puissance, sa puissance de sa volonté, sa volonté de sa science. »

II. — *L'ordre des Khelouatya* [1].

L'ordre des Khelouatya fut fondé par un saint que l'on avait surnommé el-Khelouati (le solitaire).

Cheikh Snoussi rapporte ce qui suit :

« Les principes fondamentaux de cet ordre sont l'invocation la plus agréable (à Dieu), c'est-à-dire : « Il n'y a de Dieu que « Allah », en prenant la posture suivante : on s'asseoit les jambes croisées, et on répète pendant un certain temps : « Il « n'y a de Dieu que Allah », en portant la bouche alternativement de dessus l'épaule droite au-devant du cœur sous le sein gauche. Ensuite, on récite l'invocation qui consiste à articuler les noms de Dieu qui impliquent l'idée de sa grandeur et de sa puissance, en ne citant que les dix suivants, dans l'ordre où ils se trouvent placés : Lui, Juste, Vivant, Irrésistible, Donneur par excellence, Pourvoyeur par excellence, Celui qui ouvre à la vérité les cœurs des hommes endurcis, Unique, Éternel, Immuable.

. . . .

« Voici la manière d'interpréter les songes, d'après les principes établis :

« Il importe d'abord de tenir compte de la situation du visionnaire, tant à l'égard de ce qui se rapporte à sa personne que du but de ses aspirations. Ceci observé, on saura que : voir l'essence du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut), veut dire que l'on jouira de l'apparition de l'Etre incommensurable (Mohammed)...

« Voir des boissons, telles que le vin, le lait aigre, l'eau, le miel, doit être interprété d'après les observations relevées sur le visionnaire; ainsi le vin indique la science de la théologie absolue...

« Nous dirons maintenant que les apparitions ne peuvent frapper l'adepte que dans la solitude, et seulement à la suite de longues pratiques de piété. Alors lui apparait la lumière résultant des ablutions et des prières, puis la lumière du

1. D'après L. Rinn, *op. cit.*, p. 295 et suiv.

démon en même temps que celle des honneurs. Il voit ensuite la vérité se manifester dans tout son éclat, tantôt sous la forme de choses inanimées, comme le corail, tantôt sous celle de plantes et d'arbres tels que le palmier, tantôt sous celle d'animaux, comme les chevaux, tantôt sous la sienne propre, et enfin, sous celle de son cheikh. Ces sortes de visions ont causé la mort d'un grand nombre de personnes. L'adepte jouit ensuite de la manifestation d'autres lumières qui sont, pour lui, le plus parfait des talismans.

« Le nombre de ces lumières est de soixante-dix mille; il se subdivise en plusieurs séries, et compose les sept degrés par lesquels on parvient à l'état parfait de l'âme. Le premier de ces degrés, est l'humanité. On y aperçoit dix mille lumières, perceptibles seulement pour ceux qui peuvent y arriver; leur couleur est terne, elles s'entremêlent les unes dans les autres; cet état permet en outre de voir les génies. Ce premier degré est facile à franchir, l'âme étant naturellement poussée à fuir les ténèbres pour rechercher la clarté. Pour atteindre le second, il faut que le cœur se soit sanctifié; alors on découvre les dix mille autres lumières inhérentes à ce second degré, qui est celui de l'extase passionnée; leur couleur est bleu clair.

« Conduit ensuite par le bien que l'on a fait, qui appelle sur vous d'autres biens et blanchit les âmes élevées, en leur faisant absorber les mérites conquis par le cœur et en les purifiant de leurs souillures, on arrive au troisième degré, qui est l'extase du cœur. Là, on voit l'enfer et ses attributs, ainsi que dix mille autres lumières dont la couleur est aussi rouge que celle produite par une flamme pure; seulement, pour les apercevoir, il faut que les aliments dont on se nourrit soient dégagés des choses que l'on aime le plus et dont on est le plus friand, sinon elles apparaissent mélangées d'une fumée qui en ternit l'éclat. Si ce phénomène se produit, on ne doit pas aller plus loin. Ce point est celui qui permet de voir les génies et tous leurs attributs, car le cœur peut jouir de sept états spirituels, accessibles seulement à certains affiliés.

« S'élevant ensuite dans un autre degré, on voit dix mille lumières nouvelles, faisant partie des soixante-dix mille qui nous occupent, et inhérentes à l'état d'extase de l'âme immatérielle. Ces lumières sont d'une couleur jaune très accentuée; on y aperçoit les âmes des prophètes et des saints.

« Le cinquième degré est celui de l'extase mystérieuse; on

y contemple les anges et dix mille autres lumières d'un blanc éclatant.

« Le sixième est celui de l'extase de l'obsession; on y jouit aussi de dix mille autres lumières dont la couleur est celle des miroirs limpides. Parvenu à ce point, on ressent un délicieux ravissement d'esprit qui a pris le nom d'El-Khadir, et qui est le prince de la vie spirituelle. Alors seulement on voit notre Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut).

« Enfin, on arrive aux dix mille dernières lumières cachées, en atteignant le septième degré, qui est la béatitude. Ces lumières sont vertes et blanches, mais elle subissent des transformations successives : ainsi elles passent par la couleur des pierres précieuses pour prendre ensuite une teinte claire, puis enfin acquièrent une autre teinte qui n'a pas de similitude avec une autre, qui est sans ressemblance, qui n'existe nulle part, mais qui est répandue dans tout l'univers. Parvenu à cet état, les lumières qui éclairent les attributs de Dieu se dévoilent, et on entend les paroles du Seigneur, rapportées dans le récit de la tradition, aux passages commençant par ces mots : « Je l'ai entendu, etc. Il « ne reste plus que la vérité ». Il ne semble plus alors que l'on appartienne à ce monde, les choses terrestres disparaissent pour vous.

« Certains cheikhs, pour traiter la question de ces lumières, ont dressé un tableau explicatif qui suit (p. 56).

« Tel est ce que nous avons voulu faire connaître par le présent exposé destiné aux adeptes, exposé révélant les mystères attachés aux sept états de la vie extatique dont nous venons de parler....

« On saura que toutes les révélations divines s'obtiennent par la lutte (contre les passions) et par la vie ascétique, c'est-à-dire qu'on peut les voir dans n'importe quelle religion. Il n'en est pas de même de la révélation des attributs de Dieu : celle-là ne peut être accordée qu'à ceux qui pratiquent le culte du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut). Toutes ces révélations, moins cette dernière, doivent être considérées comme une pente glissante. Combien d'êtres se sont égarés en les recherchant, ou ont péri en arrivant à en obtenir qui affectaient les formes divines. Ceux-là ont été victimes d'une similitude trompeuse; le démon qui en était l'auteur, leur montrait un

Les âmes ou les sept modes.	L'âme qui ordonne (volonté).	L'âme qui reproche.	L'âme qui inspire.	L'âme qui tranquillise.	L'âme contente.	L'âme qui contente.	L'âme parfaite.
Les marches.	La marche vers Dieu.	La marche par Dieu.	La marche en Dieu.	La marche avec Dieu.	La marche au milieu de Dieu.	La marche sans (le besoin de) Dieu.	La marche Dieu.
Les mondes.	Le monde de la présence.	Le monde du purgatoire.	Le monde des esprits.	Le monde du vrai.	Le monde des éléments.	Le monde de l'absence.	Le monde de la pluralité de l'unité de Dieu.
Les États.	État du penchant vers les passions.	État de l'amitié.	État de l'amour.	État de l'union amoureuse.	État de l'annihilation.	État de la stupeur.	État de la vie en Dieu.
Les stations.	Station de la poitrine.	Station du cœur.	Station de l'âme.	Station du secret.	Station du secret du secret.	Station des organes pectoraux.	Station du niveau avec le secret.
Les pensées.	Loi révélée.	Voie.	Connaissance.	Réalité.	Union avec Dieu.	Essence de la loi.	Essence du tout.
Les noms.	Il n'y a de divinité que Allah.	Dieu.	Lui.	Vérité.	Vivant.	Immuable.	Subjugueur.
Les lumières.	Lumière bleue.	Lumière jaune.	Lumière rouge.	Lumière blanche.	Lumière verte.	Lumière noire.	Lumière incolore.

Tableau mystique des Khelouatya.

(faux) trône de Dieu, car le trône du démon est placé entre le ciel et la terre. »

III. — L'Ifrikya sous les gouverneurs arabes (646-800).

Nous avons défini le caractère des premières expéditions arabes à travers la Berbérie[1]. Fils d'un pays pauvre lancés sur l'ancien monde romain, ces hardis cavaliers n'avaient rien de commun avec de paisibles apôtres. Ils s'avancèrent peu à peu à travers les riches campagnes, razziant tout sur leur passage, et poussèrent enfin jusqu'à l'Atlantique.

On trouvera dans les extraits des chroniqueurs arabes de curieux détails sur ces premières chevauchées. Nous insisterons seulement ici sur le caractère essentiellement différent de cette conquête, effectuée par un petit nombre d'hommes, et les grandes invasions arabes du XIe siècle, qui déverseront sur l'Afrique du Nord d'immenses tribus désordonnées; celles-ci prendront pied peu à peu dans le pays, mais ne le soumettront pas.

Nous voyons au contraire, au VIIe siècle, ces cavaliers traverser seulement la Berbérie et laisser dans le pays quelques Arabes musulmans qui, malgré leur petit nombre, prennent rapidement un grand ascendant. On ne peut expliquer que par l'anarchie qui régnait en Afrique depuis l'époque romaine, cette conquête foudroyante et la conversion non moins prompte des populations.

En Ifrikya notamment, après la ruine du monde romain, on a vu combien éphémère avait été la domination des Vandales, et combien celle des Byzantins était mal assise. Ce sont ces mêmes Byzantins qui se trouvèrent avoir à défendre le pays contre les nouveaux envahisseurs, et ces derniers eurent très vite raison des troupes de l'empereur d'Orient.

Comme au temps des guerres entre Romains et Car-

1. Voyez même ch., p. 43.

thaginois, comme plus tard au moment de la rivalité des Espagnols et des Turcs au XVI[e] siècle, la population de l'Ifrikya resta spectatrice des luttes entre ses deux vainqueurs, les Arabes et les Grecs[1].

Leur rivalité prend fin en 705, lors de la conquête définitive de la Berbérie par Hassan, gouverneur d'Égypte.

A partir de ce moment, les conquérants arabes, poursuivant leur marche victorieuse, passent en Espagne, et c'est sur ce pays qu'ils portent leurs efforts.

A Kairouan reste un gouverneur qui se conduit comme en pays conquis : les populations, au début du VIII[e] siècle, se plaignent très haut du despotisme des Arabes qui, suivant les chroniqueurs, « prennent les filles des Berbères pour en peupler les sérails de Syrie, et déciment les troupeaux des habitants pour chercher dans les entrailles des brebis des agneaux à duvet fin couleur de miel ».

Il en résulte d'incessants soulèvements, qui se doublent de révoltes religieuses, et dont le récit constitue l'histoire du kharedjisme[2].

1. Nous rappellerons seulement les épisodes de la conquête :

Première razzia des Arabes dans le sud de l'Ifrikya en 647 (25 de l'hégire);

En 667 (46 de l'hégire), conquête véritable des Syrtes, prise de Sousse par Okba et Moaouia, et fondation de Kairouan;

Remplacement d'Okba par un autre gouverneur qui détruit la ville fondée par lui. Les Berbères se révoltent aussitôt sous le commandement de Kocéïla, chef de la tribu des Aoureba. Ils sont défaits et se convertissent à l'islamisme. La puissance arabe s'est affermie à Kairouan;

Retour d'Okba (681) et deuxième fondation de Kairouan ; grande expédition d'Okba jusqu'à l'Atlantique;

Insurrection Berbère et mort d'Okba; les Arabes sont pour la seconde fois chassés de la Berbérie;

En 705, conquête définitive de la Berbérie par Hassan gouverneur d'Égypte. Prise de Carthage par Hassan et fin de la domination byzantine. Guerre avec les Berbères commandés par la Kahenah.

2. Nous les mentionnons seulement ici :

Révolte générale de 740;

La faiblesse de l'établissement des Arabes à Kairouan éclate à tous les yeux. Ces bandes de guerriers qui, au nom du Prophète, avaient conquis la Berbérie, ne surent pas maintenir au siège de leur puissance des forces suffisantes. Toutefois, aux moments critiques, les khalifes, par l'intermédiaire du gouverneur d'Égypte, envoyaient à leur secours des armées de Syriens, de sorte que la domination arabe fut toujours rétablie dans la ville d'Okba.

En 772, quand la dernière grande révolte fut écrasée, Yezid, gouverneur arabe, rebâtit Kairouan, et s'attacha à rendre à la ville sa splendeur; il la dota de monuments publics et de « bazars pour chaque métier » : ce sont ces boutiques, disposées de chaque côté des rues couvertes, qui ont reçu le nom de souks; il reconstruisit la grande mosquée, de sorte qu'il fut pour Kairouan un nouveau fondateur.

Yezid s'efforça d'établir la sécurité des transactions et paraît avoir voulu gouverner réellement et maintenir l'ordre.

Mais les Berbères continuaient à s'agiter : les Ourfeddjouma de l'ouest, les Houara de l'est étaient en perpétuelle révolte, et c'est les armes à la main que les Arabes arrivaient à les tenir éloignés de Kairouan.

Sous les derniers gouverneurs, vers la fin du VIIIe siècle, la puissance arabe décline, et l'on voit les tribus berbères traiter avec les conquérants d'égal à égal. Il en sera ainsi jusqu'au moment ou des gouverneurs héréditaires constitueront un véritable royaume, sous la suzeraineté du khalife de Bagdad.

De cette période, un fait capital est à retenir : c'est la

Révolte de 757, prise et évacuation de Kairouan par les Berbères. Retablissement de l'autorité arabe à Kairouan par Ibn Achath, gouverneur d'Égypte, qui est investi du commandement à Kairouan. Ibn Achath relève la ville et la fait entourer d'une muraille en terre ;

Révolte enfin de 767, nouvelle prise de Kairouan par les Berberes sous la conduite d'Abou Hatem.

conversion des Berbères à l'islamisme, conversion qui s'est opérée avec une rapidité déconcertante.

Les Berbères ne paraissent pas avoir eu jamais, avant les temps islamiques, de religion bien déterminée : idolâtres, païens, ou convertis même à la religion judaïque, ils avaient, aux premiers siècles, accepté le christianisme qu'ils avaient oublié en recouvrant leur indépendance; ils acceptèrent de même la religion musulmane, et l'on ne saurait nier que la simplicité du dogme fut pour beaucoup dans le succès prodigieux des propagateurs de l'islamisme, partout où ils ne se heurtèrent à aucune religion bien déterminée et fortement organisée.

Les premières invasions arabes en Berbérie.

[Les divers chroniqueurs arabes nous ont laissé chacun le récit d'une ou plusieurs des premières expéditions en Berbérie. Nous avons groupé ces fragments de façon à former une image vivante de ces campagnes curieuses à tant d'égard; tout en abrégeant les textes, nous nous sommes efforcé de conserver le style si pittoresque des auteurs arabes.

Enfin, nous avons fait figurer en tête de ce chapitre les formules traditionnelles par lesquelles débute invariablement tout ouvrage dû à un écrivain musulman, quel que soit son objet.]

« Louanges à Dieu !

« Qui nous donna la meilleure des religions;

« qui a fait de nous le peuple de Mohammed, détenteur du Coran;

« qui, généreusement, nous a permis de lire le Coran, de jeûner le Ramadan, de faire le tour du temple sacré de la Caaba, de fêter la nuit de la destinée divine [1] et de monter sur la montagne d'Arafat [2];

« qui a fait de nous des hommes de pureté, de prière et de charité;

« qui nous a fait bénéficier des grâces des fêtes et des vendredis;

« qui a fait de nous des sages en religion, des propagateurs

1. 27 Ramadan.
2. Montagne qui domine la Mecque.

de la foi, des croyants marchant dans la voie du Prophète;

« qui nous a appris la vérité sur les premières et dernières générations, par la voix de Celui qui a clos la série des Prophètes, le Prince de Envoyés de Dieu, notre Seigneur Mohammed, le plus vertueux et le plus pieux des hommes : que la grâce divine le comble, ainsi que sa famille, ses compagnons et tout son peuple, jusqu'à la fin des temps.

« Le pauvre devant Dieu qui écrivit cette histoire s'est proposé de raconter la conquête glorieuse des pays d'Occident, depuis l'Égypte jusqu'au Maghreb el-Acsa, par les races successives des Arabes, la conversion des peuples infidèles de ce pays et des luttes des vrais croyants contre les chrétiens (que Dieu extermine !).

« Dieu bénisse nos efforts et guide notre plume.

*
* *

« ... Alors[1] naquit en Arabie le Saint Prophète N. S. Mohammed : que les grâces et les bénédictions divines soient répandues sur lui.

« On voyait décliner partout les empires des hommes, et le Prophète comprit que le temps était venu de révéler au monde la vérité.

. . . .

« Lorsqu'il mourut, ayant enseigné la doctrine sainte, ses disciples se répandirent sur le monde entier. A leurs voix, tous les peuples se mirent à croire comme croiront tous ceux qui entendront les préceptes sacrés du Coran. Ils se répandirent à la fois vers l'Indus et vers l'Occident, et, comme Dieu guidait leurs pas, ils furent bientôt maîtres de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Égypte.

« Ils songèrent alors à pousser plus loin vers le Maghreb et ainsi furent amenés à conquérir l'Ifrikya.

« Dès l'an 22 de l'hégire, Amr Ibn el-Aci, s'était emparé du pays de Barca et de Tripoli et en avait chassé les Grecs. Il demanda alors au khalife Omar l'autorisation de pousser plus avant vers l'Ifrikya, mais Omar répondit : « Ce pays ne « doit pas s'appeler l'Ifrikya, mais le lointain perfide. Je

1. D'après Ibn abd el-Hakem, apud Ibn Khaldoun, t. I, Appendice I, p. 301-309; En-Noweiri, apud Ibn Khaldoun, t. I, Appendice II.

« défends qu'on en approche tant que l'eau de mes paupières « humectera mes yeux. »

« Un peu plus tard (en 25) le khalife Othman permit de tenter l'expédition. Sous le commandement de Abd Allah Ben ez-Zobeir, 10 000 cavaliers et 10 000 fantassins envahirent l'Ifrikya par le sud : à cette époque la capitale du pays était Carthadjina (ou Carthage) et le chef nommé Djoredjir (ou Grégoire) y gouvernait pour l'empereur d'Orient[1].

« Les Arabes attaquèrent les chrétiens aux cris de : « Dieu « est grand, il n'y a d'autre Dieu que lui », et leur armée fut détruite. Djoredjir périt de la main de Ben Zobeir, et les vainqueurs se portèrent sur Sbeïtla (Sufetula) où ils s'emparèrent des femmes et des richesses des Grecs.

« La fille de Djoredjir échut en partage à un homme de Médine qui la plaça sur un chameau pour la ramener dans son pays : « Tu iras à pied à ton tour, lui disait-il, et tu « travailleras à servir d'autres femmes. » Cette jeune fille demanda ce que ce chien disait, et, quand on lui répéta ses paroles, elle se jeta en bas du chameau qui la portait et se tua.

« Les disciples du Prophète trouvèrent aussi une quantité de pièces de monnaie inconnues : les habitants du pays leur expliquèrent que les Grecs les leur donnaient, en échange des olives qu'ils venaient chercher.

« Ils parcoururent ensuite le pays du Djerid mais quittèrent l'Ifrikya sans y établir aucun kairouan (aucune place d'armes), et se retirèrent après que les Grecs eurent payé une contribution de 300 kintars d'or.

« En 46, le traité[2] avec les habitants de l'Ouezzan ayant été rompu, les Arabes marchèrent contre ce pays. Okba coupa une oreille à leur chef et lui dit : « C'est un avertis-« sement : quand tu porteras la main à ton oreille, tu te sou-« viendras que tu ne dois pas faire la guerre aux Arabes. »

« Puis Okba parcourut le Fezzan et arriva au pays des Harouâr (ou Houara). Il coupa un doigt à leur chef comme avertissement, et leur imposa une contribution de 360 esclaves. Puis, ayant marché trois jours sans guide, il parvint à un pays de sable où l'eau manquait; c'est alors que, son cheval ayant gratté le sol du sabot, on vit l'eau jaillir d'elle-même : cet endroit fut appelé depuis lors Ma el Ferès (l'eau

1. En-Noweïri, apud Ibn Khaldoun, 1er vol., p. 318.
2. D'après Ibn Abd el-Hakem, apud Ibn Khaldoun, t. I, p. 309.

du cheval). Revenant alors chez les Harouâr, il les trouva endormis dans leurs souterrains, égorgea tous les hommes en état de combattre, s'empara des enfants et des richesses, et continua sa route.

« D'autres Arabes, sous le commandement de Moaouïa ben Hadaïdj, s'avançaient en même temps vers le Nord et parvenaient devant la ville de Djohera. Cette ville tirait son nom d'une pierre précieuse (djohera) suspendue au-dessus de la porte de Bab el-Bahr. Or, une nuit, le fil qui retenait la pierre fut coupé, et, à l'aube, lorsqu'on s'en aperçut, chacun s'écria que le fil avait été coupé par un ver (souça); le sobriquet de « Souça » resta depuis lors à la ville.

« L'empereur d'Orient envoya pour défendre le pays 30 000 soldats qui débarquèrent à Djohera. Moaouïa marcha contre la place et, arrivé en vue des remparts, mit pied à terre et fit devant ses troupes quelques prières : les Byzantins furent d'abord remplis d'étonnement, puis s'avancèrent contre les musulmans; Moaouïa était encore prosterné quand les premiers infidèles approchèrent, mais il monta aussitôt à cheval et fondit sur l'ennemi qui fut taillé en pièces. Les soldats de Byzance se rembarquèrent.

« Les troupes de l'Émir démolirent la grande tour où se tenait un moine qui priait Dieu et avertissait de l'approche de l'ennemi. Les habitants qui n'embrassèrent pas la religion musulmane furent exterminés et les soldats se livrèrent à toutes les cruautés. L'émir, qui était un homme sage, avait interdit ces massacres et, voyant que les soldats ne lui obéissaient pas, il invoqua l'aide divine : « O mon Dieu, dit-il, je vous implore au nom de notre Prophète Mohammed; châtiez ceux qui ne veulent pas écouter l'ordre de l'Emir et répandent le sang innocent. » Aussitôt le massacre cessa.

. . . .

« Okba avait été investi par le khalife du commandement de cette province nouvelle. De Souça, il se dirigea vers l'ouest[1] et rencontra, après avoir fait 13 milles, une citadelle occupée par les Berbères qui ne voulurent pas le laisser passer. Il s'en empara et continua sa route jusqu'à une grande vallée remplie d'arbustes et de plantes, et qui servait de repaire aux bêtes féroces et aux hiboux. Il implora

1. En-Noweïri, apud Ibn Khaldoun, t. I, p. 328.

le seigneur et dit à ces bêtes : « Habitants de cette vallée, « éloignez-vous et que Dieu vous fasse miséricorde. Nous « allons nous fixer ici. » Lorsqu'il eut fait trois fois cette proclamation, les serpents, les scorpions et les autres bêtes d'espèces inconnues, commencèrent à s'éloigner sous les yeux des spectateurs : c'est ainsi que Kairouan fut fondée.

« Okba conquit ensuite tout le pays appelé Bysacène.

*
* *

« Les vrais croyants avaient pour la première fois pris pied sur le sol de la Berbérie. Par la suite, Kairouan devait être plusieurs fois détruite, mais ne devait pas périr, car la protection divine s'étendait sur elle, et la grande mosquée qui fait aujourd'hui l'admiration du monde fut construite à l'endroit même où, dès cette époque, les Arabes bâtirent à plusieurs reprises le premier lieu saint.

« En effet, Okba ayant été rappelé et remplacé par un de ses rivaux, celui-ci détruisit Kairouan.

« C'est alors que les habitants du pays se soulevèrent sous la conduite de Koceïla, chef des Berbères Aoureba. Ils furent défaits et poursuivis par le gouverneur arabe jusqu'au Maghreb el-Aouçot.

« Mais Okba revint bientôt et rebâtit Kairouan. Les Arabes soumirent alors toute la Berbérie, et s'avancèrent jusqu'au Maghreb el-Acsa. Ce pays est occupé par les montagnes du Deren. Le djebel Siroua, qui en forme la cime la plus élevée, offre un asile que des châteaux forts, des rochers, et des pics élancés rendent inviolable. Il touche à la voûte céleste et cache dans un voile de nuages sa tête couronnée d'étoiles. Ses flancs servent de retraite aux orages, ses oreilles entendent les discours qui se prononcent dans le ciel, son faîte domine l'océan, son dos sert d'appui au désert du Sous, et, dans son giron, reposent toutes les autres montagnes du Deren.

« Ayant vaincu les Berbères du Sous, Okba prit quelques-unes de leurs femmes, qui étaient fort belles; puis, parvenu au rivage de l'Océan, il éleva l'étendard du Prophète, couronné du croissant, et, lui faisant suivre le mouvement du soleil du levant au couchant, il s'élança dans les flots jusqu'au poitrail de son cheval en s'écriant :

« Dieu de Mohammed, si je n'étais arrêté par les flots de

« cette mer, j'irais jusque dans les contrées les plus éloi-
« gnées porter la gloire de ton nom, combattre pour ta reli-
« gion et anéantir ceux qui ne croient pas en toi ! »

« Mais, attaqué à l'improviste par les Berbères conduits par Koceïla, il fut tué avec 300 de ses compagnons. On vénère aujourd'hui son tombeau dans une oasis voisine de Biskra.

« Sa mort marqua une reprise de l'indépendance berbère : Koceïla s'empara du pays entier.

*
* *

« En 66, le gouverneur d'Égypte chassa les Berbères et rebâtit Kairouan pour la troisième fois ; mais, repoussé par les Byzantins de Barca, il fut tué, et l'Ifrikya fut de nouveau perdue pour les Arabes.

« Enfin, en 98, le Seigneur arma le bras d'Hassan, nouveau gouverneur d'Égypte, qui devait soumettre le pays définitivement. Kairouan fut reprise pour la quatrième fois, et Hassan marcha contre Carthage. Chaque jour, ses troupes prenaient les armes et, le soir venu, retournaient à Tunis. Or, quand les Arabes sortaient le matin, ils avaient constamment le soleil en face, ce qui leur fatiguait la vue ; ils écrivirent alors au khalife Othman, qui ordonna de ne combattre l'ennemi a l'avenir qu'après l'heure du Zoual, sage mesure qui rendit la position des Byzantins très critique. Mornag, qui paraissait commander à Carthage, livra la ville après avoir fait partir tous les Byzantins et après qu'on lui eût permis de s'établir dans une plaine fertile qui porte aujourd'hui son nom. Le patrice Jean abandonna la ville qui depuis 10 siècles appartenait aux empereurs chrétiens et quitta pour jamais ses rivages.

« Hassan [1] demanda alors aux habitants de l'Ifrikya quel chef fameux restait encore, et ceux-ci répondirent : « La Kahenah. »

« C'était une femme, et la reine effective de toute la Berbérie. On l'appelait Dahiah (la reine) et Kahenah (la prêtresse). Son vrai nom ne nous a pas été rapporté. Sa famille appartenait à la tribu juive de Djoràouah [2], et on l'honorait

1. En-Noweïri, apud Ibn Khaldoun, t. I, p. 340.
2. La Kahenah appartenait en réalité à une tribu berbère convertie au judaïsme.

dans toutes les montagnes de Numidie et de Maurétanie. Comme elle savait par divination, disaient les Berbères, la tournure que devait prendre chaque affaire importante, on lui avait donné le commandement.

« Elle descendit de l'Aurès, et vint au-devant de son ennemi sur les bords de l'oued Mini. Mais, vu l'heure avancée du jour, elle n'offrit pas la bataille, et passa la nuit en selle. Le lendemain, le front de bataille des Berbères s'étendait en cercle, couvert de plusieurs lignes de chameaux, entre les jambes desquels étaient les plus adroits des archers. Le gros des guerriers, les femmes et les bagages étaient derrière ce rempart. Les chevaux furent effrayés par l'odeur des chameaux, et Hassan fut repoussé et poursuivi jusqu'à Gabès. Là, il s'arrêta et se fortifia, construisant le ksour el-Hassan.

« Or, quatre-vingts compagnons de l'Émir étaient tombés entre les mains de la Kahenah. Sans rançon, elle les envoya, sauf un seul. Il s'appelait Khaled, fils d'Iezid, de la tribu de Caïs, et était jeune et beau. La prêtresse s'en était éprise et disait : « Jamais je n'ai vu d'homme plus beau et plus brun « que toi. Je veux t'allaiter pour que tu deviennes le fils de « la Kahenah et le frère de ses enfants. » Cette cérémonie, qui, chez les Berbères, consacrait l'adoption, eut lieu.

« C'est alors que la Kahenah fit détruire toutes les richesses de l'Ifrikya, car elle croyait que les Arabes ne cherchaient qu'à emporter un riche butin. « Ils veulent seulement, « disait-elle, s'emparer des villes, de l'or, et de l'argent. Détruisons tout ce qu'ils recherchent, et ruinons notre pays pour « les décourager. Nous garderons intacts les pâturages et les « champs, qui nous suffisent. » Alors tout fut dévasté, les villes furent rasées, les barrages détruits, les forêts incendiées, et ainsi disparurent les oliviers qui s'étendaient au temps des Barbares Romains sur tout le pays d'El-Djem et de Sfax.

« Hassan revint peu après, et un dernier et sanglant combat eut lieu entre les serviteurs de Dieu et les Berbères. La Kahenah prévoyait la défaite et, le matin, elle dit à ses enfants et à ses compagnons : « Quand je regarde vers « l'Orient, j'éprouve des battements qui m'avertissent. » Elle envoya alors à Hassan ses fils ainsi que Khaled, et se prépara au combat. Celui-ci fut implacable et il fallut une intervention spéciale de Dieu pour que les indigènes fussent exterminés. La Kahenah ne voulut pas se dérober au vain-

queur : « Je dois savoir mourir en reine », dit-elle; elle fut prise dans la poursuite, sa tête fut tranchée, puis jetée dans un puits, qui depuis porte son nom : Bir el-Kahenah.

« La liberté de la Berbérie descendait au sépulcre et n'en devait sortir ni à la troisième aurore ni à la troisième semaine ni à la troisième année. »

CHAPITRE V

LES BERBÈRES ET L'ISLAMISME
LES DEUX MAGHREB
AUX IXe ET Xe SIÈCLES [1]

Après avoir retracé l'histoire des premières expéditions arabes en Ifrikya, il convient de se demander comment l'islamisme fut accueilli par les Berbères. La conversion des autochtones de l'Afrique du Nord à la religion de Mahomet présente, en effet, des caractères très particuliers qu'on a le tort de méconnaître souvent.

Mais, tout d'abord, il importe de définir les principales peuplades qui couvrent le pays au VIIe siècle et vont successivement jouer un rôle dans l'histoire.

Lorsque ont disparu les derniers vestiges de l'occupation romaine, on distingue assez nettement trois groupements de populations :

1° Les Berbères de l'est ou race de Loua [2], représentant les anciens Libyens et Ilaguas. Ils couvrent le pays de Barca, la Tripolitaine, le sud et l'est tunisiens.

2° Les Berbères de l'ouest ou race Sanhadja [3], descen-

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères.* — Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I, ch. IV à XII. — Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands en Sicile et en Italie*, 1867. — El-Bekri, *Idricides.*

2. Parmi les Berbères de l'est on distingue les : Louata, Houara, Aourigha, Nefouça, occupant le pays de Barca et la Tripolitaine; Nefzaoua, occupant le Djerid, l'intérieur de la Tunisie et la partie orientale de la Numidie; Aoureba (Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, t. I, p. 182 et suiv.).

3. Parmi les Berbères de l'ouest on distingue les : Ketama, occupant le littoral de Bône à l'oued Sahel et avançant jusqu'à

dant des Maures mélangés aux Gétules. Ils s'étendent sur l'ancienne Massésylie et sur la Maurétanie, contrées que les Arabes désigneront des noms de Maghreb central (el-Aouçot) et Maghreb extrême (el-Acsa).

3° Les Zénètes [1], dans lesquels il faut voir les descendants des Gétules, établis alors dans le désert depuis la Tripolitaine jusqu'au méridien d'Alger, et couvrant déjà une partie de l'Aurès, le Zab méridional et les hauts plateaux du mont Rached (djebel Amour). On distingue parmi eux deux races principales : les Zénètes de la première race, Ifrene, Maghraoua, Ouemannou, Iloumen, qui joueront un rôle dans le Tell dès le VIIIe siècle; et en second lieu, les Ouacine, qui remonteront à leur tour vers le nord à partir du XIIIe siècle.

Cette classification permet de retrouver l'origine des peuplades dont on aura à suivre les migrations au cours des siècles, et de se rendre compte, autant qu'il est possible, du mouvement général des populations. On verra, en effet, la race indigène se rénover périodiquement, et des tribus sans cesse nouvelles arriver à la prépondérance, puis se disperser et disparaître de l'histoire. Il est indispensable de pouvoir se reporter, à chaque époque, à une base aussi claire que possible.

I. — Le Kharedjisme.

Tandis que les gouverneurs arabes orthodoxes résidaient à Kairouan, les Berbères de l'intérieur accueillaient avec enthousiasme le kharedjisme.

Constantine et Sétif; Zouaoua, en Grande Kabylie; Sanhadja, occupant l'ouest et le nord du Maghreb central; Dariça, Beni Faten, dans le Maghreb central; Zanaga, Oursettif (Miknaça), Ghomara, Berghouata, Masmouda, Guezoula, au Maghreb extrême; Heskoura, dans les montagnes du Grand Atlas; Sanhadja au litham.

1. Parmi les Zénètes on distingue les : Ifrene, Demmer, Maghraoua anciens, Irniane, Djeraoua, Ouagdiguen, Ghomara, Ouargla, Ouemannou, Iloumen, Ouacine ou Maghraoua. Parmi ces derniers, on distingue : les Beni-Badine, qui donneront naissance aux Toudjine, Abd el-Ouad, Mezab; les Beni-Rached; les Beni-Merine.

Nous avons exposé, à propos dans la doctrine de l'islamisme, l'origine de cette hérésie : les premiers Kharedjites (dissidents), ou Ouahbites, n'étaient autres que des soldats d'Ali, gendre du Prophète, qui se séparèrent de lui au moment où il fut définitivement écarté du khalifat. Ils cessèrent dès lors de reconnaître la légitimité des successeurs de Mahomet, et se posèrent en réformateurs soucieux de ramener l'islamisme à sa pureté et à son austérité primitives.

Ils se divisent en ibadites et sofrites. Les uns et les autres sont considérés comme hérétiques et sont reniés à la fois par les musulmans orthodoxes (Sunnites) et par les Chiites schismatiques.

Les Berbères ont toujours été disposés à accueillir toutes les hérésies musulmanes ; et sans doute ne faut-il voir là qu'une manifestation de leur amour de l'indépendance et de leur esprit de résistance à des envahisseurs qui représentaient l'orthodoxie musulmane. Pendant que s'établissait la puissance arabe à Kairouan, au début du VIII[e] siècle, le kharedjisme se répand avec rapidité chez eux, et leurs soulèvements successifs contre les gouverneurs arabes se doublèrent de révoltes religieuses.

Le premier soulèvement général date de 740 ; les Berbères de l'ouest, Kharedjites sofrites, se groupèrent sous le commandement de Meïcera; les hérétiques de l'Ifrikya, affiliés à la secte ibadite ne paraissent pas s'être joints à eux, mais se révoltèrent en même temps, de leur côté, et s'emparèrent de Tunis. Le soulèvement, auquel prirent part les Zénètes du Maghreb central [1], les tribus extrêmes du Maghreb, comme les Miknaça, les Berghouata et d'autres, ne fut réprimé qu'avec la plus grande difficulté, et seulement après la mort de Meïcera.

Le khalife d'Orient lui-même dut s'en préoccuper, et l'on rapporte qu'il s'écria, en entendant le récit des succès des Berbères : « Par Dieu ! je leur enverrai une armée

1. Beni-Ifrene, Zénètes de la première race.

telle qu'ils n'en virent jamais ; la tête de colonne sera chez eux pendant que la queue sera encore chez moi. » Il envoya en effet des cavaliers syriens et la rencontre eut lieu à l'oued Sebou. Ibn Khaldoun raconte que les Berbères attendirent les Syriens de pied ferme et portèrent le désordre dans leurs rangs en lançant sur eux des chevaux affolés, à la queue desquels on avait attaché des outres remplies de pierres. On comprendrait mal ce qui put en résulter, si l'on ne connaissait la fureur que mettent les chevaux arabes à se précipiter les uns sur les autres, à se battre et à se mordre.

Bref, il fallut envoyer en Berbérie toutes les forces de l'Égypte, qui réduisirent enfin les rebelles dont il fut fait un carnage épouvantable : 180 000 Berbères furent massacrés, d'après les chroniqueurs.

Les années qui suivirent furent marquées par des incursions nouvelles des Arabes au Maghreb, qui, en réalité, demeura complètement indépendant.

Au milieu du VIIIe siècle, les diverses fractions berbères [1], toutes kharedjites, atteignent à un haut degré de puissance. Chez ces Berbères du Maghreb el-Acsa, la religion musulmane a pris une forme particulière ; ce n'est même plus de l'hérésie, c'est une adaptation très vague des préceptes de l'islamisme ; chaque tribu a bientôt un prophète qui, à l'imitation de Mahomet, écrit un Coran, en langue berbère naturellement, et se fait reconnaître par son peuple : les Berghouata notamment restent soumis pendant tout le IXe siècle à la dynastie du prophète Saleh, dont nous rapportons plus loin l'histoire. Chez les Ghomara, qui habitent les montagnes au nord de Fez, on s'adonne à la magie et l'on n'a qu'une très vague idée des préceptes du Coran.

1. Vers le milieu du VIIIe siècle, les Zénètes (de la première race dominent au Maghreb central ; c'est le moment où les Beni-Ifrene fondent Tlemcen ; la vallee de la Moulouia est occupée par les Miknaça ; tous ces peuples sont kharedjites. A la même epoque, au Maghreb extrême, les Berghouata sont prepondérants ; ils sont également kharedjites et ont combattu avec Meicera.

C'est le moment enfin où les Miknaça fondent Sidjilmessa, capitale du Tafilelt, et en font le siège d'une royauté indépendante.

Les révoltes se succèdent. Chaque fois que les Berbères sentent faiblir l'autorité arabe, ils se soulèvent. En 757, le gouverneur de Kairouan ayant répudié la suzeraineté des khalifes abbassides, ils marchent sur Kairouan au nom de ces mêmes khalifes, et l'on voit ce spectacle singulier d'hérétiques marchant, sous la bannière abbasside, contre un gouverneur orthodoxe, mais, il est vrai, rebelle. Les Ourfeddjouma s'emparent de Kairouan, profanent les lieux saints et transforment les mosquées en écuries. Aussitôt, les Berbères de la grande Syrte, les Houara, se joignent à eux, les Zénètes accourent du Maghreb central, et, de nouveau, le khalife doit envoyer contre eux le gouverneur d'Égypte lui-même, à la tête d'une armée de Syriens. Mais la division se met dans les rangs des Berbères, qui sont réduits avec facilité.

C'est pendant ce soulèvement qu'est fondé en Espagne l'empire musulman des Oméïades, rivaux et prédécesseurs des khalifes abbassides : les Oméïades avaient trouvé, dans les nombreux Berbères Zénètes passés dans la péninsule, leur plus solide appui.

Partout donc, en 760, l'autorité des Abbassides se trouve en échec [1].

En 768, nouvelle révolte kharedjite. Ce sont les Zénètes du Maghreb central, habitants du Zab et Beni-Ifrene, qui se soulèvent alors. Le gouverneur de Kairouan se débarrasse des Beni-Ifrene en leur achetant la paix au prix de 40 000 pièces d'or, mais on ne peut nier que

1. Pour se faire une idée exacte de la faiblesse des forces arabes en Ifrikya, il suffit de se reporter au récit des historiens qui relatent l'arrivée d'un nouveau gouverneur arabe à Kairouan : Omar Abou Hafs, arrive à la tête de 500 cavaliers arabes seulement et l'on ne voit pas qu'il dispose d'autres forces; les notables de Kairouan viennent à sa rencontre et nulle part il n'est fait mention d'une armée quelconque.

cette rançon ressemble singulièrement à un tribut payé par les Arabes aux Berbères. La révolte n'est d'ailleurs pas éteinte, et toutes les autres peuplades berbères d'Ifrikya assiègent bientôt Kairouan; les Sanhadja, les Ketama envoient des contingents et forment une armée qui atteint l'effectif de 350 000 combattants; Kairouan est prise : l'autorité arabe n'y sera rétablie qu'en 772.

A ce moment, les grandes tribus berbères, sans être réduites, sont tout au moins dispersées, et dans l'impuissance de continuer la grande guerre; mais, tandis que le gouverneur arabe va jouir, à Kairouan, de quelques années de paix, les Berbères vivront dans l'indépendance la plus complète et, sauf en quelques points nettement connus, professeront en toute tranquillité le kharedjisme pendant la fin du VIIIe siècle.

Au Maghreb el-Acsa, les Berghouata pratiquent, nous l'avons dit, un islamisme qui n'est même plus le kharedjisme; à Sidjilmessa, les Miknaça[1] professent une religion qui tient de la secte sofrite et de la secte ibadite tout en se réclamant, on ne sait pourquoi, de l'autorité des Abbassides; au Maghreb central, les royaumes des Beni-Ifrene à Tlemcen, des Rostémides[2] à Tiaret, et les Maghraoua sur les hauts plateaux professent le kharedjisme sofrite; les Sanhadja, les Ketama

1. Sidjilmessa, capitale du Tafilelt fut, au IXe siècle, un centre kharedjite important, où dominaient les Beni-Ouaçoul (fraction des Miknaça). Les princes qui formèrent dynastie dans cette tribu prirent le nom de Midrarides. Ils luttèrent contre les Edrisides, et, en fait, conservèrent presque constamment leur indépendance.

2. La dynastie des Rostémides fut la plus puissante des dynasties kharedjites qui au IXe siècle luttèrent contre l'empire edriside. Un certain Ibn Rostem était, au VIIIe siècle, chef des Kharedjites de l'Ifrikya. Défait par Ibn Achath, il se porta vers l'ouest à la tête d'un parti de Berbères, et fonda Tiaret qui devint un centre de kharedjisme ibadite.

Les Rostémides, après avoir victorieusement résisté aux princes de Fez, furent définitivement écrasés en 910 par les Fatemides de Kairouan, champions de l'orthodoxie.

du centre de l'Ifrikya, les Houara de la grande Syrte professent l'ibadisme.

On ne rencontre que deux centres orthodoxes : Kairouan et — chose assez curieuse — le royaume du Rif marocain, où un prophète berbère maintient le culte orthodoxe à Nokour, sa capitale, avec la même intransigeance que mettent ses voisins à défendre leurs croyances hérétiques.

Tel est l'état de l'Afrique au début du IX[e] siècle, quand les princes Aghlébites, investis du gouvernement de Kairouan, se disposent à consolider la puissance arabe dans la capitale de l'orthodoxie.

Les faux prophètes chez les Berbères du Grand Atlas.

1. — *Les faux prophètes des Berghouata.*

« Les Berghouata, avant les temps islamiques, avaient la prépondérance sur les tribus du Maghreb, mais furent supplantés par les Masmouda.

« Vers le commencement du II[e] siècle [de l'hégire], ils habitaient les plaines du Temesna, et la partie du littoral qui s'étend de Salé et Azemmour jusqu'à Anfa et Asfi.

« Le récit qui va suivre fut fait, en dialecte berbère, par un roi du Maghreb, et rapporté par les musulmans d'Espagne.

« Les Berghouata [1] avaient alors pour chef un nommé Târif, qui avait occupé un commandement dans l'armée de Meïcera, célèbre partisan des doctrines kharedjites sofrites. Après la chute et la mort de Meïcera, Târif continua à soutenir dans son pays la cause des sectaires du kharedjisme ; on rapporte même qu'il se donna pour prophète, et promulgua un code de lois à l'usage de son peuple.

« Son fils, qui fut connu sous le nom de Saleh, rejeta comme lui les vrais préceptes du Coran, s'arrogea le caractère de prophète, et enseigna aux Berghouata ce système religieux pour lequel, après sa mort, ils montrèrent tant d'attachement.

« Il prétendait avoir reçu de Dieu un Coran particulier, et en récitait les sourates à ses disciples. Tel chapitre s'appelait

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 126-127.

la sourate du coq, tel autre la sourate du chameau ou de l'éléphant; il y avait aussi les sourates d'Adam, de Noé et de de plusieurs prophètes; celle des anges déchus Harout et Marout qui furent, comme on sait, enfermés, à Babel, dans un puits où ils sont encore, et enseignent la magie aux amateurs de cet art; celle d'Iblis (Satan) et celle des merveilles du monde.

« Au dire de ce sectaire, son Coran renfermait la science par excellence, et il y parlait tantôt en législateur, tantôt en historien. Son peuple lisait des versets de ce livre aux heures de la prière, et le désignait lui-même sous le nom de Saleh el-Moumenin (le vertueux parmi les croyants).

« Ce Saleh se donnait pour le Medhi qui doit apparaître à la fin du monde. Il ajoutait que son nom était en arabe Saleh (saint), en syriaque Malek (roi), en persan Danichmend (savant), en hébreu Robbia (mon Seigneur), en berbère Ourya, mot qui signifie « celui après lequel il n'y a plus de « prophète ». Après avoir régi son peuple pendant quarante-sept années, il partit, en 744, pour l'Orient, et recommanda à son fils de propager la nouvelle religion, promettant de réapparaître sous le règne de son septième successeur.

« Ses descendants continuèrent en effet à enseigner sa doctrine, et, dans leur zèle de prosélytisme, ôtèrent la vie à tous ceux qui hésitaient à se convertir.

« Le petit-fils de Saleh, emporté par son ardeur fanatique, dévasta toute la province du Temesna, dont 380 villes, dit-on, furent détruites par son ordre, et les habitants passés au fil de l'épée, parce qu'ils avaient résisté à ses volontés.

« Un autre de ses successeurs, nommé Abou Ghofaïr, atteignit à une grande puissance. Il épousa quarante-quatre femmes et en eut autant d'enfants, et même davantage.

« Le fils de celui-ci, Abou l'Ansar, quoique d'un caractère doux, imposa le respect aux princes de son temps, qui cultivèrent son amitié, et lui envoyèrent de riches cadeaux. Ni lui ni personne de son pays, à l'exception des étrangers, ne portaient de turban; lui-même n'était vêtu que d'un manteau et d'une culotte, mais ne portait pas de chemise.

« Son petit-fils suivit la pratique de ses aïeux, et se donna lui-même pour prophète et devin. Le haut degré de puissance auquel il parvint lui assura l'obéissance des autres tribus du Maghreb; il disposait d'une armée de 3 000 Berghouata et de 10 000 soldats appartenant aux autres tribus.

« Pendant de longues années, les rois d'Espagne et d'Afrique, Oméïades, Edrisides et Fatémides firent la guerre sainte contre les Berghouata. Ces sectaires furent enfin soumis par les Almoravides, qui les combattirent jusqu'à leur extermination complète. Louanges en soient à Dieu, Seigneur de tous les êtres ! »

2. — *La magie chez les Ghomara*[1].

« Les Ghomara habitent les montagnes du Rif, région qui borde la mer romaine accidentale. Leur pays a une longueur de plus de cinq journées depuis la mer jusqu'aux plaines qui avoisinent Ksar Ketama, et la rivière Ouergha. En s'éloignant de la côte, on rencontre successivement plusieurs chaînes de hautes montagnes formant des barrières qui s'élèvent à perte de vue, et aux cimes desquelles les oiseaux — que dis-je — l'imagination même, ne sauraient atteindre. Entre les crêtes s'ouvrent plusieurs défilés qui renferment des pâturages, des terres cultivées et des bocages semblables à des jardins.

« Les Ghomara ont toujours occupé ces montagnes, depuis l'origine de l'islamisme ; leurs mœurs agrestes, leurs habitudes rustiques, jointes à leur éloignement de tout lieu où le bien peut s'apprendre, les ont tenus plongés dans une ignorance profonde, et les ont empêchés de connaître les vrais principes de la religion. Aussi un grand nombre de faux prophètes se sont-ils élevés chez eux.

« En 925, un nommé Hamîm[2], habitant dans la région de Tittawîn (Tetouan), sur la montagne qui porte encore son nom, se prétendit prophète, et, ayant réuni autour de lui une foule de gens qui ajoutaient foi à sa parole, il leur fit des prescriptions civiles et religieuses. Il composa pour leur usage un Coran dont il leur donna lecture et où il était dit : « O toi qui permets que l'univers soit l'objet de mes « regards, délivre-moi de mes péchés ; ô toi qui retiras Moïse « de la mer, je crois en Hamîm et en son père Abou Khalef « Menn Allah ; ma tête y croit ainsi que mon intelligence ; ce « que couvre ma poitrine y croit comme ce qui est enfermé « dans mon sang et dans ma chair. Je crois en Tabaît, tante

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 134.
2. Ibn Khaldoun, t. II, p. 143.

« de Hamîm et sœur d'Abou Khalef Menn Allah. » Cette femme était devineresse et magicienne, et il en était de même de la sœur d'Hamîm, appelée Debou, dont on sollicitait les prières en cas de guerre ou de sécheresse.

« Hamîm fut tué dans une bataille contre les Masmouda, mais son fils continua d'exercer une grande influence.

« Les Ghomara, au XVIe siècle, s'adonnent encore à la magie, et ce sont surtout les jeunes femmes qui pratiquent cet art; elles ont le pouvoir d'attirer l'esprit de tel astre qui leur plaît, et, l'ayant dompté, elles s'incorporent avec lui; par ce moyen elles agissent sur les êtres à leur fantaisie. »

II. — L'empire édriside de Fez [1].

Pendant le cours des IXe et Xe siècles, on voit s'élever au Maghreb, en même temps, l'empire Édriside de Fez

1. L'histoire des empires musulmans d'Espagne est intimement mêlée à l'histoire de l'Afrique : il est nécessaire d'en rappeler les grandes lignes.

Les Arabes, au VIIe siècle, poussèrent jusqu'en Espagne leurs premières invasions. Mais la première armée, composée surtout de Berbères du Maghreb, qui passa dans la péninsule, s'y rendit à l'appel du comte Julien, en guerre avec les rois Goths.

Un petit nombre de soldats s'installèrent alors dans les plaines fertiles d'Andalousie.

C'est au moment du triomphe des khalifes Abbassides en Orient, qu'un Oméïade se rendit en Espagne (755) et fonda à Cordoue la dynastie qui devait briller d'un si vif éclat dans le moyen âge barbare.

Le milieu du IXe siècle marque l'apogée de la puissance oméiade; vers la fin du siècle, au contraire, les Goths redressent la tête et les Normands ravagent les côtes d'Espagne.

Mais la première moitié du Xe siècle est occupée par le règne du grand khalife Abd er-Rhaman III qui soumet le Maghreb el-Acsa. Dans les années qui suivent, l'influence oméiade se maintient au Maghreb pour décliner enfin quand l'Empire oméiade lui-même s'écroule en Espagne, sous les attaques des bandes berbères (1025).

Au XIe siècle, devant les succès des princes chrétiens, les Maures, dont Séville est la nouvelle capitale, appellent les Almoravides. La conquête du pays par ces derniers consacre le triomphe des Berbères en Espagne.

Au XIIe siècle, quand les Almohades ont remplacé les Almoravides, ils s'emparent à leur tour de l'Espagne où l'anarchie est

(état arabe et orthodoxe) et un certain nombre de royautés berbères indépendantes et kharedjites. La tribu berbère des Maghraoua règne ensuite à Fez, pour le compte des Oméïades d'Espagne.

Pendant la même période, on rencontre en Ifrikya, et successivement : les gouverneurs Aghlébites (arabes orthodoxes), et l'empire fatémide (état arabe et chiite).

On comprend dès l'abord quelle peut être la complication de l'histoire de ce temps. Toutefois, il est possible d'en résumer les grandes lignes en quelques mots.

Un chérif (descendant du Prophète) venu d'Arabie, fonde, au IXe siècle, à Fez, un empire parmi les Berbères qui se convertissent à l'islamisme. A côté de cet état, subsistent encore de petits centres de kharedjisme : royaumes des Rostémides à Tiaret et des Midrarides à Sidjilmessa.

Les Édrisides (sunnites) et les princes Fatémides (chiites) de Kairouan combattent d'abord, d'un commun accord, les Kharedjites; ils sont ensuite aux prises les uns avec les autres; ils unissent en dernier lieu leurs efforts contre les Oméïades d'Espagne. Le pouvoir des Édrisides sombre enfin, quand les puissantes tribus berbères interviennent dans la lutte. La fin du Xe siècle marque au Maghreb une renaissance berbère.

*
* *

L'origine des Édrisides est la suivante : lorsque Ali, gendre de Mahomet, avait été écarté du trône des khalifes, ses partisans avaient continué de compter en secret ses descendants, qu'ils considéraient comme les seuls successeurs légitimes du Prophète; à deux reprises, ils s'étaient soulevés, à la Mecque, mais n'avaient

complète et où les musulmans reculent devant les succès des chrétiens.

Grenade, au XIIIe siècle, est la capitale du dernier royaume musulman d'Espagne. Elle tombe à son tour en 1492 et les Maures sont, en masse, expulsés d'Espagne.

pu l'emporter, et une extermination des familles issues d'Ali avait été la conséquence de ces tentatives. Un seul Alide, nommé Édris, échappa au massacre, s'enfuit au Maghreb, déguisé en mendiant, et s'établit à Oulili, l'ancienne Volubilis, où son fils devait fonder Fez. Avec l'appui des Berbères, toujours prêts à embrasser toutes les sectes dissidentes [1], il se proclama indépendant. Le Maghreb, à cette époque, ne s'était d'ailleurs pas encore converti complètement à l'islamisme, et l'on rencontrait dans les montagnes les restes d'anciennes tribus, qui avaient conservé les cultes israélite ou chrétien; plus loin, dans le Temesna et le Tedla, le paganisme avait encore des adeptes : Édris eut bientôt conquis ces régions, ainsi que le pays des Mediouna.

A la tête d'un véritable royaume, il se fait alors proclamer khalife et imam (chef de la religion), puis il entreprend de combattre les Kharedjites,— Beni-Ifrene et Maghraoua, — qui occupent tout le Maghreb central. Il conquiert Tlemcen, mais se heurte, à Tiaret, à la puissance de la dynastie Rostémide.

C'est alors qu'alarmés par la puissance croissante d'Édris, les khalifes d'Orient le font empoisonner. Édris n'ayant pas d'enfants, la descendance d'Ali doit être définitivement éteinte.

Mais un fils naît au prince arabe, après sa mort, d'une femme berbère; il prend le nom d'Édris II et continue la lutte.

Dès lors, des Arabes accourent d'Espagne et d'Ifrikya offrir leurs services au jeune prince, qui, en 808, fonde la ville de Fez [2].

1. Et notamment des Aoureba et d'une partie Ghomara.

2. Fez, construite sur les deux rives d'un torrent, comprendra bientôt deux quartiers : sur l'une des rives le quartier des Kairouanites, sur l'autre celui des Andalous.

Ces Andalous ne doivent pas être confondus avec les Maures andalous qui seront expulsés d'Espagne au XVI[e] siècle. Ceux dont il s'agit, en ce début du IX[e] siècle, sont des Celto-Romains, qui, convertis par la force à l'islamisme, ont été déportés par les khalifes d'Espagne à la suite d'une révolte.

La puissance d'Édris II s'accroît de jour en jour. Il conquiert successivement le grand Atlas, où habitent les tribus masmoudiennes, puis le Sous; vers l'est, il repousse les Kharedjites (Beni-Ifrene et Maghraoua), et règne bientôt sur tout le Maroc d'aujourd'hui. Seuls, les Miknaça de la haute Moulouïa, et les Beni-Ouaçoul de Sidjilmessa (Tafilelt), continuent à professer le kharedjisme et conservent leur indépendance. Les souverains de Fez ne peuvent en effet parvenir dans ce pays qu'en traversant les hautes montagnes du grand Atlas, et les rois de Tlemcen doivent entreprendre, à travers les régions désolées du sud-ouest, une expédition longue et pénible. Cette indépendance du Tafilelt n'empêchera d'ailleurs nullement de puissants empires de se développer au Maghreb extrême, comme au Maghreb central.

Le milieu du IXe siècle marque l'apogée de la puissance Édriside. Fez est devenue une brillante capitale, où les savants et les artistes rencontrent un accueil empressé, et, jusqu'au début du Xe siècle, l'empire reste florissant.

A ce moment, les Fatémides remplacent à Kairouan les Aghlébites, et l'empire de Fez commence à décliner [1].

Il est à la fois enserré par les tribus kharedjites, et menacé par deux puissantes dynasties : les Oméïades d'Espagne, et les Fatémides d'Ifrikya (910).

1. Dès 878, les Kharedjites se sont emparés des montagnes des Mediouna.

Par contre, ils viennent d'être chassés de Sidjilmessa, capitale du Tafilelt, par les Chiites.

Les Miknaça ont descendu la vallée de la Moulouïa et occupent Teza.

Les Beni-Ifrene (kharedjites) dominent à Tlemcen.

Les Maghraoua (également kharedjites), au sud des précédents, prennent chaque jour plus d'importance et deviennent des guerriers redoutables.

Au contraire, les Rostémides de Tiaret sont affaiblis.

Enfin les Oméïades d'Espagne songent à fonder des colonies au Maghreb.

Dès 923, les Fatémides de Kairouan, appuyés par les Berbères Ketama, habitant la partie occidentale de l'Ifrikya, s'avancent vers le Maghreb ; ils sont appuyés par les Miknaça de la vallée de la Moulouïa, et Fez est prise. Alors commencent des luttes confuses et marquées par des séries de succès et de revers.

D'autre part, les Oméïades cherchent à faire de ces Miknaça leurs alliés, et espèrent s'introduire, grâce à eux, au Maghreb. En effet, en 942, les Miknaça, devenus puissants, proclament l'autorité oméïade à Fez.

Dès lors, les Fatémides, qui avaient marché contre les Édrisides, se heurtent à l'influence de la dynastie espagnole, et vont, changeant de tactique, s'efforcer de maintenir en Maghreb leurs anciens rivaux, afin de contre-balancer les progrès des Oméïades.

Mais les Édrisides doivent, malgré tout, subir l'influence du puissant empire d'Espagne, plus proche que l'empire de Kairouan, et bientôt ils reconnaissent eux-mêmes l'autorité oméïade ; ils perdent alors toute influence au Maghreb, et Fez reçoit un gouverneur au nom des khalifes d'Espagne.

Les Beni-Ifrene du Maghreb central, peu de temps après, répudient comme eux l'autorité fatémide; les Miknaça de la vallée de la Moulouïa restent toujours les fidèles partisans des Oméïades, et Sidjilmessa (capitale du Tafilelt) profite de la confusion pour faire ce que le Tafilelt cherchera toujours à faire : proclamer son indépendance (958).

Les Fatémides s'attaquent alors directement aux Oméïades, et les Édrisides, réfugiés dans les montagnes du Rif, vont disparaître.

III. — Prépondérance des Berbères Zénètes dans les deux Maghreb.

Tandis que se déroulent ces luttes extrêmement confuses entre les Fatémides, les Édrisides et les

Oméïades, de nouvelles tribus berbères prennent chaque jour plus d'importance au Maghreb central.

Vers le milieu du xe siècle, le pays situé à l'ouest du méridien de Tenès est occupé par les *Maghraoua* et les *Beni-Ifrene*; les premiers règnent à Tiaret, les seconds à Mascara, et les uns et les autres reconnaissaient l'autorité des Oméïades d'Espagne.

On va voir, pendant la fin du xe siècle, les Maghraoua prendre peu à peu la prépondérance et finalement rester les seuls maîtres du Maghreb.

L'histoire des Maghraoua est un exemple saisissant de la destinée de ces tribus berbères qui, successivement, arrivent à détenir le pouvoir dans une région, puis se dispersent et disparaissent. Soit à la faveur des circonstances, soit en se faisant les champions d'une doctrine religieuse, obéissant à un chef militaire de génie ou bien à un prophète réformateur, on voit ces peuples affermir leur puissance par des conquêtes, et fonder à leur tour un de ces empires qui, pendant tout le moyen âge, se succèdent tant en Ifrikya que dans les deux Maghreb.

A mesure que l'influence oméïade grandit en Afrique, les Maghraoua prennent de l'importance. Ils restent enfin seuls maîtres de l'Occident, quand les Édrisides disparaissent définitivement (976).

En 991, Ziri ben Atiya, leur chef, s'installe fortement à Fez et distribue aux Maghraoua les contrées environnantes; il prend Tlemcen aux Ifrene, et règne sur les deux Maghreb, dans une dépendance plus nominale que réelle des khalifes de Cordoue.

En 994, désirant s'établir dans une nouvelle capitale plus proche du centre de ses possessions, il fonde la ville d'Oudjda.

On voit, par la suite, les Maghraoua en lutte avec les Oméïades d'Espagne et avec leur voisins de l'est, les Sanhadja (1001).

L'Empire oméïade disparaît alors, et les Ifrene, défini-

tivement réduits, se dispersent. Mais, pendant le début du XIe siècle, les chefs des Maghraoua vont consumer leurs forces dans des luttes intestines. Ils disparaîtront à leur tour quand les Almoravides, venus du sud, s'empareront du Tell marocain.

CHAPITRE VI

LES PRINCES AGHLÉBITES DE KAIROUAN[1]
(IXe SIÈCLE)

Jusqu'en 800, la Berbérie eut des gouverneurs arabes, résidant à Kairouan : ce n'étaient que des fonctionnaires nommés par les khalifes d'Orient, venant de leur cour et souvent ignorants du pays. On sait combien précaire fut leur autorité ; chacun d'eux dut faire à son tour la conquête du pays.

Au début du IXe siècle, le khalife de Bagdad, Haroun al-Rachid, sembla vouloir adopter une autre méthode ; il choisit un chef de l'Ifrikya, homme énergique, ayant fait ses preuves, et lui confia le gouvernement du pays sans contrôle, à charge pour lui de payer un tribut. Il était tacitement entendu que le pouvoir serait héréditaire, ou, tout au moins, que le gouverneur le transmettrait à un successeur de son choix; en réalité, Ibrahim ben Aghleb devait être le fondateur d'une dynastie qui régna cent dix ans.

Il n'est même pas certain qu'Ibrahim ben Aghleb fût d'origine arabe : sa famille aurait appartenu à la tribu des Beni-Temim, mais elle était complètement berbérisée, au point d'avoir perdu jusqu'au souvenir de son origine.

1. En-Noweïri, apud Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I. — Mercier, *Hist. de l'Afrique sept.*, t. I. — Noël des Vergers, *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlébites et de la Sicile sous la domination musulmane*, 1841.

Ce fait donne une idée très nette de ce qu'avait été la domination arabe pendant le VIIIe siècle : tandis que les Berbères se convertissaient à un vague islamisme, qu'ils déformaient d'ailleurs à leur gré, les premiers conquérants arabes s'étaient fondus dans la masse de la population et ne se distinguaient plus des tribus autochtones.

L'Ifrikya, sous les Aghlébites, fut, en réalité, semblable de tous points aux autres régions de la Berbérie qui, vers la même époque, s'érigèrent en états indépendants : royaume des Édrisides à Fez, des Beni-Midrar à Sidjilmessa et des Beni-Rostem à Tiaret, pour ne citer que les plus importants. Le tribut payé au khalife de Bagdad vint seul différencier l'Ifrikya, et affirmer l'origine arabe du royaume de Kairouan; mais, chaque fois que le gouverneur d'Égypte émit la prétention d'étendre ses états vers l'ouest, et de s'arroger une suzeraineté sur l'Ifrikya, il se vit repousser au nom de l'indépendance berbère.

∴

Ibrahim ben Aghleb, par son énergie et ses talents militaires, affermit très vite son pouvoir. Il renonça d'ailleurs aux procédés tyranniques des gouverneurs arabes, et put, grâce à son origine, se faire agréer facilement par les Berbères.

Il avait fait construire, en dehors de Kairouan, le château d'El-Abbassia où il avait transporté sa famille et ses trésors, et s'y était constitué une garde noire, pour résister aux miliciens remuants que les Arabes avaient amenés de Syrie et laissés dans la ville.

Il gouverna en prince guerrier, sut maintenir la tranquillité, et sembla s'inquiéter d'administrer réellement. On le vit même encourager les Berbères, agriculteurs et pasteurs, à la navigation, tentative qui ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès. Les Berbères ne furent jamais de grands marins; les Nasamons, au temps de Carthage, avaient été d'audacieux pirates, mais ils

avaient été refoulés par les Romains, et il n'est plus parlé d'eux à cette époque. Ce sont surtout les Turcs qui, plus tard, développeront de nouveau la course.

La réputation d'Ibrahim devint très grande, et Charlemagne, qui échangeait des cadeaux avec Haroun al-Rachid, entretint aussi d'excellents rapports avec lui; des ambassadeurs Francs furent reçus à Kairouan, où des fêtes magnifiques furent données en leur honneur.

Les premiers successeurs d'Ibrahim furent loin de l'égaler, et l'on trouve déjà chez eux le goût singulier de tous les princes de cette famille pour le vin; presque tous se livrèrent à la boisson avec excès, et souvent furent conduits par l'ivresse aux pires forfaits.

Les termes dont se sert un historien en parlant de l'un d'eux, Abou l'Graranic, semblent pouvoir les caractériser tous : « Il était, dit-il, d'un naturel bon et généreux, mais n'avait que le goût du plaisir, de la débauche et du vin ».

Ils se montrèrent d'ailleurs pleins de justice et disposés à faire pour leur peuple d'excellentes choses. Ils avaient même institué un fonctionnaire qui jette un jour bien curieux sur la société d'alors : c'était un magistrat qui, dans chaque ville, était chargé « de protéger le peuple contre la tyrannie des grands ». Les sociétés modernes n'ont pas trouvé de plus belle expression, pour caractériser à la fois le respect de la justice et des droits de l'homme.

Ces princes s'occupèrent de travaux publics. A Sousse, à Tunis, ils firent éxécuter des travaux d'embellissement; à Kairouan même, l'un d'eux fit construire les bassins que l'on voit encore aujourd'hui, à proximité de la ville, et dans lesquels se déverse l'eau provenant des montagnes des Zlass. Le réservoir principal, de forme polygonale, ne mesure pas moins de 128 mètres de diamètre; il est encore en service et cette nappe d'eau ne manque pas d'impressionner le voyageur, au milieu d'une immense plaine desséchée dont la nudité s'étend

jusqu'aux silhouettes bleues des collines qui bornent l'horizon à l'ouest et au nord. Ces bassins, situés à quelque distance au nord des murs actuels, loin de toute construction, et qui certainement n'étaient pas à cette époque en dehors de l'enceinte, donnent une idée de l'importance de la ville qui était alors une capitale populeuse et riche.

Le fait saillant de ces règnes est la guerre entreprise contre la Sicile qui, depuis l'époque romaine, n'avait jamais cessé d'entretenir des rapports avec l'Ifrikya[1].

Les Aghlébites furent aussi en guerre à plusieurs reprises avec leurs voisins, les Berbères Houara de Tripolitaine, et les habitants du Zab et du Hodna. Abou Mohammed Ziadet Allah Ier nommait les gouverneurs du Zab; il eut à lutter contre El-Mansour, gouverneur de Tripoli, qui s'empara de presque toute l'Ifrikya et fit même frapper des monnaies à son nom; ce n'est qu'au bout de treize ans que ce puissant voisin put être désarmé.

En somme, ces princes apparaissent comme des chefs militaires dont les qualités sont incontestables à la guerre; ils savent maintenir leur autorité sur les tribus turbulentes, et même étendre au loin l'influence arabe. Mais, dès que le calme est rétabli, on les voit se livrer à la débauche, et se laisser aller à tous les excès que peut suggérer une tyrannie sans frein[2].

Après les règnes sans gloire des successeurs d'Ibrahim, *Abou Isac Ibrahim* ou *Ibrahim II ben Ahmed* (875), paraît avoir donné un nouvel éclat au trône de Kairouan.

On le vit se porter contre les Houara de la Tripolitaine, qui, d'ailleurs, pendant le VIIIe siècle, ne cessèrent

1. Voir, pour l'histoire de la Sicile, ch. IX, p. 126.

2. C'est parmi eux que se range Abou Mohammed Ziadet Allah ou Ziadet Allah Ier (817), fils cadet d'Ibrahim; Abou Ibrahim Ahmed (856), sixième prince de la dynastie; enfin Abou l'Granie (864), huitième de ces princes, dont il sera parlé plus loin.

pas leurs incursions dans le sud-tunisien, dévastant tout et interrompant les communications.

Puis il marcha contre les Louata, qui, de l'ouest, s'étaient avancés jusqu'à Béja. Il réprima ensuite avec la dernière barbarie une révolte des habitants de Tunis : la ville fut emportée d'assaut et les maisons pillées; on fit des habitants un épouvantable massacre et les survivants furent réduits en esclavage. « Des charrettes transportèrent ensuite jusqu'à Kairouan un grand nombre de cadavres, et l'on fit défiler ces trophées sanglants à travers la foule des spectateurs qui encombrait les rues de la ville. » La nouvelle de la victoire avait été transmise à Kairouan par des pigeons voyageurs.

En somme, Ibrahim II réunit à la fois toutes les qualités et tous les vices des princes de sa famille : on lira plus loin le récit incroyable de ses forfaits, d'après En-Noweïri.

Sous son règne, les historiens mentionnent une disette extrême (en l'année 882) : le manque de vivres fut tel que le peuple se nourrit de chair humaine. Ce fait, ajouté à la construction par les Aghlébites des grandes citernes de Kairouan, montre bien que le pays avoisinant la ville avait alors le même aspect qu'aujourd'hui : il est probable que les plantations d'oliviers, qui s'étendaient, dans l'Afrique romaine, depuis Hadrumète et Thinae jusque vers cette région, étaient détruites, et que les travaux d'irrigation de la plaine étaient abandonnés. Dès lors, le pays devait beaucoup souffrir, car la ville est précisément construite sur le trajet que suivent les grands courants de sirocco, venus du Djerid.

Les derniers Aghlébites n'abdiquèrent pas leur rôle de conquérants, et, de Sicile, portèrent la guerre en Italie; puis ils se préparèrent à marcher sur Rome et Constantinople; mais des soucis plus graves les rappelèrent bientôt en Ifrikya.

La mauvaise politique intérieure de ces princes allait

en effet causer leur perte : comme tous les souverains qui n'écoutent que leur fantaisie, ils avaient recours pour remplir leurs coffres à des procédés qui les conduisirent à la ruine. On vit Abou l'Abbas Abd Allah substituer à la dîme en nature un impôt de 8 dinars par paire de bœufs, que le peuple ne put acquitter : « De saints hommes, dit le chroniqueur, allèrent l'expliquer au prince mais il ne voulut rien entendre; alors ils prièrent Dieu, qui le fit mourir d'un furoncle à l'oreille. »

En somme, les Aghlébites auraient pu, s'ils n'avaient allié le goût de la débauche et du désordre à leurs qualités militaires, maintenir en Ifrikya la prépondérance de l'élément arabe, mais ils vont sombrer devant les forces berbères venues de l'ouest, et leur chute va marquer la disparition de l'influence arabe dans ce pays, en même temps que le triomphe du schisme sur l'orthodoxie musulmane [1].

Sur quelques princes aghlébites [2].

« Les premiers gouverneurs aghlébites furent des guerriers valeureux, des princes généreux et pleins de sollicitude pour leurs sujets, mais aimant les plaisirs de façon inconsidérée.

« *Abou Mohammed Ziadet Allah* [3], dans ses loisirs, s'adonnait aux plaisirs de l'ivresse, et répandait alors sans mesure le sang de ses miliciens.

« Il écrivait aussi, quand il était ivre, les choses les plus inconsidérées. On raconte qu'un jour, recevant du khalife [4] une lettre où celui-ci lui faisait des remontrances, il rédigea une réponse insolente qui terminait par ces mots :

« Je suis la pierre qui recèle le feu; si tu veux la frapper
« contre l'acier, fais-le.

« Je suis le lion dont le rugissement suffit pour protéger
« sa tanière; si tu es un chien, tu peux aboyer.

1. Voir, ci-après, la fin de Ziadet Allah III, dernier des Aghlébites.
2. D'après En-Noweïri, apud Ibn Khaldoun, t. I, Appendice II.
3. Ou Ziadet Allah Ier, troisième prince de la dynastie.
4. De Bagdad.

« Je suis la mer vaste et profonde; si tu sais nager, oses « t'y hasarder. »

« Revenu de son ivresse, Abou Mohammed donna l'ordre de courir après le messager, mais on ne put le rattraper, et il dut écrire au khalife une seconde lettre humble et soumise.

Abou Ibrahim Ahmed [1] fut le plus généreux des rois, le plus clément et le plus compatissant aux maux de ses sujets.

« Chaque nuit des mois de Chaban et de Ramadan, il avait l'habitude de monter à cheval pour se rendre au vieux château de Kairouan. Il avançait précédé de flambeaux allumés, et ayant avec lui plusieurs bêtes de somme chargées de pièces d'argent, qu'il distribuait aux spectateurs : il allait également en porter aux personnes de la ville connues pour leur savoir et leur piété.

« Il fit ériger un grand nombre de constructions magnifiques, parmi lesquelles la grande mosquée de Tunis. Il entoura de murs la ville de Souça, et fit creuser un grand nombre de citernes, entre autres celle du vieux château et celle que l'on nomme el-Madjeb el-Kebir, et qu'on voit encore aujourd'hui. Elle reçoit l'eau qui provient de la montagne des Zlass et qui forme une nappe immense, offrant un spectacle magnifique, bien fait pour attester la grandeur du prince qui la fit édifier.

*
* *

« *Abou Ishac Ibrahim* (ou Ibrahim II) [2] fut le plus célèbre des princes aghlébites. Il fit construire en 263, près de Kairouan, le château de Roccada (la dormeuse). Ce monument avait 14 000 coudées de tour, et il n'y avait pas en Ifrikya un lieu où l'air fût plus pur, le climat plus tempéré et les champs mieux fleuris : à Roccada, l'on était gai sans motif, et l'on souriait sans cause.

« La vie d'Abou Ishac Ibrahim fut un tissu de vertus et de crimes. C'était un homme d'une grande résolution, qui gouverna d'une main ferme, et fit preuve tant qu'il eut à réprimer des troubles, des vertus de ses ancêtres; mais, retombé dans l'inaction, il changea de caractère et de conduite.

1. Sixième prince de la dynastie (856).
2. Neuvième prince de la dynastie (875).

« Envers ses sujets, il était le plus équitable des princes, et tous les vendredis, après la prière, il tenait une séance à laquelle les opprimés étaient invités à se rendre. Au contraire, il accabla du poids de sa sévérité les puissants et les riches : « Il n'est permis à personne, disait-il, excepté au prince, de mal faire. Quant aux sujets, qui sont le soutien de l'empire, le prince doit empêcher les riches de les opprimer. »

« Il sut déjouer les complots des eunuques et des esclaves slavoniens qui conspiraient contre lui, et les fit tous périr.

« Il avait aussi une garde de miliciens nègres nommés *moulas*, qui étaient sans doute les descendants des esclaves nègres dont son ancêtre Ibrahim ben Aghleb s'était entouré; comme ces miliciens s'étaient révoltés, il fit semblant de leur pardonner, et attendit le jour de la solde; on les fit alors défiler un à un, et, en payant chacun d'eux, on lui prit son épée; quand tous furent désarmés, Ibrahim les fit fouetter et mettre en croix. Puis il acheta 100 000 nouveaux esclaves nègres, les habilla, et les commit à la garde du palais, sous les ordres de deux eunuques.

« Il répandit à grands flots le sang de ses compagnons et de ses chambellans. Sur un simple soupçon, il fit décapiter son fils et huit de ses propres frères, qui étaient à son service. L'un d'entre eux, qui avait beaucoup d'embonpoint, demandait grâce, mais Ibrahim répondit qu'il ne pouvait faire une exception en sa faveur.

« Toutes les fois qu'une de ses concubines accouchait d'une fille, la mère du prince prenait soin de l'enfant, à l'insu du père. Elle en avait déjà élevé seize, quand, un jour, voyant son fils de bonne humeur, elle lui dit : « Seigneur, je désire « vous montrer quelques jolies esclaves que j'ai élevées pour « vous. » Comme il les avait trouvées belles, sa mère lui dit qu'elles étaient ses filles. Il sortit aussitôt et dit à l'esclave nègre qui lui servait de bourreau : « Va, et apporte-moi « les têtes de ces jeunes filles. » A cet ordre, l'esclave fut pénétré d'horreur, mais son maître éclata en injures et le menaça de l'envoyer dans l'autre monde avant elles. Le nègre alla donc les trouver et, à sa vue, elles se mirent à pousser des cris, à pleurer et à demander grâce. Il les tua, prit leurs têtes par les cheveux, et alla les jeter aux pieds du prince.

« Ibrahim avait plus de soixante jeunes garçons, à chacun

desquels il avait assigné un lit. Ayant appris que quelques-uns d'entre eux étaient allés pendant la nuit trouver les autres, il monta sur son trône, à la porte du château, et il les fit amener tous. Les uns avouèrent, les autres nièrent; un jeune garçon qu'il affectionnait beaucoup ayant répondu : « Seigneur, il n'y a rien de vrai dans tout ce dont on nous accuse », Ibrahim lui fit sauter la cervelle avec une massue de fer qu'il tenait à la main. Il donna l'ordre de chauffer des fours et, chaque jour, y fit jeter cinq ou six de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il les eût fait périr tous. Il en fit aussi enfermer plusieurs dans la pièce la plus chauffée du bain, et les retint là jusqu'à ce qu'ils fussent morts.

« Il donna la mort à toutes ses concubines en leur faisant subir diverses espèces de supplices : il plaça les unes dans une chambre qu'il fit murer, et les laissa ainsi mourir de faim et de soif; il fit étrangler et égorger les autres, de sorte qu'il n'en resta plus une seule au château.

Quelque temps après, comme il mangeait chez sa mère, celle-ci, le voyant de bonne humeur, lui dit : « J'ai élevé « deux jeunes esclaves pour vous et je les ai réservées pour « vos plaisirs, car, depuis la mort de vos concubines, il y a « déjà longtemps que vous ne vous êtes distrait; elles ont de « jolies voix et savent chanter les versets du Coran. » On les fit venir, et en effet elles se mirent à réciter le Coran d'une manière admirable; ensuite, elles chantèrent en s'accompagnant du luth et de la guitare, et déployèrent un grand talent. Ibrahim commençait alors à sentir les effets du vin, et se disposait à s'en aller, quand sa mère lui dit : « Voulez-« vous qu'elles vous suivent chez vous? Elles se tiendront à « la tête de votre lit et vous procureront des distractions, car « il y a longtemps que vous êtes sans compagne. » Il consentit. Mais, moins d'une heure après, un esclave se présentait chez la mère du prince, portant sur sa tête un plateau recouvert d'une serviette; elle s'imagina que c'était un cadeau de la part de son fils, mais, quand l'esclave déposa le plateau devant elle, et enleva la serviette, elle vit les têtes sanglantes des deux jeunes filles.

« *Ziadet Allah III* monta alors sur le trône; mais bientôt les Chiites du Maghreb et les Ketama mirent en déroute ses armées. Pour faire croire à la victoire, Ziadet Allah fit couper la tête de tous les gens qui se trouvaient alors dans les prisons

de la ville, et les fit porter en triomphe dans les rues comme si c'étaient des têtes d'ennemis. Pendant ce temps, il emballa ses effets, ses trésors, ses pierreries et ses armes; il choisit ensuite 1 000 de ses serviteurs esclavons et les chargea chacun d'une ceinture contenant 1 000 pièces d'or; il fit placer sur des mulets celles de ses concubines qu'il affectionnait, ainsi que les femmes dont il avait eu des enfants, et il prit la nuit pour monture. Il se dirigea vers l'Égypte, tandis que les habitants de Roccada le suivaient par bandes, à la lueur des flambeaux.

« Ziadet Allah gagna l'Egypte et, de là, se porta sur la Palestine, pensant se rendre à Bagdad. Mais le khalife refusa de l'accueillir, et il dut rester en Palestine, où ses officiers l'abandonnèrent bientôt. Il passa dès lors son temps à boire du vin et à écouter de la musique. Il avait aussi emmené avec lui quelques eunuques d'une grande beauté; mais les magistrats, ayant appris qu'on l'avait vu se livrer avec eux à des débauches honteuses, l'obligèrent à les vendre.

« Pourtant, le gouverneur d'Égypte reçut l'ordre de mettre des troupes à sa disposition, et Ziadet Allah rentra dans la capitale de l'Égypte avec deux épées aux côtés; mais, là, au lieu de lui donner des soldats, on lui faisait prendre patience en lui envoyant des cadeaux et du vin. Bientôt il se livra de nouveau aux plaisirs de la débauche, et, ayant dépensé tout son argent, il dut vendre ses armes et ses équipages.

« Peu après, il perdit tout ses cheveux ainsi que les poils de sa barbe : cette maladie avait été causée, dit-on, par un mets empoisonné que lui aurait servi un de ses nègres. Il alla mourir à Jérusalem.

« Ainsi se trouva réalisée d'une façon singulière cette parole que les princes aghlébites avaient coutume de répéter : « Nous irons en Égypte, et nous attacherons nos chevaux « aux oliviers de la Palestine. »

CHAPITRE VII

LES FATÉMIDES EN IFRIKYA
LE CHIISME[1]

On a défini, à propos des origines de l'Islam, la doctrine chiite : les Chiites sont les descendants et les partisans d'Ali, gendre du Prophète, qui se séparèrent des khalifes de la Mecque quand Ali fut écarté du trône. Ils refusèrent même de reconnaître les trois premiers khalifes, successeurs de Mahomet; ils continuèrent à regarder Ali comme seul imam légitime et, à sa mort, comptèrent en secret ses successeurs.

A partir d'un certain moment, les imams chiites disparurent[2], et leurs partisans prétendirent qu'ils vivaient *cachés* et transmettaient leurs ordres au monde des fidèles par l'intermédiaire de missionnaires.

Ces missionnaires avaient fait, au IX[e] siècle, de nombreux adeptes en Afrique, parmi les Berbères Ketama

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères.* — Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I. — Commandant Hannezo, *Madhia. Notes historiques. Revue tunisienne*, 1907. — Voir la *Bibliographie des questions religieuses*, ch. IV.

2. En réalité, les Chiites se divisaient en plusieurs sectes. Les uns comptaient, depuis Ali, douze imams, et enseignaient que le dernier d'entre eux, disparu mystérieusement, reparaîtrait plus tard pour faire renaître la justice sur la terre, et qu'il serait le Medhi (ou *être dirigé*) prédit par Mahomet; d'autres ne comptaient que six imams, le septième, désigné pour succéder à son père, étant mort avant lui. Le troisième imam caché vivait à Salemia, en Syrie, vers la fin du IX[e] siècle. C'est son fils qui sera le medhi Obéïd Allah.

qui occupaient les montagnes de l'Ifrikya. C'est alors qu'un de ces envoyés, Abou Abd Allah, vint prendre chez eux le commandement de tous les hommes qu'il espérait ranger sous sa bannière, et prêcher le règne prochain du Medhi (vers 890).

Celui qui devait porter ce titre était Obéïd Allah, fils du troisième imam caché. C'était donc un Arabe de race pure, né en Orient. D'après la tradition, son père lui avait dit en mourant : « C'est toi qui es le Medhi. Après ma mort, tu dois te rendre dans un pays lointain, où tu auras à subir de rudes épreuves. » Bientôt, en effet, appelé par les Berbères, il se rendit en Afrique secrètement, car, selon l'expression pittoresque du chroniqueur, « les yeux étaient aiguisés sur lui ».

*
* *

Le succès de la doctrine chiite en Berbérie s'explique facilement. Les Berbères ont toujours été disposés à accueillir les Arabes en rébellion contre les khalifes d'Orient, au nom desquels avait été conquise l'Ifrikya, au VII[e] siècle. Dès le VIII[e] siècle, ils avaient adopté l'hérésie kharedjite, et avaient fait de cette doctrine un signe de ralliement contre le gouvernement orthodoxe de Kairouan. Au X[e] siècle, le même fait va se reproduire : les Berbères de l'ouest vont se presser en foule autour du représentant du chiisme, pour chasser de l'Afrique du Nord les Arabes, et sous le prétexte d'en chasser l'orthodoxie.

Enfin, on comprendra mieux ce curieux entraînement des Berbères à la suite des prédicateurs du chiisme, si l'on considère que l'histoire de la Berbérie offre, par la suite, de nombreux *medhi*. Les peuplades sauvages et simples des deux Maghreb, à demi converties à l'islamisme, sont toujours prêtes à suivre l'apôtre ou plutôt le chef qui sait s'entourer d'une auréole mystique. Le puissant empire almohade sera fondé, au XII[e] siècle, par un medhi d'origine franchement berbère, et chaque

peuplade du Maghreb, au moyen âge, aura son medhi, son prophète, fondateur d'une religion et surtout d'un royaume, si les circonstances le permettent, chef, tout au moins, d'une fraction indépendante.

Le nouvel empire, en effet, marque le début de la renaissance Berbère. Le Medhi lui-même est arabe, mais il ne joue qu'un rôle d'apôtre et ne paraît être qu'un prétexte; son lieutenant, Abou Abd Allah, qui vient en Berbérie comme représentant de l'imam alide est, il est vrai, arabe lui aussi, mais c'est au nom de l'indépendance berbère qu'il combat les Aghlébites et affermit sa puissance; seuls, des soldats berbères combattent sous ses ordres, et c'est, en somme, en leur nom qu'à Kairouan, il donne au Medhi une sorte d'investiture. Ce sont les Berbères qui opposent aux khalifes d'Orient une dynastie nouvelle, dont les princes resteront les ennemis héréditaires des souverains de Bagdad.

*
* *

Dès les premières années du xe siècle, les Chiites, groupés sous le commandement d'Abou Abd Allah, tiennent en échec, au Maghreb central, les princes aghlébites de Kairouan; de nouvelles tribus Ketama se joignent bientôt à eux, ainsi que les Sanhadja, et une partie des Zouaoua du Djurdjura.

En 909, Abou Abd Allah, auquel se sont joints les Nefzaoua de l'Aurès, marche sur l'Ifrikya à la tête de 100 000 hommes. Battu, Ziadet Allah, le dernier des Aghlébites, s'enfuit en Orient, abandonnant son trône et son armée.

Abou Abd Allah fait frapper à Kairouan des monnaies au nom d'Obéïd Allah, et le Medhi s'établit, en 910, à Roccada, l'ancien château des princes aghlébites : un nouvel empire est fondé, qui s'étend sur le Maghreb central, l'Ifrikya et la Sicile. Les Chiites ne manquèrent pas de voir, dans l'avènement du Medhi, l'accomplisse-

ment d'une prédiction colportée par eux, et que l'on faisait remonter à Mahomet; elle annonçait, pour la fin du IIIe siècle de l'hégire, la fin de la domination arabe en Berbérie, sous cette forme assez obscure : « Le soleil se lèvera à l'Occident. » Cette prophétie sera d'ailleurs invoquée successivement par tous les medhi qui se lèveront, au moyen âge, au Maghreb.

A peine installé sur le trône qu'Abou Abd Allah lui avait conquis à la tête des Ketama, Obéïd Allah, confiné jusque-là dans son rôle d'apôtre, se révéla soudain prince énergique, et commença par se débarrasser de ses protecteurs, devenus gênants. Son premier soin fut de faire égorger Abou Abd Allah lui-même, et de lancer contre les Ketama les habitants de Kairouan. Il est probable que la population de cette ville se composait alors de descendants des premiers conquérants arabes, de miliciens syriens et de nègres, issus des esclaves des princes aghlébites. Obéïd Allah, qui était Arabe, opposait, en somme, l'élément arabe à l'élément berbère.

D'ailleurs, il crut bon de quitter Kairouan, qui était demeurée le sanctuaire des doctrines orthodoxes, et de fonder sur les bords de la mer une capitale nouvelle. Il choisit sur le littoral l'emplacement de l'ancienne ville romaine d'Africa, et donna à la nouvelle ville le nom de Medhia.

« Le Medhi [1] arrêta son choix sur la presqu'île de Djamah que l'on nomme aussi Djaziret el-Far (l'île de la souris), et qui s'avance dans la mer comme la main s'étend au bout du bras. On y voyait les ruines d'une ville que les Arabes avaient saccagée en 697; mais il ne s'y trouvait plus alors qu'une misérable bourgade.

« Obéïd Allah traça les plans de la ville future sous le signe du Lion, qui est une constellation fixe, afin de lui assurer un avenir stable, puis il fit construire un rempart et des maisons tout en pierres.

1. D'après Ibn El-Athir cité par le commandant Hannezo dans la monographie de Madhia. *Revue tunisienne*, 1907-08, p. 228-9.

« Du côté de l'Occident, hors des murs, s'étendait un grand faubourg, nommé Zouîla, qu'on entoura d'un fossé pour l'écoulement des eaux, et où se trouvaient les bains et les logements des marchands ; par la suite, il fut aussi préservé par une muraille. Les familles des marchands habitaient ce faubourg, tandis que les boutiques étaient à l'intérieur des remparts : « Ainsi, disait « le Medhi, je les tiens éloignés de leurs biens pendant « la nuit et de leurs femmes pendant le jour. »

« Le port, creusé dans le roc, pouvait recevoir 30 bâtiments, et se fermait par une chaîne de fer que l'on tendait entre deux tours. Il était complété par un arsenal et des chantiers. Deux longues et vastes galeries voûtées protégeaient les agrès et les matériaux, et, dans des magasins souterrains, étaient logées des provisions de bouche en quantité considérable.

« On comptait dans la ville 360 grandes citernes pour l'eau de pluie. Une conduite amenait en outre de l'eau d'un village des environs ; cette eau venait remplir un réservoir, puis on la faisait remonter jusqu'au palais au moyen d'une roue à chapelet.

« La ville couvrit bientôt toute la presqu'île, de sorte qu'on dut combler la mer pour l'agrandir vers l'est. Elle renfermait des bâtiments admirables, entre autres le palais du Medhi, qui se distinguait par ses vastes dimensions et avait des fenêtres d'or. Il vint l'habiter en 926, après avoir quitté le château de Roccada, dont les pluies diluviennes du printemps ruinaient les constructions. La porte de ce palais regardait l'Occident ; en face, s'élevait le palais du fils du sultan, Abou l'Kacem ; la porte en était tournée vers l'Orient.

« Une des choses les plus remarquables que l'on pouvait voir dans cette ville était une porte[1] en fer à deux battants, dans laquelle il n'entrait pas le moindre morceau de bois. Elle mesurait 30 empans de hauteur et chaque battant pesait 1 000 quintaux selon les uns,

1. D'après le commandant Hannezo, *op. cit.*, p. 229.

100 selon les autres. Elle était garnie de clous pesant 6 livres et formant des dessins qui représentaient divers animaux. On raconte que, pour connaître le poids de cette porte, on la plaça sur un petit bateau dont on repéra la ligne de flottaison. Puis, ayant enlevé la porte, on remplit le bateau de lest jusqu'à ce qu'il affleurât au même niveau; il suffit alors de faire le total du poids de lest. Comme ces portes étaient lourdes à mouvoir, le Sultan fit fabriquer des pivots en verre, de sorte que le travail de cent personnes put être fait sans peine par un seul homme. »

***

Obéïd Allah étendit bientôt son autorité sur toute la Berbérie.

Les princes Édrisides de Fez reconnurent sa suzeraineté, et il songea même à conquérir l'Égypte [1], mais fut détourné de ce projet par une révolte des musulmans de Sicile. Il mourut laissant un immense empire qui s'étendait des Syrtes au cœur même du Maghreb extrême.

Ses successeurs régnèrent, au nombre de trois, sur la Berbérie.

Le premier fut *Abou l'Kacem Mohammed*, son fils. Suivant un usage qui devint familier aux princes fatémides, il prit un surnom mystique sous lequel on le désigne habituellement : El-Kaïm biamer Allah (le soutien de l'ordre de Dieu). Il institua à Kairouan un céré-

1. L'Égypte eut d'abord comme l'Ifrikya des gouverneurs ; puis, au IXe siècle, tandis que la dynastie aghlébite régnait à Kairouan, la dynastie des Toulounides s'établit en Égypte.

Elle fut remplacée par celle des Ikhchidites, fondée au début du Xe siècle par un officier turc nommé gouverneur d'Égypte (en 934), et qui prit le surnom d'Ikhchid (roi des rois).

A la même époque, les Fatémides prenaient le gouvernement de l'Ifrikya. C'est un prince de cette dynastie qui, plus tard, conquerra l'Égypte et transportera au Caire le siège de la puissance arabe orthodoxe dans l'Afrique du Nord.

monial de cour et prit l'habitude de ne sortir qu'avec le parasol qui devint l'emblème de la dynastie fatémide. Ce parasol, que les chroniqueurs comparent à « un bouclier fixé au bout d'une lance », était porté au-dessus de la tête du prince par un cavalier.

El-Kaïm, comme son père, entreprit un certain nombre d'expéditions contre Gênes, la Corse et la Sardaigne; il échoua enfin contre le gouverneur d'Égypte Ikhchid.

Ismaïl, surnommé El-Mansour, succéda à El-Kaïm.

Le dernier fatémide fut *Abou Temim Maad* (953) qui, sous le nom d'El-Moezz ed-din Allah (celui qui exalte la religion de Dieu), devait être le plus célèbre de ces khalifes, et, après avoir conquis l'Égypte, devait s'y installer en abandonnant la Berbérie.

Deux ordres de faits, touchant tous deux aux questions religieuses, ont marqué ces règnes successifs : tout d'abord, une révolte kharedjite, et, en second lieu, les luttes ininterrompues que durent soutenir les Fatémides contre l'influence orthodoxe au Maghreb.

*
* *

La révolte kharedjite éclata sous El-Kaïm. Certaines tribus de Tripolitaine étaient restées fidèles aux doctrines hérétiques [1]. Elles se levèrent, vers 942, à la voix d'un certain Abou Yezid, dit l' « homme à l'âne », sorte de prophète boiteux et laid, mais ardent et courageux, qui parcourait les tribus monté sur son âne, et promettait aux Berbères de les affranchir de la domination des princes de Kairouan, pour leur donner l'égalité et une libre constitution.

Abou Yezid, proclamé par les tribus « chef des croyants », envahit la Tunisie par le Djerid et Tozeur,

1. Aujourd'hui encore, les Djerbiens et les habitants du Djebel Nefouça sont kharedjites.

à la tête de 100 000 Berbères, et le mouvement fut si soudain que Kairouan fut enlevée, et ses habitants massacrés.

Il s'empara ensuite de Sousse, et se porta contre Medhia.

A la nouvelle de ses succès, les Berbères accouraient en foule auprès de lui ; du Djebel Nefouça, du Mzab et même du fond du Maghreb, les Kharedjites venaient se joindre à leurs coreligionnaires.

De son côté, le khalife appella les tribus chiites, Ketama de Constantine, et Sanhadja du Maghreb central.

L'homme à l'âne ne put prendre Medhia, mais El-Kaïm mourut avant d'avoir pu réduire les insurgés. Ce fut Ismaïl, deuxième successeur du Medhi (947), qui, après deux années de luttes, eut raison de l'homme à l'âne, et, après son triomphe définitif, reçut le surnom d'*El-Mansour* (le victorieux).

Les chroniqueurs nous ont laissé des détails d'un naturalisme naïf sur le siège de Medhia et la fin d'Abou Yezid : « On avait entouré la ville de fossés profonds et le Medhi se disposa à la défendre : les habitants furent réduits bientôt à manger les bêtes de somme et même les cadavres. Le sultan décida alors de chasser de la ville les bouches inutiles. Les malheureux habitants durent traverser les lignes des ennemis, qui s'emparèrent d'eux et les massacrèrent tous ; les soldats éventrèrent même les femmes enceintes pour chercher dans leurs entrailles l'or et les bijoux qu'ils y croyaient cachés. Enfin les défenseurs se mirent à consommer les provisions des magasins souterrains et des silos.

« Mais, comme le siège se prolongeait, les gens du djebel Nefouça, du Mzab et du Maghreb qui accompagnaient l'homme à l'âne s'impatientèrent et désirèrent bientôt retourner dans leur pays. Abou Yezib lui-même avait mis de côté sa grosse chemise de laine et son âne ; on ne le voyait plus que couvert de vêtements de soie et montant de superbes chevaux : il avait ainsi

perdu beaucoup de son autorité, et, après huit mois de siège, il dut se retirer.

« Lorsqu'il mourut de ses blessures, sous Ismaïl, après des années de luttes, il fut écorché et l'on fit de sa peau bourrée de paille un mannequin que l'on exposa dans les villes de la région; on l'avait mis dans une cage, où il servait de jouet à deux singes dressés à ce métier. Sa chair fut salée et expédiée à Medhia avec les têtes des principaux personnages de sa suite. On suspendit ces dépouilles à l'une des portes de la ville[1]. »

*
* *

L'histoire des interventions des Fatémides au Maghreb est extrêmement complexe. Ces guerres constituent toute l'histoire de la Berbérie au xe siècle, et cette époque est, de beaucoup, celle dont l'étude est le plus difficile.

Tout se résume, en somme, dans la lutte d'influence entre l'empire chiite de Kairouan et l'empire de Fez; mais l'exposé des faits est compliqué singulièrement par la part que prennent à ces luttes les tribus berbères indépendantes du Maghreb central, qui de jour en jour deviennent plus puissantes, et demeurent, à la fin du xie siècle, seules maîtresses de l'Afrique du Nord. Nous serons d'ailleurs conduit à rappeler un certain nombre de faits qui se rattachent à l'histoire du Maghreb[2].

La première campagne d'Obéïd Allah est dirigée contre les princes rostémides de Tiaret, affiliés au kharedjisme.

Il fait attaquer ensuite par ses alliés, les Miknaça, le royaume de Nokour, dans le Rif, où des Berbères indépendants pratiquent l'orthodoxie.

Enfin, en 923, les Miknaça et les Ketama, au nom des Fatémides, marchent contre les Édrisides, princes de Fez.

1. Cité par le commandant Hannezo, *op. cit.*, p. 236.
2. Voir plus haut, ch. v, p. 81 et suiv.

En 933, quand meurt Obéïd Allah, les Édrisides se sont réfugiés dans les montagnes du Rif; les Miknaça, au nom des Fatémides, occupent toute la vallée de la Moulouïa ainsi que le Maghreb jusqu'à Fez et se sont emparés de Tlemcen, que gouvernait un prince édriside.

Sous El-Kaïm, un événement capital et très caractéristique de l'histoire de l'Afrique du Nord se produit : les Miknaça, gagnés par les Oméïades d'Espagne, cessent de combattre pour les Fatémides. Aussitôt, ceux-ci rétablissent sur le trône de Fez les Édrisides, qui règnent en leur nom et vont s'efforcer de contre-balancer l'influence oméïade.

Les Fatémides sont, à ce moment, occupés à réduire en Ifrikya la révolte d'Abou Yezid; leur influence au Maghreb diminue et le pays entier obéit bientôt aux Oméïades.

Mais la puissance croissante des tribus du Maghreb, et notamment des Ifrene, oblige Ismaïl (troisième sultan fatémide) à se porter contre eux avec l'aide des Sanhadja qui occupent la partie du Maghreb située à l'est du méridien de Tenès[1].

Le sultan, après avoir réduit les Zénètes, se retira en confirmant le chef des Sanhadja. Ziri ben Menad, dans le commandant du pays qu'il occupait : c'étaient les environs de la future ville d'Alger, alors simple bourgade nommée Djezaïr-beni-Mezrhanna.

Nous manquons de renseignements sur les armées qui combattaient en permanence au Maghreb pour les Fatémides; il est certain, toutefois, qu'elles se composaient de guerriers des tribus sanhadjiennes, groupés sous le commandement d'un chef venu de Kairouan, et auxquels se joignaient des soldats amenés d'Ifrikya. Sous El-Kaïm, nous voyons l'une de ces armées confiée à un officier nègre, ce qui témoigne de l'existence d'un grand nombre de miliciens de couleur.

1. V. la carte de l'Afrique du Nord du VIIe au XVe s.

Au début du règne d'El-Moezz, l'histoire des deux Maghreb se complique de plus en plus.

Tandis que les Édrisides continuent à résister aux Oméïades au nom des Fatémides, les peuplades du Maghreb central deviennent toute puissantes : ce sont les Sanhadja dont on vient de parler, et, à l'ouest du méridien de Tenès, les Maghraoua et les Ifrene (Zénètes de la première race), tribus d'une commune origine devenues rivales.

Les Maghraoua, qui se sont installés à Tiaret, ont d'abord reconnu, comme tous les peuples des deux Maghreb, l'autorité oméïade; mais, pour réduire les Beni-Ifrene leurs rivaux, ils appellent les Fatémides. L'armée fatémide se porte vers l'ouest, réduit les Beni-Ifrene, marche sur Fez, et se porte jusqu'au Tafilelt où les princes de Sidjilmessa, indépendants en fait, ont proclamé l'autorité abbasside. El-Moezz, après cette marche victorieuse, maître de toute l'Afrique du Nord, rentre à Kairouan traînant dans des cages de fer le roi de Sidjilmessa et le gouverneur de Fez.

C'est la dernière campagne des Fatémides en Occident : El-Moezz va poursuivre vers l'est le cours de ses succès, et la conquête de l'Égypte va l'occuper exclusivement. En 969, ses généraux enlèvent définitivement le pays aux gouverneurs ikhchidites. El-Moezz fonde la citadelle à laquelle il donne le nom d'El-Kahera (la triomphante), et qui donnera naissance à la ville du Caire; puis il se porte jusqu'à Damas. Il revient enfin s'établir au Caire, abandonnant à ses anciens alliés, les Sanhadja, le gouvernement de l'Ifrikya [1].

1. El-Moezz institua de même dans toutes les provinces de son immense empire des gouverneurs berbères appartenant soit aux Ketama, soit aux Sanhadja, et il est tout à fait caractéristique de voir le khalife arabe, représentant des doctrines musulmanes en Afrique, confier ces vice-royautés aux chefs des tribus soumises; c'est le même moyen de gouvernement qu'employaient les Romains, aux premiers siècles de leur occupation, quand ils confiaient à un prince berbère résidant à Césarée (Cherchell), le gouvernement des deux Maurétanies.

Les princes fatémides vont dès lors régner au Caire, et Bologguin ben Ziri, chef des Sanhadja, s'installe à Kairouan.

Est-il exact de dire que les Berbères triomphent alors de la domination arabe? Les Fatémides, certes, étaient des princes arabes et même, pour les Chiites, les successeurs véritables du Prophète. Mais si Kairouan, si certaines villes d'Ifrikya, abritaient encore une population mélangée d'Arabes, l'histoire de l'empire fatémide n'est-elle pas l'histoire de la tribu des Berbères Ketama? Depuis la chute des Aghlébites, les Berbères sont les véritables maîtres du pays. Aux Ketama va succéder, au XIe siècle, une autre tribu, sous le commandement d'un Berbère de race pure : c'est tout ce qui pourra différencier la domination des Fatémides de l'empire futur des Zirides.

CHAPITRE VIII

L'IFRIKYA AU DÉBUT DU XI[e] SIÈCLE[1]

Au moment où de nouvelles peuplades, une fois encore, vont envahir l'Ifrikya, il est bon de se demander ce qu'est devenue l'ancienne Province romaine, si prospère aux premiers siècles, si complètement ruinée au moment de la décadence de l'empire romain. L'impression réconfortante qui se dégagera de cet examen sera la preuve éclatante de la richesse de ce pays.

Nous manquons de renseignements sur l'état des deux Maghreb à la même époque. Ces régions n'avaient pas eu l'heureuse fortune d'être gouvernées par des princes énergiques et sages; mais il est vraisemblable qu'une renaissance de l'ancienne prospérité s'était également produite dans le Tell des deux Maurétanies.

Quant au Maghreb el-Acsa, les établissements romains n'y tinrent que peu de place : la colonie de Maurétanie Tingitane ne s'étendait qu'aux environs de Tanger et de Volubilis (qui deviendra Fez), mais la côte si fertile qui regarde l'océan n'a pu manquer de se couvrir à toutes les époques de riches cultures; et il est permis de supposer qu'à la fin du x[e] siècle, l'influence du brillant empire oméïade, qui exerçait sur ces régions une sorte de protectorat, se faisait sentir pour en développer la prospérité.

1. El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale.* — G. Loth, *Hist. de la Tunisie*, 4[e] partie, ch. VI.

*
* *

Si les souverains aghlébites et fatémides ont souvent porté la guerre au loin, ils ont su tenir aussi l'Ifrikya à l'abri des dévastations. La paix la plus profonde a régné dans les campagnes des anciennes provinces de Bysacène et de Zeugitane : aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver le pays dans un état de prospérité que, malheureusement, il ne devait plus connaître de longtemps.

Dans les villes, l'industrie avait pris le plus magnifique développement. Kairouan, demeurée particulièrement arabe, était toujours la capitale du pays. « Ses bazars étaient célèbres, et ses boutiques s'étendaient de chaque côté d'une rue principale voûtée, sur une longueur de plus de 2 milles. On comptait dans la ville 48 bains et des mosquées déjà nombreuses, ornées de minarets : la population était telle que le jour de la fête achoura on égorgeait 950 bœufs [1]. »

Souça (Sousse) s'élevait en amphithéâtre, au pied d'une rade merveilleuse, sur les ruines de l'ancienne Hadrumète.

« Sousse, dit Obéïd el-Bekri, est entourée par la mer de trois côtés, au nord, au sud et à l'orient. Une muraille de pierres l'environne, forte et solidement bâtie. A l'angle sud-ouest de la ville, se voit un phare qui vient d'être construit en même temps que la Casbah, sur l'emplacement de l'acropole phénicienne.

« Sousse a huit portes. L'arsenal maritime est énorme.

« L'amphithéâtre, de construction antique, est posé sur des voûtes très larges et très hautes, dont les cintres sont en pierre ponce, substance qui flotte sur l'eau.

« Dans les environs, on voit des ruines d'une grandeur énorme et d'une haute antiquité. La ville est entièrement bâtie en pierres de taille. »

C'était une riche cité industrielle. On y fabriquait un

1. G. Loth, *Histoire de la Tunisie.*

fil qui valait le double de son poids d'or. C'était le centre de l'industrie du tissage, et c'est là également que les foulons donnaient l'apprêt aux étoffes fines de Kairouan.

Sfax, à proximité des ruines de l'ancienne Thinae, était bâtie sur une côte basse où l'on pêchait déjà les éponges. La ville devait être alors fort importante : les chroniqueurs mentionnent un minaret « de 170 marches », attenant évidemment à une riche mosquée. L'art de fouler les draps y était alors poussé à un degré de perfection plus grand qu'à Alexandrie même.

Mais la véritable richesse du pays consistait dans les plantations d'oliviers qui s'étendaient à perte de vue dans l'immense plaine du Sahel.

Medhia était toujours la grande ville maritime, et son arsenal était des plus important.

Gabès, enfin, était le port le plus fréquenté, et l'on y voyait des navires de toutes les nations. C'était la seule ville d'Ifrikya produisant de la soie, et cette soie était réputée pour sa finesse. Dans l'oasis, on rencontrait des bananiers et des mûriers, ainsi que de beaux champs de canne à sucre.

Les chroniqueurs, pour donner une idée de la richesse du pays, citent le chiffre du revenu des douanes des ports : toute cette côte rapportait au trésor 80 000 mithcals, soit 800 000 francs.

La région de Gafsa était riche et peuplée. La ville de Gafsa elle-même paraît avoir été fort importante alors, et les impôts y rapportaient 50 000 dinars d'or. Elle était le centre d'une contrée prospère, où l'on comptait 200 bourgades florissantes et bien peuplées, arrosées par les eaux qui provenaient des sources de l'oasis ; on y cultivait le pistachier.

Dans les montagnes qui s'élèvent au nord de l'oasis et forment la partie méridionale de l'ancienne Bysacène, les riches vallées, où s'élevaient autrefois de grandes villes romaines, étaient encore cultivées avec soin. El-Bekri raconte qu'à Sbiba les fruits étaient abondants ; qu'à Djeloula, à Lorbeus, où il n'y a plus rien de nos

jours, on rencontrait de beaux jardins et une végétation luxuriante. Les hauts plateaux de l'ancienne Numidie formaient toujours une magnifique région de culture et d'élevage, et, jusque sur le revers méridional de l'Aurès et dans la plaine qui s'étend à l'entour, des champs en plein rapport donnaient deux récoltes par an.

Les grandes oasis du Djerid fournissaient tous les fruits connus : les oranges en étaient réputées et, seuls, le bananier et la canne à sucre n'y venaient pas bien.

Ces oasis étaient alors plus grandes et certainement mieux arrosées qu'aujourd'hui, et l'enchantement qu'on éprouve à s'y promener de nos jours permet de se figurer ce qu'elles devaient être alors. A Tozeur et à Nefta, les sources donnent naissance à de véritables rivières qui, se subdivisant à l'infini, vont arroser toutes les palmeraies de l'oasis. Deggache, plus accidentée, offre des cascades et de pittoresques vallonnements. Aujourd'hui, dans les grandes oasis, où l'on cultive spécialement les dattes de choix, on a supprimé toute autre culture, mais les indigènes, moins avertis, avaient certainement fait partout des jardins, et la charmante oasis d'El-Oudiane peut donner encore une idée de ce que devaient être alors ces forêts de palmiers géants abritant des jardins fleuris. Au printemps, les fleurs éclatantes des grenadiers parent la forêt tout entière, et les rosiers grimpants, couverts de roses roses, achèvent d'en faire un décor de rêve; comme les chaussées sont surélevées au-dessus des jardins, le voyageur qui s'y promène croit marcher en un pays enchanté, parmi les fleurs des arbres et le parfum des roses.

El-Bekri nous conte la vie paisible des habitants des oasis, et rapporte en tous détails leur procédés de culture.

« Tozeur, dit-il, est arrosée par trois ruisseaux qui prennent leur source dans une couche de sable fin et blanc comme la farine; chacun d'eux se partage ensuite, et forme six canaux d'où rayonnent une quantité innombrable de conduits, construits en pierre d'une manière

uniforme, et ayant tous la même dimension. Pour avoir régulièrement une provision de 4 cadous d'eau, on donne un mithcal (10 fr.) par an. Voici en quoi consiste le cadous : chacun, quand son tour d'arroser arrive, prend une tasse (cadous) dont le fond est percé d'un trou assez étroit pour se laisser boucher par un bout de cette espèce de corde qui sert à tendre les arcs à carder. Il remplit cette tasse avec de l'eau et la suspend quelque part jusqu'à ce qu'elle soit vide, et, pendant ce temps, il voit son elos ou son jardin recevoir d'un de ces canaux un courant d'eau. Il remplit ensuite la tasse une deuxième fois et procède de la même manière. Ces gens ont reconnu qu'une de ces tasses peut se remplir et se vider sans interruption 192 fois dans l'espace d'un jour complet. »

Les impôts de Tozeur et du Djerid ne rapportaient pas au trésor moins de 200 000 dînars d'or.

L'ancienne Zeugitane, la région agricole par excellence, était au XIe siècle ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un magnifique terrain de culture pour les céréales.

Béjà, fondée au temps de la domination romaine, était une ville importante « où l'on comptait cinq bains et trois marchés ». La terre noire des campagnes qui l'environnent, propre à toute espèce de culture, en a fait de tout temps le centre du commerce des grains; la fève, alors comme aujourd'hui, était aussi en grand honneur auprès des indigènes.

Dans toute la Zeugitane, on recueillait l'amande ferik, la grenade, le citron, la figue, le coing, le jujube.

Les montagnes du Zaghouan, aux sources fameuses, étaient couvertes d'habitations et renommées pour leurs beaux jardins.

Enfin, toute la Bysacène du Nord était en pleine prospérité; le pays de bonne terre qui s'étend de Kairouan au Kef était bien cultivé, et les grains que l'on y semait « rendaient cent pour un dans les bonnes années ».

Tunis, capitale du Nord, bâtie à proximité des ruines

de Carthage et d'Utique, commençait à prendre de l'importance ; elle comptait alors « quinze bains et de nombreux bazars ». C'était déjà un centre d'études où se rencontraient les juristes éminents. Les environs, ainsi que toute la vallée de la Medjerda, étaient couverts de beaux villages, riches et bien peuplés.

On semble revenu à la fin de la domination romaine, aux temps prospères où des siècles de paix avaient fait la richesse du pays. Les indigènes n'avaient eu qu'à rétablir une partie des cultures qui couvraient le pays au IIIe siècle, et, certainement, ce sont les installations romaines qui leur servaient encore ; partout, les barrages et les sources aménagées leur donnaient en abondance l'eau qui depuis s'est perdue, et c'est bien l'ancienne Province romaine qui renaissait alors sous la main des descendants de ces Numides, qui autrefois avaient été les auxiliaires des colons romains.

DEUXIÈME PARTIE

LES GRANDS EMPIRES DU MOYEN AGE

CHAPITRE IX

LES SANHADJA. L'INVASION HILALIENNE[1]

I. — Vue générale sur l'histoire du XIe siècle.

On a coutume de laisser dans l'ombre l'histoire des Berbères au XIe siècle, pour reporter toute son attention sur l'invasion arabe qui vint, à cette époque, modifier l'ethnographie de l'Afrique du Nord.

Il semble qu'on attribue à l'arrivée de ces tribus nouvelles une importance qu'elle n'eut pas en réalité, tout au moins immédiatement. Il est inexact de laisser croire qu'au XIe siècle, la race arabe se substitua à la race autochtone dans l'ancienne Berbérie. Non seulement il

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I et II. — Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands en Sicile et en Italie*, 1867. — Amari, *Musulmans de Sicile*, 1849. — Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, 1861. — De Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*, t. I, 1866. — Général L. de Beylié, *La Kalâa des Beni-Hammad. Une capitale berbère de l'Afrique du Nord au XIe siècle*, 1909. — Commandant Hannezo, *Madhia*, *Revue tunisienne*, 1907. — Féraud, *Histoire de Bougie*, dans la *Revue de la Société archéologique de Constantine*, 1869.

n'en est rien, mais le XIe siècle marque au contraire une renaissance de la vie propre du peuple berbère.

D'ailleurs, les Hilaliens ne sont pas les premiers Arabes qui aient émigré, des déserts d'Arabie, vers les rivages fertiles de la Méditerranée occidentale. On n'a pas perdu le souvenir de ces conquérants qui, au VIIe siècle, poussèrent jusqu'à l'Atlantique, passèrent en Espagne et fondèrent des royaumes arabes à Cordoue, à Fez et à Kairouan. Dès cette époque, leur langue fut parlée dans les capitales, et leur religion se répandit parmi les peuplades berbères. Mais, si le royaume oméïade d'Espagne brilla d'un vif éclat dans le moyen âge barbare, l'Afrique ne paraît avoir reçu qu'un léger vernis de civilisation arabe; et ce n'est nullement sous l'influence des Arabes que la Berbérie progressera à partir du XIe siècle : les empires qui vont s'élever du XIIe au XVe siècle sont essentiellement berbères.

Les Hilaliens ne forment que des hordes misérables et sauvages, qui ravagent le sud de l'Ifrikya et, peu à peu, progressent dans les pays de plaine, se mêlant aux indigènes, ou refoulant les peuplades berbères. Ils modifieront donc les caractères ethniques d'une partie de la population, sans toutefois parvenir jusqu'au Maroc actuel, ni se mélanger aux habitants des montagnes.

L'Afrique du Nord ne va donc pas être brusquement transformée au XIe siècle. Il est plus juste de dire qu'un ensemble de phénomènes sociaux ont marqué cette époque, et sont venus donner au pays une physionomie nouvelle; ce sont :

La disparition ou la dispersion des premiers Arabes, tant au Maghreb qu'en Ifrikya;

La prépondérance d'une nouvelle race berbère (Sanhadja et Zénètes de la seconde race);

L'arrivée des tribus arabes;

La renaissance enfin de l'esprit de tolérance vis-à-vis des chrétiens, coïncidant avec l'arrivée au pouvoir de dynasties purement berbères.

C'est afin de ne pas enlever à l'histoire sa physionomie véritable, que nous n'avons pas voulu séparer l'étude des Berbères, au XIe siècle, de l'exposé de l'invasion hilalienne : l'arrivée des Arabes fut sans doute l'événement capital du siècle, mais elle affecta surtout le sud de l'Ifrikya, et la vie propre des peuplades berbères n'en fut pas modifiée.

A la fin du Xe siècle, des tribus nouvelles, jusque-là cantonnées au Maghreb central, Zénètes de la première race et Sanhadja, deviennent toutes-puissantes et, divergeant les unes vers l'Occident, les autres vers l'Orient, vont prendre possession du pouvoir à Fez et à Kairouan.

Nous avons résumé, en parlant du Maghreb aux IXe et Xe siècles, l'histoire des Zénètes (de la première race) et de la tribu qui se signala particulièrement, celle des Maghraoua. Cet empiétement sur l'histoire du XIe siècle se justifie par ce fait, que ces tribus ne seront en rien mêlées à l'arrivée des Arabes.

Dans l'étude du rôle joué par les Sanhadja, qui viendront régner à Kairouan, se résume au contraire la partie la plus importante de l'histoire de l'Afrique du Nord à cette époque. Leur odyssée est un exemple nouveau de la destinée de ces races berbères qui, tour à tour, entrent en scène et disparaissent au bout d'un siècle ou deux, après avoir joué le premier rôle dans l'histoire de leur temps.

Les Sanhadja formaient une des plus anciennes souches berbères. Ils habitaient, au Xe siècle, le Tell du Maghreb central, du méridien de Ténès aux montagnes de l'Ifrikya [1], et avaient combattu sans relâche pour les Fatémides contre leurs voisins de l'ouest.

Leur chef Ziri, fils d'un marabout influent, nommé Menad, habitait la montagne de Titeri et, de là, razziait les Maghraoua de l'ouest et des hauts plateaux. Après lui, son fils Bologguine conquit, au nom des Fatémides, le pays des Ifrene et des Maghraoua, et, bientôt,

1. Voir la carte de l'Afrique du Nord, du VIIIe au XVe s., pp. 200-201.

soumit les Édrisides eux-mêmes. Il rentra du Maghreb, dit la tradition, en ramenant toutes les montures du pays de l'ouest, et après avoir défendu l'élevage du cheval dans ces régions.

A la fin du xe siècle, les Sanhadja étaient tout-puissants et étendaient leur domination sur tout le Maghreb central, jusqu'à le province d'Oran (983); c'est à eux qu'en quittant la Berbérie, le khalife fatémide confia le gouvernement du pays.

Leurs chefs s'établirent alors à Kairouan et, lorsque aux prises avec de nouveaux ennemis venus du dehors, ils déclineront à leur tour, de nouvelles peuplades les remplaceront au Maghreb central : ce seront les Ouemannou et les Iloumen (Zénètes de la première race).

En même temps, la grande tribu des Ouacine (Zénètes de la deuxième race) apparaîtra à la lisière des hauts plateaux, s'avançant dans les déserts de l'Oranie; elle occupe, à la fin du xie siècle, le mont Rached et la haute vallée de la Moulouïa, prête à pénétrer à son tour dans le Tell.

Enfin les Sanhadja au litham, sous la conduite d'apôtres et de chefs religieux, se préparent à remonter de l'extrême-sud marocain, et à envahir le Maghreb el-Acsa.

Aucune époque ne fait mieux ressortir le mouvement des peuplades berbères, et les Arabes ne jouent encore aucun rôle dans ces migrations. C'est en insistant sur l'histoire des diverses races berbères que l'on fait bien comprendre l'ethnographie du pays. Il importe, en effet, de se familiariser avec cette idée, que l'Afrique du Nord est peuplée de Berbères, et que les Arabes, même après l'invasion hilalienne, ne vont jouer qu'un rôle tout à fait accessoire.

Des phénomènes d'ordre religieux accompagnent cette rénovation des populations de la Berbérie.

Tout d'abord, avec le départ des Fatémides, le chiisme

va disparaître. Les Sanhadja vont persécuter et décimer les derniers adhérents de ces doctrines. Mais, ici encore, on ne doit pas se faire d'illusions : les Sanhadja, comme tous les autres Berbères, étaient parfaitement indifférents aux discussions religieuses des Arabes, et le triomphe de l'orthodoxie sur le chiisme leur importait peu. La réaction fut d'ordre essentiellement politique; les princes Zirides d'Ifrikya répudièrent le chiisme en même temps qu'ils se brouillèrent avec les khalifes d'Égypte et refusèrent de reconnaître leur autorité.

Enfin, une renaissance de la tolérance religieuse coïncide avec la disparition de l'influence des Arabes, descendants des premiers conquérants.

Le christianisme, à cette époque, avait encore laissé des traces en Ifrikya, et les souverains musulmans toléraient les chrétiens, ou tout au moins ne les persécutaient pas : on comptait encore cinq évêques en fonctions. La première capitale des Hammadites, El-Calâa était en grande partie peuplée de Berbères chrétiens; la tolérance des princes de cette famille fut d'ailleurs caractéristique. Au XIe siècle, on les voit entrer en relations avec le Saint-Siège pour attirer en Berbérie les commerçants chrétiens. En-Nacer, un de ces princes, consulté par le pape Grégoire VII sur la nomination d'un titulaire à l'évêché de Bône, lui adresse de riches présents et lui renvoie tous les chrétiens d'origine européenne capturés sur mer.

*
* *

L'histoire de l'Ifrikya, au XIe siècle, apparaît comme extrêmement confuse, et l'étude des dynasties zirides nous laisse en face d'un chaos de faits, de nature très différente et sans liaison apparente.

Mais cette période peut se résumer en quelques phrases.

Les Sanhadja fondent en Ifrikya deux royaumes : royaume du sud, dont le siège est à Kairouan d'abord,

puis à Medhia; royaume du nord, dont les deux capitales sont El-Calâa et Bougie.

Ces Berbères sont attaqués, au sud, par les hordes arabes, et en même temps, sur les côtes, par les Normands de Sicile.

Enfin, de nouveaux Berbères, Almoravides et Almohades, s'avancent de l'extrême-occident et consomment leur ruine.

II. — Les royaumes Zirides.

Le royaume du sud[1]. — Le chef des Sanhadja, Bologguine, fils de Ziri ben Menad, avait été investi par El-Moezz le Fatémide du gouvernement de l'Ifrikya, en 973, et s'était établi à Kairouan.

La série des guerres qui ont porté les Sanhadja au pouvoir n'est pas terminée, et l'ère de confusion qui date du VIIIe siècle se poursuit au Maghreb central.

Les Zirides, à peine établis à Kairouan, se trouvent aux prises avec la vieille tribu des Ketama qui était toute-puissante sous les Fatémides. Ils continuent enfin à combattre leurs ennemis héréditaires, les Zénètes Ifrene et Maghraoua. Ces derniers, devenus prépondérants au Maghreb extrême, se sont établis à Fez en même temps que les Zirides prenaient le gouvernement de l'Ifrikya : aussi n'est-ce, à travers le pays qui forme aujourd'hui l'Algérie, qu'expéditions incessantes.

Au sein même de la tribu règne bientôt la discorde. Un fils de Bologguine, Hammad, qui commande à la région de Constantine, se sépare de son frère El-Mansour, qui règne à Kairouan, et les deux branches de la famille se disputent la région du nord tunisien, comprise entre leurs états, et où se trouve précisément Tunis qui, à cette époque, commence à prendre de l'importance.

Hammad, en proclamant son indépendance, a répudié

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 9-26.

l'autorité du khalife d'Égypte. Les princes de Kairouan vont, peu après, en faire autant. En 1045, El-Moezz (El-Moezz Ibn Badis, qu'il ne faut pas confondre avec El-Moezz le Fatémide) refuse d'exécuter les ordres des souverains du Caire. « Il se rendit à la grande mosquée, dit Mercier, et fit arracher de son étendard et des robes d'investiture les noms de ses suzerains..., puis on déploya en grande pompe les drapeaux noirs du khalifat (abbasside). » Le rite sunnite est donc rétabli en Berbérie.

Enfin, les Zirides de Kairouan sont bientôt aux prises avec des ennemis du dehors, venus de toutes parts : les Arabes, venus de l'Orient; les Normands, de Sicile; les Almoravides, du Maghreb.

Au milieu du XIe siècle, les Hilaliens s'abattent sur le sud tunisien et les Zirides, surpris, abandonnent Kairouan en 1056.

Ils se retirent à Medhia et se désintéressent de la vie du pays, ne songeant plus qu'à tirer profit de la piraterie : ils font de leur nouvelle capitale un important repaire de corsaires, et la course, ainsi encouragée, ne contribue pas peu à leur créer des difficultés avec les chrétiens. Les Gênois font à Medhia une expédition à la suite de laquelle la capitale ziride est contrainte de payer 100 000 pièces d'or et de rendre les prisonniers chrétiens.

Enfin, les Normands de Sicile tentent sur les côtes de fréquents débarquements.

Impuissants et réduits à la possession de leur capitale, les Zirides finissent par reconnaître à nouveau, pour un temps, l'autorité des souverains d'Égypte (Fatémides) dont ils se sont affranchis, et dont ils espèrent évidemment un soutien.

Mais ils succombent devant les attaques des Normands, et se réfugient à Bougie, tandis que les chrétiens s'emparent du Sahel (1087).

L'anarchie est partout. Tandis que les Arabes ravagent les plaines, de toutes parts sont apparus des rois

et des seigneurs qui vivent en pleine indépendance[1]. La famine et la peste désolent le pays; l'ère de confusion et de misère qui s'ouvre alors ne prendra fin qu'au XIV[e] siècle, au temps des sultans hafsides, c'est-à-dire quand l'Ifrikya retrouvera ses souverains propres et sera gouvernée par une dynastie nouvelle.

Le royaume du nord. — La seconde branche des Zirides eut des destinées plus glorieuses. Retranchés dans les montagnes du nord de l'Ifrikya, à l'abri des incursions des Arabes, les souverains de l'El-Calâa et de Bougie conserveront pendant près de deux siècles leur indépendance, et ne succomberont que lors de la conquête de l'Afrique par les Almohades.

Hammad, un des principaux chefs sanhadjiens, était frère d'El-Mansour, fils lui-même de Bologguine : il était chargé de gouverner les villes de l'ouest et de tenir la campagne contre les Maghraoua.

Au début du XI[e] siècle, il fonda, dans les montagnes du djebel Nechar, qui borde au nord la plaine du Hodna, une ville forte qu'il appela d'un vieux mot berbère El-Calâa (le château, la citadelle par excellence). Il razzia un certain nombre de villes des environs, notamment El-Mecila et Hamza, et transporta les habitants dans sa nouvelle capitale (1007-8). La ville prospéra rapidement et bientôt « les artisans et les étudiants s'y rendirent en foule des pays les plus éloignés et des extrémités de l'empire ».

Lorsque El-Mansour mourut, Hammad refusa de remettre Constantine à son fils El-Moezz Ibn Badis, encore enfant. Répudiant l'autorité des Fatémides qui s'exerçait encore d'une façon toute nominale en Ifrikya,

1. Le nord, et Tunis même, obéissent aux Hammadites.

Une partie du Djerid est soumise à l'influence des Beni-Khazroun de Tripoli.

A l'intérieur, les Louata et les Houara errent dispersés et appauvris; les Nefzaoua et quelques restes des Ifrene reculent devant les Arabes.

il se réclama des khalifes abbassides d'Orient et se déclara souverain indépendant du Zab, de Constantine et du pays propre des Sanhadja, c'est-à-dire du Tell jusqu'à Alger.

Après sa mort, l'accord s'établit entre les deux familles, qui régnèrent dans leurs capitales respectives.

Les Hammadites, vers le milieu du XIe siècle étaient les plus puissants souverains de l'Afrique septentrionale.

En 1062, un de ces princes marcha contre le Maghreb à la tête d'une puissante armée, et vint mettre le siège devant Fez, où les derniers Maghraoua usaient leurs forces dans des luttes intestines.

Les années qui suivirent furent occupées par des luttes contre les Arabes qui, peu à peu, s'étendaient vers le nord, et c'est ce qui amena En-Nacer à reporter sa capitale vers la mer. Il fonda, sur la côte et dans les montagnes des Berbères Bedjaïa, une ville nouvelle sur les ruines romaines de Saldae. Il lui donna le nom de *Naceria*, mais Bougie prévalut. « Il y construisit, dit Ibn Khaldoun [1], un palais d'une beauté admirable qui porta le nom de château de la perle (Casr el-Louloua). »

El-Mansour, fils d'En-Nacer, régna d'abord à la Calâa : « Il embellit [2] la ville et y fonda le palais du gouvernement, le palais du Fanal (Kasr el-Menar), le palais de l'Étoile (El-Kokab) et le palais du Salut (El-Selam). »

Mais, sous son règne, les Arabes s'approchèrent de la Calâa et portèrent la dévastation dans le pays environnant; c'était d'autant plus facile que leurs montures pouvaient approcher par des routes très praticables; au contraire, dans la région de Bougie, la difficulté des chemins mettait la ville à l'abri de toute attaque. El-Mansour se transporta donc dans cette ville, et y fonda des édifices publics et une grande mosquée; « il construisit

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 51.
2. Ibn Khaldoun, t. II, p. 52.

le palais d'Amîmoun, et distribua les eaux dans les parcs et les jardins ».

La fin du XI[e] siècle est marquée par les luttes d'El-Mansour contre les Almoravides, devenus tout-puissants au Maghreb, et les Ouemannou. El-Mansour, à la tête de nombreux contingents *arabes*, s'empara de Tlemcen, et finit par rétablir la paix dans son immense empire. C'est l'époque de l'apogée de la puissance hammadite (1104).

Par la suite, le royaume tomba en dissolution. Un certain Yahya se signala seulement par la curieuse monnaie d'or qu'il fit frapper. Ses dînars portaient, sur chaque face, des inscriptions disposées en un cercle et en trois lignes. Le cercle d'une des faces offrait ces mots : « Craignez le jour où vous serez ramenés devant Dieu; alors chaque âme sera rétribuée selon ses œuvres, et elles ne subiront aucune injustice (Coran). » Les trois lignes étaient formées des phrases suivantes : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu; Yahya, fils d'El-Aziz Billah, l'Émir victorieux, se place sous la protection de Dieu. » L'inscription disposée en cercle, au revers, signifiait : « Au nom de Dieu le miséricordieux, le clément, ce dînar a été frappé à En-Naceria en l'an 543 »; et les trois lignes du revers : « L'imam est Abou Abd Allah el-Moctafi bi amr Allah, Emir el-Moumenîn, l'Abbaside. »

En 1152, les Almohades, s'avancèrent vers l'est, et Bougie tomba en leur pouvoir. El Calâa, prise à son tour, fut détruite de fond en comble.

Après la reddition de Constantine, le dernier prince de la dynastie fut transporté à Salé, où il mourut, et son frère, qui régnait à Bône, périt dans les tourments.

III. — L'invasion hilalienne.

C'est au milieu du XI[e] siècle, tandis que les différentes tribus berbères luttaient pour la prépondérance dans l'Afrique du Nord, que se produisit la grande migration

arabe qui devait modifier profondément l'aspect de ce pays.

Les Beni-Hilal et les Beni-Soleim qui envahirent l'Ifrikya, habitaient en nomades, au Hedjaz, un pays des plus pauvres, et se livraient au pillage sur les territoires voisins de Médine et de la Mecque : les khalifes de Bagdad étaient forcés constamment de se porter contre eux, et finirent par les chasser de l'Arabie. Ils gagnèrent l'Égypte, et, après l'établissement des Fatémides au Caire, ne cessèrent de les combattre à main armée ; ils furent déportés par eux dans la Haute-Égypte, où ils recommencèrent leur vie de pillage.

Sur ces entrefaites, survint la rupture entre les Fatémides et les Zirides. Ceux-ci, comme on sait, poursuivaient en Afrique les adeptes du chiisme, et le khalife fatémide ayant cru pouvoir intervenir, El-Moezz [1], qui régnait à Kairouan, répondit en répudiant sa suzeraineté. En même temps, dans toutes les mosquées du royaume, on cessa de dire la prière au nom des Fatémides.

C'est pour se venger d'un tel outrage que le khalife fatémide poussa vers la Berbérie les hordes des Hilal et des Soleim. « Le vizir du khalife alla trouver sur son ordre les chefs hilaliens et leur dit : « Je vous « fais cadeau du Maghreb, du royaume d'El-Moezz Ibn « Badis le Sanhadjite, esclave qui s'est soustrait à l'au« torité de son maître. Ainsi, dorénavant, vous ne man« querez plus de rien... » Et il fit donner à chaque individu qui partait une fourrure et une pièce d'or... Mais quand les premiers eurent atteint les riches campagnes de l'Ifrikya, et que d'autres voulurent les suivre, il fallut acheter la permission de passer le Nil, de sorte que le gouvernement rentra en possession non seulement des sommes qu'il avait distribuées aux premiers, mais de bien davantage. »

1. El-Moezz Ibn Badis, le Ziride, qui abandonnera Kairouan aux Arabes en 1056 et se retirera à Medhia. On ne doit pas le confondre avec El-Moezz le Fatemide qui transporta le siège de sa puissance de Kairouan au Caire.

Les Arabes prirent la route de l'Occident, traînant femmes et enfants, et suivis de pillards nomades qui se joignaient à eux sans cesse : on admet qu'une foule de 200000 personnes, comprenant 45000 guerriers, parvint en Ifrikya[1].

« Semblables à une nuée de sauterelles », ils s'avançaient, détruisant tout sur leur passage, et ravageant la Tripolitaine et le sud de l'Ifrikya. A Gabès ils se heurtèrent au prince ziride El-Moezz : son armée comptait encore un petit nombre de descendants des premiers conquérants arabes, qui s'empressèrent de passer à l'ennemi; El-Moezz dut reculer. Les Arabes marchèrent sur Kairouan et mirent la ville à sac, détruisant les palais édifiés par les gouverneurs arabes et berbères, et crevant les réservoirs construits à grands frais. « Les Arabes, dit Ibn Khaldoun, vinrent alors bloquer El-Moezz dans Kairouan, et, pendant ce long siège, ils portèrent la dévastation dans les campagnes et les villages des alentours... Les habitants finirent par s'enfuir à Tunis et à Souça.

« Quant à El-Moezz, il chercha sa sûreté en mariant ses trois filles aux émirs arabes Tarès Ibn Abi 'l Ghaïth, Abed Ibn Abi 'l Ghaïth et El-Fadl ben Bou Ali, le Mirdaside. L'année suivante, il se fit escorter à Medhia par ses gendres, mais les Arabes ne tardèrent pas à l'y suivre : il s'embarqua et partit pour Tunis.

« Alors les habitants de Kairouan évacuèrent la ville... Les Arabes y pénètrèrent aussitôt et commencèrent l'œuvre de dévastation, pillant les boutiques, abattant les édifices publics et saccageant les maisons; de sorte qu'ils détruisirent toute la beauté, tout l'éclat des monuments de Kairouan. Rien de ce que les princes

1. Ils se divisent en quatre groupes : 1° Les Hilal-ben-Amer comprenant : les Athbedj, les Djochem, les Riah, les Zoghba; 2° Des tribus formées d'éléments divers se rattachant aux Hilal : les Makil, les Adi; 3° Les Soleim-ben-Mansour; 4° Des tribus d'origine indécise mais alliées aux Soleim : es Troud, les Nacera, les Azza, les Korra.

sanhadjiens avaient laissé dans leur palais n'échappa à l'avidité de ces brigands; tout ce qu'il y avait dans la ville fut emporté ou détruit; les habitants se dispersèrent au loin, et ainsi fut consommée cette grande catastrophe[1]. »

L'autorité des princes de Kairouan est, dès lors, fortement ébranlée; aussi de toutes parts voit-on des tribus et des villes proclamer leur indépendance. A Gafsa, s'établit une dynastie berbère qui étend sa domination sur le pays de Kastilya, sous l'autorité des Arabes Athbedj; à Gabès, un Berbère sanhadjien en fait autant, et, dans le nord, à Benzert, un aventurier prétend jouer au sultan. Le royaume est en pleine anarchie.

Au début du XII[e] siècle, un certain nombre de tribus berbères ont donc été repoussées déjà; les Houara, les Louata et les Nefzaoua, habitants de la Tripolitaine et du sud tunisien, ont cherché asile dans les montagnes. Le flot grossissant des envahisseurs force les premiers arrivés à continuer leur migration vers le Maghreb; mais ceux-ci vont se heurter à de puissantes peuplades autochtones et, dès lors, devront, pour progresser, se mettre au service des dynasties berbères. Ils se montreront d'ailleurs toujours disposés à le faire; ces envahisseurs, — il est essentiel de se le rappeler — ne sont pas des conquérants, mais forment des hordes misérables, chassées jusque-là de désert en désert; aussi sont-ils toujours prêts à occuper les terres disponibles, et c'est ce qui explique le rôle considérable qu'ils vont jouer en Berbérie, malgré leur infériorité numérique et leur absence d'organisation[2].

1. Après avoir conquis l'Ifrikya, les Arabes firent un premier partage du pays : les Zoghba occupèrent le pays de Tripoli jusqu'à Gabès; les Riah et les Djochem l'intérieur de l'Ifrikya; les Makil continuèrent leur marche vers l'ouest sur les hauts plateaux; les Athbedj s'établirent sur les versants de l'Aurès et envahirent le Zab. Les Soleim, qui n'avaient pas encore fait leur apparition en Berbérie, avançaient en Tripolitaine, derrière les Hilaliens.

2. Les Soleim détiennent alors toute la Tripolitaine, sauf Tripoli. Les Riah, établis au cœur de l'Ifrikya, nombreux et puissants

IV. — Prise de l'Ifrikya par les Normands de Sicile (1143-1148).

Depuis le IXe siècle, l'histoire de la Sicile est mêlée intimement à celle de l'Ifrikya. Les musulmans s'étaient établis dans l'île au début du siècle, et les Byzantins l'avaient bientôt complètement abandonnée. Le royaume musulman de Sicile brilla même d'un certain éclat à la fin du Xe siècle[1].

Robert Wiscard, en 1058, guerroyait en Calabre contre les Byzantins. Son frère Roger, à la tête d'un grand nombre de Normands, vint le rejoindre et s'empara facilement de la Sicile, alors livrée à l'anarchie. Il y mourut en 1101, laissant un royaume prospère, et après avoir déporté en Italie les éléments remuants de la population musulmane.

C'est son fils, Roger II, qui prit une part active aux

ont définitivement chassé vers l'ouest les Zoghba; une de leurs fractions, les Akhdar (ou Khodr) vient de s'emparer de Badja; une autre fraction, les Dahmame (des Beni-Ali), occupe les plaines fertiles des environs de Benzert, concurremment avec les Mokaddem, fraction des Djochem.

Le reste des Djochem occupe le sud de l'Ifrikya, touchant partout au territoire des Riah.

1. C'est un gouverneur de Syracuse, révolté contre l'empereur d'Orient, qui se réfugia en Afrique et offrit au souverain aghlébite Ziadet Allah la suzeraineté de la Sicile (826).

Mais ce fut seulement en 878 que les Byzantins abandonnèrent l'île et que Syracuse fut prise.

Sous les derniers Aghlébites, le pays fut livré à l'anarchie et devint la proie des aventuriers berbères. Mais, en 948, le khalife El-Mansour donna le gouvernement de la Sicile à un de ses lieutenants, l'Arabe kelbite Hassan ben Ali, qui y fonda une dynastie.

A la fin du Xe siècle, sous le gouvernement de l'Ifrikya par les Zirides, la Sicile, sous l'autorité des émirs kelbites, atteignit un haut degré de prospérité et devint le séjour favori des poètes et des lettrés.

Elle retomba dans l'anarchie au XIe siècle, et les Normands s'en emparèrent sans difficultés.

événements d'Afrique. Les Normands tentèrent d'abord, sur les côtes, une série de débarquements que l'on ne peut considérer que comme des actes de piraterie.

En 1143, ils débarquèrent à Djidjelli, tandis que les habitants prenaient la fuite. Ils détruisirent complètement la ville et se rembarquèrent.

En 1146, ils s'emparèrent de Tripoli.

Les chroniqueurs rapportent en ces termes leur conquête des côtes de l'Ifrikya :

« En 1146, le seigneur de Gabès étant mort, un de ses anciens affranchis tenta de s'emparer du pouvoir, et déshonora le harem de son maître. L'une des femmes de ce harem appartenait à la tribu des Beni-Corra, et ceux-ci résolurent de la venger. L'usurpateur appela alors à son aide Roger, roi de Sicile [1], mais le sultan El-Haçen [2] intervint et emporta la citadelle.

« Le pays était en proie à la famine depuis l'année 1142, et toute l'Afrique en souffrit horriblement en l'année 1147. A cette époque, beaucoup de monde quitta la campagne et les villes pour se réfugier en Sicile ; une foule de malheureux moururent de faim, et l'on en vint à manger de la chair humaine.

« Aussi le seigneur de la Sicile savait-il que l'occasion était favorable pour faire la conquête du pays. Il envoya à Medhia, capitale du sultan ziride, une flotte commandée par son vizir, nommé George. Celui-ci apparut devant la ville, à la tête de 300 vaisseaux. L'armée ziride se trouvait alors fort réduite, par suite de la cherté des vivres, qui rendait son entretien très onéreux. El-Haçen ne tenta pas de résister, et quitta son château en emmenant ses femmes et ses enfants, et suivi d'un grand nombre d'habitants qui firent de même. Ils arrivèrent à Bougie après le plus pénible des voyages.

« On trouva dans le palais toutes choses à leurs places, et les chambres renfermant les trésors du roi

1. Roger II.
2. Souverain ziride de Medhia.

étaient encore pleines de richesses et d'objets rares et précieux. Roger y fit mettre les scellés, et s'empara de plusieurs concubines qu'El-Haçen avait laissées derrière lui. Les habitants rentrèrent ensuite dans la ville (1148)[1]. »

Sousse (Souça) fut prise sans résistance.

Sfax fut emportée d'assaut, et « bientôt les infidèles furent maîtres de tout le pays qui s'étend de Tripoli jusqu'aux environs de Tunis, et depuis la mer jusqu'à Kairouan ».

Toutefois les Normands n'étendent pas leur domination sur l'intérieur du pays et, sur les côtes mêmes, leur séjour sera de courte durée.

Ils seront bientôt chassés des ports par les Almhoades, au moment de la conquête de l'Ifrikya par Abd el-Moumen (1160).

1. D'après le *Voyage du cheikh Et-Tidjani dans la Régence de Tunis.*

CHAPITRE X

LES ALMORAVIDES ET LES ALMOHADES[1]

I. — Les Almoravides.

Les Guedala et les Lemtouna étaient deux fractions des Sanhadja au litham[2] (voile), et habitaient, au xe siècle, la région du Haut-Sénégal.

Ils n'étaient guère musulmans que de nom. Mais un notable de la tribu des Guedala, étant allé à la Mecque, rencontra à Kairouan un savant docteur qui prêchait l'orthodoxie; c'était l'époque où Kairouan, après le départ des princes fatémides chiites, revenait au rite sunnite. Le Sanhadjien adopta les doctrines nouvelles et vint les répandre dans son pays. Il fonda, dit la tradition, avec ses premiers adeptes, un couvent (ribat) dans un îlot « du bas Nil » (ou bas Niger[3]).

Aux premiers adeptes de la secte nouvelle vinrent

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, t. II. — Abou Moh. Salah ben Abd el-Halim, *Roudh el-Kartas*. — El Marrakchi, *Histoire des Almohades*, trad. anglaise de Dozy, 1881; tr. fr. de Fagnan dans la *Revue africaine*, 1892. — Houdas, *Chronique de Méquinez*, journal asiatique, 1885, n° 2. — Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*.

Consulter en outre les ouvrages déjà cités concernant l'histoire de l'Espagne et de la Sicile.

2. Berbères de la famille zenète. D'après Mercier (*op. cit.*, t. II) ce sont les Sanhadja ou Sanhaga qui ont donné son nom au Sénégal.

3. C'est du Sénégal qu'il s'agit : les Berbères, qui n'avaient jamais dépassé, vers le sud, la latitude de Tombouctou, voyaient dans le Sénégal le cours du bas Niger.

se joindre un millier de Lemtouna et, dès lors, ces réformateurs songèrent à répandre leur doctrine par les armes. Ils convertirent d'abord les nègres du Haut-Sénégal, puis remontèrent vers le Nord : « Un grand nombre combattaient à cheval ou avec des chameaux de race, mais la masse se composait de fantassins qui, dans l'ordre de bataille, se plaçaient au premier rang. Les premiers étaient armés de longues piques, et les autres de javelots avec lesquels ils étaient forts adroits[1]. »

Bientôt ils atteignent le Tafilelt et s'emparent de sa capitale, Sidjilmessa. Ils prêchent un puritanisme austère et s'attachent à détruire tout ce qui peut détourner les musulmans de leur salut; ils brisent, par exemple, les instruments de musique. Ils s'emparent du Sous; ils s'attaquent ensuite aux premières tribus zénètes qu'ils rencontrent (les Beni-Ifrene du Tedla), puis aux Masmouda du Deren (Grand-Atlas); continuant leur marche vers le nord, ils descendent des montagnes et rencontrent les tribus zénètes du Tell. Enfin, ils se trouvent en présence des Berghouata du littoral occidental, qui pratiquent un islamisme complètement déformé, et dont les prophètes ont écrit à leur propre usage un Coran en langue berbère[2]. D'abord arrêtés par eux, les Almoravides en triomphent et les dispersent; la tribu des Berghouata disparaît dès lors de l'histoire d'Afrique (1059).

Les Almoravides obéissent alors à Youssof ben Tachefin. Maître d'une grande partie du Maghreb extrême, Youssof s'occupe d'organiser le royaume du Sud et fonde Maroc (Marak, dont nous avons fait Marakech) (1063). Puis, à la tête d'une armée nombreuse et bien organisée, il marche sur Fez et envahit le Rif habité par les Ghomara; il s'attaque enfin aux Maghraoua et aux autres Zénètes du Maghreb central, ainsi qu'aux Miknaça. Repoussé, il s'empare de Fez une

1. Mercier, *op. cit.*, t. II, d'après El-Bekri.
2. Voir plus haut, ch. v.

seconde fois et massacre les habitants : « Rien que dans les mosquées, on tua 3 000 hommes. »

Dès lors, les possessions des Almoravides s'étendent jusqu'à la Moulouïa.

Ils passent en Espagne, détrônent les émirs andalous, et restent seuls maîtres de l'Espagne musulmane (1090).

Enfin, ils tournent leurs regards vers l'Occident, et Youssof, ayant partagé le Maghreb extrême en gouvernements qu'il confie à ses parents et aux chefs almoravides, se prépare à conquérir le Maghreb central.

Le chef des Almoravides réside alors à Fez, dont il fait sa capitale et qu'il transforme et embellit. Il abat le mur qui sépare le quartier des Kairouanais du quartier des Andalous et, « en ayant ainsi fait une seule ville, l'entoure d'un rempart et y fonde plusieurs mosquées ». Il fait frapper des dînars d'or qui portent les inscriptions suivantes : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Mohammed est son Prophète. » Plus bas : « Le Prince des croyants, Youssof ben Tachefin. » Au revers : « Celui qui prêchera une religion autre que l'islamisme ne sera pas écouté; il sera au nombre des réprouvés au jour du jugement (Coran). » Plus bas : « L'émir Abd Allah, prince des croyants abbassides. »

Plus tard, Youssof prend lui-même le titre de « Prince des croyants » (Emir el-Moumenin), et il est bon de remarquer qu'alors il n'y a pas moins de trois « princes des croyants » ou chefs de la religion musulmane : le premier à Bagdad, le second, chef du schisme chiite au Caire, le dernier enfin, pontife d'une religion soi-disant rénovée, à Fez.

∴

Au Maghreb central, les Almoravides se trouvent aux prises avec les princes hammadites (Zirides) de Bougie. Entre les deux royaumes s'étend le pays des Berbères Zénètes, que les Arabes occupent en partie : aussi les uns et les autres vont-ils être mêlés aux luttes des deux états.

Les Beni-Ouamannou prennent parti pour les Almoravides et, aussitôt, tous les Zénètes, heureux d'avoir trouvé un prétexte à bataille, se portent vers l'Orient et dévastent le pays. El-Mansour (le hammadite) adresse un appel aux tribus arabes, marche vers le Maghreb, et s'empare de Tlemcen. Le Maghreb central est en état de guerre perpétuelle.

Un peu plus tard, vers 1119, la puissance des Almoravides a atteint son apogée : les princes de Fez, reconnus par les khalifes abbassides comme souverains de l'Espagne et du Maghreb, viennent d'ajouter encore les Baléares à leurs possessions. Les doctrines puritaines qui ont servi de prétexte aux conquêtes des Sanhadja au litham triomphent au Maghreb.

Mais une révolution nouvelle va s'accomplir au sein de la race berbère; un nouveau peuple va grandir, tandis que se disperseront les anciennes tribus : les Masmouda du Grand-Atlas vont établir leur domination sur tout le pays.

II. — Les Almohades.

Au début du XIIe siècle, une secte nouvelle apparaît au Maghreb, sous la conduite d'un nouveau medhi. La tribu des Masmouda du Grand-Atlas, à laquelle appartient le prophète Ibn Toumert, va prendre rapidement la prépondérance sur les autres peuplades, et remplacer les Zirides et les Almoravides, qui règnent encore en Ifrikya et sur les deux Maghreb.

Ibn Khaldoun[1], en commençant l'histoire des Masmouda, donne une magnifique description du Haut-Atlas : « Depuis une époque bien antérieure à l'islamisme, dit-il, les Masmouda occupent les montagnes du Deren, qui comptent parmi les plus élevées de l'univers. Enracinées dans les profondeurs de la terre, elles portent leurs cimes jusqu'au ciel et remplissent l'espace

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 158-159.

de leur masse énorme; elles dessinent une barrière continue au bord du littoral, et paraissent, sous la latitude de Maroc, entassées les unes sur les autres, formant ainsi des gradins successifs du désert jusqu'au Tell.

« Dans ces régions fortunées, auxquelles la nature a prodigué tous ses dons, la végétation déploie une vigueur extraordinaire.

« Dans les montagnes, jaillissent de nombreuses sources; des arbrisseaux couvrent le sol d'un voile épais; de nombreuses forêts répandent leur ombre sur les vallons; des terrains étendus y offrent de grandes ressources à l'agriculture et à la multiplication des troupeaux; de vastes pâturages y nourrissent une foule d'animaux domestiques et de bêtes fauves.

« Les Masmouda forment des peuplades dont Dieu seul connaît le nombre : ils y ont élevé des forteresses et des châteaux, de grands édifices et des citadelles, et ils préfèrent leur pays à toutes les contrées du monde. Ils ont formé des royaumes et des états, et se sont partagés en grandes familles et en tribus. »

*
* *

Ibn Toumert[1], le futur medhi, qui devait conduire son peuple aux plus hautes destinées, était né dans ces montagnes. C'était un jeune Berbère au caractère ardent. On nous le dépeint comme un petit homme au teint cuivré, aux yeux enfoncés et à la barbe rare; il avait le corps le plus disgracieux du monde, et boitait.

En 1105, il quitta ses montagnes pour aller perfectionner son instruction religieuse et visiter les lieux saints. Il se rendit d'abord à Cordoue, alors foyer de toutes les lumières, puis gagna l'Orient, où il trouva le milieu de fanatisme et d'exaltation aveugle qui lui convenait, et qui devait faire de lui le plus zélé propagateur des doctrines soufites.

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 161 et suiv.

Les astrologues, dont la science était très en faveur chez les Berbères du Grand-Atlas, avaient prédit qu'une nouvelle dynastie se lèverait à l'Occident[1]. Ibn Toumert, enthousiaste des doctrines mystiques qu'il étudiait avec passion, se demanda si le nouvel empire n'était pas réservé à la tribu des Masmouda, et ses condisciples, qui déjà l'appelaient « Açafou » (l'éclaireur), le fortifièrent dans cette opinion.

Il entreprit alors de rentrer à pied en Occident, attaquant les mœurs dissolues, et prétendant ramener la religion à sa pureté primitive. Il arriva à Medhia, où il fut bien accueilli par les princes zirides, et se fit connaître sous le nom de « Légiste du Sous ». Il se rendit ensuite à Bougie, où l'on rapporte qu'il parcourut les rues en brisant les vases destinés à recevoir le vin, ainsi que les instruments de musique; mais, mal accueilli par les princes hammadites, il dut se réfugier dans une petite ville des Sanhadja, à proximité de la capitale.

C'est à ce moment qu'*Abd el-Moumen*, qui devait lui succéder et conduire les Masmouda à la conquête de la Berbérie, se rendit auprès de lui et devint son disciple favori. Abd el-Moumen était un jeune Berbère qui avait quitté sa tribu dès sa première jeunesse pour « aller s'instruire dans la loi, à Tlemcen ». Ibn Khaldoun nous a laissé son portrait : « Son teint était blanc, ses yeux noirs, sa taille haute, ses soucils longs et fins, sa barbe épaisse. »

Ibn Toumert, sollicité par les étudiants de Tlemcen de se rendre dans cette ville, préféra continuer ses prédications, mais conserva auprès de lui le jeune Abd el-Moumen.

On le vit ensuite à Meknès, d'où les habitants le chassèrent à coups de bâton, puis enfin à Maroc. Il se rendit à la mosquée, où le khalife almoravide présidait en

1. On reconnaît ici la prophétie arabe que nous avons signalée déjà à propos des Fatémides.

personne la prière, et se mit à lui adresser les plus vifs reproches au sujet de sa manière de vivre : il est assez piquant de voir le dévot khalife, descendant des puritains almoravides, traité publiquement d'hérétique par le nouveau réformateur. Après cet éclat, Ibn Toumert parcourut la ville en continuant ses prédications violentes, et se répandit en imprécations contre la sœur du khalife qu'il avait rencontrée, traversant la ville sur un âne et le visage découvert « selon l'usage du pays ». Bientôt aux prises avec les docteurs almoravides, et chassé de Maroc, il regagna les montagnes des Masmouda et s'y livra à la prédication des doctrines soufites. Il fit même traduire en berbère, et diviser en versets, les préceptes qu'il enseignait : en somme, ce nouveau medhi écrivait le Coran d'une religion réformée. C'est à ce moment que l'on commença à dénommer les sectateurs de la loi nouvelle « el monahedoun » (adeptes de la doctrine de l'unité de Dieu), dont on fera Almohades.

Les Almoravides commençaient à s'inquiéter, à Maroc, d'autant plus que les astrologues prédisaient l'avènement d'une nouvelle dynastie berbère, sous le commandement d'un chef qu'ils désignaient du nom de « l'homme au dirhem carré » : par la suite, en effet, et peut-être pour donner raison à la prophétie, les Almohades firent frapper des monnaies carrées.

Bientôt, Ibn Toumert n'hésita plus à déclarer qu'il était le douzième imam, le Medhi, dont Mahomet avait prédit la venue; il s'installa dans les montagnes de Tine Mellel (le puits blanc, en berbère), au sud de Maroc, organisa ses forces, et entra en campagne contre les Almoravides (1112).

Ibn Khaldoun nous a laissé des détails piquants sur la manière dont cet austère puritain comprenait la prédication. « Lorsque Ibn Toumert, dit-il, revint d'accomplir le pèlerinage, et qu'il se fit reconnaître pour

1. Voir la religion des Arabes, ch. IV.

le Medhi, les Masmouda accoururent auprès de lui et furent ses premiers disciples.

« Quand, menacé par le khalife almoravide, il quitta Maroc, ils l'accompagnèrent dans la montagne de Tine-Mellel, voisine de la capitale, où il établit sa demeure.

« Cette ville était construite au milieu de montagnes inaccessibles, où l'on voyait beaucoup de champs cultivés, d'arbres et de l'eau courante en grande quantité.

« Les habitants se retranchèrent dans leurs montagnes, et les troupes almoravides durent en faire le siège. Mais, bientôt, les habitants de Tine Mellel eurent à souffrir de la faim, et un certain nombre d'entre eux manifestèrent l'intention de se rapprocher des Almoravides. Ibn Toumert résolut alors de se débarrasser d'eux, et voici comment il s'y prit : il y avait, parmi ses affiliés, un homme qui, la bouche ruisselante de bave, affectait les dehors d'un idiot; Ibn Toumert, s'étant concerté avec lui, affecta l'étonnement en apercevant près de la mosquée, certain jour, avant l'aurore, un homme bien habillé et parfumé, qu'il feignit de ne pas connaître; il lui demanda donc qui il était, et son disciple se nomma : « Cette nuit, ajouta-t-il, un ange « venu du Ciel m'a lavé le cœur et m'a enseigné le Coran, « les traditions et autres livres. » Et, en effet, cet homme récita d'une très belle voix tous les passages du Coran qu'on lui demanda, et cette scène remplit les assistants d'admiration; mais il ajouta, s'adressant au Medhi : « Dieu Très Haut m'a communiqué une lumière « par laquelle je saurai distinguer les hommes prédestinés au paradis des réprouvés, gens voués à l'enfer. « Il vous ordonne de faire mourir ceux-ci et, pour « prouver la réalité de mes paroles, il a fait descendre « plusieurs anges dans le puits qui est à tel endroit, « afin qu'ils portent témoignage de ma véracité. »

« Aussitôt, tout le monde se rendit au puits, en versant des larmes de componction. Ibn Toumert, s'étant placé auprès de la margelle, fit une prière et prononça

ces paroles : « Anges de Dieu, cet homme dit-il la « vérité? » Alors, des individus qu'il avait fait secrètement cacher dans le puits répondirent : « Oui, il est « véridique. » Sur quoi Ibn Toumert dit au peuple : « Ce « puits est pur et saint, car les anges y sont descendus; « aussi ferions-nous bien de le combler, pour empêcher « qu'il soit souillé par des ordures. » Tous s'empressèrent aussitôt d'y jeter des pierres et de la terre, et bientôt ils l'eurent complètement rempli. Alors Ibn Toumert fit appeler tous les gens de la montagne auprès du puits, et l'inspiré de Dieu plaça à sa gauche ceux qu'il déclara être des réprouvés : les élus, placés à sa droite, se jetèrent sur eux et les lancèrent dans un précipice.

« C'est ainsi qu'Ibn Toumert affermit sa puissance; en ce jour, il se débarrassa de 7 000 personnes. »

Les Almoravides, soutenus par les Lemtouna, se portèrent bientôt contre le Medhi, et, après des alternatives de succès et de revers, Ibn Toumert mourut; son disciple Abd el-Moumen prit le commandement des forces almohades.

En pays musulman, un agitateur quelconque trouve facilement des partisans, et cette constatation ne fut jamais plus vraie qu'à cette époque, où des tribus nouvelles venaient constamment remplacer les anciennes, et où, de plus, les Arabes chassaient vers l'ouest les peuples du Maghreb central. Abd el-Moumen vit bientôt les Ouemannou l'appeler à leur tête : ils étaient alors débordés par les tribus Ouacine (Zénètes de la deuxième race), qui, repoussées du Zab par les Arabes, remontaient vers Tlemcen.

Dès lors, sa puissance s'accrut de jour en jour. Il soumit le Maghreb extrême, et mit enfin le siège devant Maroc. La belle capitale des Almoravides fut prise après un siège terrible : tous les habitants furent passés au

1. Ces Ouacine sont les Abd-el-Ouad, les Toudjine et les Beni-Merine qui, dans les siècles suivants, joueront un rôle considérable en Berberie.

fil de l'épée; pendant sept jours la malheureuse ville fut livrée à la soldatesque, et tous les princes furent décapités. Ce siège nous est raconté en tous détails [1] :

« Après s'être emparé de Fez et des lieux voisins, Abd el-Moumen se mit en route pour Maroc, capitale de l'empire almoravide, et l'une des plus grandes cités du monde. Le khalife Ishac, qui y régnait alors, était à peine sorti de l'enfance. Le chef des Almohades prit position à l'Occident de la ville, et dressa ses tentes sur une colline où il fit aussitôt bâtir des maisons pour s'y loger avec son armée. Il construisit aussi une mosquée et une tour très élevée.

« Pendant onze mois, il se livra plusieurs combats acharnés; les catapultes, portées sur des tours, répandaient la destruction dans la ville, et la famine décimait les habitants. Plus de 100 000 individus de la basse classe avaient déjà succombé, et leurs cadavres pourrissaient sur place, quand un corps de troupes chrétiennes, lassé de combattre, livra une des portes de la ville. Tout ce qui s'y trouvait fut massacré; l'émir Ishac et les chefs almoravides furent traînés devant le vainqueur. Pendant qu'on décapitait ses officiers, Ishac versait des larmes d'effroi, et priait Abd el-Moumen de le laisser vivre. L'un d'eux alors, indigné de cette lâcheté, cracha à la figure du prince, et lui dit : « Est-ce que « tu pleures pour papa et maman? conduis-toi donc « en homme. Quant à celui-là, ce n'est qu'un impie « et un infidèle. » Il fut aussitôt assommé à coups de bâton, et Ishac, malgré son extrême jeunesse, eut la tête tranchée. Pendant sept jours on massacra et on pilla.

« Par la suite, le vainqueur construisit dans la citadelle une grande mosquée d'une beauté remarquable, et abattit les mosquées fondées par Youssof, fils de Tachefine.

« Il est à présumer que Dieu livra la famille des

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 180 et suiv.

princes almoravides à un homme qui devait en tirer vengeance, parce que Youssof avait mal agi et indignement traité son allié le roi de Séville, après l'avoir détrôné[1]. Ainsi vont les choses humaines. Fi donc du monde, et béni soit le Souverain dont le royaume ne finira jamais[2]! »

L'empire almohade du Maghreb était fondé. Abd el-Moumen, appelé par les musulmans d'Ifrikya, tournera désormais ses regards vers l'Orient.

*
* *

Au milieu du XIIe siècle, l'Ifrikya est en pleine anarchie. Les Arabes hilaliens, victorieux, pillent et dévastent le pays ouvert; toute la région montagneuse du centre est leur domaine, et la population berbère, sans défense, est à leur merci.

Le littoral est au pouvoir des Normands de Sicile. Mais la conduite de ces conquérants est telle que les villes de la côte souffrent impatiemment leur domination; Djerba, les îles Kerkennah, Sfax se révoltent tour à tour, et ce sont ces villes qui, enfin, appellent Abd el-Moumen pour chasser les infidèles.

Les Almohades prennent Bougie en 1160 et mettent fin à la dynastie des Hammadites.

Ils marchent ensuite sur Tunis, qui se soumet. Abd el-Moumen confisque la moitié des biens des habitants et exile le gouverneur ziride. Les Israélites et les chrétiens sont obligés de se convertir sous peine de mort. Enfin, l'évêché de Carthage qui, jusque-là, avait été toléré par les musulmans, est supprimé.

Les Almohades se portent ensuite contre Medhia,

1. L'auteur fait allusion à la conquête de l'Espagne par les Almoravides.

2. Un corps de cavaliers chrétiens servait dans l'armée almoravide; à plusieurs reprises, au moyen âge, on signale au Maghreb la présence de ces mercenaires qui, vraisemblablement, venaient d'Espagne, et peut-être avaient été déportés par les premiers conquérants musulmans de ce pays.

l'ancienne capitale des souverains zirides, devenue le boulevard des Normands. La ville est bloquée, et la flotte chrétienne qui vient à son secours est défaite. Pendant que le blocus de la ville se poursuit, l'armée va réduire l'intérieur et le sud de l'Ifrikya : toutes les petites royautés du sud, qui s'appuyaient sur les Arabes, disparaissent alors. Enfin Medhia succombe et les Siciliens reprennent la mer. C'en est fait de la domination des Normands sur les côtes (1160).

Le récit de cette expédition par Ibn el-Athîr nous donne une très exacte idée des mœurs du temps[1] : « Lorsque les villes de la côte d'Ifrikya furent attaquées par les Francs, les gens de Medhia allèrent implorer l'aide d'Abd el-Moumen, qui régnait à Maroc. Profondément touché de cet appel, l'émir des Almohades fit aussitôt préparer des outres à eau, construire des citernes, et apprêter tout ce dont une armée en marche peut avoir besoin. Aux gouverneurs de ses provinces orientales, possessions qui s'étendaient jusque auprès de Tunis, il écrivit d'emmagasiner toutes les récoltes en laissant le grain dans l'épi, et de creuser des puits sur toutes les routes. Conformément à ces instructions, ils rassemblèrent les produits de la terre pendant trois ans, et en formèrent de grands tas qu'ils recouvrirent ensuite d'argile, puis de gazon.

« En mars 1159, Abd el-Moumen quitta enfin Maroc et prit la route de l'Ifrikya. L'armée comptait 100 000 combattants, dont 70 000 fantassins et 30 000 cavaliers, et à peu près autant de goujats et de valets; et telle avait été la prévoyance de l'émir, pour les approvisionnements, que toute cette foule traversa des champs de blé sans en détruire un seul épi.

« Les soldats comprenaient des Almohades, des Zénètes et des archers kurdes. Ils étaient répartis en quatre corps marchant à une journée, pour ne pas

1. Voyez Ibn Khaldoun, t. II, p. 189; Ct Hannezo, *Madhia. Revue tunisienne*, p. 340.

épuiser les sources. Le signal du départ était donné en frappant trois coups d'un immense tambour de quinze coudées de large, qu'on entendait à une journée de distance. Chaque tribu avait sa bannière; celle d'avant-garde, qui était seule déployée pendant la marche, était blanche et azur avec des croissants d'or. Venait ensuite le prince, devant qui l'on portait le Coran du khalife Othman, apporté de Cordoue[1]. Enfin venaient les tentes et les provisions, portées à dos de chameaux et de mulets, puis le troupeau.

« Chaque jour, au départ et à l'arrivée, l'armée entière faisait la prière derrière un seul imam, et, comme d'une seule voix, s'écriait : « Allah akbar « (Dieu est très grand).

« Le 14 juillet, l'armée arriva devant Tunis; en même temps la flotte, composée de 70 vaisseaux, parvenait en vue de la ville. Tunis fit sa soumission et l'émir accorda sa protection aux habitants à condition qu'ils donnent la moitié de leurs richesses; les Juifs et les chrétiens eurent le choix entre l'islamisme et la mort : une partie d'entre eux se convertirent, les autres furent exécutés.

« Abd el-Moumen prit ensuite la route de Medhia, dont il commença le siège, et, tandis qu'il tenait la ville bloquée, il soumit tout l'intérieur du pays.

« La flotte sicilienne apparut devant Medhia en septembre et, ayant cargué ses voiles, tenta d'entrer dans le port en se servant de ses rames.

« Toute l'armée était montée à cheval; elle avait pris position sur le bord de la mer, et, à son aspect, les cœurs des Francs furent glacés de terreur. L'action s'engagea, et, pendant tout le temps qu'elle dura, Abd el-Moumen se tint le front prosterné vers la terre, versant des larmes et implorant Dieu de soutenir les musulmans; enfin les ennemis remirent à la voile.

« La place, où se trouvaient plusieurs princes francs,

1. Voir au sujet de ce Coran, ch. XII, p. 173.

fils de rois, et un grand nombre de chevaliers d'une bravoure éprouvée, tint encore pendant six mois; puis, comme les assiégés commençaient à manger leurs chevaux, ils demandèrent à traiter, et Abd el-Moumen leur fournit des navires pour rentrer dans leur pays. »

Abd el-Moumen organisa alors le pays. Il laissa un gouverneur à Tunis qui, pour la première fois, jouait le rôle de capitale, et, dès lors, ne cessa plus de s'agrandir.

« L'émir, dit Ibn el-Athîr, laissa à Medhia une garnison et des approvisionnements. Il confia le commandement de la ville à un de ses officiers, et rétablit sur le trône, pour l'aider dans le gouvernement, le souverain ziride, auquel il concéda des terres et des maisons d'un grand rapport; puis il reprit la route du Maghreb. »

Pour faire cesser, dans la mesure du possible, les querelles des Arabes nomades qui désolaient le pays, Abd el-Moumen en avait incorporé dans son armée un grand nombre, qu'il emmena au Maghreb.

L'Ifrikya ne forma plus qu'une province du vaste empire almohade, qui s'étendait de Tanger jusqu'à Barca.

Après deux interventions en Espagne, le fondateur de la dynastie almohade mourut en pleine gloire (1163), laissant un immense empire, qui devait s'accroître encore.

Il s'était occupé de gouverner le pays non moins que de conquérir des provinces. Il avait substitué l'impôt foncier à l'impôt de consommation (gabelle ou kebala) et avait fait arpenter tout le sol de la Berbérie, de Barca au Sous; la terre était divisée en milles carrés, et, de la surface totale, on retranchait un tiers pour tenir compte des montagnes incultes et des rivières; chaque tribu était taxée sur cette base, et devait s'acquitter en argent.

1. Iusef, ou Youssof, fils d'Abou Tachefin, fondateur de Maroc, et que Léon l'Africain appelle Jeffin.

Il avait fait frapper des monnaies carrées sur lesquelles on pouvait lire : « Allah est notre Dieu, Mohammed notre Prophète, et le Medhi notre imam. »

Abd el-Moumen, enfin, laissa l'impression d'un fin politique et d'un homme de gouvernement de premier ordre.

Léon l'Africain, qui visita Maroc au début du XVIe siècle, alors que la ville était ruinée, nous a laissé une description intéressante des monuments encore debout alors, et notamment de la fameuse Badià.

« Maroc, dit-il, est estimée et tenue pour l'une des grandes villes qui soyent au monde et des plus nobles d'Afrique... Son circuit est d'une merveilleusement grande étendue où, durant le règne de Hali, fils de Iusef Roy, estoyent compris environ cent mille feux, et plus tôt davantage que moins... Il y avoyt vingt et quatre portes et étoyt ceinte de fortes murailles, dont la maçonnerie estoyt à chaux vive et à sable, puis cotoyée d'un fleuve qui estoyt distant de l'espace de six mille. Il y a plusieurs temples, collèges estuves et hôtelleries, selon la coutume d'Afrique, dont les anciens de ces temples ont été édifiez par les Roys de Lontune et les autres par leurs successeurs, c'est assavoir des Elmuachidin. Mais, entre les autres si somptueux, il y en a un qu'on peut acertener (sans aucunement s'élongner de la vérité) estre admirable et beau en toute perfection, qui fut érigé par Hali, fils de Iusef, premier Roy de Maroc, qui le nomma temple d'Haliben Iusef... Il y a aussi, tout au plus près de la forteresse, un autre temple que Habdul Mumen (qui fut le second à s'emparer du royaume) commanda estre razé et depuis, par Mansor, son successeur, fut accru de cinquante coudées de chacun côté, l'enrichissant de plusieurs belles colonnes qu'il fit transporter des Espagnes en cette cité. Et feit encore iceluy une citerne voutée de telle grandeur qu'estoyt le plant du temple, voulant que les couvertures fussent faites de plomb avec gargouiles, selon le plant des corniches, en manière que toute la pluye qui

s'écouloit de dessus la couverture venoyt à se vuider par ces goutières dans le tuyaux, par où elle descendait dans la citerne. Outre ce, il fit drecer une tour dont la maçonnerie estoyt de pierres fort grosses et entaillées, comme celles du Colisée qui est à Romme, et contenant de circuit environ cent brasses de Toscane et est plus haute que la tour des Asemels, à Bolongne la grasse. La vis par où on y monte est plaine et large de neuf paumes, la grosseur de la muraille de dehors de dix, et le fond de la tour de cinq autres, ayant au dedans sept chambres fort commodes et aisées pour aller, ayant assez clarté, acause que le long de la vis, jusques à la sommité de icelle, sont de belles et grandes fenestres, compassées avec une industrie grande, estans plus larges au dedans que par dehors.

« Le temple n'est pas fort bien paré par dedans, fors que les colonnes sont toutes de boys, toutefoys avec une merveilleuse architecture comme nous en avons veu plusieurs aux églises d'Italie. Et est ce temple icy l'un des plus grans qui soyent en tout le monde, mais il est aujourd'huy abandonné... Sous le porche souloyent estre cent boutiques de libraire à chaque côté vis-à-vis l'une de l'autre. »

Léon l'Africain décrit ensuite un ensemble de palais où il faut reconnaître la fameuse Badiâ, qui est restée célèbre dans toute la Berbérie : « Il y a une forteresse de la grandeur d'une ville, estans les murailles bien fortes et épesses, avec belles portes faites de pierre tiburtine et toutes ferrées. Au milieu de cette forteresse se trouve un beau temple sur lequel y a une tour et à la sommité un épieu de fer transperçant troys pommes d'or pesant cent trente mille ducats africains ; la plus basse d'icelles est la plus grosse et la dessus plus petite, dont la valeur, incitant les cœurs avares de plusieurs à leur jouyssance, a fait que se sont trouvez beaucoup de seigneurs qui les ont voulu ôter de là. Mais l'opinion vulgaire est que ces pommes furent posées sous telle constellation qu'elles ne peuvent en estre bougées...

Nous lisons aux histoires que la femme de Mansor[1], pour laisser encore quelque mémoire d'elle mesme à l'avenir, vendit ses propres bagues et autres joyaux qui lui avoyent esté donnés par sondit mary lorsqu'il l'épousa, et en feit faire troys pommes pour rendre cette sommité très riche et décorée.

« Semblablement, il y a, en cette forteresse, un très noble collège... Ce lieu-là est enrichy de belles mosaïques et, où il n'y a des mosaïques, le pan des murailles est revêtu par dedans de certaines pierres cuites en lozenges, entaillées avec feuillages subtils et autres ouvrages diversifiez; mesmement la salle où l'on pouvait lire, et les allées toutes couvertes, estant le niveau de ce qui reste découvert tout pavé à careaux émaillez qui s'appellent Ezzuleia, comme l'on en use encore par les Espagnes. Au milieu du corps de cet édifice, y a une fontaine construite de marbre blanc subtilement ouvré, mais basse, à la mode d'Afrique.

« Davantage y a encore dans la forteresse onze ou douze palais somptueux et excellens qui furent édifiez par Mansor. Au premier, qui se présente de front, estoyt posée la garde des arbalètiers chrétiens, qui souloyent estre cinq cents, toujours cheminans devant le Seigneur, en quelque part qu'il allast. Au palais qui est à côté de cetuy-cy, y avoyt un tel nombre d'archers. En l'autre, qui estoyt un peu plus outre, demeuroyent les chanceliers et secrétaires, et est ce palais en leur langue appelé la maison des états. Le tiers est nommé le palais de la victoire, pour ce qu'en iceluy estoyent les armes et munitions de la cité. Le quart, qui est encore plus avant, estoyt ordonné pour la résidence du grand écuyer du Roy; et tout joignant y a troys étables à voutes, et en chacune peuvent loger deux cents chevaux. Il y en a deux autres pour les mulets, l'une de telle grandeur que cent mulets y peuvent chevir, et l'autre estoyt expressément pour les jumens et mulets que le Roy chevauchoyt. Auprès de

1. Mansour, successeur d'Abd el-Moumen.

ces étables, y avait des greniers faits à voutes et à deux étages... Plus outre encore, se voit un beau palais qui avoit esté construit pour y endoctriner les enfans du Roy et autres de sa famille, et, en cetuy-cy, y avait une belle chambre dont le diamètre est compassé en quadrature, ceinte de certaines galeries et fenetrages à claires vitres de diverses couleurs, avec aucunes tables et armaires autour d'icelle, entaillées, peintes et dorées de fin or et pur azur en plusieurs parties... En un autre plus éloigné et près les murailles de la forteresse qui répondoyent à la campagne, y a un très plaisant jardin où se trouve une loge carrée, toute enlevée de marbre et profonde troys pieds et demy : au milieu est érigée une colonne qui soutient un Lyon fort industrieusement taillé... qui de sa gueule dégorge une eau très claire et déliée, qui vient à s'épandre par l'aire de la loge; et, à chacun angle, est posé un Liépard de marbre blanc, martelé de taches verdes et rondes de nature, tellement qu'il ne s'en trouve de tel en nul autre lieu, fors qu'en un endroit du mont Atlas qui est distant de Maroc cent cinquante mille. Joignant ce jardin, y a un parc ou souloyent estre encloses plusieurs bestes sauvages comme girafes, éléphans, lyons, cerfs et chevreuils; mais les lyons estoyent séparés d'avec les autres animaux.

« Ce peu donques qui demeure en estre dans cette cité peut faire foy, rendant très ample témoignage de la pompe grandeur et magnificence dont elle estoit décorée, regnant iceluy Mansor. »

*
* *

Les Almohades eurent, particulièrement dans la partie orientale de leur empire, deux sortes d'adversaires : les Arabes, et les représentants de l'ancien empire almoravide, qui avaient été dispersés par Abd el-Moumen.

Les Arabes, dès le milieu du XIIe siècle, avaient combattu avec une sauvage énergie l'armée almohade, qui venait les mettre à la raison et rétablir le régime de l'ordre. A maintes reprises, les tribus qui couvraient le

pays jusqu'au Maghreb central se révoltèrent. Défaits enfin près de Sétif, les Arabes passèrent au service des vainqueurs et leur restèrent fidèles jusqu'au moment où éclata l'insurrection des Almoravides.

Ceux-ci s'étaient, après leur défaite, réfugiés aux Baléares. Un de leurs chefs, Ibn Ghanya, vient en 1187 attaquer les côtes de la Petite-Syrte, prend pied dans le sud de l'Ifrikya et proclame la restauration de l'empire almoravide.

Aussitôt, les tribus arabes profitent de l'occasion qui s'offre pour se lever en masse contre les Almohades. Les Djochem et les Riah se joignent aux Almoravides et occupent le pays jusqu'à Gabès. Ibn Ghanya se jette ensuite sur Tripoli, où il trouve de nouveaux auxiliaires dans les brigands orientaux, arabes et kurdes, qui peuplent la région. Leurs bandes se portent contre les Berbères Houara qui, au Fezzan, ont fondé un royaume indépendant; enfin, les Debbala attaquent les Berbères Nefouça, habitants les montagnes de l'extrême sud de l'Ifrikya.

Le khalife almohade Abou Youssof Yacoub, dit « El-Mansour » apparaît alors, accompagné des Arabes du Maghreb central, Zoghba et Athbedj, qui, depuis leur soumission, au milieu du XIIe siècle, le servent fidèlement. Le pays est reconquis jusqu'à Gabès et Tozeur, et le khalife prend le parti de déporter au Maghreb extrême ces Arabes turbulents et toujours insoumis[1]. Au Maghreb, d'ailleurs, ces Arabes vont devenir une cause de troubles incessants, et l'Ifrikya ne connaîtra pas davantage la paix, car les tribus Soleim vont remplacer les Hilaliens dans les montagnes du centre.

Mais les Almoravides continuent à s'agiter sur les côtes de la Petite-Syrte. En 1190, Ibn Ghanya se brouille avec son allié kurde, un certain Karakoch, qui en profite

1. Il emmène avec lui les Djochem, qui s'établissent entre Salé et Maroc, et une importante fraction des Riah qu'il cantonne au sud de Tetouan; de la famille des Riah, il ne reste en Ifrikya que la tribu des Daouaouïda.

pour piller Gabès ; il attire dans son camp quatre-vingts chefs des Kaoub (fraction des Soleim), et les fait mettre à mort pour les dépouiller. Cet épisode de brigands se dépouillant entre eux est tout à fait caractéristique des mœurs de Berbérie, et ressemble fort à ce dont le Maroc est encore le théâtre de nos jours.

Les Kaoub, dont nous parlerons plus loin [1], émigrent alors au pays de Barca ; mais ils reparaîtront en Ifrikya, pour y jouer un rôle important, au XIVe siècle : ces marches et contremarches ne sont pas rares dans l'histoire des tribus arabes.

En 1202, Ibn Ghanya réapparaît, soumet toute l'Ifrikya, défait le gouverneur de Bougie et exige des villes des contributions « en pièces d'or ».

Puis, le khalife almohade En-Nacer revient et rétablit son autorité.

En 1209, enfin, dernière tentative des Almoravides et et surtout des Arabes Soleim ; mais le khalife almohade a laissé comme gouverneur, à Tunis, le cheikh Abou Mohammed, fils d'Abou Hafs, qui leur inflige une sévère leçon. Les Almoravides disparaissent alors vers l'ouest, et Abou Mohammed reste maître de l'Ifrikya.

En même temps, l'empire almohade, après une série d'interventions heureuses, subit en Espagne une première défaite. Les derniers khalifes vont régner au Maghreb jusqu'en 1269, tandis que la dynastie d'Abou Hafs fera de Tunis la capitale d'un puissant royaume.

1. Voir ch. XIII.

CHAPITRE XI

L'EMPIRE MÉRINIDE DE FEZ[1]
(XIIIe-XVIe SIÈCLES)

La fondation des empires des Beni-Merine et des Abd-el-Ouad[2] est un des plus remarquables exemples du développement de ces tribus berbères qui, remontant du sud, viennent successivement conquérir le pays fertile et imposer leur domination aux races qui les ont précédées; celles-ci, épuisées par des guerres incessantes, ou commandées par les descendants dégénérés de leurs premiers chefs, se dispersent et disparaissent; les habitants des villes sont massacrés, dans les campagnes soumises les populations se fondent avec les envahisseurs et, tandis qu'un nouvel empire se fonde, le nom du peuple déchu disparaît de l'histoire.

On a vu[3] comment les Zénètes Ouacine (Beni-Merine, Abd-el-Ouad, etc.) aux XIe et XIIe siècles descendirent la vallée de la Moulouïa, qui forme la voie ordinaire des invasions venant du sud.

Au début du XIIIe siècle, ils parcouraient en nomades le désert qui sépare Figuig de la Moulouïa et du Zab.

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — Abou Moh. Salah ben abd el-Halim, *Roudh el-Kartas*. — Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. II. — De Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce*. — Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*. — Voir en outre les ouvrage concernant l'histoire de l'Espagne indiqués p. 40.
2. Zénètes de la deuxième race, du groupe des Ouacine.
3. Voir ch. IX, p. 116.

Ils avaient, dès longtemps, pris l'habitude de remonter dans le Tell chaque été, et s'étaient liés avec les tribus zénatiennes de la première race, établies vers la basse Moulouïa, et avec les Miknaça des montagnes de Teza. Tous les ans, ils parcouraient ces régions pendant le printemps et l'été, puis descendaient prendre leurs quartiers d'hiver, emportant avec eux une provision de grains suffisante pour subsister pendant l'hiver, — ce qui prouve que la région du Figuig n'a jamais rien produit à aucune époque, et que les tribus qui y nomadisent ont toujours été forcées de venir s'approvisionner dans le nord.

Les Abd-el-Ouad furent les premiers à s'établir dans le Tell. « Les Beni-Merine, dit Ibn Khaldoun, restèrent seuls dans le désert; mais Dieu leur tenait en réserve, dans le Maghreb, la jouissance d'une autorité et d'un empire qui devaient leur permettre de conquérir des royaumes, de subjuguer des provinces, d'étendre leur puissance de l'Occident jusqu'à l'Orient, et de s'emparer de tous les trônes qui s'élevaient du Sous-el-Acsa jusqu'à l'Ifrikya. »

Vers 1213, régnait à Fez un jeune prince almohade qui négligea de conserver une armée forte et laissa dégarnir les frontières. Les Beni-Merine ne furent pas longs à s'apercevoir que le pays leur était ouvert, et aussitôt, quittant leurs déserts, ils franchirent les défilés de l'Atlas et se répandirent dans le Tell. « Cavaliers et fantassins se précipitèrent sur le pays cultivé, saccageant les campagnes et couvrant les plaines de ruines; les habitants, refoulés dans les montagnes, s'épuisaient en plaintes et en lamentations. » Le prince almohade de Maroc, et le gouverneur de Fez se portèrent alors contre eux; mais, descendant du Rif « après avoir déposé leurs bagages », les Beni-Merine taillèrent en pièces l'armée du Sultan. Les Almohades « entièrement dépouillés par leurs vainqueurs, rentrèrent à Teza et à Fez sans autre chose pour couvrir leur nudité que les feuilles d'une plante que l'on nomme *mecherla* dans

le Maghreb, et qui avait poussé en grande abondance cette année-là[1] ».

Les Beni-Merine devaient trouver devant eux d'autres ennemis, les Arabes. En effet, les Riah, d'abord établis en Ifrikya, venaient d'être transportés par le khalife almohade dans la province d'Azghar[2]; c'étaient encore de redoutables soldats qui avaient conservé « la rudesse et la fierté de la vie nomade ». Néanmoins, ils ne purent résister aux Berbères.

Ceux-ci, dès lors, ne pouvaient plus être arrêtés, et menaçaient directement la capitale des Almohades. La défaite du sultan de Maroc avait eu des conséquences immédiates : « Dans toutes les parties du Maghreb, dit l'historien, on vit alors éclater l'esprit de révolte; les peuples refusèrent d'acquitter les impôts, des troupes de brigands infestèrent les grands chemins; les agents du sultan s'enfermèrent dans les villes et les gens des campagnes restèrent sans protection. Les Beni-Merine parcoururent alors le pays ouvert en levant des contributions. »

Bientôt presque toutes les tribus firent leur soumission. Le sultan mérinide leur imposa le kharadj (impôt foncier) en sus de l'impôt ordinaire, et installa chez eux des percepteurs. Les grandes villes, Fez, Teza, Miknaça, consentirent à payer tribut pour que les communications restent libres.

Les conquérants pénétrèrent ensuite dans les montagnes de Zerhoun, et sommèrent les habitants de Meknès d'avoir à reconnaître comme eux la souveraineté d'Abou Zekeria, sultan de l'Ifrikya, dont ils se réclamaient, par pur esprit d'opposition aux Almohades, bien entendu. Meknès capitula.

Dès lors, maîtres de tout le « Royaume du Nord », les Beni-Merine vont se tourner vers le Royaume du Sud

1. On pense, faute de renseignements précis, qu'il s'agit d'une espèce d'acanthe.

2. Voir plus haut, p. 147.

et frapper les Almohades dans leur capitale même « Leur émir Abou Yahya, dit le chroniqueur, ressentit les mouvements de l'ambition; et, voyant sa tribu animée par l'esprit de la domination, il s'entoura des insignes de la royauté. »

*
* *

D'autres ennemis, plus redoutables peut-être, menaçaient alors l'empire de Maroc; c'étaient les Abd-el-Ouad, autre branche des Zénètes Ouacine, maîtres de Tlemcen et du Maghreb central. C'est contre ces nouveaux envahisseurs, qui se présentaient aux frontières de l'est, que le sultan almohade marcha d'abord, à la tête de toutes les forces masmoudiennes. Les Beni-Merine, qui avaient les mêmes raisons que lui de redouter les Abd-el-Ouad, lui fournirent un contingent de 500 guerriers. Le sultan reprit sans combat Meknès : les habitants, pour exciter sa commisération, avaient envoyé au-devant de lui leurs enfants, « portant chacun un Coran sur leur tête; à côté d'eux marchaient les femmes, souillées de poussière, la figure découverte, les yeux baissés, témoignant ainsi de la profondeur de leur affliction ».

Mais la rencontre avec les Abd-el-Ouad fut une défaite pour les Almohades, et le sultan Saïd fut tué. Aussitôt, les Beni-Merine se retournèrent contre leurs anciens alliés, suivant l'habitude séculaire des tribus berbères [1]. Ils se postèrent sur le chemin que devait suivre l'armée en retraite, et la dépouillèrent au passage; l'équipage du sultan, les bagages et les armes des soldats tombèrent entre leurs mains. Quant aux archers kurdes, qui étaient à la solde des Almohades, ils prirent du service, les uns chez les Abd-el-Ouad, les autres chez les Beni-Merine.

Abou Yahya, chef des Beni-Merine soumet alors le

1. On verra le même fait exactement se reproduire dans la même région, au moment de la bataille de l'Isly entre les Marocains et les Français, en 1844.

pays des Outat et la vallée de la Moulouïa, puis marche sur Fez qui se rend. Teza est prise après un siège de quatre mois; Salé, Rabat et Feth envoient leur soumission. Abou Yahya est maître des principales villes du Maghreb et de toutes les campagnes, de la Moulouïa jusqu'à l'Oum er-Rbia. Il tourne enfin ses regards vers le sud; Sidjilmessa, capitale du Tafilelt, lui est livrée par trahison, et le Deraa est soumis.

Au milieu du XIIIe siècle, un nouvel empire, qui se réclame des Hafsides de l'Ifrikya, est donc fondé au Maghreb-el-Acsa, avec Fez pour capitale. Le Maghreb central obéit aux Abd-el-Ouad, établis à Tlemcen, et les sultans hafsides règnent sur l'Ifrikya. Le pays de Maroc reste seul aux derniers Almohades, réduits à l'impuissance.

*
* *

Le sultan *Abou Youssof Yacoub*, deuxième successeur d'Abou Yahya, devait consommer la perte des souverains de Maroc. Yacoub tenait à Fez une cour dont l'éclat ne le cédait en rien à celles de Tlemcen et de Maroc, et les réfugiés espagnols venaient en grand nombre y apporter la civilisation de la péninsule.

Ce prince fut occupé d'abord à faire rentrer dans l'obéissance les divers membres de sa famille, qui gouvernaient en son nom les villes conquises. En Berbérie, grâce à la division des tribus, les mœurs des membres des familles régnantes paraissent bien avoir toujours été les mêmes : tels nous voyons aujourd'hui les chérifs, tels étaient les princes mérinides. L'histoire de la prise de Salé, en 1260, résume toute la politique musulmane. Cette ville était gouvernée par Yacoub, neveu d'Abou Youssof; voulant se mettre en mesure de soutenir la lutte contre son oncle, Yacoub traita avec des négociants européens pour la fourniture d' « une certaine quantité d'armes » et, dit le chroniqueur, « le port se remplit de leurs navires, à tel point que le

nombre des matelots dépassait le nombre des habitants. L'occasion était trop belle pour être négligée par les infidèles : à la fin du Ramadan, alors que tout le monde était à célébrer la fête de la rupture du jeûne, ils s'emparèrent de la ville, enlevèrent les femmes et mirent tout au pillage ». Abou Youssof était à Teza. Il partit « au grand galop de son cheval, de sorte qu'au bout de vingt-quatre heures il arriva sous les murs de Salé » (la distance à vol d'oiseau est de 55 lieues). Après un siège de quatorze jours, il put reprendre la ville et « massacra tous les infidèles qu'il put atteindre ». Il fit alors « fermer au moyen d'un ouvrage en maçonnerie la brèche faite dans les murs, et, pour mériter plus encore la faveur divine, y travailla de ses propres mains ».

Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, Abou Youssof songea à marcher contre Maroc, et « convoqua toutes les forces de la nation » (1262)[1].

Mais ici se place une intervention des Abd-el-Ouad : ceux-ci, maîtres du Maghreb central, ne pouvaient voir sans inquiétude leurs voisins de l'ouest étendre démesurément leur influence. Yaghmoracen, le célèbre chef des Abd-el-Ouad, se porta donc contre les Beni-Merine, « mais, dit l'historien, il attaquait un lion terrible, et éveillait un esprit dont les résolutions étaient inébranlables ». Les Abd-el-Ouad furent repoussés, à la bataille de Telagh, sur laquelle les auteurs arabes abondent en détails curieux : pendant que les guerriers des deux armées se rangeaient en ordre de bataille, leurs femmes « couraient de rang en rang, la figure découverte, et, par leurs cris, leurs gestes et leur aspect les animaient au combat ».

Abou Youssof, délivré des Abd-el-Ouad, se tourna de

1. Dans une première bataille, les chroniqueurs signalent la mort d'un fils de l'émir, nommé Atadjoub : ce nom propre serait une forme berbérisée de l'arabe Adjib (merveilleux). Ce seul exemple donne une idée de la façon dont les deux langues, mises en contact, ont pu se modifier, dans les régions où les races se sont elles-mêmes gémélanes.

nouveau contre Maroc (1268). Il franchit l'Oum er-Rbia et lança sa cavalerie sur les campagnes marocaines, ravageant tout et détruisant les moissons. Les Arabes Kholt (fraction des Djochem), qui habitaient alors le Tedla, furent battus et dépouillés.

Consternés, les Almohades se portèrent au-devant du sultan mérinide, mais ils succombèrent définitivement. Les derniers princes se réfugièrent dans la montagne du Tine-Mellel, berceau de leur puissance, où plus tard ils furent mis à mort.

Maroc se soumit, et Abou Youssof y fit son entrée « au milieu d'une foule immense », après avoir accordé une amnistie générale.

Par la suite, son fils acheva la conquête du Maghreb, en réduisant les Arabes du Deraa.

*
* *

Le début du XIVe siècle fut marqué par des luttes incessantes entre les Mérinides et les souverains zeyanites (abdelouadites) de Tlemcen. En 1299, les Mérinides, maîtres du Maghreb central, mirent le siège devant Tlemcen. Cet épisode est resté célèbre sous le nom de « Grand Siège » de Tlemcen, et Ibn Khaldoun en fait un récit minutieux. Tlemcen ne fut sauvée que par la mort du sultan qui l'assiégeait.

En 1331, *Abou l' Haçen*[1] monta sur le trône et, bientôt, étendit la domination mérinide à toute la Berbérie. « Quand il fut investi du pouvoir, dit Ibn Khaldoun, Abou l' Haçen partit d'abord pour Sidjilmessa, car les fatigues étaient pour lui des plaisirs, et le sultan, son frère, fut confirmé dans le gouvernement de la ville et des provinces du Sud.

« Par la suite, ce prince s'étant révolté et ayant envoyé un corps de troupes dans la province de Maroc, il dut

1. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 211.

marcher contre lui et l'emprisonner; il le fit plus tard étrangler à Fez. »

Abou l' Haçen se rendit ensuite en Espagne, pour secourir le roi de Grenade contre les Castillans.

Puis, il se tourna vers le Maghreb central et mit le siège devant Tlemcen (1337). Cette fois, la ville devait succomber, et la domination zeyanite allait disparaître pour un temps. « Tlemcen fut prise après deux ans de siège et livrée au pillage. Mais le Sultan, ayant fait son entrée solennelle dans la capitale, reçut à la grande mosquée le corps des Oulemas, qui le supplièrent de faire cesser le pillage; étant monté à cheval, Abou l' Haçen parcourut les rues de la ville pour rétablir l'ordre, et ainsi se trouvèrent en partie préservés les beaux monuments dont les princes zeyanites avaient doté leur capitale. »

Ibn Khaldoun[1] s'étend ensuite avec complaisance sur le faste du sultan. « Toujours fidèle aux usages de ses aïeux, le sultan Abou l' Haçen profitait de toutes les occasions pour cultiver l'amitié des rois de l'Orient, et, animé de la piété la plus sincère, il témoignait d'une profonde vénération pour les lieux saints. Aussi, quand il eut effectué la conquête de Tlemcen, réduit le Maghreb central et soumis à son autorité une multitude de peuples, se laissa-t-il emporter sur les ailes d'un noble orgueil et, dans une lettre qu'il fit porter au roi d'Égypte et de Syrie, il lui annonça que désormais étaient détruits les obstacles qui avaient empêché les pèlerins du Maghreb de se rendre à la Mecque.

« Ensuite, le Sultan forma le projet d'écrire de ses propres mains un bel exemplaire du livre saint, et d'en faire cadeau au temple de la Mecque, afin de mériter par cette offrande la faveur divine. Sa tâche accomplie, il fit appeler des relieurs pour dorer et orner le volume, et des lecteurs coraniques pour en corriger et ponctuer le texte. La couverture de ce livre était formée de mor-

1. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 239.

ceaux d'ivoire, d'ébène et de bois de santal, et garnie de lames d'or, de perles et de rubis. Les étuis étaient en cuir solidement travaillé et garni de filets d'or. On enferma le tout dans des enveloppes de soie et de satin, recouvertes de plusieurs autres en toile de lin. Le Sultan retira alors de son trésor une forte somme d'argent destinée à l'achat de plusieurs terres en Orient, dont le revenu devait être consacré à la rétribution des lecteurs qui se serviraient de ce livre.

« Son favori, l'émir de Zoghba et d'autres officiers partirent pour l'Égypte avec un présent tellement magnifique que, longtemps après, on en parlait avec admiration. Il se composait de :

« 500 chevaux de race dont les selles étaient brodées en or et en argent, et dont les brides avaient des mors, les unes en or pur, les autres plaqués ou dorés ;

« 500 ballots d'objets fabriqués au Maghreb, tels que meubles, armes, beaux tissus de laine, habits, robes, burnous, turbans, izars (ou haïcs) à raies, étoffes de soie de couleurs et brochées en or, étoffes de soie brodées, etc. ; plusieurs boucliers tirés des régions du désert, qu'on appelle lamtiens du nom de l'animal dont la peau sert à leur fabrication [1], et enduits de ce fameux vernis qui les rend si solides ;

« plusieurs de ces objets d'ameublement que l'on fabrique au Maghreb et qui sont très recherchés en Orient ;

« enfin une mesure de perles et de rubis.

« L'ambassade entra au Caire au milieu d'une foule immense, et l'on parle encore de la magnificence qu'elle déploya.

« Le Sultan d'Égypte lui prépara, de son côté, un riche cadeau : des tentes d'une dimension et d'un travail qui devaient exciter au Maghreb l'admiration générale, ainsi que des étoffes d'Alexandrie brochées en or et tissées d'une manière incomparable...

1. Le lamt est un bubale.

« C'était merveille de voir combien le Sultan aimait à déployer le faste et l'éclat de sa dignité. Animé par un juste orgueil, il aspirait à rivaliser avec les souverains des plus puissants, et avait adopté d'eux l'usage d'offrir des présents aux monarques, ses égaux, et d'envoyer des ambassades aux rois des pays lointains. A cette époque, le roi de Melli était le plus grand des souverains nègres, et son royaume, le plus rapproché du Maghreb, était séparé de la frontière méridionale des états mérinides par un désert large de 100 journées de marche.

« Un interprète, appartenant aux peuples sandhadjiens établis dans le voisinage du pays des noirs, avait été chargé d'apporter les félicitations du roi de Melli au Sultan. Celui-ci, en retour, expédia des cadeaux par une ambassade qu'escortèrent les Arabes Makil du désert. Le roi de Melli assura ces envoyés qu'il serait toujours un serviteur dévoué de leur maître.

« Abou l' Haçen, ayant trouvé cette nouvelle occasion de satisfaire son orgueil, et d'humilier un autre souverain devant sa puissance, s'acquitta du devoir de la reconnaissance et remercia Dieu de ses bontés. »

Ibn Khaldoun, enfin, raconte l'expédition d'Abou l' Haçen en Ifrikya : « Le Sultan, dès longtemps, avait des vues sur l'Ifrikya [1]. Quand son beau-père [2], le sultan de Tunis, fut mort, et quand il apprit qu'au mépris des dispositions prises par Abou Yahya Abou Bekr, son fils Omar venait de faire assassiner son frère, il saisit prétexte d'envahir les états des Hafsides. Sur-le-champ, il ouvrit le bureau d'enrôlements et gratifications, et convoqua tous ses peuples à une expédition contre l'Ifrikya.

« En 1347, il se mit en marche, accompagné des nomades, après avoir laissé le gouvernement du Maghreb à son fils.

1. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 246.

2. Abou l' Haçen était le gendre d'Abou Yahya Abou Bekr, sultan hafside de Tunis.

« Chemin faisant, il reçut la soumission des chefs du sud de l'Ifrikya, et de l'émir de Tripoli. Il les confirma dans la possession de leurs états.

« L'émir de Biskra et du Zab vint le saluer à son tour.

« Le chef des Arabes Daouaouïda, peuple nomade qui occupait les campagnes de Bougie et de Constantine, se présenta aussi.

« Bougie se soumit quand les étendards parurent sur le haut des collines qui commandent la ville.

« L'émir de Constantine, petit-fils du sultan Abou Bekr, fit sa soumission.

« L'un des fils d'Abou Bekr, gouverneur de Bône, se présenta à son tour, fut confirmé dans ses fonctions, repartit revêtu d'une robe magnifique.

« Lorsqu'on approcha de l'Ifrikya, une partie de l'armée se porta vers Gabès, pour couper la retraite au sultan de Tunis, Omar; on se saisit de lui et on lui trancha la tête, qui fut envoyée à Abou l' Haçen.

« Tunis tomba alors en son pouvoir. Les notables de la ville les cheikhs du grand conseil et les muftis sortirent à sa rencontre, pour lui présenter les hommages des habitants.

« Le samedi suivant, les troupes du Sultan se formèrent en une double haie, longue de trois ou quatre milles, et les Beni-Merine, tous à cheval, se rangèrent par classes sous leurs drapeaux respectifs; le Sultan sortit de sa tente, monté sur un beau coursier et suivi d'un cortège magnifique; il s'avança au son des tambours, pendant qu'une centaine de drapeaux flottaient autour de lui; au fur et à mesure qu'il passait, les troupes se formaient en file et marchaient derrière lui, de sorte que la terre tremblait sous les pas de cette armée immense. Jamais une pareille journée ne s'était vue. Entré au palais, il posa sur les épaules du gouverneur qu'il donnait à l'Ifrikya la robe qu'il venait de porter, et lui fit cadeau de son cheval avec la selle et la bride. Toute l'assemblée prit ensuite part à un repas sous les yeux du Sultan, puis se sépara.

« Le souverain visita alors les chambres du palais des khalifes hafsides, et, passant dans le Ras et-Tabiâ, parc attenant au palais, admira les jardins et les bassins de ce domaine royal.

« Puis, se rendant au camp, il se fit amener les chefs qu'on avait arrêtés à Gabès, après le départ du khalife, et les envoya tous en prison, après leur avoir fait couper la main droite et le pied gauche, punition qu'il leur infligea en vertu d'une sentence émanée des muftis.

« Le lendemain, il partit pour Kairouan dont il visita les anciens monuments, les restes des édifices construits par les Fatémides et par les Zirides, les tombeaux où reposent les saints et les docteurs de la loi. De là, il se rendit à Medhia et, s'étant arrêté sur le bord de la mer, « il réfléchit sur le sort de ceux qui l'avaient précédé, « hommes encore plus grands et plus puissants sur la « terre » (Coran).

« Il établit des garnisons dans toutes les places fortes de l'Ifrikya, et donna aux Beni-Merine les villes et les campagnes de cet empire, laissant toutefois aux Arabes la jouissance des fiefs qu'on leur avait concédés.

« Ce fut ainsi qu'il effectua cette grande conquête, qu'il reçut la plénitude de la faveur divine en subjuguant des royaumes, et qu'il étendit sa domination sur les états africains depuis Mesrata jusqu'au Sous-el-Acsa, et, de là, jusqu'à Ronda en Espagne.

« L'empire est à Dieu ; il le donne à celui de ses servi- « teurs qu'il veut (Coran). »

Abou l' Hacen atteint alors à l'apogée de sa puissance. Mais ses conquêtes seront éphémères : ce sont les Arabes qui bientôt le chassent de l'Ifrikya[1], et le contraignent à regagner le Maghreb par mer.

Les princes suivants voient se relever, à Tlemcen, le trône zeyanite (1360), et la fin du siècle est occupée par une suite de guerres entre les deux royaumes.

1. Voir ch. XIII.

Le XVe siècle est marqué par les progrès des chrétiens au Maghreb. Le royaume musulman de Grenade tombe, en 1407, et dès lors les progrès des Espagnols et des Portugais sur les côtes sont incessants. Mais nous manquons de documents sur l'histoire intérieure du Maghreb à cette époque, et sur les princes mérinides.

Au début du XVIe siècle, les souverains de Fez, réduits à la possession de leur seule capitale assistent, impuissants, au progrès des Portugais, qui occupent tout le littoral de l'Océan ; la province de Maroc a dû être cédée à un tributaire, de la fraction des Hentata. Le sud enfin est déjà aux mains des Chérifs. Le dernier Mérinide disparaîtra devant eux vers 1550.

*
* *

Léon l'Africain nous a laissé une description très complète de Fez, dans les premières années du XVIe siècle. Fez, qui avait remplacé Maroc comme capitale du Maghreb, était une très grande ville, dont la splendeur dépassait de beaucoup ce que nous imaginons volontiers des capitales de cette Berbérie, réputée sauvage. On ne lira pas sans étonnement la description des latrines publiques, mieux installées certainement que celles de mainte ville d'Europe au XXe siècle.

Léon l'Africain décrit d'abord Fez l'ancienne, qui se compose de deux parties :

« Fez est une très grande cité, ceinte de très belles et hautes murailles... Dans la cité, l'eau découle par plusieurs canaux qui sont écartez par les maisons des citoyens, courtisans du Roy. Semblablement, chaque temple et mosquée a quelque petit ruisseau, avec les coleges, hopitaux et hoteleries. Auprès, se voyent les latrines bâties en forme quadrangulaire et, alentour, y a des cabinets avec leurs petits guichets et en chacun d'iceux se trouve une fontaine, dont l'eau qui en sort tombe en terre dans une petite auge de marbre et, pour un peu qu'elle sorte avec impétuosité, elle vient à

s'écouler dans les latrines, emmenant l'ordure avec les immondices de la cité dans le fleuve. Au milieu de la maison des latrines, y a une fontaine basse et profonde de troys coudées, large de quatre et longue de douze; et autour y a troys canals là où l'eau prend son cours, s'écoulant dans les privez qui sont en nombre de cent cinquante.

« Les maisons de cette cité sont fabriquées en brique et en pierre fort subtilement taillée, dont la plus grande partie est fort belle et enrichie de mosaïque; et les lieux découvers et portiques sont pavez de certaine brique à l'antique, diaprez et variée de couleurs, en forme de vases de majolique. Les habitants ont aussi coutume de peindre les planché des chambres de beaux ouvrages et riches couleurs comme d'or et d'azur; et le couvre l'on avec des ais et latis pour plus facilement pouvoir tendre les draps par tout le comble de la maison, à fin d'y dormir en temps d'esté; et sont tous les édifices ordinairement enlevez jusques à deux étâges et s'en trouve beaucoup qui en contient jusques à troys, ayans puis en hault et en bas des allées en galeries qui leur servent d'aornement : estant fort commodes pour passer d'une chambre à autre, souz la pente du couvert, pour ce que le milieu de la maison est tout découvert et les chambres assises d'un côté et d'autre. Les portes sont larges et hautes; mais ceux qui se sentent dequoy les font faire de boys entaillé, mettant dans les chambres des armaires du plus beau boys qu'ils puissent trouver, de la longueur et largeur de la chambre, là où ils serrent les choses qui leur sont plus chères et agréables, après avoir fait peindre bien gentement icelles armaires; et y en a plusieurs qui les demandent de la hauteur de troys pieds seulement, afin qu'ils puissent asseoir et accomoder un lit au-dessus. Tous les portiques des maisons sont posés sus colonnes de brique, la moitié chargées de majolique; et en y a d'autres soutenus par colonnes de marbre, faisans des arcs d'un à autre, tous enrichi de mosaïque; et les architraves qui portent sus les chapiteaus des

colonnes, qui soutiennent les étages, sont de boys entaillé, avec beaux ouvrages et exquis, peinturez de vives couleurs, et avec une industrie fort grande. On y trouve beaucoup de maisons qui ont quelques citernes d'eau, en diamètre quadrangulaire, de cinq à sis coudées en largeur, et de dix à douze en longueur, profondes de trois ou quatre pieds, toutes découvertes et, en leur conble, revêtues de majoliques, ayans à chacun angle de la longueur des fontaines basses et belles faites à majolique...

« Ces citernes sont tenues bien nettes et bien en ordre, mais elles ne servent qu'en temps d'esté, car alors les femmes et enfans se mettent à baigner et nager dans icelles. Ils ont semblablement coutume de faire une tour sur leurs maisons, où font des chambres fort commodes et aisées, au quelles les femmes se viennent recréer lors qu'elles sont ennuyées du travail de l'éguille, à cause que de la sommité d'icelles, on peut facilement découvrir tout le pourpris de la cité, ayant environ sept cens temples et mosquées, qui sont petis lieux là où l'on a coutume de prier, et s'en y trouve d'iceux temples jusques au nombre de cinquante, de fort belle structure, appuyez sus colonnes de marbre, et un chacun avec sa belle fontaine enlevée, de mesme pierre et d'autre rare, à nous incongneue; et toutes ces colonnes sont, par dessus leurs tribunes, toutes ouvrées de mosaïque et entaillées fort somptueusement. La retube ou comble des temples est faite à la mode de ceux d'Europe, couvers d'ais et le niveau du pavé tout couvert de nates fort belles, cousues et assemblées d'une si grande industrie, que le pavé ne se voit en sorte que ce soyt. Les murailles sont semblablement toutes tendues de nates de la hauteur d'un homme seulement; et en chacun d'iceux temples y a une tour où l'on montent ceux qui ont charge de crier et annoncer les heures... Et entre tous les autres temples, y en a un principal et majeur, lequel est appelé le temple de Carawen, qui tient de circuit environ un mile et demy, ayant trente

et une portes fort grandes et hautes. Le couvert contient, en sa longueur, cent cinquante braces toscanes et n'en tient guères moins de quatre-vintz en largeur. La tour d'où on crie est fort haute. Le couvert, en la longueur, est soutenu par trente-huit arcs et la largeur en a vingt, estant le temple, c'est à savoir du Ponant, du Levant et de Tramontane, environné de certains portiques dont un chacun a de largeur trente coudées et quarante en longueur; et sous iceus y a des magazins là où se gardent l'huile, lampes, nates et autres choses nécessaires en iceluy, dans lequel on tient toutes les nuits neuf cens lampes ardentes : car chacun arc a la sienne, et mesmement le rang de ceux qui traversent le milieu du cœur du temple, qui en a cent cinquante, avec grans chandeliers de bronze, ou pouvoyent demeurer le nombre de mile cinq cens lampes; et ont esté fais des cloches que les Roys de Fez prindrent dans quelques temples des chrestiens...

« Il y a dans la cité deux colleges d'une belle structure et embellis de mosaïque, avec les architraves entaillez. L'un d'iceus est pavé de majolique et l'autre de marbre, ayans beaucoup de chambres; mais l'un plus que l'autre, car celui qui en a le plus en contient jusques au nombre de cent et l'autre moins; et furent tous deux édifiés par plusieurs Roys de la maison de Marin, qui rendirent l'un à une merveilleuse grandeur et beauté; et le feit fabriquer le Roy Habu Henou qui y dreça une belle fontaine de marbre, contenant autant que deux tonneaux : et au dedans passe un petit fleuve par un canal qui a le fons bien poly et les bors de marbre et majolique.

« Puis s'y voyent troys loges, avec les cuves couvertes d'une industrie admirable, où sont drecées des colonnes à huit angles; et une chacune est attachée à la muraille, étans de diverses couleurs, soûtenant certains arcs enrichis de mosaïque, d'or fin et pur azur. Le couvert est fait en beau compartiment de menuiserie très excelente et bien ordonée; puis, hors les portiques, y a des retz en mode de jalousies, par lesquels iceux qui sont

dedans peuvent veoir dehors sans estre aperçeus. Les murailles sont toutes revêtues de majolique de la hauteur d'un homme et plus....... Les portes sont de cuivre, avec ouvrages qui les décorent fort, et celles des chambres sont de boys bien entaillé. Il y a, en la grande sale où se font les oraisons, une chaire à neuf marches toutes d'yvoire et d'hebene, chose certes non moins plaisante et somptueuse que digne d'admiration. »

Léon l'Africain ajoute que le grand collège aurait coûté en tout 480 000 ducats.

« La cité, continue-t-il, est encore garnie de cent étuves fort bien fabriquées et en bon ordre, dont il s'en trouve de grandes et moyennes ; mais toutes sont bàties d'une mesme façon qui est telle : en chacune d'icelles, y a quatre chambres en guise de sales, et au dehors certaines logetes haucées de 5 ou 6 marches, là où sont les lieux députés pour se dépouiller et étuyer ses habillemens ; puis, au milieu, se trouvent des fontaines en sorte de citernes, mais forts grandes...

« Les femmes ont leurs étuves à part. »

Le même auteur mentionne environ 200 hoteleries « qui sont somptueusement fabriquées, dont il s'en trouve d'aucunes fort grandes, qui sont faites à troys étages, dont la plus spacieuse contient 120 chambres ; et en y a encore d'autres qui en ont davantage, estant toutes garnies de leurs fontaines et latrines avec canals. Je nay veu en Italie nuls semblables édifices, sinon le college des Espagnols, qui est dans Bologne la grasse, et le palais du cardinal Saint-George à Romme ».

Il énumère ensuite les boutiques des divers métiers : « 80 boutiques de notaires, 30 boutiques de libraires, 50 boutiques de cordonniers, 40 boutiques de faiseurs de cages à tenir les poulles, 50 boutiques de baletz en palmes sauvages, 50 boutiques de vendeurs de fruits, 50 boutiques de vendeurs de fleurs. Ces fleurs rendent une si grande délectation à la veüe de qui les regarde, pour cause de l'aspect diapré et contentement tant nompareil de l'odeur provenant d'icelles, qu'il semble

à veoir qu'on soit dans quelque beau pré verdoyant et semé de souesves et odorantes fleurs. »

Il décrit la place des marchands, « en forme d'une petite cité, environnée de murailles qui contiennent douze portes en leur circuit, dont chacune d'icelles est traversée d'une chaîne de fer : de sorte que les chevaux ny autres bestes n'y sauroyent entrer. La place est divisée en quinze parties, en l'une sont les cordoanniers, en l'autre les merciers, etc. »

Léon l'Africain décrit ensuite la seconde partie de la ville : « Si cette première partie de la cité, dequoy nous avons parlé ci-devant, doit estre estimée pour la grande abondance des vivres et infinité des arts et métiers....., celle-cy ne mérite pourtant que la louenge de l'autre surmarche en rien les honneurs de sa gloire, moyennant laquelle elle se peut parangonner et mettre à pair d'icelle, conferant les temples somptueux, superbes palais, colleges vénérables et maisons compassées par une grande et labourieuse architecture de l'une, avec l'abondance, honestes mœurs et infinité d'ars et métiers de l'autre, qui, à vray dire, est beaucoup mieux garnie d'artisans que cette-cy... »

Il énumère ensuite les divers artisans et cite « cinq cens et vingt maisons de tissiers, ayans grande montre; et sont drécées en forme de grans palais avec plusieurs étages ».

Ces « tissiers » étaient au nombre de vingt mille.

« Dans la cité, continue Léon l'Africain, se trouvent six cens fontaines vives, qui sont ceintes et closes de portes et murailles, s'écoulant par canals souz terre dans les temples, colleges, maisons et hotelleries; et estime l'on davantage l'eau d'icelles, que celle du fleuve, parce que plus douce et fraîche.

« Du côté de midy, qui est presque la moitié inhabité, y a force jardins produisant divers et très bons fruitz, entre lesquels naissent roses damasquines, gensemy et genevres. Outre ce, il y a de beaux arbres, fontaines et citernes qui sont environnées de gensemy, ou

de roses ou de certaines oranges,..... tellement que ceux qui, en la saison de Primeuere, s'approchent de ces lieux, il leur semble entrer parmi les plus exquises fleurs et souëves odeurs que la nature puisse produire.

. . . .

« Devers Ponant, est la forteresse se pouvant bien égaler en grandeur à une cité. Dans la forteresse, y a un temple bâti du temps qu'elle estait habitée : mais tous les édifices et bâtiments qui estoyent restés, ont été de notre temps démolis et, de tous ces beaux bâtiments, est demeuré seulement un palais... Outre ce, il y a une prison en forme de cave voûtée et appuyée sur plusieurs colonnes, et est de telle largeur que troys mile personnes y pourroient bien entrer. »

Léon l'Africain décrit ensuite les sépultures des rois. « Y a un palais, hors la cité, du côté de Tramontane, situé sur un assez haut coutau, là où se peuvent voir plusieurs et diverses sépultures d'aucuns Roys de la famille de Marin, lesquelles sont décorées de fort beaux ornements et pierres de marbre, avec Épitafes et lettres gravées en icelles, enrichies de vives couleurs : tellement qu'elles laissent les regardans non moins émerveillez par l'object de leur superbe structure, comme grandement satisfait par l'artifice nompareil de l'ouvrage incomparable qui y est représenté. »

Il décrit enfin le costume des habitants : « Les nobles et les plus apparens de la cité sont forts civilz et portent, en temps d'yver, des habits tissus de laines étrangères, comme un saye sur la chemise, avec demyes manches et fort étroites ; puis, au-dessus, quelque robe large, cousue devant et couverte encore de leur barnusse. Ils portent en tête des bonnetz simples comme l'on voit aucuns en Italies en porter, qu'on appelle bonnetz de nuict, mais sans oreilles, et les enveloupent avec bandes de toiles à deux repliz sus le sommet de la teste... Et n'ont coutume de porter ny haut ny bas de chausses, fort seulement en temps d'yver qu'ilz se housent quand ilz veulent chevaucher. Le populaire porte sayes et

barnusse sans les couvrir d'aucune robe et, sus la teste, ne portent sinon bonnetz de petit pris. Les docteurs et gentizhommes, qui viennent sus l'âge, s'habillent de robes à manches larges, à la mode des magnifiques de Venise. »

Il termine par la description de Fez la neuve « ceinte de hautes et très fortes murailles, édifiée en une belle plaine, près du fleuve, distante de Fez l'ancienne environ un mile du côté de Ponant... et qui fut édifiée par Jacob, fils d'Abdultach, premier roi de la maison de Marin, et nommée cité blanche ».

CHAPITRE XII

L'EMPIRE ABD-EL-OUADITE DE TLEMCEN (XIIIe-XVIe SIÈCLES)[1]

Les Abd-el-Ouad sont des Zénètes de la deuxième race, du groupe des Ouacine[2].

Ils s'établirent en même temps que leurs frères, les Beni-Merine, entre la Moulouïa et le Zab, au début du XIIIe siècle. Ils reconnurent d'abord l'autorité des Maghraoua (Zénètes de la première race) qui dominaient alors au Maghreb central, et leur apportèrent l'appoint de leurs guerriers; on les vit notamment combattre avec eux les Arabes hilaliens. Puis ils furent à leur tour chassés du Zab par les tribus arabes, et s'établirent entre la Moulouïa et le Tafilelt.

Par la suite, les Almohades leur imposèrent leur suzeraineté et même se servirent d'eux contre les Beni-Merine qui menaçaient le Maghreb extrême. En échange de ces services, les Abd-el-Ouad reçurent les plaines du Maghreb central, qu'avaient habitées les Beni-Oue-

1. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*. — Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, t. II. — Abou Moh. Salah ben Abd el-Halim, *Roudh el-Kartas*. — Et-Tenessy, *Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen*, trad. de l'abbé Bargès, 1852. — *Complément de l'hist. des Beni-Zeiyan*, id. 1887. — Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des Beni-Zeiyan*, 1876. — Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*.

2. Leur nom est sans doute l'altération berbère de Abd el-Ouahed (serviteur du Dieu unique). Pourtant, un historien maghrébien veut y voir une altération du mot « âabed el ouadi » (l'adorateur de la vallée) : l'aïeul de la tribu aurait été un dévot, vivant dans la solitude, et que l'on désignait de ce nom.

mannou, et le droit de lever les impôts sur un certain nombre de villes et de riches peuplades.

Vers le milieu du XIIIe siècle, ils continuaient à vivre en nomades tout en jouissant des concessions que le gouvernement almohade leur avait accordées. Chaque hiver, ils émigraient au désert et laissaient les tribus, sur lesquelles ils avaient reçu le droit de suzeraineté, ensemencer la terre et faire la récolte pour eux; ils percevaient, à leur retour, l'impôt (kharadj) que leur devaient leurs sujets. C'est là un des premiers exemples du servage en Berbérie, tel qu'il exista à différentes époques : les tribus venues du sud, et qui ne pouvaient s'établir dans le Tell, se contentaient en général d'exercer sur les habitants des plaines cette suzeraineté très profitable; d'ailleurs, essentiellement guerrières, inhabituées à la culture du sol, elles préféraient cette migration annuelle, qui était dans leurs traditions.

En 1227, les Abd-el-Ouad « ayant résisté à Ibn Ghanya l'Almoravide, reçurent du sultan almohade le gouvernement de Tlemcen et du pays environnant.

« Par la suite, ils fondèrent un empire et menèrent les peuples par la bride de la conquête; ils surent maintenir les tribus rivales et particulièrement les Beni-Toudjine, et déplumer l'aile de leur ambition [1]. »

Le fondateur de la dynastie de Tlemcen fut le fameux Yaghmoracen-ben-Zeyan. « Le premier de cette illustre famille, dit Et-Tenessy [2], qui exerça le pouvoir souverain, qui réunit les perles dispersées de la couronne royale et les enfila, en sa propre personne, sur le plus solide des cordons, fut le roi magnanime, le lion intrépide, l'honneur des souverains et la couronne des grands, l'émir des Moslim, Yaghmoracen-ben-Zeyan.

« C'était l'homme le plus brave, le plus redouté, le

1. Et-Tenessy, *Histoire des Beni-Zeiyan*, trad. de l'abbé Bargès.
2. *Ibid.*, ch. I, p. 5.

plus honoré de la tribu des Abd-el-Ouad. Personne mieux que lui ne savait soigner les intérêts d'un peuple, soutenir le poids d'un royaume et diriger l'administration d'un état. Sa conduite, tant avant qu'après son avènement au trône, atteste une habileté extraordinaire. Entouré depuis longtemps de la considération publique, révéré par les autres chefs, il était pour le peuple un refuge dans les jours de malheur. Il fut enfin le vicaire de Dieu, le bien-aimé, l'épée destinée à la défense de la vraie religion.

« Yaghmoracen, revêtu du pouvoir absolu, éleva jusqu'à la plus grande hauteur le phare qui devait ramener vers l'autorité légitime les pas de ceux qui s'en étaient écartés; c'est pourquoi la fortune se félicita de lui avoir donné le jour; l'astre garant de sa félicité se leva dans la sphère du bonheur; l'arbre du pouvoir, depuis longtemps languissant et fané, se trouvant cultivé par ses mains, reprit sa verdure et sa fraîcheur. »

Yaghmoracen [1] était un simple guerrier sans instruction, qui ne parla jamais que la langue berbère; mais il se révéla comme un chef militaire de haute valeur et sut donner aux Abd-el-Ouad une forte organisation militaire. Il est à remarquer, en passant, qu'il avait dans son armée, comme tous les princes du Maghreb à cette époque, des archers kurdes et des chrétiens : il est fait mention d'un corps de 2 000 lanciers chrétiens, probablement espagnols.

L'histoire d'Yaghmoracen n'est qu'une longue suite de guerres. Pour établir son autorité, il eut en effet à combattre tous les peuples qui dominaient alors en Berbérie et, tout d'abord, les Arabes et les autres tribus zénètes des deux Maghreb. Les historiens de son règne comptent 72 expéditions contre les Arabes seuls, et presque autant contre les Toudjine et les Maghraoua.

Enfin, Yaghmoracen se trouva aux prises avec les

1. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 340 et suiv.

puissantes dynasties d'alors, les Hafsides de l'Ifrikya, les Almohades du Maroc, et les Merinides.

Ce furent d'abord les Hafsides qui tentèrent d'arrêter ses progrès : « Quand il eut affermi son autorité sur le Maghreb central, Yaghmoracen refusa de faire la prière au nom des Almohades de Maroc, et se considéra comme le seul souverain du Maghreb. Or l'émir de Tunis, Abou Zekeria, ayant envoyé un présent à ces princes dont il reconnaissait l'autorité, Yaghmoracen jugea que le présent lui revenait de droit, et s'en empara » (1241).

Abou Zekeria se porta aussitôt contre les Abd-el-Ouad, à la tête des Toudjine, des Maghraoua et même des Arabes de l'Ifrikya « qui traînaient femmes et enfants derrière eux ». Tlemcen fut prise et Yaghmoracen dut se réfugier dans la montagne; — mais, quand le vainqueur se prépara à repartir pour Tunis, personne ne se soucia d'accepter le gouvernement du pays, de sorte que c'est à Yaghmoracen lui-même que fut confié son ancien royaume, à charge de reconnaître la suprématie des Hafsides; il conservait même le droit de lever les impôts en son propre nom sur une partie du pays. Sot-en-Niça, la mère d'Yaghmoracen, vint au camp pour ratifier le traité, et « reçut les marques d'un profond respect qui furent accompagnées d'un riche cadeau ». Le montant des impôts des villes soumises, qui s'élevait à 100 000 dînars, fut régulièrement payé aux princes hafsides par les Abd-el-Ouad jusqu'à la conquête de Tlemcen par les Mérinides. Enfin, Abou Zekeria prit soin de conférer exactement les mêmes prérogatives aux chefs des Toudjine et des Maghraoua, ce qui ne manqua pas d'amener — comme il le désirait — d'interminables conflits entre les occupants du Maghreb central.

Mais Yaghmoracen sut très vite rétablir sa puissance militaire, et vit alors intervenir les Almohades. Le sultan Es-Saïd, à la tête des peuplades masmoudiennes et même des Arabes du Maghreb-el-Acsa, se porta vers Tlemcen par la route de Fez et Teza. On a déjà dit, à

propos des Beni-Merine, comment, Es-Saïd ayant été tué dans un guet-apens, l'armée almohade battit en retraite et fut détruite par les Abd-el-Ouad et les Beni-Merine.

« Le camp [1] des Almohades tomba au pouvoir des Abd-el-Ouad. Parmi les trésors qu'il renfermait se trouvait le Coran d'Othman Ibn Offan : c'était un des exemplaires qui furent transcrits sous le règne de ce khalife, en l'an 30 de l'hégire, d'après la rédaction d'Abou Bekr. Les fondateurs de la dynastie oméïade d'Espagne l'avaient apporté dans ce pays, et l'imam de la grande mosquée de Cordoue faisait chaque jour, après la prière du matin, une lecture de la parole de Dieu dans ce vénérable exemplaire. Les Almoravides s'en étaient emparés au moment où ils avaient détrôné les princes qui s'étaient partagé l'Espagne. Puis, les Almohades l'enlevèrent aux Almoravides et l'emportèrent à Maroc. Abd el-Moumen fit alors enlever la couverture qui était simplement en basane, et voulut qu'elle fût remplacée par deux planchettes dans lesquelles on avait incrusté des lames d'or; ces lames étaient ornées de pierres fines, de rubis, d'émeraudes les plus précieuses que le sultan avait pu se procurer. Depuis lors, quand les sultans partaient pour une expédition, ils avaient soin de porter ce Coran avec eux, afin qu'il attirât sur leurs têtes les bénédictions du ciel. L'ordre qu'ils observaient dans leur marche était admirable et mérite d'être décrit. La première chose que l'on voyait paraître était une grande bannière blanche, fixée à une hampe extrêmement longue, que l'on portait devant l'émir. Venait ensuite le vénérable exemplaire du Coran, porté sur le plus beau dromadaire que l'on avait pu trouver, et renfermé dans un coffre de forme carrée qui était recouvert de soie et surmonté d'une palme la plus élégante qui fût. A chacun des coins du coffre était fixée une petite bannière que le moindre vent faisait flotter et, à

1. Ibn Khaldoun, t. III, p. 349.

défaut de vent, la seule marche du dromadaire. Celui-ci était suivi d'un mulet des plus dégagés, qui portait une grande caisse recouverte également d'étoffe de soie, et contenant divers ouvrages. Venait enfin le sultan à la tête de l'armée.

« Or, dans la journée où succomba Saïd, le précieux exemplaire du livre sacré devint la proie des soldats; mais, certains personnages l'ayant reconnu, le rachetèrent, et il resta aux princes abdelouadites.

« Par la suite, les Mérinides s'en emparèrent à Tlemcen, en 1337, quand le sultan Abou l' Haçen conquit le Maghreb central; il fut alors placé au trésor de Fez.

« Yaghmoracen montra les égards les plus parfaits aux femmes du monarque défunt et à la sœur de ce prince, la célèbre Taazzount (la glorieuse); il les fit reconduire sous escorte en une province obéissant encore aux Almohades. Ces témoignages de respect valurent à Yaghmoracen des éloges universels. »

Le chroniqueur ajoute un trait fort curieux.

« Après la mort d'Es-Saïd, dit-il, Yaghmoracen, animé du désir d'ajouter à la pompe de ses fêtes militaires, prit à son service un corps de troupes chrétiennes qui avait fait partie de l'armée almohade. Mais ces chrétiens conspirèrent contre Yaghmoracen, et l'attentat aurait pu avoir les suites les plus funestes, si Dieu, dans sa bonté, n'eût protégé les musulmans. Les troupes et la populace se précipitèrent sur cette bande de traîtres, et les exterminèrent à coups de lances et d'épées, à coups de bâtons et de pierres. Depuis cette journée mémorable, le gouvernement de Tlemcen a évité d'employer des troupes chrétiennes, tant il craint leur perfidie. »

La défaite des Almohades marque le triomphe, au Maghreb, de la nouvelle race Zénète (Ouacine) qui va remplacer les Masmouda. Les Beni-Merine profitent en effet de la faiblesse des Almohades pour s'installer à Fez. Mais, aussitôt, Yaghmoracen se tourne contre ces rivaux et ce ne sont, pendant des années, que marches, contremarches et rencontres sur l'unique route qui, par

Teza, conduit de Fez au Maghreb central : plusieurs batailles de cette époque portent déjà le nom de l'Isly.

Renonçant enfin à triompher l'un de l'autre, chacun des deux peuples s'occupa de réduire ses ennemi particuliers : les Mérinides s'emparèrent de Maroc et mirent ainsi fin à la puissance des Almohades; Yaghmoracen se tourna contre les tribus du Maghreb central et mourut au cours de nouvelles expéditions.

Non seulement Yaghmoracen se révèle comme un homme de guerre de premier ordre, mais il sut faire régner l'ordre dans son empire et, grâce à la sécurité dont jouit le pays, le commerce ne tarda pas à se développer; Tlemcen devint le rendez-vous de tous les marchands des rivages méditerranéens; les écoles de la capitale devinrent célèbres, et les savants et les lettrés accoururent d'Espagne à la cour du prince berbère.

« Yaghmoracen, dit Et-Tenessy[1], était un prince attaché à la religion, vertueux, ami du bien et de ceux qui la pratiquent. C'est lui qui fit construire le minaret de la grande mosquée d'Agadyr, et celui de la mosquée de Tagrart (ou Tlemcen la neuve). Il refusa d'ordonner que son nom fût inscrit sur ces deux monuments, disant : « Il suffit que Dieu ait connaissance de mon œuvre. »

« Il réunit autour de lui les hommes qui se distinguaient par la sainteté de leur vie.

« Sa réputation de protecteur des savants s'étant répandue en Espagne, attira à sa cour un homme de ce pays qui était le coryphée des littérateurs, le premier des Katib de son siècle, Abou Bekr Mohammed Ibn Khattab : il possédait un beau style épistolaire, une écriture charmante et un grand talent de poète. Yaghmoracen l'accueillit avec honneur et distinction, le plaça près du tapis de sa puissance et l'attacha à sa personne en qualité de premier secrétaire. C'est pourquoi les messages adressés aux khalifes almohades de Maroc et de Tunis sont composés avec tant d'élégance

1. *Histoire des Beni-Zeiyan*, trad. de l'abbé Bargès, ch. I, p. 22.

qu'on les apprend encore par cœur. Avec lui disparut l'art de rédiger en prose rimée les dépêches des princes. »

C'est certainement une des grandes figures de la race berbère, que celle de ce guerrier fruste qui, sans autorité dans sa jeunesse parmi les nomades, sut fonder un empire; qui, au cours d'innombrables campagnes, s'attaqua avec succès aux peuples les plus puissants de la Berbérie du moyen âge et qui, sans même savoir parler l'arabe, langue des lettrés d'alors, sut faire de Tlemcen la capitale de l'Afrique du Nord et s'entourer d'une cour brillante. La fondation de l'empire abd-el-ouadite est un des plus beaux exemples de la vitalité de la magnifique race berbère.

Les successeurs d'Yaghmoracen luttent contre les Toudjine et les Maghraoua, et finissent par les écraser.

Dès le début du XVI[e] siècle, nous trouvons les Abd-el-Ouad aux prises avec leurs voisins les Beni-Merine. Occupants du Maghreb central, ils sont en effet placés entre deux puissants états, les empires mérinide de Fez et hafside d'Ifrikya; ils ont à subir les assauts des deux dynasties, et servent d'état tampon. Aussi leur histoire se résume-t-elle en quelques mots : d'abord renversés par les Mérinides, au temps où ceux-ci conquièrent toute la Berbérie, ils sont ensuite dépouillés par les Hafsides; ils se relèvent encore pour succomber devant la conquête espagnole, au début du XVI[e] siècle[1].

1. Nous ne ferons que rappeler les épisodes principaux de leur histoire :

Au début du XIV[e] siècle (1304) les Mérinides assiègent Tlemcen; c'est ce siège qui est resté célèbre sous le nom de « grand siège de Tlemcen ». La ville résiste et la mort du chef des assiégeants vient y mettre fin. — Les Abd-el-Ouad tentent plusieurs expéditions contre Bougie. — De 1325 à 1329, luttes très vives entre les Abd-el-Ouad, unis aux Arabes et Abou Yahya, sultan hafside de Tunis. Les Hafsides s'allient aux Mérinides et expulsent les Zeyanites de la vallée de Bougie. — Abou l' Haçen, sultan mérinide, prend Tlemcen (1337) : c'est l'époque où la domination mérinide s'étend sur toute la Berbérie. — En même temps qu'Abou l' Haçen

TLEMCEN ET LA COUR DES ROIS ZEYANITES.

Histoire d'Abou Tachefine Ier (1318-1337)[1].

. . . .

« Ce prince fit élever des palais et des édifices destinés à servir aux plaisirs de ce monde et aux agréments de la vie.

« Il possédait un arbre d'argent sur lequel on voyait toutes sortes d'oiseaux chantants ; un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets, qui étaient fixés au pied de l'arbre, étaient mis en mouvement, et que l'air arrivait dans l'intérieur des oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller et faisaient entendre chacun son ramage, que l'on reconnaissait bien ; quand le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri

est chassé de Tunisie par les Arabes, les Zeyanites se relèvent à Tlemcen. Le Mérinide Abou Eïane, qui est monté sur le trône de Fez, étend de nouveau sa domination sur Tlemcen. — Les Zeyanites (1358) reprennent la ville. — Nouvelle conquête de Tlemcen par le sultan mérinide (1360). Les Zeyanites y rentrent en maîtres. — Les Mérinides reprennent Tlemcen (1370). — Abou Hammou II relève pour la troisième fois le trône zeyanite. — Il réduit les Arabes Thâaleba et étend son autorité sur Alger. — Tlemcen est de nouveau prise par les Mérinides (1383). — Abou Hammou II y rentre pour la quatrième fois. Il est détrôné cette fois par son fils. Il reprend Tlemcen pour la cinquième fois. Son fils le met à mort enfin : le nouveau sultan règne comme vassal des Mérinides (1388). — Au début du XIVe siècle, ce sont les Hafsides qui étendront leur domination sur le Maghreb central. Les compétitions des princes zeyanites entre eux leur sont une excellente occasion d'intervenir. En 1436, Abou Farès, le Hafside, s'empare de Tlemcen et y installe un prince qui va régner sous sa suzeraineté pendant trente-deux ans. Les divers princes zeyanites forment des principautés indépendantes à Alger et à Tenès. La branche de Tenès s'empare du pouvoir (1475) et règne à Tlemcen. C'est l'époque des progrès des Espagnols. En 1512, Tlemcen se décide à traiter et envoie en Espagne son hommage de vassalité ; la capitale zeyanite est contrainte alors de fournir des vivres aux garnisons espagnoles. Le dernier émir zeyanite mourra en 1554.

1. *Histoire des Beni-Zeiyan*, trad. de l'abbé Bargès, ch. V, p. 46.

et, à ce cri, les autres oiseaux interrompaient tout à coup leur doux gazouillement. »

Le palais d'Abou Hammou Moucé II[1].

« Il était de tradition, dans la dynastie, de célébrer avec éclat l'anniversaire de la naissance de l'Élu de Dieu. Abou Hammou faisait préparer pour cette fête un banquet, auquel étaient invités indistinctement les nobles et les roturiers. L'on voyait dans la salle, où tout le monde était réuni, des milliers de coussins rangés sur plusieurs lignes, des tapis étendus partout, et des flambeaux grands comme des colonnes, dressés de distance en distance. Les grands de la cour étaient placés chacun selon son rang, et des pages, revêtus de tuniques de soie de diverses couleurs, circulaient autour d'eux, tenant des cassolettes où brûlaient des parfums, et des aspersoirs avec lesquels ils jetaient sur les convives des gouttes d'eau de senteur.

« Ce qui excitait surtout l'admiration des spectateurs était la merveilleuse horloge qui décorait le palais du roi de Tlemcen. Cette pièce de mécanique étaient ornée de plusieurs figures d'argent d'un travail très ingénieux. Au-dessus de la caisse, s'élevait un buisson et, sur ce buisson, était perché un oiseau qui couvrait ses deux petits de ses ailes. Un serpent qui sortait de son repaire, situé au pied de l'arbuste, grimpait doucement vers les deux petits, qu'il voulait surprendre et dévorer. Sur la partie antérieure de l'horloge étaient dix portes, autant que l'on compte d'heures dans la nuit, et, à chaque heure, une de ces portes tremblait en frémissant; deux portes, plus hautes et plus larges que les autres, occupaient les faces latérales de l'horloge; au-dessus de toutes ces portes et près de la corniche, on voyait le globe de la lune, qui tournait dans le sens de la ligne équatoriale et représentait exactement la

1. *Histoire des Beni-Zeiyan*, ch. VII, p. 73.

marche que cet astre suivait alors dans la sphère céleste. Au commencement de chaque heure, au moment où la porte qui la marquait faisait entendre son frémissement, deux aigles sortaient tout à coup du fond des deux grands portails, et venaient s'abattre sur un bassin de cuivre, dans lequel ils laissaient tomber un poids également de cuivre, qu'ils tenaient dans leur bec. Ce poids, entrant dans une cavité qui était pratiquée dans le milieu du bassin, roulait dans l'intérieur de l'horloge. Alors, le serpent qui était parvenu en haut du buisson poussait un sifflement aigu et mordait l'un des petits oiseaux, malgré les cris redoublés du père qui cherchait à les défendre. Dans ce moment, la porte qui marquait l'heure présente s'ouvrant toute seule, il paraissait une jeune esclave d'une beauté sans pareille, portant une ceinture de soie rayée; dans sa main droite, elle présentait un cahier ouvert, où le nom de l'heure se lisait dans une petite pièce écrite en vers; elle tenait la main gauche appliquée sur sa bouche, comme quand on salue quelque khalife.

« Dans l'intervalle des heures, un musicien chantait en vers les louanges du Prince des Envoyés, de Celui qui est le Sceau des Prophètes, Notre Seigneur et Patron Mohammed (que Dieu bénisse).

« Vers la fin de la nuit, on apportait des tables servies qui, par leur forme, ressemblaient à des pleines lunes, et, par leur splendeur, à des parterres fleuris. Elles étaient chargées des plats les plus exquis et les plus variés. Le Sultan passait la nuit entière au milieu des convives, qu'il se plaisait à voir et à entendre, et il ne les quittait qu'après la prière du matin, dont il s'acquittait dans le lieu même de la réunion. »

Tous les princes de Tlemcen ont trouvé en Mohammed Et-Tenessy un historien complaisant.

Ils sont qualifiés, chacun successivement, de « prince accompli, nue féconde, lion intrépide, rose brillante, couronne des souverains... » Tous les jours de leurs règnes « brillèrent comme les étoiles au front des cour-

siers et comme les balsanes blanches qui ornent leurs pieds ».

Description de Tlemcen.

Les historiens arabes sont d'admirables poètes; mais leurs récits font illusion. Léon l'Africain évalue la population de la ville à 16 000 feux, au temps des grands zéyanites, et avant les deux sièges qu'elle eut à soutenir contre les Mérinides. Elle se releva de sa ruine et atteignit, suivant le même auteur, 12 000 feux.

« Talensin, dit-il, est une grande et royale cité de 12 mile feus. Tous les marchands et artisans sont séparés en diverses places et rues, comme nous avons dit de la cité de Fez; mais les maisons ne sont pas si belles ny de telle étofe et coutanges. Outre ce, il y a de beaux temples, et bien ordonnés; puis se trouvent cinq coleges d'une belle structure, ornés de musaïques et d'autres ouvrages excellents. Il y a encore plusieurs étuves et de toutes sortes : mais elles n'ont l'eau tant à commandement que celles de Fez. Il s'y trouve davantage un grand nombre d'hoteleries à la mode africaine... puis une grand rue en laquelle demeure un grand nombre de Juifs jadis fort opulens, et portent un turban jaune en tête, à fin qu'on les puisse discerner d'entre les autres...

« Plusieurs fontaines s'écoulent dans la cité... et sont les murailles merveilleusement hautes et fortes, donnans l'entrée par cinq portes très commodes et bien ferrées...

« Du côté du midy, est assis le Palais Royal, ceint de hautes murailles en manière de forteresse, et, par dedans, embelly de plusieurs édifices et bâtiments avec beaux jardins et fontaines, étant tous somptueusement enlevés et d'une magnifique architecture. Il y a deux portes dont l'une regarde vers la campagne et l'autre... est du côté de la cité. » Hors de celle-ci « se voyent de belles possessions et maisons, là où les citoyens ont accoutumé en temps d'été demeurer, pour le bel ébat

qu'on y trouve, pour ce qu'outre la plaisance et belle assiette du lieu, il y a des puys et fontaines vives d'eau douce et fraîche... Sur un fleuve, distant de la cité de l'espace de troys mile, y a plusieurs moulins à blé, et d'autres aussi plus prochain s d'icelle, en un côte de la montagne Elcahla. Du côté du midy, retournant devers la ville, demeurent plusieurs Juifs, advocats, notaires, lesquelles soutiennent et plaident les causes. Il y a plusieurs lecteurs et écoliers de diverses facultés, tant en la Loy comme aux matématiques : et ont des provisions ordinairement des coleges.

« Les habitans sont divisés en quatre parties : écoliers marchans, soldats et artisans. Les marchans sont pecunieux, opulens en possessions, hommes justes, ayant en singulière recommandation la loyauté et honnêteté en leurs affaires, et prenans merveilleusement grand plaisir à tenir la cité garnie, en sorte que, pour y faire conduire la marchandise, se transportent au païs des Noirs. Les artisans sont fort dispos et bien pris de leurs personnes, menans une très plaisante vie et paisible : et n'ont autre chose qui leur revienne mieux qu'a se donner du bon temps. Les soldats du Roy sont tous gens d'élite et soudoyés selon qu'on les sent sufisans et mettables : tellement que le moindre d'entre eux touche troys ducatz pour moys, des leurs, qui font troys et demy des nôtres; et est ordonné ce salaire pour homme et cheval, car en Afrique on entend tout soldat pour cheval léger. Les écoliers sont fort pauvres et demeurent aux coleges avec une très grande misere. Mais, quand ils viennent a être doctorés, on leur donne quelque ofice de Lecteur ou notaire, ou bien ils se font prêtres.

« Les marchans et citoyens sont honorablement vêtus, et le plus souvent mieux en ordre que ceux de Fez mêmes : pour ce que (à dire vray) ils sont plus magnifiques et libéraux.

« Les artisans aussi s'accoutrent assès honnorablement, mais leur habit est court et s'en trouve peu qui

portent turbans en tête : ains seulement quelques bonnets sans reply avec des hauts souliers jusques à my jambe. Les soldats vont plus mal en ordre que tout le reste, et ont sur eux des chemisoles de toile de cotton à manches larges, par dessus lesquelles ils jetent un linceuil dont ils s'afublent et le tiennent de tout temps attaché. Il est vray qu'en yver ils usent de certaines pelisses de drap simple, faites en manière de ces chemisoles. »

L'auteur fait remarquer que, sous les anciens rois, il n'y avait sur la ville de Tlemcen ni gabelle ni impôts, et que pourtant « ce royaume a rendu par plusieurs années subséquentes troys, voire quatre cens mile ducatz, tandis qu'Oran étoyt compris en iceluy : mais la moitié de ces deniers se distribuoyent toujours aux Arabes et aux garnisons du Royaume. En outre ce, le Roy dépensait largement aux choses extraordinaires de sa maison pour être très courtoys et libéral Seigneur ».

CHAPITRE XIII

LES PRINCES BERBÈRES HAFSIDES DE TUNIS (XIIIe-XVIe SIÈCLES)[1]

Au début du XIIIe siècle, l'empire almohade s'étendait sur toute la Berbérie.

Mais les Almoravides, sous la conduite d'Ibn Ghanya, tenaient le sud tunisien. Le khalife almohade En-Nacer, fils d'El-Mansour, après les avoir réduits, laissa en Ifrikya, comme gouverneur, Abou Mohammed, fils d'Abou Hafs. A la suite des défaites éprouvées en Espagne par les armées almohades, un relâchement sensible se manifesta bientôt dans les liens qui unissaient le gouverneur Abou Mohammed au khalife, et, tandis que régnaient au Maghreb les derniers Almohades (1213-1269), les Hafsides s'érigèrent en souverains indépendants.

C'est *Abou Zekeria*, successeur d'Abou Mohammed, qui répudia, en 1236, l'autorité des Almohades.

« Abou Zekeria, dit Ibn Khaldoun[2], résolut de se séparer des Almohades quand il apprit que le sultan

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — El-Kairouani, *Hist. de l'Afrique*. — Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, t. II. — Ez-Zerkchi, *Histoire des Beni Hafs*, trad. A. Rousseau. *Journal asiatique*, 1859. — Féraud, *Histoire de Bougie*. — De Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce*. — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. III, 1875. — Commandant Hannezo, *Madhia*.

Consulter également les ouvrages déjà cités concernant l'histoire de l'Espagne et de la Sicile.

2. Ibn Khaldoun, t. II, p. 297.

du Maroc innovait en toute matière. Ce prince avait en effet permis que la prière fût faite en langue berbère; il avait donné une forme carrée aux monnaies, et réformé mille autres choses. Abou Zekeria prit alors à Tunis le titre d'émir. »

Maître de toute l'Ifrikya jusques et y compris Bougie, il étendit d'abord sa domination jusqu'à Alger. Il se brouilla ensuite avec la dynastie de Tlemcen, et marcha contre cette ville avec une forte armée régulière grossie des contingents arabes des Riah et des Soleim. Tlemcen, où régnait Yaghmoracen, fut enlevée (1242)[1], et l'autorité d'Abou Zekeria fut reconnue dès lors dans toute la Berbérie, jusqu'à Ceuta et Tanger au nord, et jusqu'à l'oasis de Sidjilmessa au sud. Enfin, les habitants de Valence et de l'Espagne orientale lui offrirent la souveraineté[2].

Au milieu du XIIIe siècle, le khalife hafside était donc le prince le plus puissant de l'Afrique.

« Sa puissance, dit le chroniqueur, étant partout reconnue, et plusieurs royaumes lui tendant le cou avec soumission, son cœur fut joyeux, et il combla de dons les poètes qui étaient venus célébrer le triomphe de ses armes. »

Sa réputation s'étendit même au loin : l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, conclut avec lui un véritable traité de commerce, stipulant également la restitution des prisonniers faits par les corsaires.

Abou Zekeria avait eu à lutter en 1238-9 contre les Berbères Houara révoltés.

Il mourut à Bône, laissant l'Ifrikya pacifiée, les caisses publiques bien remplies et, à Tunis, une bibliothèque qui contenait 36 000 volumes.

1. Voir plus haut, ch. XII.
2. Voir plus loin, même ch., p. 189.

*
* *

Abou Abd Allah, connu sous le nom d'*El-Mostancer*, succéda à son père.

« Abou Zekeria, dit Ibn Khaldoun, laissait trois fils; Abou Abd Allah El-Mostancer, âgé seulement de vingt ans, fut reconnu de suite par les grands officiers de l'empire et les troupes du camp, et prit le nom d'El-Mostancer Billah (qui recherche le victoire avec l'aide de Dieu). Il composa ensuite son paraphe des mots :

« El hamdo lillah ouch chekro lillah (Louange et « reconnaissance à Dieu). »

« Il s'entoura d'une milice particulière, formée d'esclaves chrétiens et de musulmans espagnols de bonne famille. Cette garde lui servit plus tard à châtier l'un de ses neveux qui conspirait contre lui : ce jeune homme était le fils de celui des frères du Sultan qu'on avait surnommé El-Lihiani, à cause de la longueur de sa barbe. Lorsque ses troupes eurent été défaites, on lui coupa la tête, ainsi qu'à son père, et on la porta au Sultan. Et comme les soldats, sur leur chemin, rencontrèrent l'autre frère du Sultan et ses fils, ils leur coupèrent la tête aussi, quoiqu'ils les sussent parfaitement innocents.

« A plusieurs reprises, le Sultan dut se porter contre les Zenata dont les tribus ne cessaient de se faire la guerre, et particulièrement les Maghraouiens de Miliana, en lutte avec les Yaghmoracen, leurs voisins.

« A plusieurs reprises aussi, il dut poursuivre les tribus du Zab, ainsi que les Mirdas et les Debbab, qui sont des branches de la tribu des Soleim; toujours, il rentrait chargé de butin.

« En 1265, il parcourut le pays des Riah pour faire rentrer les Arabes dans le devoir. Au cours de cette campagne, il reçut l'émir des Beni-Toudjine, et lui fit présent de chevaux de main, de selles brodées d'or, de brides ornées de pierreries, de grandes tentes de lin

garnies de leurs cordes en coton, enfin d'argent, de bêtes de somme, d'armes, auxquelles il ajouta la possession de plusieurs villages du Zab. Après quoi, il s'empara des cheikhs des Daouaouïda et les mit à mort; leurs têtes furent expédiées à Biskra pour y être exposées. Il se porta ensuite sur le Zab, dont les tribus réfractaires durent fuir, emportant à dos de chameau leurs femmes et leurs enfants, jusque vers un désert dont le sol est brûlant et couvert de pierres noires.

« Les éclatants succès de cette campagne lui valurent les louanges et les félicitations des poètes.

« Plus tard, il dut entreprendre une expédition contre Alger dont les habitants, remarquant que l'autorité du Sultan ne s'exerçait plus sur les Zénata, avaient tenté de se déclarer indépendants. La ville fut étroitement bloquée par terre et par mer, et bientôt emportée d'assaut; elle vit massacrer ses habitants, piller ses maisons, déshonorer ses mères de famille et violer ses vierges; les cheikhs, chargés de chaînes, furent envoyés à la citadelle de Tunis. »

L'expédition de saint Louis à Carthage est considérée par nous comme l'événement capital du règne; mais les Berbères ne lui attribuent pas du tout la même importance que les chrétiens. Ce fut pour eux un simple incident dans le cours d'un règne glorieux [1].

A l'époque où saint Louis débarqua à Carthage, le royaume hafside était en effet prospère et puissant. Le commerce et l'industrie n'avaient pas cessé d'être florissants; les arts, les lettres et les sciences brillaient d'un vif éclat. Le centre des affaires s'était déplacé, et Tunis tendait de plus en plus à remplacer Kairouan au triple point de vue du mouvement commercial, industriel et scientifique.

1. Voir plus loin, p. 193, le récit de l'expédition de saint Louis, d'après Ibn Khaldoun.

*
* *

El-Mostancer mourut en 1277. Les troubles qui éclatèrent alors provoquèrent la révolte d'un agitateur, Ibn Bou Amara, qui obtint quelques succès faciles, puis mécontenta le peuple par sa tyrannie, fut vaincu et mis à mort par le khalife Abou Hafs (1284).

Pendant ce temps, un prince hafside, nommé Abou Zekeria, prenait possession pour lui-même de toute la partie occidentale de l'empire, c'est-à-dire de Constantine, Bougie et Alger. Enfin, une assemblée des cheikhs rétablit la paix par la conclusion d'un traité stipulant « qu'à la mort d'un des princes, le survivant hériterait de ses états, de façon à rétablir dans son intégrité l'ancien empire hafside ». Le khalife de Tunis étant mort en 1309, le roi de Bougie devint ainsi maître de l'Ifrikya.

Mais alors une tribu d'Arabes, les Kaoub, se mit à ravager le pays [1]. C'étaient d'infatigables guerriers, qui avaient commencé par se battre entre eux sur des questions d'orthodoxie religieuse; mais, en 1306, les réformateurs dont les prédications les avaient divisés étant morts, ils s'unirent pour se soulever contre les khalifes, et les Soleim de Tripolitaine se joignirent à eux : ils allèrent jusqu'à mettre le siège devant Tunis, et les troupes des khalifes mirent plus d'une année à les réduire. Ils attaquèrent ensuite le roi de Bougie, qui fut vaincu : cette défaite entraîna l'avènement d'un nouveau sultan, Abou Yahya.

Abou Yahya continua la lutte contre les Arabes nomades. Un chef almohade de Tunis était allé rejoindre, en 1321, le chef des Kaoub en Tripolitaine; tous s'avancèrent à la tête de nombreuses bandes et soumirent tout le sud de l'Ifrikya, y compris Biskra. Tandis que le khalife allait lever des troupes à Constantine, les

1. Voir plus loin, p. 198.

Kaoub marchèrent sur Tunis, s'en emparèrent et y demeurèrent un hiver entier. Abou Yahya ne put rentrer qu'au printemps suivant dans sa capitale.

Abou Yahya mourut en 1346. Tandis que deux compétiteurs se disputaient sa succession, le souverain mérinide Abou l' Haçen occupa les régions de Bougie, de Constantine et bientôt même de Tunis. Toute l'Afrique du Nord fut ainsi réunie sous la domination des Mérinides [1]. Mais les excès de l'armée mérinide provoquèrent une révolte générale, qui contraignit Abou l' Haçen à une retraite précipitée vers le nord. Les Hafsides reprirent possession de Constantine et de Bougie, puis rentrèrent à Tunis d'où Abou l' Haçen, poursuivi par les malédictions du peuple, se rembarqua en toute hâte pour le Maghreb (1350).

Abou l' Abbas, prince de Bougie, restaura l'autorité des Hafsides et rendit à l'empire ses anciennes limites. Les corsaires musulmans sillonnaient alors la Méditerranée, et, d'autre part, les chrétiens armaient en course un grand nombre de vaisseaux; on se faisait réciproquement des prisonniers, détenus dans les bagnes d'Europe ou d'Afrique, ou embarqués comme rameurs sur les galères. Les Génois prirent prétexte de cette situation pour tenter contre Medhia une expédition qui fut repoussée. Respecté des Arabes nomades, arbitre entre les royaumes de Fez et de Tlemcen, Abou l' Abbas légua à son fils Abou Farès un royaume en pleine prospérité.

Abou Farès continua pendant quarante ans (1394-1434) cette habile politique et fit reconnaître son autorité dans tout le Maghreb et jusqu'en Égypte. Il fut le dernier grand prince hafside.

Après lui vinrent une série de khalifes qui eurent le goût des lettres, et de nombreuses constructions, mos-

1. Voir ch. XI.
2. Voir plus loin, même ch. : Abou l' Abbas et les Kaoub.

quées, écoles, etc., furent élevées par eux à Tunis. Ils témoignèrent une réelle sympathie aux chrétiens, cherchant à les attirer et favorisant leur commerce : Bougie était alors une sorte de port franc fréquenté par les trafiquants d'Europe. Mais ils ne surent pas maintenir l'ordre dans le royaume; une peste terrible décima la population en 1462, si bien que l'état se désorganisa : Constantine et Bougie méconnurent l'autorité des khalifes. Au début du XVIe siècle, les derniers Hafsides étaient réduits à la possession de leur capitale; tout l'intérieur appartenait aux Arabes; les villes du Djerid avaient repris leur autonomie et restauré leurs vieilles institutions municipales, tout en payant tribut aux Arabes, leurs « protecteurs ».

Pour se procurer des ressources, les souverains de Tunis traitent alors avec les corsaires turcs, qui ne tardent pas à leur enlever Tunis, et à s'y établir. Les Hafsides se tournent alors vers les Espagnols, qui leur rendent leur capitale; mais la dynastie s'éteint en même temps que diminue l'influence espagnole, dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Quelques traits de l'histoire des Hafsides.

1. L'Espagne invoque l'aide d'Abou Zekeria[1].

Vers 1238, Valence et Murcie, villes d'Espagne, étaient attaquées par le roi Ferdinand, et les Almohades étaient sans force au Maroc pour les secourir. Ces villes invoquèrent alors le secours des Hafsides dont la puissance s'affirmait. Le jurisconsulte Ibn el-Abbas vint à la cour de Tunis et récita cette pièce :

« Que ta cavalerie — la cavalerie de Dieu — entre dans l'Andalousie pour délivrer ce pays : la route est frayée devant toi.

« Porte à l'Espagne suppliante un généreux secours : les opprimés ont toujours invoqué ton puissant concours!

« Accablé par ses douleurs, ce pays rend le dernier soupir!

1. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. II, p. 297.

de combien de maux ne l'a-t-on pas abreuvé depuis le matin jusqu'au soir...

« Malheureuse péninsule! tes habitants succombent en victimes sous les coups de l'adversité, et ton bonheur d'autrefois a fini par s'anéantir.

« A chaque aurore survient une nouvelle calamité, qui est pour toi un sujet de deuil, pour l'ennemi une fête.

« Avec chaque soir arrive un nouveau désastre, qui change la sécurité en crainte et la joie en tristesse.

« Les chrétiens ont juré que le sort partagera entre eux les trésors les plus précieux, (ces êtres) charmants que le voile (du harem) dérobe aux regards.

« En Valence et en Cordoue se passent des choses qui nous arrachent non seulement des soupirs, mais l'âme.

« Dans plusieurs villes, l'infidélité est entrée joyeuse et triomphante, pendant que la foi en est sortie tout éplorée.

« Par suite des invasions, elles nous offrent un spectacle qui attriste la vue autant qu'il l'avait réjouie.

« Que sont devenues leurs mosquées? — l'ennemi les a changées en couvents! — et leurs lieux d'assemblée? — on y entend le son de la cloche.

« Comment hélas! rendre à l'Espagne ce qu'elle a perdu? — Ces écoles où l'on étudiait les textes sacrés, et dont il ne reste que des ruines?

« Où sont ces maisons de campagne où la main du zéphir butinait à volonté sur des robes (de verdure) et des manteaux brodés (de fleurs)?

« Là se trouvaient des bocages qui charmaient nos regards; mais leur fraîcheur a disparu, leur feuillage s'est desséché.

« L'aspect des paysages qui les entoure produit maintenant un effet étrange : il force le voyageur à s'arrêter (pour répandre des larmes) et l'habitant du sol à s'enfuir.

« Comme les infidèles y ont promptement répandu la désolation! Quelle ruine! Semblables aux sauterelles, ils envahissent nos régions pour les ravager.

« Ils ont dépouillé Valence de sa parure et insultent ses frontières, ainsi que le lion chasseur accule sa proie.

« Où est la vie heureuse dont nous recueillions naguère les fruits savoureux? où est la tige flexible (la belle à taille élancée) que nous faisons plier (vers notre sein)?

« Un tyran, né pour perdre l'Espagne, en a effacé les charmes ; — pour la ruiner, jamais il ne dort, jamais il ne sommeille.

« Les environs frissonnèrent d'horreur quand il vint les occuper et mutiler leurs monuments superbes.

« Le champ lui est resté libre, et ses mains s'étendent pour saisir (un prix) auquel, à pas furtifs, il n'avait jamais pu atteindre (autrefois).

« Resté sans rival, il a vanté la doctrine de la Trinité; mais si les unitaires (musulmans) déployaient leur étendard, il n'oserait dire une parole.

« Prince miséricordieux! renoue le câble (du navire espagnol), auquel une guerre acharnée n'a laissé ni câble ni mouillage.

« Fais revivre ce que l'ennemi y a détruit, de même que tu as remis en vie la doctrine du Medhi[1].

« Dans ces jours-là, tu fus le premier à te porter au secours de la vérité, et chaque nuit, tu t'éclairais à la lumière de cette loi directrice.

« Tu fus alors le champion de la cause de Dieu; (on t'y voyait agir) comme l'épée tranchante et comme le nuage qui verse ses eaux (bienfaisantes).

« Tu as dissipé les ténèbres répandues par la doctrine almoravide, ainsi que les rayons du matin chassent la nuit obscure.

« Voici des lettres, messagers qui invoquent ton aide: car tu es le meilleur de ceux en qui l'homme réduit au désespoir puisse placer sa confiance.

« Un navire heureusement dirigé est venu te trouver: il espère reconnaître en toi le seigneur bien-aimé, le maître intelligent.

« Porté sur l'Océan et ballotté par les vagues, il a essuyé également de légères et rudes (épreuves).

« Poussé par la tempête, il a déployé un dernier effort, à l'instar du coursier auquel tu fais déployer (ce qui lui reste de force) pour atteindre le bout de la carrière.

« Il est venu trouver Abou Zekeria Yahya, fils d'Abd el-Ouahed, fils d'Abou Hafs, afin de baiser le sol que sa présence a sanctifié.

« Ce prince, auquel tant de royaumes obéissent comme seigneur spirituel et temporel, maintenant qu'ils ont revêtu la robe de sa bienveillance,

1. L'auteur fait ici allusion à la fondation de l'empire almohade les Hafsides sont en effet des Almohades.

« Ce prince dont chaque voyageur s'empresse de baiser la main, et vers lequel chaque malheureux accourt pour obtenir des bienfaits,

« (Ce prince) favorisé de Dieu, dont les flèches frapperaient les étoiles s'il lui plaisait d'y viser, et auquel la limite du monde dirait sans hésiter : « me voici à ton service », s'il lui ordonnait d'approcher.

« (Il possède) un émirat dont le drapeau est porté par la main du destin, un empire dont la puissance entraîne tous les obstacles.

« La lumière du jour provient de l'éclat de ses dents, et le rouge de ses lèvres fournit des ténèbres à la nuit.

« On le croirait la lune, entouré comme il l'est d'un halo de gloire, et d'une garde de lances qui étincellent comme les étoiles.

« Il possède deux empires, la terre et les pléiades, auxquels ce qui brille au firmament (les planètes) et ce qui est enraciné dans la terre (les montagnes) doit céder en sublimité.

« Roi favorisé de Dieu! tu seras pour l'Espagne un (signe de) majesté, devant lequel les ennemis de la foi tomberont renversés.

« On regarde comme une nouvelle certaine que tu dois rendre la vie à ce pays en donnant la mort aux rois des Jaunes[1].

« Purifie (par le sang) ton pays (l'Espagne) de la souillure que lui imprime la présence de l'ennemi; la pureté ne s'obtient qu'en lavant les souillures.

« Qu'une armée invincible foule le sol espagnol jusqu'à ce que la tête de chaque chef s'abaisse (devant toi).

« Porte secours à tes serviteurs qui, au fond de l'Espagne Orientale, ont les yeux remplis de larmes.

« Ils se sont dévoués à ton service; mais leur séjour, aujourd'hui ruiné va s'écrouler, à moins que tu n'y portes remède.

« Jouis d'avance du bonheur que tu goûteras en dotant l'Andalousie de chevaux sveltes et de lances effilées.

« Indique-lui l'époque de la victoire qu'elle s'attend à remporter; espérons que le (dernier) jour de l'ennemi va bientôt arriver. »

1. C'est-à-dire aux rois wisigoths d'Espagne.

« L'émir fit partir pour l'Espagne une flotte chargée de vivres, d'armes et d'argent, le tout évalué à 100 000 pièces d'or. Le prince de la famille hafside qui commandait cette expédition, trouvant la ville de Valence bloquée, alla débarquer ses cargaisons à Dénïa. Mais, comme personne ne s'y présenta pour les recevoir, il prit le parti de tout vendre et d'en rapporter le prix. Pendant ce temps, Valence souffrit de la famine à ce point que beaucoup d'habitants moururent, et la ville se rendit à Djacma (Jayme) roi d'Aragon. »

2. *El-Mostancer et l'expédition de saint Louis*[1].

[L'expédition fut décidée sur les instances de Charles d'Anjou, frère du roi, et souverain des Deux-Siciles, qui espérait placer le royaume de Tunis sous sa domination; un prétexte fut trouvé, quoique saint Louis vécût en bonne intelligence avec El-Mostancer[2].]

« Le sultan El-Mostancer affirma surtout son pouvoir en ruinant la puissance du roi des Francs.

« Ce peuple tire son nom du mot France, qui désigne un des empires sur lesquels il domine. Il descend de Japhet, fils de Noé, et habite le bord septentrional de la mer romaine occidentale. A l'est, les Francs ont pour voisins les Grecs, et

1. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. II, p. 359.

2. La campagne témoigne d'une singulière méconnaissance du pays; l'armée chrétienne, retranchée dans Carthage encore debout, ne sut pas mener les opérations avec rapidité, et, sans avoir remporté le moindre succès, le roi prétendit imposer au khalife comme condition de la paix sa conversion au christianisme! On reste confondu devant une telle proposition s'adressant à un prince musulman qui se donnait comme successeur du Prophète.

On doit remarquer d'ailleurs que la façon de combattre des chrétiens du moyen âge, qui se cantonnaient volontiers derrière des murs, n'est pas du tout favorable à des expéditions en Afrique. Le siège se prolonge indéfiniment, chaque jour amenant des tournois de cavalerie devant les murs entre quelques chevaliers chrétiens et quelques cavaliers arabes, et ce sont enfin les chrétiens qui sont le plus éprouvés par le climat et sont réduits à traiter pour reprendre la mer.

On peut lire aussi le récit de l'expédition des chrétiens à Medhia en 1390, dans la chronique de Froissart.

à l'ouest, les Galiciens. Ils furent instruits dans le christianisme par les Romains; plus tard, les Arabes les chassèrent de la péninsule espagnole.

« Le Français, roi des Francs, Louis, fils de Louis, et surnommé dans leur langage *Reda Frans*[1], entra en discussion avec le khalife El-Mostancer parce que les héritiers d'un marchand de Medhia nommé El-Luliani refusaient de payer des marchands provençaux; il décida de faire une expédition contre Tunis. Des ambassadeurs du khalife allèrent alors lui offrir 80 000 pièces d'or pour qu'il y renonçât; mais, malgré ces offres et les menaces que lui adressa le souverain d'Égypte, il persista dans son idée. Il envoya dès lors prévenir les rois chrétiens et le pape, personnage que les chrétiens regardent comme le vicaire du messie; parmi eux, plusieurs répondirent à son appel, et, notamment, le prince d'Angleterre et le Red Ragon[2].

« Lorsque la flotte du roi arriva devant la rade de Tunis, le sultan réunit plusieurs hommes d'expérience, tant Almohades qu'Andalous, et les consulta sur ce qu'il convenait de faire. Ils discutèrent s'il valait mieux s'opposer au débarquement ou laisser l'ennemi venir à terre, et enfin choisirent ce dernier parti. L'armée des Francs put donc prendre terre sur la côte de Carthage; 6 000 cavaliers et 30 000 fantassins débarquèrent de 300 navires, les uns grands, les autres petits; il y avait aussi 7 grands princes parmi lesquels le Seigneur de la Grande terre[3], et la chrétienne appelée Réna[4]. La plupart des historiens croient que ces princes étaient des souverains indépendants; cela est faux. Il n'y avait qu'un seul roi, mais ses frères et ses nobles comptaient aussi pour rois, à cause de leur grande puissance.

« Les troupes campèrent sur l'ancienne ville de Carthage dont les murailles étaient encore debout, et il fallut en faire le siège; le sultan reconnut alors qu'il aurait mieux valu suivre l'avis de ceux qui voulaient s'opposer au débarquement de l'ennemi. Mais, comme le roi des Francs avait offert la paix au khalife en mettant comme condition sa conver-

1. Roi de France.
2. Roi d'Aragon.
3. C'est-à-dire du Midi : sans doute le comte de Poitiers et de Toulouse.
4. La reine. Ceci d'ailleurs est faux; la reine ne prit pas part à l'expédition. Peut-être s'agit-il d'une autre princesse.

sion à la religion chrétienne, le doigt de Dieu le frappa et il mourut de la peste au lieu même de son débarquement. On paya alors à l'armée 210 000 pièces d'or pour qu'elle s'en allât, et les Francs repassèrent dans leur pays.

« Depuis lors, leur décadence ne s'arrêta plus ; leurs princes se partagèrent les provinces de l'empire ; l'ancienne famille du roi existait encore au xve siècle, mais elle était alors sans puissance et au dernier degré de la faiblesse.

« Après leur départ, le sultan donna l'ordre de ruiner Carthage et d'en renverser les édifices jusqu'aux fondations, de sorte que l'emplacement de cette ville fut changé en désert, et que l'on n'y voit même plus trace de ruines. »

*
* *

« Le khalife El-Mostancer [1] prit soin de tout ce qui intéressait la prospérité de l'empire. C'est ainsi qu'il porta son attention sur les monnaies ; on se servait pour les petites sommes de coupures de monnaies d'argent que les changeurs et les fondeurs juifs altéraient. Le sultan fit frapper, à cet usage, des monnaies de cuivre ; mais les malfaiteurs en fabriquèrent qui n'avaient pas le poids requis, si bien qu'on dut les supprimer, car le peuple n'en voulait plus.

« Il se rendit célèbre par les constructions vraiment royales qu'il fit édifier.

« Dans l'avant-cour de son palais, il fit élever un pavillon que l'on appela « coupole asarak » [2]. La façade, large et haute, offrait une porte monumentale en bois, artistement travaillée, et s'ouvrant sur un escalier gigantesque de cinquante marches. Lors de la présentation des chevaux du tribut et pendant les revues, le sultan se tenait assis sur son trône, en face de la grande porte. Ce bâtiment splendide resta comme un témoignage frappant de la grandeur de ce prince et de la puissance de l'empire.

« Pour permettre aux dames de son harem de se rendre du palais au jardin Ras-et-Tabïa, qui touchait à la ville, mais qui a disparu, il fit élever une double muraille de dix coudées de haut et laissant un intervalle d'également dix coudées. C'était une construction d'un aspect si solide qu'elle promettait de durer aussi longtemps que l'empire.

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 338.
2. Large, vaste.

« Il faut citer encore le parc de chasse qu'il fit aménager près de Benzert. Une vaste étendue de terrain située dans la plaine avait été entourée d'une clôture, afin de procurer un séjour tranquille à de nombreux troupeaux de bêtes fauves. Le monarque entrait dans le parc à cheval, accompagné d'affranchis et de fauconniers ayant, avec des faucons, des chiens slougui et des léopards. Comme la clôture empêchait le gibier de s'échapper, il pouvait tout le jour se distraire au gré de ses désirs et galoper dans un parc magnifique tel qu'il n'en existait pas de pareil au monde.

« Enfin, dans le voisinage de la ville, le khalife El-Mostancer fit tracer un jardin que l'admiration universelle a rendu célèbre. On y voyait une véritable forêt d'arbres fruitiers de toutes sortes et diverses variétés d'arbrisseaux sauvages, tels que le jujubier et le tamaris : aussi appelait-on ce jardin le « bocage ». Chaque espèce d'arbres y formait un groupe à part et, entre ces bosquets, se déployaient des parterres, des étangs et des champs de verdure couverts d'arbres, dont les fleurs charmaient les regards. Le citronnier et l'oranger mêlaient leurs branches à celles des cyprès, tandis que le myrte et le jasmin souriaient au nénuphar.

« Au milieu des prairies s'étendait un bassin si grand qu'on aurait dit une mer. L'eau y arrivait par l'ancien aqueduc, colossal ouvrage qui s'étend depuis les sources de Zaghouan jusqu'à Carthage. Partie d'une région voisine du ciel, cette conduite aboutissait dans le jardin à un mur, d'où l'eau jaillissait dans un réservoir, puis se déversait dans le grand bassin. Telle était la grandeur de celui-ci, que les dames du sultan pouvaient monter chacune dans une nacelle et, la poussant au large, se disputer le prix de la vitesse. A chaque extrémité du bassin, s'élevait un pavillon soutenu par des colonnes en marbre blanc et revêtu de mosaïques de marbre; les plafonds étaient en bois artistement travaillé et ornés d'arabesques.

« En somme, les kiosques, les portiques, les bassins de ce jardin, ses palais à plusieurs étages, tous les soins prodigués à ce bocage enchanteur, en faisaient un lieu de délices dont la renommée devait remplir l'univers. »

*
* *

« La gloire des sultans de Tunis touchait alors à son apogée.

« Le khalifat de l'Orient et celui de l'Occident venaient de succomber, et la voix de la puissance impériale ne se faisait plus entendre qu'à la cour même. L'empire chrétien avait englouti les métropoles des deux Andalousies : Cordoue, Valence et Séville. En Orient, Bagdad, siège du khalifat des Arabes, venait d'être prise par les barbares.

« Le chérif de la Mecque reconnut alors El-Mostancer comme « Sultan de l'Ifrikya ». Il lui adressa une longue lettre, remplissant onze pages et rédigée par un savant docteur. En la recevant, le sultan réunit les dignitaires de l'empire, ainsi que le peuple, et le prédicateur de la cour annonça la glorieuse nouvelle; après quoi, l'assemblée se dispersa. Ce fut un des plus beaux jours de l'empire.

« Des négociations furent entreprises alors avec les Almohades de Maroc que l'on amena à faire la prière à l'avenir au nom d'El-Mostancer; les cheikhs mérinides de Fez envoyèrent également des présents de soumission.

« Le roi des Noirs, souverain de Kanem et seigneur de Bornou, envoya de son côté des offrandes et notamment une girafe, animal dont les formes sont des plus disparates. Les habitants de Tunis coururent en foule pour la voir et éprouvèrent un étonnement profond à l'aspect d'un quadrupède dont l'étrange complexion rappelait les caractères d'animaux d'espèces les plus diverses.

« Enfin, le roi de Castille lui-même envoya à Tunis une ambassade.

« Sous le long règne d'El-Mostancer, la cour fut toujours remplie de personnages éminents; on y rencontrait surtout une foule d'Andalousiens, les uns poètes distingués, les autres écrivains éloquents, savants illustres, princes magnanimes, guerriers intrépides, qui tous étaient venus s'abriter à l'ombre de sa puissance.

« L'empire se trouvait dans l'état le plus florissant : puissance étendue, bien-être général, revenus abondants, population nombreuse, patriotisme, forces militaires, tout contribuait à en rehausser la splendeur et à diriger vers El-Mostancer les regards des peuples voisins, qui tous espéraient trouver en lui un soutien et un vengeur. Pendant que les opprimés accouraient en foule pour implorer sa protection, la gloire et la majesté brillaient autour de lui, et la renommée portait au loin le bruit de ses exploits. Sous lui, la prospérité de Tunis fut portée au plus haut degré et les

habitants jouirent d'une aisance sans exemple. On rechercha le luxe dans les habillements, les équipages, les maisons, les meubles et les tentes ; l'on rivalisa d'efforts pour rebâtir, restaurer et améliorer ; on avait même atteint à la dernière limite de la perfection, quand on entra dans une nouvelle époque, celle de la décadence. »

3. Les Kaoub en Ifrikya au XIVe siècle. Le sultan Abou l' Abbas (1369-94)[1].

« Les Kaoub, tribu de la famille des Soleim, s'étaient toujours distingués par leur indépendance. En Arabie même, c'étaient des peuples d'une fierté extraordinaire : lors de la promulgation de l'islamisme, quand les Arabes conquirent tant de royaumes, les Soleim se tenaient déjà à l'écart au milieu de leurs plaines, dans le fond de leur désert, et ne payaient la dîme légale que par simple condescendance ; ils passèrent en Afrique à la suite des Hilaliens, et ne cessèrent de ravager le pays de Barca, jusqu'au jour de la révolte d'Ibn Ghanïa. Sous ses ordres, ils commencèrent à insulter les villages et les campagnes de l'Ifrikya.

« Plus tard, quand l'empire hafside fut fondé, les sultans, voulant opposer une autre tribu aux Daouaouïda (Riahides) qui leur résistaient, recherchèrent l'appui des Soleim et les appelèrent de la province de Tripoli ; ils les établirent à Kairouan et leur accordèrent des ictâ[2] en Ifrikya.

« Introduits ainsi au service de l'empire, les Soleim lui firent bientôt sentir leur grande puissance et leur humeur intraitable.

« Lors des luttes qui eurent lieu entre les princes hafsides, les Kaoub obtinrent le commandement de toute la population nomade et, toujours prêts à soutenir les membres révoltés de la famille royale, ils portèrent de rudes coups à l'empire. Au début du XIVe siècle, leurs brigandages étaient devenus insupportables et leur chef osa venir à Tunis, un vendredi, et entrer dans la grande mosquée, sans ôter ses bottes. Les assistants ayant manifesté leur indignation, il s'écria : « J'entre tout botté dans le palais du sultan, pourquoi « n'entrerais-je pas ainsi dans la mosquée ? » Les assistants

1. Ibn Khaldoun, t. III, p. 72 et suiv.
2. Concessions.

furent remplis d'horreur et, d'un seul mouvement, se précipitèrent sur lui et le tuèrent dans la mosquée même.

« Les Kaoub surent d'ailleurs profiter habilement des différends qui survenaient avec l'empire de Tlemcen. Mais, quand cet empire fut tombé, l'émir des Kaoub dut pour un temps faire sa soumission au prince Abou Yahya Abou Bekr, qu'il avait si longtemps combattu.

« Au XIVe siècle, ils virent avec satisfaction le sultan mérinide Abou l' Haçen conquérir l'Ifrikya. Mais Abou l' Haçen les traita avec une hauteur à laquelle les souverains hafsides ne les avaient pas habitués ; ayant reconnu que les Arabes s'étaient prévalus de leur naissance pour se faire concéder d'abord des territoires très étendus, puis un grand nombre de villes, il leur retira celles-ci. Bientôt après même, touché des plaintes que les cultivateurs ne cessaient de lui adresser, il défendit aux Kaoub d'exiger d'eux le droit de khefara (protection).

« Les Arabes, dès lors, songèrent à se venger, et toutes les tribus Kaoub formèrent une alliance contre le sultan. On renonça aux haines anciennes, on se pardonna le sang versé dans les querelles et, s'étant serré la main, les chefs des tribus firent serment de mourir plutôt que de reculer.

« Alors ils cherchèrent un prince du sang afin de le mettre en avant comme sultan, et trouvèrent à Tozeur un descendant de la famille d'Abd el-Moumen qui exerçait le métier de tailleur. Ils lui fournirent une espèce d'équipage royal, des chevaux de main et d'autres marques de commandement ; ils l'entourèrent du cérémonial usité à la cour, campèrent auprès de lui, et partirent pour combattre Abou l' Haçen.

« Celui-ci fut trahi par les troupes abdelouadites qu'il employait dans son armée ; il dut se réfugier à Kairouan, puis gagna Souça, d'où il s'embarqua pour le Maghreb.

« Dès lors, les Kaoub, fiers et puissants, commandant à toute la population nomade de l'Ifrikya, s'arrogèrent une grande part dans la direction des affaires. Cantonnés aux portes de Tunis, ils faisaient peser sur le pays la lourde tyrannie de leurs exigences.

« Mansour Ibn Hamza, leur chef, s'était approprié toute la région centrale ; il était maître des campagnes et même de plusieurs villes.

« Les Hakim, leurs alliés, détenaient Souça, et leurs chefs y régnaient comme de véritables émirs.

« Les Arabes conservaient une grande partie des impôts qu'ils percevaient au nom de l'état; partout, les cultivateurs des campagnes et les commerçants des villes étaient les constantes victimes de leur oppression.

« Cet état de choses se prolongea jusqu'à ce que Dieu, ayant voulu chasser les ténèbres de l'oppression par les lumières de la justice, et délivrer les peuples des maux de la tyrannie, de la famine et de la terreur, suscita le sultan Abou l'Abbas Ahmed (1369).

* * *

« Bientôt, ce prince dirigea du fond de sa capitale un regard menaçant sur les repaires de ces malfaiteurs qui opprimaient le pays; il les combattit tous successivement et fit rentrer sous son autorité El-Medhia, Souça, et l'île de Djerba.

« Abou l'Abbas s'efforça de relever la puissance des vieilles tribus berbères et rendit aux Merendjiça[1] leurs anciennes franchises.

« Ces Merendjiça, autrefois puissants, avaient été réduits par les souverains fatémides pour avoir pris part à la révolte d'Abou Yezid. Ils erraient depuis lors entre Tunis et Kairouan.

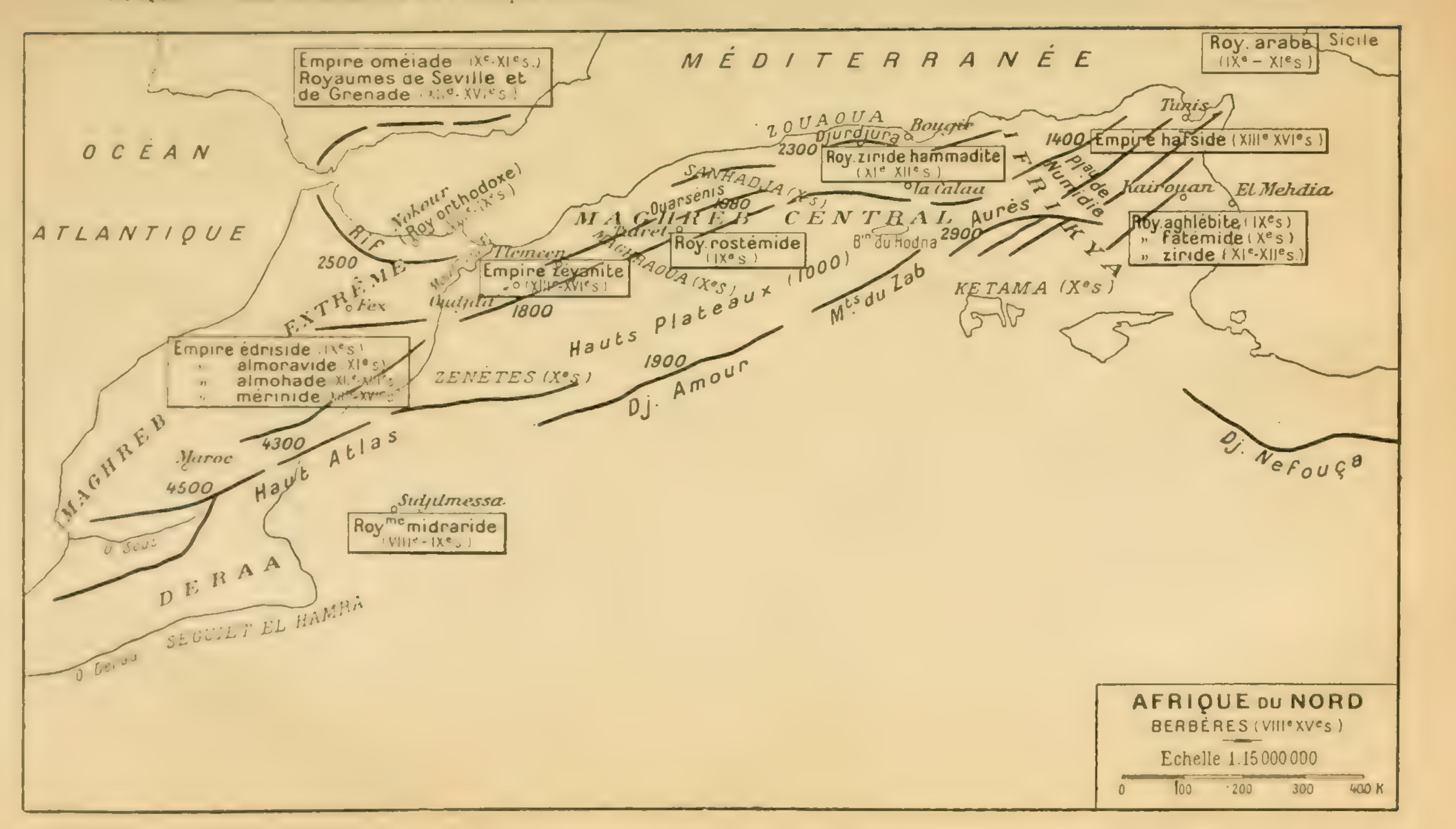
« Lorsque les Kaoub, à leur tour, occupèrent le pays entre Gabès et Béja, ces Arabes, en récompense du dévouement qu'ils montrèrent au gouvernement hafside, reçurent la concession de l'impôt (kharadji) des Merendjiça.

« C'est au moyen des ressources qu'ils se procuraient ainsi, que les Kaoub purent faire peser leur domination sur l'empire. Ils tiraient des Merendjiça des chevaux pour la remonte, des subsides pour subvenir à leurs dépenses, des chameaux pour transporter leurs bagages, et des cavaliers pour les aider dans leurs guerres.

« Ce peuple était, en un mot, une proie pour les nourrir et un esclave pour les servir. Mais lorsque Dieu eut relevé le khalifat qui penchait vers sa ruine, alors le ciel s'éclaircit, l'horizon se dégagea, les Merendjiça, affranchis du joug du Kaoub, reprirent l'habitude de payer l'impôt au sultan de Tunis.

« Le sultan Abou l'Abbas se porta ensuite contre le Sud, où les chefs des villes du Djerid s'étaient organisés en conseil

1. Fraction des Ifrene.


AFRIQUE DU NORD
BERBÈRES (VIIIe XVes)
Echelle 1.15 000 000
0 100 200 300 400 K
MÉDITERRANÉE
OCÉAN
ATLANTIQUE
Empire oméiade (IXe-XIes.)
Royaumes de Seville et
de Grenade
Roy. arabe (IXe – XIes)
Sicile
Empire hafside (XIIIe XVIes)
Roy. ziride hammadite (XIe XIIes)
Roy. aghlébite (IXes)
» fatémide (Xes)
» ziride (XIe-XIIes.)
Roy. rostémide (IXes)
Empire zeyanite
Empire édriside (IXes)
» almoravide XIes
» almohade
» mérinide
Roymemidraride
Sidjilmessa
Tunis
Kairouan
El Mehdia
Bougie
Djurdjura
la Calaa
ZOUAOUA
SANHADJA (Xes)
Ouarsénis
MAGHREB CENTRAL
Aurès
IFRIKYA
Plau de Numidie
Tlemcen
Oudjda
Fez
Tiaret
MAGHRAOUA (Xes)
Bin du Hodna
KETAMA (Xes)
Mts du Zab
Hauts Plateaux (1000)
Dj. Amour
ZENÈTES (Xes)
Rif
Nokour (Roy orthodoxe)
EXTRÊME MAGHREB
Maroc
Haut Atlas
DERAA
SEGUIET EL HAMRA
O Sous
Dj. Nefouça
1400
2300
1980
2900
2500
1800
1900
4300
4500

administratif. Ils avaient pris les allures et les emblèmes de la royauté : ils osaient s'asseoir sur des trônes, parcourir les rues en grand cortège et traiter avec une hauteur insolente les hommes de bien qui se présentaient à leur cour. Dans les jours de fêtes, ils apparaissaient entourés des attributs de la souveraineté et, égarés par la vanité, s'arrogeaient les titres réservés au khalife.

« Quand Abou l'Abbas dompta l'Ifrikya, et que Tunis eut trouvé en lui le faucon sans cesse vigilant, le lion toujours prêt à s'élancer de sa tanière, les chefs du Djerid, prédestinés à devenir sa proie, croyaient à chaque instant le voir fondre sur eux.

« En 1378, il mit en effet le siège devant Gafsa; comme les habitants persistaient dans leur insoumission, il commença à faire couper les dattiers : aussitôt la ville reconnut son autorité. On trouva, dans la maison des princes, des trésors immenses, fruits d'un long règne, et d'une extrême diligence à thésauriser.

« Le seigneur de Tozeur s'enfuit dans le Zab : l'émir prit possession de la ville, des palais et des trésors du fugitif. La quantité de meubles, d'armes, de vases d'or et d'argent qui tomba entre ses mains dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer : on aurait cru impossible au plus grand monarque de la terre de rassembler autant d'objets précieux. On y trouva encore des pierreries, des bijoux et des étoffes, car les Arabes avaient entassé là toutes les richesses de l'Ifrikya.

« En 1379, il marcha de nouveau contre Gabès et commença par dévaster les environs de la ville; les forêts de dattiers furent abattues, de sorte qu'un grand territoire que recouvrait un bois épais fut mis entièrement à nu. Il en résulta que l'air y circula librement, et qu'une localité, rendue malsaine par l'épais ombrage des arbres, fut parfaitement assainie. Ainsi un acte de sévérité devint une bénédiction de Dieu, de même que certaines maladies rétablissent la santé du corps.

« Partout, il abolit le gouvernement des cheikhs et incorpora le pays dans ses États. Les populations purent alors jouir de quelque repos; il étendit sur elles son ombre tutélaire; les routes si longtemps infestées de brigands n'offrirent plus aucun danger aux voyageurs, et les portes de la miséricorde divine s'ouvrirent enfin, pour répandre des flots de bonheur sur le peuple. »

TROISIÈME PARTIE

LES TURCS

CHAPITRE XIV

LES ESPAGNOLS ET LES TURCS
LE « FANATISME MUSULMAN »[1]

Au XVIe siècle, tout change en Berbérie.

Les empires berbères s'affaiblissent; les Espagnols occupent les côtes de l'Oranie; les Turcs apparaissent en Ifrikya. C'est l'époque où réellement, selon l'expression du chroniqueur, « la liberté des Berbères descend au sépulcre pour jamais ».

A Fez règnent les derniers Mérinides;

A Tlemcen, les derniers Zéyanites (Ald-el-Ouadites);

A Tunis, enfin, les Hafsides voient leur puissance décliner dans un pays livré aux pires désordres.

1. H. de Grammont, *Correspondance des consuls d'Alger*, dans la *Revue africaine*, n°s 184 et suivants. — *Histoire d'Alger*, 1887. — E. Plantet, *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France* (1579-1833), 2 vol., 1889. — Haëdo, *Topographia e historia general de Alger*, 1612, trad. Berbrugger et Monnereau, dans la *Revue africaine*, t. XIV et XV. — *Epitome des rois d'Alger*, trad. de Grammont; id., t. XXIV et XV. — Amiral Jurien de la Gravière, *Doria et Barberousse*, 1886. — Berbrugger, *Nombreux articles sur l'établissement des Turcs à Alger*, dans la *Revue africaine*, vers 1860. — Féraud, *id.* — Walsin Esterhazy, *De la domination turque*, 1840. — Paul Ruff, *La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudète (1534-1558)*, 1900.

Dans les trois empires, d'ailleurs, le pouvoir des souverains n'est plus qu'une fiction et le pays tend à se fractionner. Dans les montagnes, ou dans les régions éloignées des capitales, de véritables royaumes vivent d'une vie propre; en Grande-Kabylie, les rois de Koukou vont jouer pendant la période turque un rôle important; au Sahara, les sultans de Touggourt sont indépendants. En Ifrikya même, les villes du littoral oriental et du Djerid ont repris leur autonomie et leurs vieilles institutions municipales; mais les tribus arabes errantes, qui se sont érigées en protectrices des sédentaires, exigent d'eux une redevance annuelle.

Que sont exactement ces tribus, qui vont jouer un rôle important au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles?

L'élément arabe, depuis cinq siècles, a peu à peu modifié la race. Nous avons suivi la marche des tribus hilaliennes et soléimites, et leur implantation dans le pays ouvert, en Ifrikya et au Maghreb central. Au XVI[e] siècle, leur progression vers l'ouest s'est arrêtée et une sorte d'équilibre des populations semble atteint. La population du Maroc actuel peut donc être considérée comme représentant les aborigènes, si l'on excepte les quelques mélanges localisés dans les vallées, et qui sans doute furent trop peu importants pour modifier vraiment la race.

L'Oranie, au contraire, où les tribus arabes se sont établies assez tôt et où elles n'ont cessé d'habiter, s'est modifiée complètement à leur contact.

L'Ifrikya a été occupée elle aussi par leurs tribus, et les Houara qui couvrent la région centrale se sont légèrement arabisés; enfin, sur la côte orientale et en Tripolitaine, on rencontre des groupements arabes non mélangés à la race autochtone [1].

1. Au XVI[e] siècle, l'état des populations de l'Ifrikya est, dans ses grandes lignes, le suivant :

Dans la région de Bougie et de Constantine les Zouaoua, Ketama et Adjiça, anciens possesseurs du pays ont depuis longtemps

Toute l'ancienne Bysacène est encore aux mains des tribus arabes nomades et pillardes qu'il n'a pas été possible encore d'assimiler ni de réduire : les Chabbïa, puissante famille de la tribu des Mohelhel (fraction des Kaoub [1]), commandent aux plus disciplinés d'entre eux; ils ont fondé à Chabba, près Kairouan, une véritable royauté et poussent leurs incursions jusqu'aux portes de Tunis. Des aventuriers de toute origine se joignent à eux pour ces razzias.

Derrière eux campent les Ouled-Saïd, ces brigands que les sultans hafsides ont toujours mis hors la loi. Aussi ces Arabes nomment-ils du nom de « guerre sainte » toute révolte contre les souverains de Tunis.

Les Turcs vont poursuivre l'extermination de ces bandes qui se disperseront ou se fixeront au sol.

*
* *

Au milieu du xve siècle, les Turcs ont pris Constantinople et mis fin à l'empire d'Orient; ils ont ensuite poussé leurs conquêtes en Europe, au début du xvie siècle, sous Sélim Ier, puis se sont étendus en Asie et menacent la Syrie, l'Arabie et l'Egypte; ils vont bientôt jeter les yeux vers l'Occident.

Peut-être n'auraient-ils pas convoité la Berbérie, si l'audace de leurs corsaires ne les y avait amenés et si les circonstances n'avaient pas servi merveilleusement ceux-ci, qui, sans y prendre garde, soumirent un pays immense et jadis puissant. L'anarchie, qui marquait les dernières années des grands empires berbères, avait condamné le pays à l'asservissement, mais il est

gagné les montagnes les plus élevées où ils ont repris leurs vieilles coutumes berbères et vivent indépendants.

Dans la plaine de Bône, les Oulhaça se sont arabisés.

Enfin les Beni-Ifrene et les Houara qui couvraient les montagnes de l'intérieur, mêlés aux Soleim, sont devenus : les Hanancha, que commande la famille feodale des Harar, les Nemencha de Tebessa et les Haracta, à l'ouest des précédents.

1. Voir plus haut, ch. xiii, l'histoire des Kaoub.

certain que les puissances chrétiennes, et particulièrement l'Espagne, se seraient établies définitivement sur ces rivages, qu'elles convoitaient de longue date, si elles ne s'étaient heurtées aux entreprises des corsaires turcs.

La domination turque retardera de trois siècles l'ouverture de la Berbérie au commerce et sa mise en valeur, tout au moins en Ifrikya et dans le Maghreb central. Quant au Maghreb-el-Acsa, il échappera toujours à la tutelle des Turcs, comme d'ailleurs à toute influence de la part des nations chrétiennes; l'empire des Chérifs, qui brillera d'un vif éclat du XVIe au XIXe siècle, sous deux dynasties successives, maintiendra le Maroc dans son isolement.

Au début du XVIe siècle, les pirates turcs avaient fait de l'île de Mételin (Lesbos) leur quartier général. Un simple potier de cette île avait quatre fils qui s'adonnaient à la piraterie : Elias, Ishac, Baba Aroudj et Kheïr ed-Dine. Le troisième surtout, Aroudj, était fort entreprenant; surpris un jour par une galère des chevaliers de Rhodes, il dut ramer comme forçat; puis, s'étant évadé, il se rendit en Ifrikya et conçut le dessein de faire de ce pays nouveau le théâtre de ses exploits. Il vint proposer au sultan hafside de Tunis de l'associer aux bénéfices de ses prises, et, bien accueilli, alla créer à Djerba un refuge de pirates où son frère Kheïr ed-Dine le rejoignit bientôt. Dès lors, tous deux se livrèrent à la course et, pour se concilier son appui, comblèrent de présents le sultan, qui leur servit de recéleur et de complice : on raconte qu'en une seule fois, ils offrirent à Moulaï Mohammed, qui régnait alors, « cinquante jeunes hommes espagnols tenant en laisse des chiens et des oiseaux rares, et quatre jeunes filles nobles parées de beaux vêtements et montées sur de magnifiques chevaux ».

Les circonstances suivantes les amenèrent à pousser vers le Maghreb. Les Esapgnols avaient des établisse-

ments sur les côtes d'Oranie depuis les premières années du XVIe siècle [1] : c'est à la prière du souverain de Tunis et du cheikh d'Alger, que les deux frères se rendirent dans cette ville, où les Espagnols s'étaient emparés déjà de l'îlot du Peñon ; le cheikh arabe comptait sur les Turcs pour les en chasser. Baba Aroudj se rend en effet à Alger, se défait par surprise du cheikh, son allié, et se fait proclamer roi par ses soldats ; il livre ensuite la ville au pillage.

Dès lors, le corsaire, maître d'Alger, maître également de la mer où dominent ses vaisseaux, décide de conquérir la Berbérie. Il écrase les Zénètes, puis s'empare du royaume zeyanite de Tlemcen ; mais bientôt, assiégé lui-même dans cette ville, il est contraint de s'enfuir vers Oudjda, où il est pris et tué.

Son frère Kheïr ed-Dine prend le commandement des forces corsaires. Il rentre bientôt en vainqueur à Alger et offre l'Afrique au sultan de Constantinople, Selim Ier, qui le nomme « capitan pacha », c'est-à-dire commandant en chef de la flotte turque. C'est de cette époque que date la fondation du port d'Alger.

Kheïr ed-Dine, à la tête d'une flotte puissante, se présente alors devant Tunis, dont il s'empare par ruse, et déclare les Hafsides déchus du trône (1534). Mais, peu sympathique aux habitants, il doit, pour se faire accepter, répandre l'argent et les faveurs, et accorder une amnistie générale ; il est même contraint de recourir à la force et d'envoyer à Kairouan une garnison turque.

A défaut d'un prince indigène capable de résister aux Turcs, il est certain qu'une action énergique de la part d'une puissance chrétienne aurait alors délivré la Berbérie. Mais l'Espagne se détournait de l'Afrique : Charles-Quint venait d'être élevé à l'empire et son attention se portait ailleurs ; toutes ses forces étaient absorbées par ses luttes contre la France.

C'est en 1535 seulement, qu'il put à nouveau s'occuper

1. Voir ch. XXII. Les chrétiens en Berbérie.

de la Berbérie et projeta de soumettre définitivement le pays : deux grandes expéditions devaient avoir pour objectifs, la première Tunis, la seconde, l'année suivante, Alger. On verra que l'expédition contre Alger, longtemps ajournée, ne devait être tentée que cinq ans plus tard et se terminer par un échec.

Ce fut une véritable croisade qui fut dirigée contre Tunis. La flotte, forte de 100 voiles, vint aborder près de Carthage, à l'endroit même où saint Louis était venu débarquer trois siècles auparavant, et mit à terre 20 000 soldats. Le souverain hafside Moulaï Hassan, que les Espagnols entendaient restaurer sur le trône de Tunis, s'enfonça dans l'intérieur du pays pour chercher « ses nombreux cavaliers » et ramena 150 hommes. De son côté Kheïr ed-Dine avait 5 000 Turcs et 2 000 Tunisiens, et s'efforçait de surexciter la population contre les chrétiens par des prédications dans les mosquées. Mais le petit nombre d'indigènes qui prirent part à la lutte, de part et d'autre, témoigne suffisamment de l'indifférence des populations de l'intérieur pour ce qui se passait sur les côtes; en réalité, pendant toute la période qui va suivre, la lutte demeurera circonscrite entre les Espagnols et les corsaires turcs.

La Goulette fut enlevée, les esclaves chrétiens de Tunis se révoltèrent et les Turcs s'enfuirent vers le sud. L'armée espagnole fit subir à la malheureuse ville, où vraisemblablement il ne restait plus un seul Turc, un sac de trois jours. Les Arabes, qui s'étaient naturellement avancés jusqu'aux portes de la ville, ne cessèrent de harceler les soldats turcs et s'emparèrent des fugitifs pour les livrer aux vainqueurs.

Les Turcs abandonnèrent pour un temps la Berbérie. Kheïr ed-Dine gagna les Baléares puis Stamboul, ne laissant que quelques troupes à Alger.

A Tunis, le souverain hafside fut rétabli sur le trône et reconnut la suzeraineté de l'Espagne; il s'engageait à payer un tribut annuel de 12 000 ducats d'or, 6 chevaux et 12 faucons, et abandonnait aux chrétiens le droit de

pêcher le corail à Tabarca et à la Calle; il s'engageait de plus à mettre en liberté les captifs et à ne pas aider les corsaires, non plus que les Maures d'Espagne récemment convertis au christianisme. La Goulette, Bizerte, Bône et Medhia restaient aux Espagnols.

Ceux-ci fortifièrent les points qu'ils avaient acquis, et les forts qu'ils élevèrent se voient encore en divers points de la côte. Mais ces ouvrages ne devaient pas suffire à assurer leur prépondérance en Berbérie. Après les excès commis dans la prise de Tunis, les Espagnols ne pouvaient conserver longtemps leur influence sur ce pays. Aussi disparaîtront-ils définitivement, chassés par les Turcs, après une domination plus nominale que réelle de trente années.

La puissance des souverains hafsides, régnant sous leurs auspices, va décliner elle-même de jour en jour. Moulaï Hassan n'est pas assez fort pour tenir tête à la fois aux Turcs et aux Arabes. Les premiers se retirent à Kairouan et le sultan, appuyé par les troupes espagnoles, échoue devant la place. Les Arabes Chabbïa de l'intérieur sont toujours intraitables. A Tunis même, le parti turc est puissant; Bizerte seule est soumise et voit démanteler ses remparts.

Enfin, les princes hafsides vont travailler eux-mêmes à leur propre perte. Ahmed Sultan, fils de Moulaï Hassan, cherche à s'emparer du trône et excite le fanatisme des populations en faisant ressortir les complaisances de son père pour les chrétiens. Il marche contre lui, s'empare de sa personne et lui donne à choisir, dit-on, entre la prison perpétuelle et la perte de la vue; Moulaï Hassan choisit ce dernier supplice et a les yeux crevés.

L'année 1541 marque l'apogée de l'influence chrétienne en Berbérie; des garnisons espagnoles tiennent les villes de la côte et les chevaliers de Malte, de leur côté, se sont emparés de Tripoli et de Djerba.

Mais de nouveaux corsaires turcs, vers le même temps, apparaissent : ils s'emparent de Medhia et s'y installent

en toute sécurité : Ahmed Sultan a assez à faire à combattre les Arabes rebelles et particulièrement les Ouled Saïd. Enfin, en cette même année 1541, échoue la grande expédition de Charles-Quint contre Alger. Les Turcs, libres de ce côté, se portent contre les Kabyles puis contre les tribus arabes Daouaouïda du Hodna; ils chassent peu après les Espagnols de Tlemcen, et entrent même en lutte contre les Chérifs de Fez. Dès lors, c'est une suite de succès pour eux : expédition contre les princes de Touggourt, expédition à Fez, prise de Bougie enlevée aux Espagnols; chaque année marque de nouveaux progrès des Turcs en Oranie; le beylerbey Hassan[1] attaque Mers el-Kebir elle-même, qui n'est sauvée qu'à grand'peine. En Espagne, Charles-Quint est mort et Philippe II échoue dans ses tentatives pour reconquérir la suprématie. En 1559, enfin, le beylerbey Euldj Ali al Fartas (Ali le Chauve, renégat) propose au sultan de Stamboul, Selim II, de reprendre Tunis où règne alors Ahmed Sultan, qui se trouve être son ennemi personnel; il s'en empare facilement. Ses vaisseaux, un peu plus tard, prennent une part active à la bataille de Lépante, et, si les Turcs de Stamboul sont écrasés par les puissances chrétiennes, ceux de Berbérie ont par contre conquis une place prépondérante dans la Méditerranée occidentale.

Une dernière fois, les Espagnols interviennent en Ifrikya. Don Juan, frère du roi Philippe II, reprend Tunis et refoule les Turcs vers Kairouan. Mais bientôt ils reviennent, renforcés d'une foule de cavaliers venus de Tripoli, et chassent définitivement les chrétiens (1574).

Ainsi prend fin l'occupation de l'Ifrikya par les Espagnols : elle a été sans influence sur la vie du pays.

*
* *

Cette fin du XVIe siècle marque donc le triomphe de l'Islam dans toute la Berbérie, mais de l'Islam repré-

1. Ne pas le confondre avec Moulaï Hassan, le hafside.

senté par les Turcs et non par les Berbères ou les Arabes; les souverains hafsides ont souvent même appelé les chrétiens pour chasser les Turcs. Ils redoutaient à juste titre ces conquérants audacieux, guerriers et bien organisés, venus de cet Orient, d'où avaient reflué déjà sur l'Ifrikya les hordes arabes. Enfin, ils pensaient avec raison n'avoir pas à redouter des chrétiens la cruauté et la tyrannie qui signalaient le passage des Turcs. Les chrétiens avaient donné souvent des preuves manifestes du peu de suite qu'ils apportaient à leurs essais de conquête en Berbérie; l'abandon fréquent de leurs propres garnisons dans les ports, leurs débarquements mal conduits, qui presque toujours se terminaient par un échec lamentable, n'étaient pas faits pour donner une haute idée de leur puissance. Leur ignorance absolue du pays et leur méconnaissance des populations, qui furent pour beaucoup dans l'échec des Espagnols, étaient bien faites pour rendre les Européens peu redoutables.

Quant aux populations, grâce à l'anarchie qui régnait alors au Maghreb central, elles étaient livrées à leurs propres sentiments. Les Kabyles des montagnes, jaloux de leur indépendance, combattaient les Turcs comme ils auraient combattu n'importe quel envahisseur, comme ils avaient combattu de tout temps les tribus rivales et leurs propres princes, qui durent, à coups de victoires, édifier leurs empires [1].

A ce moment viennent se réfugier en Berbérie les Maures d'Espagne, expulsés par les rois catholiques : issus des nombreux Berbères qui, à toutes les époques, passèrent en Espagne, les Maures regagnent ainsi leur première patrie [2]. Une quantité de Juifs, expulsés également, se joignent à eux et s'installent dans les ports de la côte. Ce sont les dernières modifications qui se produisent dans l'ethnographie de la Berbérie. De sorte

1. Voir plus loin ch. XXI, caractères de la domination turque.
2. Voir au sujet des Maures d'Espagne, ch. XXIII.

qu'au XIXe siècle elle sera, dans ses grandes lignes, très peu différente de ce qu'on vient de voir : quelques noms, seuls, auront changé.

Cependant, la population des côtes mérite une mention particulière : les Turcs n'ont pas amené de femmes de leur race en Berbérie; ils épousent des femmes du pays, et de ce croisement résulte, dans les ports et dans les capitales des beyliks, une race mixte, dont les enfants mâles appelés coulouglis (fils d'esclaves) conservent quelques-unes des qualités guerrières de leurs pères, mais se fondent rapidement dans la masse de la population. Les Turcs, grâce à la course, épousent aussi des chrétiennes et, dans les grandes familles particulièrement, le mélange de sang chrétien n'est pas rare. Au demeurant, cette population très spéciale des côtes est travailleuse, assimilable, rompue à subir toutes les dominations. C'est elle que, particulièrement sur les côtes de Tunisie, l'on rencontre au XIXe siècle.

Le régime turc.

Nous avons jusqu'ici divisé la Berbérie orientale en deux parties : l'*Ifrikya*, s'étendant des côtes orientales jusqu'à l'Aurès et jusqu'à Constantine, et le *Maghreb central*, dont la Moulouïa formait la limite à l'ouest.

Les Turcs, en faisant d'Alger leur capitale, vont nous amener à une division nouvelle du pays. Les *beylerbeys* d'Alger, au XVIe siècle, ont étendu leur domination à l'Ifrikya, mais, dès qu'ils disparaissent (1587), des *pachas* indépendants l'un de l'autre sont installés par la Porte à Alger et à Tunis. Dès lors, le pacha, puis le dey de Tunis entend régner jusqu'à Constantine inclusivement, et, dès le début du XVIIe siècle, les deux pays rivaux entrent en lutte au sujet des tribus qui se réclament alternativement de l'un et de l'autre; de sorte que les deux pachas, d'un commun accord, tracent la frontière qui continuera à séparer les pachaliks de Tunis et d'Alger (1614).

Il convient d'étudier séparément les deux pays, où la forme du gouvernement évolua de façon différente.

A Tunis fut installé d'abord un *pacha*, gouvernant au nom de la Porte, mais bientôt le régime devint une oligarchie militaire.

Les chefs de la milice turque, ou milice des Janissaires, formaient un *Divan* qui eut à l'origine 40 membres et vint bientôt annihiler l'autorité du pacha. C'est ainsi que le mot *oudjak* (fourneau), qui désignait primitivement un groupe de miliciens, puis la milice, en vint à désigner le gouvernement lui-même. Les 5 principaux officiers, présidés par l'agha (général), rendaient la justice aux Turcs et aux coulouglis [1].

Les soldats, en 1591, élurent un *Divan* de 300 membres qu'ils appelèrent *deys* (oncles); ce conseil devint tout-puissant et son président élu, le dey, fut bientôt le véritable maître, qui gouverna de concert avec le pacha.

Le premier de ces deys fut en Tunisie *Ismaïl* qui, au bout de trois ans, disparut sagement, sous le prétexte d'un pèlerinage à la Mecque et ne revint jamais (1593) [2].

Son successeur *Mousa* fit de même.

Othmann s'empara alors du pouvoir, et gouverna réellement le pays. Ce fut lui qui créa, pour le seconder :

Le *bey*, pour l'administration des tribus et le commandement des troupes;

Le *koptan*, pour le commandement de la marine.

Telle est l'origine du pouvoir des beys actuels.

A Alger quatre périodes se succèdent :

1° Celle des beylerbeys, de 1546 à 1587.

2° Celle des pachas triennaux, jusqu'en 1659.

3° Celle des aghas, qui dura douze ans, et marqua la scission avec le sultan de Stamboul.

4° Celle des deys qui furent institués en 1671 à l'exemple de ceux de Tunis.

1. Les coulouglis sont les fils de soldats turcs et de femmes du pays. Voir page précédente.

2. Voir plus loin, ch. XVII. Les deys de Tunis.

Dans l'un et l'autre pays, le dey était assisté de cinq ministres :

Le *khasnadji* ou trésorier;

L'*agha* ou chef des armées;

L'*oukil el-hardj*, ministre de la marine;

Le *beïtelmaldji*, directeur des domaines;

Le *khodjet el-kheil*, receveur des tributs.

Le personnel subalterne comprenait les *khodjas* ou écrivains, des *drogmans* ou interprètes, des *oukils* ou commis des diverses administrations et des *chaouchs*, gardes ou agents de police.

L'administration d'un groupement de population était confiée à un *caïd*, fonctionnaire de création nouvelle dont le nom même est turc.

L'administration des villes était confiée à un *cheikh*; en conservant le mot arabe, on ne faisait que conserver l'état de choses qui avait existé de tout temps en Berbérie.

La justice et le soin de faire respecter les prescriptions de la religion était confiés aux *cadis* et aux *muftis*; quelquefois un *cheikh ul Islam*, sorte d'évêque musulman était installé au-dessus des muftis.

Cette organisation administrative se complétait par le fonctionnaire chargé de la conservation des habous ou fondations immobilières, faites au profit d'établissements religieux.

Les impôts perçus par les Turcs étaient les suivants :

L'*achour* ou dîme, perçue sur les produits du sol;

La *lezma*, impôt de capitation frappant les nomades, les gens des régions non agricoles, et qui dans les oasis était réparti par tête de palmier.

Le *zekat*, aumône religieuse, qui devint un impôt sur les bêtes de somme;

Le *hokor* ou droit de fermage sur les terres de l'État.

Cette organisation n'est en somme qu'une occupation militaire : elle en a les avantages et les vices. Les Turcs se sont établis par la force sur les côtes d'un pays complètement désorganisé : ils ne l'ont jamais

« administré ». Ils ont maintenu leur domination en Berbérie avec des effectifs d'une faiblesse incroyable. L'oudjak de Tunis ne comprenait que 40 compagnies de 100 hommes; le dey d'Alger avait une armée analogue. Dans ces conditions, leur domination ne pouvait pas être lourde aux populations de l'intérieur. On s'explique donc que les tribus aient souffert des conquérants qui, en fait, les laissaient vivre à leur guise et ne percevaient qu'irrégulièrement les impôts. Nous avons d'ailleurs insisté déjà sur l'état de révolte perpétuelle de tous les habitants des montagnes. L'audace des corsaires turcs est seule venue masquer la faiblesse de leur domination.

Le « fanatisme musulman »[1].

L'islamisme, représenté par les Turcs, va prendre en Berbérie, à partir du XVIe siècle, une physionomie nouvelle. Leur attitude vis-à-vis des chrétiens diffère nettement de celle des Berbères; leurs corsaires écument la Méditerranée; leurs mœurs cruelles et leur intransigeance sont bien faites pour justifier ce terme de « fanatisme musulman », qui est en Europe d'un emploi courant. Mais, où l'on se trompe, c'est en l'appliquant aux populations qui n'ont rien de turc.

On dit couramment que « les Arabes », — c'est de ce nom que l'on désigne les habitants de l'Afrique du Nord, — sont de « redoutables fanatiques ». Il semble qu'on ne doive pas s'en tenir à une affirmation aussi générale, et, dans tous les cas, il convient de distinguer à cet égard les Berbères de race pure ou les montagnards très légèrement arabisés, des Arabes proprement dits.

Il est incontestable que, pour ces derniers, les fidèles de l'Islam forment un tout distinct du reste du monde

1. Voir Ismaël Hamet, *Les musulmans français du Nord de Afrique*, p. 267.

et que tout musulman est d'une race supérieure aux infidèles ou roumis. Mais il ne faut pas oublier que les khalifes se sont posés dès l'origine en chefs politiques, et que cette « unité » du monde musulman est aussi politique que religieuse. Il suffit, pour en être convaincu, de relire l'histoire des premiers khalifes[1].

Les auteurs les moins suspects de partialité reconnaissent que Mahomet n'eut d'autre but que de substituer dans sa tribu le culte du Dieu unique au culte des idoles. Les Arabes, par la suite, n'imposèrent même pas l'islamisme aux peuples soumis : « Les peuples rencontrés par les armées musulmanes, dit M. de Castries, étaient mis dans la triple alternative, ou de se convertir au Coran, ou de garder leur religion en payant un tribut, ou de s'en remettre au sort des armes[2]. »

Mercier reconnaît également[3] « la tolérance qui, en somme, est le fond de la doctrine islamique » et, après avoir essayé de définir cette tolérance, ajoute : « cet exposé de la question heurtera peut-être des préjugés, car il a été de mode jusqu'à présent d'attribuer à la haine religieuse et au fanatisme la responsabilité de la résistance et des révoltes contre lesquelles nous avons eu à lutter en Algérie ». On ne saurait mieux dire.

On arrive à se convaincre, si l'on veut bien étudier la religion musulmane, que « l'islamisme et les civilisations modernes n'ont aucune incompatibilité foncière et organique[4] ».

Les Arabes de Berbérie, relativement en petit nombre, et noyés au milieu des populations autochtones, n'auraient pas pu d'ailleurs faire étalage d'intolérance. Quant aux Berbères de race pure, on a pu voir qu'ils avaient embrassé l'islamisme d'une façon très relative ;

1. Voir chap. IV, p. 40.
2. H. de Castries, *L'islam*.
3. E. Mercier, *La question indigène en Algérie au commencement du XXe siècle*, p. 154.
4. Albin Rozet. Proposition de loi n° 2235 (1909).

ils ont, en réalité, toujours pratiqué une religion déformée suivant leurs goûts, et se sont jetés avec enthousiasme dans tous les schismes. Tous les réformateurs d'origine berbère qui apparaissent successivement au Maroc ne sont que des chefs politiques soucieux de recruter des partisans dont ils soient sûrs. L'histoire des débuts des Almohades est, à cet égard, très caractéristique.

D'autre part, on rencontre des preuves nombreuses de la tolérance des Berbères.

Ceux-ci, tout au moins ceux de l'Ifrikya et des deux Maurétanies, ont adopté successivement les dieux païens des Romains, puis la religion chrétienne; au XIe siècle, malgré la conversion rapide des Berbères à l'islamisme, il y avait encore des évêchés dans le pays; sous les Hammadites (XIe-XIIe siècles), leur capitale même, El-Calâa était le siège d'un évêché; il en était de même pour Fez; au XIIe siècle, il y avait encore des églises chrétiennes à Tlemcen.

En 1227, à l'époque du démembrement de l'empire almohade, deux princes se disputaient la possession du Maghreb extrême; l'un d'eux, El-Mamoun, demanda des secours au roi de Castille et reçut de lui un corps de cavaliers chrétiens, contre la remise de 10 places fortes de la péninsule et le droit d'édifier une église chrétienne au Maroc; le traité portait cette clause significative que les musulmans pourraient se faire chrétiens, mais que la réciproque ne serait pas admise, et les Berbères acceptèrent une telle condition. Depuis longtemps, d'ailleurs, des chrétiens servaient dans les armées des princes berbères et y jouissaient d'une entière liberté de conscience. En 1550 enfin, immédiatement avant l'arrivée des Turcs, on rencontrait à Tunis une population de chrétiens indigènes.

On doit ajouter qu'en Espagne, au temps des empires maures, la libre pensée avait beaucoup d'adeptes, et que le vin était d'un usage courant.

Mais l'arrivée des Turcs, au XVIe siècle, et l'établisse-

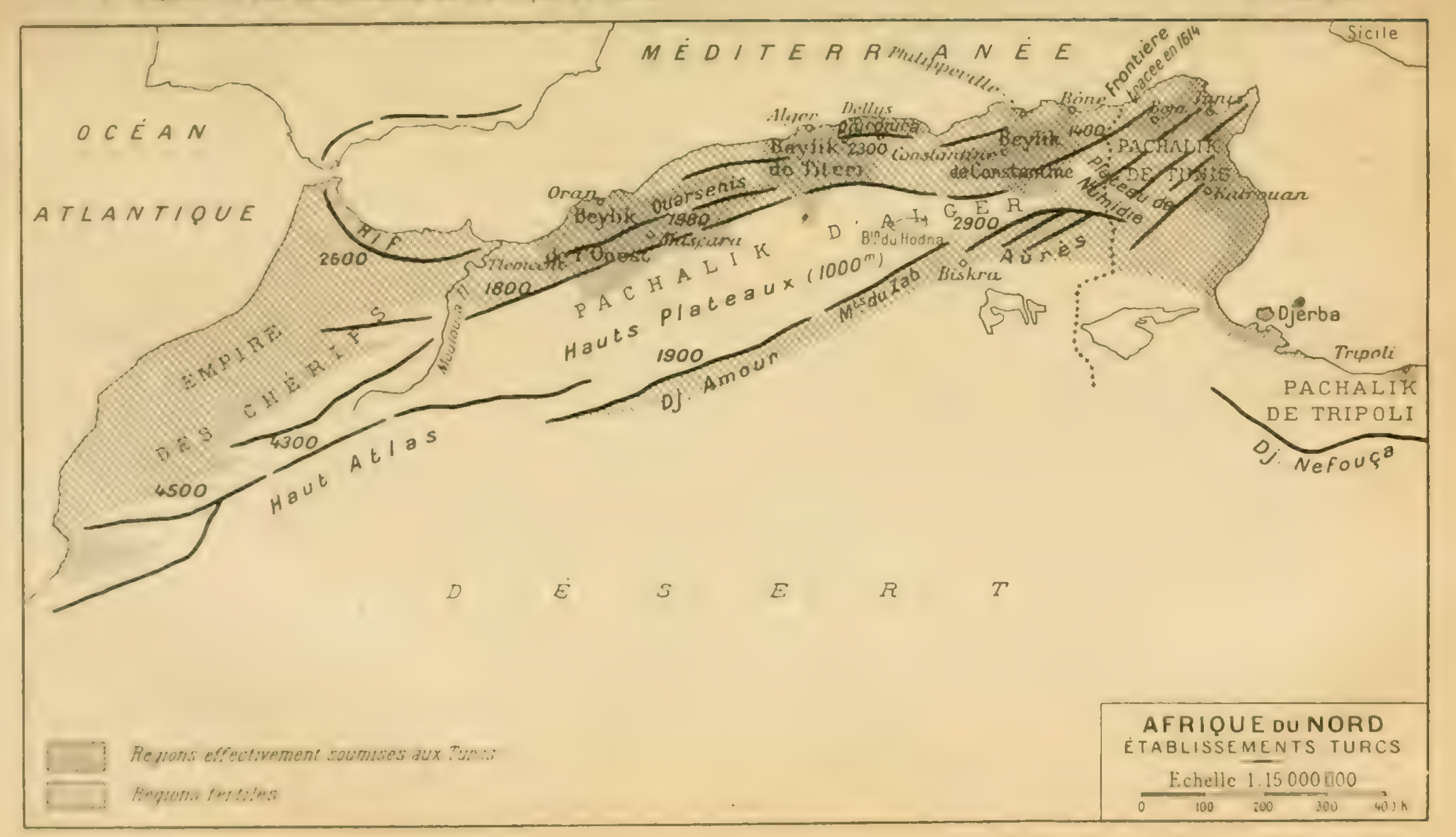
ment au Maroc des chérifs arabes à la même époque, vinrent changer la face des choses, et c'est de ce moment que date l'intransigeance musulmane en Afrique.

La floraison de marabouts qui, du Maghreb, se répandirent sur toute la Berbérie, vint donner aux questions religieuses une acuité particulière et nouvelle. Les marabouts faisaient, au XVI[e] siècle, de la haine contre les étrangers qui possédaient alors les côtes de l'Océan, leur principale raison d'être, et c'est la lutte engagée contre les Espagnols et les Portugais qui avait fait leur fortune; c'est pourquoi la haine du chrétien continue à faire encore aujourd'hui le fond de leur doctrine. Elle a donc une origine plus politique que religieuse.

Il en est de même des confréries. Au Maroc, où le sultan les laisse absolument libres, tant que leurs chefs ou leurs adeptes ne se mettent pas en révolte ouverte, elles ont joué et jouent encore un rôle considérable. Le plus important des chefs de confréries est le chérif d'Ouezzan, au nord de Fez; il est grand maître de l'ordre des Moulaï-Taïeb, fort répandu dans tout le Maghreb et joue encore un rôle important, dénué d'ailleurs de tout caractère religieux, dans les luttes intestines qui divisent les princes de la famille régnante.

D'autre part, les Turcs, dès leur arrivée, ont fait preuve en Ifrikya d'un véritable fanatisme. On ne saurait établir de comparaison, nous le répétons, entre l'attitude des beys de Tunis et la conduite des sultans Berbères du moyen âge. Ce sont les Turcs qui ont donné à la religion musulmane cet esprit nouveau et qui ont inauguré la haine du chrétien. Leurs instincts de cruauté s'accommodaient parfaitement de cette intransigeance implacable.

Mais rien de pareil ne se vit jamais en Afrique avant leur arrivée et l'on peut dire que le fanatisme religieux fut presque inconnu de la race berbère.


MÉDITERRANÉE
OCÉAN
ATLANTIQUE
Sicile
Frontière tracée en 1614
Philippeville
Bône
Alger
Dellys
Beylik 2300
de Titeri
Constantine
Beylik
de Constantine
1400
PACHALIK
DE TUNIS
Plateau de Numidie
Kairouan
Oran
Beylik Ouarsenis
1980
de l'Ouest
Tlemcen
RIF
2600
1800
PACHALIK D'ALGER
Bin du Hodna
2900
Aurès
Biskra
Hauts plateaux (1000m)
Mts du Zab
1900
Dj. Amour
EMPIRE DES CHÉRIFS
Moulouia
4300
4500
Haut Atlas
Djerba
Tripoli
PACHALIK
DE TRIPOLI
Dj. Nefouça
DÉSERT
AFRIQUE DU NORD
ÉTABLISSEMENTS TURCS
Echelle 1:15 000 000
0
100
200
300
Régions fertiles

Destruction des établissements chrétiens de Tabarca (1740)[1].

[L'anecdote suivante donne une très exacte idée de l'attitude des Turcs vis-à-vis des chrétiens. Elle montre d'ailleurs chez les premiers plus d'inconscience que d'intransigeance.]

« Lorsqu'il eut soumis la Tunisie[2], et réduit le parti du bey Husseïn, Younès, fils d'Ali-Pacha, se tourna contre les chrétiens, et résolut de s'emparer des ports de Tabarca et de Tamkart où ils avaient des établissements.

« Il résolut d'agir par ruse et envoya d'abord des navires portant des soldats et qui firent semblant de s'arrêter dans le port pour des réparations. Les chrétiens, sans méfiance, apportèrent aux matelots de l'huile et de la viande de bœuf; les askers descendirent à terre et s'empressèrent d'entrer en relations avec les femmes du pays. Mais bientôt Younès arriva par terre, à la tête de l'armée, et les chrétiens comprirent alors qu'ils étaient perdus. Pourtant, le chef du clergé et les prêtres, accompagnés du capitaine et des notables de l'île, montèrent à cheval et, portant l'évangile, vinrent à la rencontre du prince, pour lui exprimer le plaisir qu'ils avaient à le voir. Younès les reçut bien et les engagea à porter ce qu'ils avaient de plus précieux dans l'église, afin que leurs biens fussent à l'abri du pillage. Mais ce n'était là qu'une ruse pour s'emparer plus facilement de leurs richesses; bientôt, en effet, il entra dans le bordj par surprise et, à un signal donné, tout le monde se précipita dans les maisons des chrétiens. Les caisses trouvées dans l'église et contenant les choses précieuses, furent expédiées à Tunis; on fit sortir de Tabarca tous les habitants, femmes, enfants et vieillards, qui durent se mettre en route à pied, conduits par les hambas comme un troupeau de moutons.

« Younès avait pris pour lui les plus jolies de leurs filles; il choisit de suite deux d'entre elles qu'il envoya au Bardo. Plus tard, l'une d'elles se convertit à l'islamisme par peur; il l'épousa, et en eut des enfants.

1. Mohammed Seghir, *60 ans d'histoire de la Tunisie*. Trad. Serres et Lasram.

2. Voir plus loin : Règne d'Ali Pacha, ch. x· ııı

« Les jeunes garçons furent élevés avec les jeunes mamelouks: on les engagea à se convertir aussi à l'islamisme, on les fit circoncire et on leur donna des noms musulmans comme Mostefa ou Mohamed; par la suite, ils reçurent des emplois.

« En face de la ville de Tabarca, est une petite île où s'élevaient des habitations et un bordj. Younès fit raser la ville, mais conserva le bordj de l'île et conçut le dessein de faire relever un autre bordj en ruines, situé sur la terre ferme.

« L'amine des maçons de Tunis se rendit sur les lieux, mais on constata qu'on ne pouvait transformer en chaux la pierre du pays qui, chauffée, éclatait. On se décida donc à en faire fabriquer près de Béja, mais, comme la peste sévissait sur les chameaux du pays, le prince fournit les chameaux nécessaires au transport. Malheureusement, ces animaux transpiraient et leur sueur, à travers le porte-charge en alfa, venait mouiller la chaux vive qui se gonflait et éclatait en produisant de petites fumées. Quand les chameaux entendaient ces détonations et voyaient ces fumées sur leur dos, ils prenaient peur et partaient au galop, en lançant leurs jambes de tous côtés et en levant la queue; ils jetaient leur fardeau, leur bouche se couvrait d'écume et l'on n'arrivait qu'à grand'peine à les maîtriser. Quand enfin on voulait remettre la chaux sur leur dos, elle collait à leurs flancs et y produisait des plaies dont ils mouraient. Aussi, la construction du bordj coûta-t-elle très cher, et ne put-il être achevé qu'au bout de trois années.

« Malheureusement, la disparition des chrétiens ruina tout le pays. La région de Béja fut plongée dans le dénuement et les gens de Khoumirie eux-mêmes, qui avaient l'habitude, quand ils avaient besoin d'argent, de mettre leurs enfants en service chez les chrétiens, furent privés de ce revenu. »

CHAPITRE XV

LES CHÉRIFS[1] MAROCAINS (XVIe SIÈCLE — XIXe SIÈCLE[2]).

Au XVIe siècle, les établissements turcs ne dépassent guère, vers l'ouest, le méridien d'Alger : l'influence espagnole domine au contraire en Oranie et leur ferme le Maghreb-el-Acsa. Aussi l'histoire du Maroc dans les temps modernes reste-t-elle nettement distincte de celle du reste de l'Afrique du Nord.

C'est au Maroc également que la race berbère est restée pure de tout mélange; les Arabes n'y ont pénétré que par faibles fractions, à de rares intervalles, et nulle part, même dans la vallée du Sous, l'élément arabe ne dépasse le tiers de la population.

Mais c'est dans les classes supérieures qu'il se ren-

1. En arabe, le pluriel du mot chérif est chorfa ou cheurfa. Nous avons néanmoins adopté la forme française du pluriel.

2. Braitwaite, *Histoire des révolutions du Maroc*, traduction, 1731. — Elie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc*, dans la *Revue africaine*, nos 92 et suivants. — L'abbé Godard, *Histoire du Maroc*, dans la *Revue africaine*, t. IX. — Diégo de Torrès, *Histoire des Chérifs*, à la suite de Marmol, *Description générale de l'Afrique*, trad. d'Ablancourt, 1667. Autre traduction française, 1636. — Berbrugger, *La canne à sucre et les Chérifs du Maroc au XVIe s.*, dans la *Revue africaine*, n° 32. — De Slane, *Conquête du Soudan par les Marocains*, *Revue africaine*, t. I. — Budgett Meakin, *L'empire des Chérifs*, 1899. — H. de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845*, en cours de publication. — Edmond Doutté, *En tribu*, ch. XIII : Les débris de l'Empire portugais, 1914. — Houdas, *Traduction* des historiens arabes : Ezziani, *Le Maroc de 1631 à 1812*; El-Oufrani, *Histoire de la dynastie saadienne*; Et-Tordjeman.

contre au XVIe siècle. Les familles chérifiennes vont même s'emparer du pouvoir pour le détenir jusqu'à nos jours. De ces chérifs, quelques-uns descendent des anciens Edrisides; les autres sont venus dans le pays plus tard; tous, quoique descendants d'Ali, se réclament du rite sunnite. Les questions religieuses ont, il est vrai, beaucoup perdu de leur acuité en Afrique sous les dynasties berbères, depuis le XIIIe siècle.

En réalité, les Arabes vont régner, au Maghreb, sur des tribus indifférentes, plus disposées à s'affilier aux confréries qu'à pratiquer un culte officiel.

Mais ils se considèrent comme successeurs des khalifes et, jusqu'en 1830, ils seront vénérés comme tels par les habitants des deux Maghreb.

I. — Les Chérifs saadiens.

Vers la fin du XIIe siècle, quelques descendants d'Ali suivirent des pèlerins au Maghreb et se fixèrent les uns à Sidjilmessa, les autres dans la vallée de l'oued Derâa. Les premiers, dont l'ancêtre fut un certain El-Hassan ben Kassem, devaient donner naissance à la dynastie des chérifs actuels, hassani ou filali. Les seconds allaient, dès le XVIe siècle, s'emparer du pouvoir, sous le nom de chérifs saadiens.

Jusqu'au début du XVIe siècle, ils demeurèrent ignorés : un membre de la famille, qui avait fait le pèlerinage de la Mecque, prit alors le surnom de « El-Kaïm bi amer Allah » (Celui qui se lève par l'ordre de Dieu), et acquit une grande réputation. C'était l'époque où les grands empires berbères touchaient à leur fin : les Espagnols et les Turcs se disputaient le Maghreb central et l'Ifrikya, les Portugais tenaient les côtes du Maghreb extrême et l'anarchie la plus complète régnait partout. Ce fut pour l'appeler à leur secours contre les Portugais, que les habitants du Sous se tournèrent vers le chérif du Derâa. Son fils, *Mohammed el-Medhi*, lui succéda. El-Medhi « était de moyenne taille, fort en ses

membres, le visage rond, les yeux grands et joyeux; il était blanc, la barbe longue et grise faite en rond, et portait les cheveux frisés [1] ».

Il entreprit la conquête de l'empire Mérinide. Avec une armée qui comprenait 5 000 renégats armés de mousquets, il attaqua Fez. Le sultan sortit de la ville à sa rencontre, « montant un cheval aubère, grand et beau, richement harnaché; lui-même était habillé d'écarlate et allait en priant et fort allègrement à voir. Il fut salué d'une grande salve et acclamations, selon leur coutume, par ceux qu'il avait apprêtés ce jour-là pour combattre, qui pouvaient être environ 20 000 chevaux ».

Fez fut prise, et El-Medhi continua sa conquête vers l'est. Tlemcen, attaquée à la fois par les Espagnols et par les Turcs, l'appela à son secours, et les états des Saadiens comprirent alors tout le Maghreb central.

Mohammed el-Medhi non seulement s'occupa d'affermir sa puissance par de nombreuses expéditions, mais s'efforça d'instituer ou plutôt de rétablir un gouvernement régulier. A l'intérieur, il sut par sa fermeté tenir en bride les marabouts que nous verrons plus tard établir une véritable féodalité; il réorganisa le système d'impôts, — et l'on sait qu'au Maghreb la rentrée des impôts a toujours été la grande préoccupation des gouvernements et aussi la chose la plus difficile à obtenir; — il rétablit même une sorte de cadastre dont Abd el-Moumen, le premier des Almohades, avait jeté les bases, quatre siècles auparavant, et frappa d'un impôt foncier les terres productives.

Il mourut en 1559.

Ses successeurs passèrent rapidement; ce sont :

1. Diégo de Torrès. De Taroudent, dont il avait fait sa capitale, il commanda bientôt à tout l'extrême sud et, dès ce moment, il s'occupa, en véritable souverain, d'embellir sa capitale de monuments magnifiques. Il entreprit aussi d'acclimater dans le Sous la canne à sucre dont la culture était alors répandue dans toute la Berbérie.

Moulaï abd Allah qui règne en vulgaire despote, boit des boissons fermentées et s'adonne à l'alchimie.

Son fils, un demi-nègre, qui prend la sage précaution de faire périr tous ses frères pour n'avoir pas de compétiteurs, à l'exemple d'ailleurs de son père et de son aïeul; en fait, la facilité avec laquelle, en un tel pays, les frères des sultans ont toujours pu se tailler un empire et proclamer leur indépendance, justifierait cet état d'esprit. Mais, ce sultan qui s'est débarrassé de tous ses frères va se trouver en compétition avec un oncle. Celui-ci, *Abd el-Melek*, sollicite l'appui de Stamboul et des Turcs, s'empare de Fez, puis marche sur Maroc. Le sultan légitime n'a d'autres ressources que d'implorer l'appui des Portugais; ceux-ci, sur la promesse qu'ils pourront conserver le littoral, débarquent des troupes à Açila. Malheureusement, leur armée est mise en déroute par Abd el-Melek.

Après cette période de luttes intestines, le sultan *El-Mansour* va porter au plus haut point la gloire de la dynastie saadienne.

El-Mansour règne à Maroc. Il s'occupe d'abord de réprimer les révoltes incessantes des Ghomara et des tribus du grand Atlas. Il lutte avec avantage contre les Espagnols, qui se maintiennent avec peine à Ceuta. A l'est, les Turcs, prêts à marcher contre le Maghreb, sont détournés de ce projet par le sultan de Stamboul lui-même.

Enfin, El-Mansour soumet à son autorité le Touat, pousse jusqu'à Tigourarine, à 70 étapes de Maroc, et va même conquérir Tombouctou.

C'était alors la brillante capitale des rois nègres Sokya qui n'étaient nullement dépourvus de civilisation. La ville était un marché fort important et le centre d'une école de légistes dont le renom s'étendait sur toute l'Afrique du Nord. L'un de ses rois même, étant allé à la Mecque, s'était vu conférer le titre de « lieutenant du Prince des croyants dans le Soudan ».

C'est donc comme imam et seul successeur légal du

souverain temporel et spirituel des musulmans, qu'El-Mansour se tourna contre lui. Il demanda le paiement d'une redevance sur les mines de sel, qui fut refusée. Il prépara alors une expédition, qui se mit en marche en 1590 et parvint au Niger après quatre mois et demi de marche. Les troupes du roi de Nigritie comprenaient, dit-on, 140 000 combattants bien armés et accompagnés de magiciens (fabricants de fétiches) et de jeteurs de sort. Elles n'arrêtèrent pas les Marocains et Tombouctou fut prise; le roi, qui s'était en vain réclamé des Hafsides de Tunis, fut poursuivi et mis à mort. La ville fut pillée, et ses magnifiques bibliothèques détruites. Un des savants ramenés à Maroc, Ahmed ben Baba, déclara que la sienne contenait 1 600 volumes et qu'il était celui des membres de sa famille qui en possédait le moins. Le même Ahmed ben Baba fut mis en présence du sultan, qui se tenait sur une estrade, caché par un rideau. Le savant nègre, loin de s'humilier, cita alors à El-Mansour un passage du Coran : « Dieu seul parle aux mortels par révélation ou derrière un voile », puis il lui reprocha amèrement d'avoir laissé piller sa bibliothèque. Sur quoi, le sultan laissa de côté tout apparat et chargea même Ahmed de faire un cours à la mosquée des chérifs, à Fez.

De grandes richesses furent rapportées de Tombouctou et notamment 10 000 mithkals (50 kilogs) d'or. Par la suite, des charges d'or furent constamment expédiées à Maroc, et le précieux métal devint tellement abondant dans l'empire des chérifs qu'El-Mansour fut surnommé « Dehbi » (Le Doré).

L'armée marocaine laissa à Tombouctou un gouverneur : tout le Soudan et le Sénégal actuel obéissaient au sultan du Maroc; le Bornou avait envoyé sa soumission.

El-Mansour embellit Maroc, sa capitale, et sans doute ajouta des constructions à la fameuse Badia (la merveille)[1]; il avait payé le marbre de Carare avec du sucre

1. Voir la description de Maroc, par Léon l'Africain, ch. x, p. 143

du Sous, poids pour poids. Il réglementa même le costume et les usages. Les premiers chérifs avaient conservé le costume des Arabes et leur manière de se nourrir; mais les modes turques s'étaient implantées peu à peu, et avaient été « assez maladroitement adoptées ». Il est vraisemblable que le sultan et la haute société adoptèrent le costume turc, ainsi qu'un nouveau cérémonial de cour.

El-Mansour, enfin, réorganisa l'armée sur laquelle nous avons de curieux détails : « Les renégats, les affranchis et les levantins constituaient les meilleurs soldats, la pépinière des généraux et des ministres. Ils formaient un corps d'élite et étaient coiffés d'un casque ou bonnet jaune doré, orné de plumes d'autruche de couleurs diverses; ces soldats se tenaient sur deux rangs, en face de la tente du sultan; on les nommait les *bïak*. D'autres formaient un corps d'armée à la turque, et étaient appelés *slag*. Ils portaient un bonnet dont le bout leur retombait sur la poitrine, et étaient parés de plumes d'autruche sur le front et à la ceinture. Puis venaient les hallebardiers et piquiers. D'autres encore furent organisés en gardes du corps (kobdjia). Enfin venaient les chaouchs chargés de transmettre les ordres.

« A côté de ces premiers éléments, les Maures andalous donnaient d'excellents soldats, formés à la discipline espagnole, arquebusiers et archers de mérite.

« L'armée comptait encore des spahis réguliers et des cavaliers arabes auxiliaires.

« L'ordre de marche était le suivant : en tête marchait le corps appelé « armée du Sous », qui comptait surtout des cavaliers arabes; puis les Cheraga, tribu privilégiée des environs de Fez. Ensuite venaient les affranchis, renégats et levantins formant un corps. Les Maures andalous formaient un autre corps, en deux colonnes parallèles.

« Chacune de ces colonnes était commandée par un

caïd au-dessus duquel flottaient des étendards, au milieu d'un groupe de bouloukbachis.

« Le sultan suivait, entouré de ses officiers, précédé du grand tambour dont le son s'entendait au loin, et des joueurs de clarinette et de fifre. Il était entouré par les bïak. Les slag et les hallebardiers étaient à sa droite et à sa gauche. Le parasol, porté par les cavaliers bïak, s'élevait sur la tête du prince et, à côté de lui, était déployé un grand étendard blanc, au milieu d'autres drapeaux et enseignes. Le son des tambours et des clarinettes « enflammait l'ardeur des braves et donnait du « courage à ceux qui en manquaient ».

« Enfin venait le corps des canonniers, entouré par les spahis réguliers en deux colonnes[1]. »

El-Mansour mort, ses fils se disputent le pouvoir, et Maroc est pillée et mise à sac. La peste désole l'empire et en même temps les Espagnols assiègent El-Araïch : la ville est livrée aux « mécréants » par l'un des partis en présence. L'anarchie est générale. En 1610 enfin, le chérif est assassiné par les affiliés d'une confrérie. C'est une des premières manifestations de l'action politique des sectes religieuses qui, depuis quelques années, ont fait d'immenses progrès en Berbérie et particulièrement au Maghreb.

II. — **Les marabouts.**

En effet, le début du XVIIe siècle est marqué par l'apparition d'un nombre considérable de marabouts au Maghreb et par un développement extraordinaire du soufisme.

Le premier en date de ces marabouts fut *Abou Mehalli*. C'était un Berbère Maghraoua arabisé, né à Sidjilmessa. Il s'était instruit à Fez et avait adopté les règles de la confrérie des Rahmaniens. Il commença à parcourir le pays en répandant ses doctrines en un langage empreint

1. Mercier d'après Nozhet el-Hadi.

de mysticisme et acquit une grande réputation de sainteté. Il annonça alors qu'il était le vrai « medhi » chargé de mettre fin aux abus et de rétablir dans leur pureté les règles de la religion, puis déclara que la dignité de sultan lui était réservée : c'est la reproduction exacte des prédications d'Ibn Toumert[1].

En 1612, Abou Mehalli marcha sur Sidjilmessa à la tête de cinq cents fanatiques à qui il avait persuadé que les balles les atteindraient sans les blesser : c'est encore ce que les marabouts influents persuadent aujourd'hui aux populations. Sa puissance ne fit que s'accroître; il s'empara du Tafilelt et bientôt de Maroc.

A Fez, régnait l'anarchie la plus complète et les chérifs saadiens n'eurent d'autre ressource que d'opposer au medhi un autre marabout dont l'influence pût contre-balancer la sienne. Ce fut *Yahya*, marabout du Haut-Atlas, qui avait acquis dans le Sous une grande réputation; il sut en effet reconquérir Maroc où il rétablit l'autorité des Saadiens. Ceux-ci avaient transporté le siège de leur puissance à Fez, où plusieurs frères se disputaient le trône. Le pays, livré à lui-même, était désolé par la famine (1613-1614), et les Espagnols profitant du désordre général, s'emparaient de Mehedia (la Mamoúre) en 1617.

Les marabouts, de plus en plus nombreux, tiennent bientôt le pays tout entier en leur pouvoir.

El-Aïchi, marabout de Salé, lutte d'abord contre les « infidèles, dont la présence souille le sol de l'Islam », et acquiert un grand renom. Un autre, Berbère de race pure, dirige la zaouïa de Dela, dans les montagnes, et en fait un centre d'études renommé.

Yahya tient toujours le Sous.

Enfin, à Sidjilmessa, les descendants du chérif El-Hassan se sont multipliés et sont devenus les chefs les plus puissants du sud.

En 1631, les derniers chérifs saadiens ne possèdent

1. Fondateur de la secte almohade. Voir plus haut, ch. x.

plus que les deux capitales et leurs banlieues; le trésor est vide, l'armée n'existe plus.

Bientôt les marabouts de Dela, tout-puissants, soumettent à leur autorité tout le royaume du Nord et s'emparent de Fez : la dynastie saadienne a cessé de régner.

III. — Les Chérifs filaliens.

Dans le sud, le chérif du Tafilelt, *Moulaï Chérif*, est alors en lutte d'influence avec les marabouts du Sous Sidjilmessa, sa capitale, est tour à tour prise et reprise (1647).

Il est en guerre ensuite avec les marabouts de Dela, qui occupent le nord du Maghreb avec Fez comme capitale.

Soutenu par les Arabes Makil, il descend la vallée de la Moulouïa, razziant les Beni-Iznacen, soumis nominalement aux Turcs et s'empare d'Oudjda. Il se porte ensuite contre les Arabes Zoghba, campés dans les plaines de l'est, mais est arrêté devant Tlemcen par les Turcs (1649).

Après sa mort, son fils *El-Rechid* s'empare de Fez et soumet tout le nord du Maghreb. Il entreprend ensuite contre les tribus berbères, toujours remuantes, une série d'expéditions. Puis il marche sur la zaouïa de Dela, et met fin à la puissance des marabouts. Continuant ses succès, il s'empare de Maroc et soumet la région du Sous. Il meurt en 1665, ayant, en peu d'années, établi sur le Maghreb entier l'autorité des chérifs hassani ou filaliens et écrasé les marabouts et les petits chefs.

Il a ébauché déjà des traités de commerce avec les chrétiens et notamment avec la France : un Français est même allé jusqu'à Sidjilmessa.

Moulaï Ismaïl, son frère, fut proclamé en 1672 et, dans un règne de cinquante-sept années, sut donner à l'empire chérifien la solide organisation qui l'a conservé jusqu'à nos jours à sa dynastie.

Moulaï Ismaïl commença par écraser ses compétiteurs : en un seul jour, sept cents têtes de vaincus furent expédiées à Fez. Puis, peu confiant dans les tribus berbères au caractère versatile sur lesquelles il régnait, il s'occupa de se constituer une armée de mercenaires. Il acheta ou attira dans ses états une quantité considérable de nègres, qu'il arma et établit près de Maroc dans de vastes colonies militaires et agricoles. Les soldats étaient attachés à la terre et jouissaient de certains privilèges : on leur donna des femmes, et leurs enfants appartinrent à l'État; les jeunes garçons, sous la direction d'un saint personnage, Sidi Boukhari, reçurent une instruction militaire. Telle fut l'origine de la garde noire, entièrement dévouée au sultan, dont on désigna les soldats sous le nom d'Abid Boukhari, et qui se perpétua jusqu'au XIXe siècle : un corps de nègres figurait à la bataille de l'Isly en 1844. A la fin du règne de Moulaï Ismaïl, les nègres inscrits sur les contrôles atteignaient le chiffre de 150 000. Le sultan les avait établis dans des forteresses qui commandaient toutes les routes : la population indigène, ainsi fractionnée et surveillée de près, resta dans une tranquillité parfaite et l'on peut dire que cette organisation a fait la force des chérifs filaliens tant qu'ils surent la maintenir.

La méthode de Moulaï Ismaïl a des ressemblances frappantes avec la méthode romaine. Ce furent les mêmes principes et les mêmes conséquences heureuses. Telle fut encore la méthode des Turcs, qui, avec un nombre infime de soldats de race pure venus de l'Orient, surent maintenir leur domination sur la Tunisie et le Maghreb central. C'est apparemment la véritable manière de maintenir l'ordre et de faire régner la paix en Berbérie.

Tranquille à l'intérieur, Moulaï Ismaïl dirigea ses troupes vers l'est, au delà de la Moulouïa, et ne fut arrêté par les Turcs qu'au Chélif : les Marocains, à

cette époque, ne connaissaient pas encore les mousquets; ils s'enfuirent devant la fusillade.

Les Beni-Iznacen furent réduits à l'obéissance et surveillés par les postes placés à chaque étape de la route Fez-Teza.

Le sultan attaqua ensuite les établissements chrétiens du Maghreb : Mehedia (la Mamoure) fut enlevée aux Espagnols; peu après, ce fut le tour d'El-Araïch (Larache). Il ne resta dès lors aux Espagnols que Ceuta et Melilla, et plus loin Oran. Tanger fut enlevée aux Anglais en 1684.

En 1699, Moulaï Ismaïl envoya à la cour de Louis XIV le caïd de Salé, qui obtint un grand succès de curiosité et conclut un traité d'alliance avec la France; c'est alors que le sultan fit demander en mariage la princesse de Conti. On se gaussa beaucoup en France de l'aventure, mais on se demande si ce fut avec raison. Les Français ignoraient alors tout de la civilisation arabe et se représentaient mal, sans doute, la cour des chérifs : il n'est pas certain que toutes les provinces françaises, au XVII[e] siècle, fussent plus civilisées et mieux policées que les états de Moulaï Ismaïl.

Ce prince mourut en 1727. La tradition veut qu'il ait laissé 548 garçons et 340 filles.

Il avait partagé l'empire entre ses fils légitimes. Ceux-ci, comme toujours, se prirent de querelle, et vingt ans d'une épouvantable anarchie succédèrent à ce glorieux règne.

Le désordre prit fin en 1757 avec l'avènement de *Moulaï Mohamed*, qui réorganisa l'armée et se fit reconnaître par le pays tout entier.

Il s'empara de Mazagan, seul point qui appartînt encore aux Espagnols, mais entretint de bons rapports et conclut des traités avec les autres puissances. Chaque pays, moyennant le paiement d'une redevance, pouvait envoyer en toute sécurité ses navires dans les ports de la côte. Les traités conclus avec la France et l'Espagne, notamment, assuraient à ces puissances des avantages

particuliers. Il avait conclu un traité d'alliance et échangé des cadeaux avec le grand chérif de la Mecque.

Moulaï Mohamed fonda Mogador en 1764 et en fit un port franc.

L'unité du Maroc se rompit sous les règnes suivants; le nord, c'est-à-dire le pays situé sur la droite de l'Oum-er-Rebia restait aux chérifs, tandis que leurs compétiteurs tenaient Maroc et le sud.

Dans les dernières années du siècle, le pays fut désolé par des calamités de toute sorte, et la population décimée par la peste. Les Chaouïa, pendant la même période, étaient en lutte avec les Berbères de la haute montagne, dont les incursions dans les plaines étaient fatales aux habitants des côtes.

Moulaï Slimane, au début du XIXe siècle, sut reconquérir le pays par des expéditions poussées jusqu'au Touat et même à Sidjilmessa (Tafilelt). Il s'attacha — le fait est digne de remarque — à combattre lui-même la course et l'esclavage.

Après sa mort (1825), l'histoire des chérifs filaliens est intimement mêlée aux affaires d'Algérie et à l'histoire de la conquête française.

CHAPITRE XVI

LE MAROC DES CHÉRIFS

I. — Le Makhzen.

Ce qu'on désigne en général du nom de Makhzen est l'ensemble des services du gouvernement. Mais la puissance des sultans à l'intérieur même de leurs États n'étant appuyée que sur la force, il se trouve que des troupes permanentes se sont de tout temps trouvées mêlées aux affaires de l'État. D'où deux éléments essentiels dans le Makhzen :

Le personnel militaire;

Le personnel administratif proprement dit.

Les tribus *makhzen* ou *de guich*, qui forment l'élément militaire de l'État, datent de l'avènement des chérifs arabes, au XVIe siècle. Quand, à la faveur de la renaissance religieuse qui provoqua au Maghreb une floraison de zaouias, les saadiens s'élevèrent jusqu'au trône, ils n'étaient entourés que de quelques bandes d'Arabes sahariens, venus du Sud. Ils s'occupèrent de recruter une armée qu'ils composèrent de Maures, de renégats et de nègres et de deux groupes arabes importants : l'un formé de gens venus du Sous; l'autre de gens de l'Ouest du Maroc : Cheraga. Ce fut l'origine des deux premières tribus dites makhzen.

Moulay Ismaïl en créa d'autres et en particulier la fameuse tribu très spéciale des Bouakar. Cette dernière n'était autre chose que le corps nègre dit des Abid, que Moulay Ismaïl constitua peu à peu et sur lequel il étaya sa puissance. D'autre part, il appela à lui des gens de

la tribu des Oudaïa, à laquelle, paraît-il, appartenait sa mère, et les installa à proximité de Fez, dans le Saïs.

Les Bouakar et les Oudaïa, turbulents les uns et les autres, troublèrent longtemps l'empire de leurs rivalités; les Bouakar furent les premiers affaiblis et dispersés; au début du XIX[e] siècle; les Oudaïa à leur tour s'étaient scindés en trois fractions qui vivaient séparées.

Après la bataille de l'Isly, une dernière tribu de guich fut créée : celle des Chérarda.

Mais à ce moment le sultan, se rendant compte de la nécessité d'une réforme militaire, leva des fantassins dans un certain nombre d'autres tribus, dites de naïba et qui, en échange de certains avantages étaient, elles aussi, astreintes à fournir soit des soldats soit l'impôt d'allégeance.

Les tribus makhzen, qui toutes étaient arabes ou arabisées, sauf les Bouakar, furent alors réduites au rôle de milice et virent leur importance diminuer.

Au temps où elles jouaient dans l'État un rôle prépondérant, ces tribus étaient, en fait, des colonies militaires dont tous les membres restaient leur vie entière à la disposition du sultan. En échange de leurs services, elles étaient exemptes d'impôt et recevaient des terres, soit en toute propriété, soit en usufruit, sur lesquelles elles s'installaient. Elles formaient une caste vivant très à part des autres tribus et des habitants des villes; chez elles, la division administrative avait fait place à la division militaire : 100 simples soldats ou mokhaznis formaient un *mia* commandé par un *caïd-mia*; 5 mia formaient un *reha*, commandé par un *caïd er reha.*

Leur premier devoir était de fournir le guich, c'est-à-dire le contingent, qui était en principe réparti entre les quatre villes impériales, Larache et Tanger.

Ces tribus fournissaient en outre les titulaires de certains postes importants; c'est ainsi que les villes impériales étaient sous l'autorité de pachas de guich, c'est-à-dire de gouverneurs militaires.

L'élément administratif proprement dit du Maroc, qui n'avait rien de permanent, comprenait lui-même les fonctionnaires de la cour et ceux de l'État.

Les premiers conservaient un certain caractère militaire et étaient qualifiés *gens de poignard*, parce qu'ils portaient toujours en sautoir un poignard recourbé, suspendu à une gaine de soie.

Par opposition, les fonctionnaires administratifs étaient dits *gens de sacoche* et portaient en effet au côté, à la place du poignard, une sorte de sacoche plate semblable à un portefeuille.

Le personnel de cour était réparti entre un certain nombre de corporations dites *hantas*.

Tout d'abord venaient les *fraiguïa* ou gens de la tente, chargés de veiller aux portes.

Sous le commandement du *hagib* ou chambellan, qui à l'origine était un esclave de confiance, étaient rangés les quatre corps du service intérieur du palais :

Les gens des ablutions, sortes d'huissiers du cabinet impérial;

Les gens du thé; ces deux corporations étaient formées d'esclaves nègres de choix.

Les gens du lit; ces charges appartenaient héréditairement à certaines familles makhzen.

Les gens de la natte, ou gentilshommes de la chambre, choisis en général parmi les chorfas.

Le *caïd el Mechouar* était chargé des services extérieurs et avait sous ses ordres :

Les gens des écuries, esclaves nègres;

Deux corps de cavaliers spéciaux : les *Mchaouris*, au nombre de 500, chargés du service du palais; les *msakhrin*, au nombre de 3 000, formant la garde impériale, et recrutés dans les tribus makhzen.

« Il s'y joint [1], dans les grandes occasions, les titulaires de certaines charges de cour qui forment, sous la direction du caïd el Mechouar, l'escorte immédiate

1. Eugène Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui.*

du souverain. Il en est de même du *moul-el-meddall*, portant le parasol aux côtés du sultan, et des *mzarguiya*, qui le précèdent avec leurs lances; ces fonctions sont considérées comme héréditaires dans quelques familles makhzen. Les gens qui marchent par-devant le sultan, en agitant des mousselines pour chasser les mouches, sont choisis dans la hanta des moualin-erroua.

« Ce personnel varié, distribué dans les diverses corporations du Makhzen, porte un costume uniforme, qui est celui des mokhazni, c'est-à-dire le long caftan de couleur, transparaissant sous la *faradjiya* de linge blanc et sur lequel se place le burnous; pour coiffure, la chéchiya pointue, avec ou sans rezza. Grâce à la finesse des étoffes et à la délicatesse des teintes, ce costume peut atteindre une extrême élégance; aussi rien n'est-il plus joli à voir qu'un groupe de cavaliers makhzen, rien de plus splendide que le sultan du Maroc, au milieu de son entourage des grands jours. »

A la tête du personnel administratif, c'est-à-dire des gens de sacoche, étaient naturellement un certain nombre de ministres.

Un seul avait en réalité le titre de *vizir* : c'était l'*ouzir* ou ministre de l'Intérieur, plus généralement appelé *grand vizir*.

Les autres ministres étaient :

L'ouzir el bahr, ministre des Affaires extérieures (littéralement de la mer);

L'*allef*, payeur, ministre de la Guerre;

L'*amin el oumana*, ministre des Finances, assisté de trois chefs de service ou sous-secrétaires d'État : les *amins* des rentrées, des dépenses et des comptes.

A ces sept ministres on adjoignait en général :

L'*ouzir ech chikayat*, ministre des réclamations;

Et le *hagib*, chambellan.

Soit en tout neuf hauts fonctionnaires.

Dans les provinces, l'administration était exercée par : les *caïds* et *cheikhs*;

Les *oumanas*, chargés de percevoir les *meks* ou droits de portes, de régie et de marché;

Les *mohtasseb*, prévôts des marchands, nommés par le sultan et chargés d'administrer les corporations de marchands et d'ouvriers;

Les *cadis*;

Les *khetabs* prédicateurs;

Les *nadirs*, administrateurs des habous;

Les *abi maourit* et *oukil er roïab*, administrateurs des successions vacantes, chargés également de prélever les droits du trésor sur les héritages.

II. — Les chérifs d'Ouazzan.

Les Arabes importèrent au Maghreb la religion islamique et son clergé régulier. Mais, là comme dans toute l'Afrique du Nord, apparurent à une certaine époque de saints hommes, à qui la crédulité populaire attribua un pouvoir surnaturel ou baraka. De plus, il existe au Maroc un certain nombre de familles de descendants du Prophète, dites chérifiennes, parmi lesquelles figure au premier rang la famille des alaouites actuellement régnante.

Les chérifs tirent donc de leur origine leur caractère de sainteté. Les autres personnages qui tirent leur prestige de leurs vertus propres, portent en général, dans l'Afrique du Nord, le nom de marabouts; mais au Maroc, ils s'efforcent toujours de rattacher leur origine au Prophète, par une généalogie de fantaisie, de sorte que le nombre des chérifs plus ou moins authentiques est considérable dans l'empire.

La famille chérifienne la plus célèbre et la plus puissante du Maroc est celle d'Ouazzan. Son fondateur, Moulay Abdallah ech chérif, qui naquit en 1596, était un chérif édrissite d'illustre origine : il descendait directement d'un chérif qui, au XIII[e] siècle, enseignait déjà au Maroc des doctrines mystiques et dont la zaouïa subsiste encore. La tradition veut que ce saint homme ait

eu une fille à qui le Prophète lui-même apparut pour lui garantir que sa descendance fournirait toujours le « chérif baraka » de la famille : d'où le nom de dar ed demana (maison de la garantie) que porte depuis lors la maison d'Ouazzan.

Moulay Abdallah était un homme très pieux, qui s'étant installé à l'endroit où devait s'élever la ville d'Ouazzan, y vécut révéré, mais dont l'influence était restée purement locale. Ce furent deux de ses petits-fils qui propagèrent au loin l'influence de la maison d'Ouazzan : l'un, Moulay et Touhami se cantonna au Maroc, d'où le nom de Touhama que prirent les disciples de cette secte dans l'empire; l'autre, Moulay et Taïeb parcourut l'Algérie et la Tunisie, où ses adeptes prirent le nom de Taïbyin ou Taïbia.

Leurs enfants, fort nombreux, s'installèrent dans les diverses tribus du Nord-Marocain, et bientôt la souche d'Ouazzan y exerça une influence considérable; elle dut à ce prestige une totale indépendance et forma bientôt au beau milieu du Maroc un véritable État théocratique.

Du reste, la maison parvint à la notoriété à peu près en même temps que la dynastie alaouite et se développa parallèlement à elle. Le sultan Moulay Rechid s'appuya sur l'autorité du chérif d'Ouazzan et la tradition veut qu'un saint marabout, qui connaissait à la fois le sultan et le chérif ouazzani, les ait réunis et ait dit : « A toi (au sultan) je donne l'étrier — à toi (au chérif) je donne le bâton. » Le sultan Moulay Ismaïl qui fut réellement le maître du Maroc, entendit mettre fin à l'indépendance des Ouazzani et convoqua à Fez Moulay et Touhami. Mais lorsque celui-ci fut introduit chez les vizirs qui devaient lui adresser des observations, son ventre se gonfla d'indignation si démesurément, qu'il menaça d'envahir la chambre entière; sur quoi les vizirs s'enfuirent et le sultan, s'inclinant devant un si grand miracle, vint lui-même rendre visite au chérif. En approchant de la maison du saint, il mit pied à terre, mais Et Touhami le pria de remonter à cheval et lui

tint l'étrier : « Ce n'est qu'à partir de ce moment, aurait dit Moulay Ismaïl, que je suis vraiment sultan ». C'est de là que naquit l'usage pour les sultans de demander aux chérifs d'Ouazzan une sorte de consécration dans une cérémonie où ils tiennent l'étrier au nouveau sultan.

Plus tard même, il apparut que la baraka des Ouazzani, était supérieure à celle des Alaouites : en effet, le sultan Moulay Sliman ayant épousé une fille de Moulay et Taïeb, trouva, lorsqu'il pénétra dans la chambre nuptiale, la jeune femme transformée en une lionne farouche ; il s'empressa de la renvoyer chez ses parents, chargée de cadeaux, et depuis lors les sultans servirent une pension aux Ouazzani ; peu à peu cette pension fut remplacée par des concessions d'azibs sur lesquels les chérifs furent autorisés à percevoir à leur profit les impôts coraniques ; ce fut la principale source de leur fortune. Les azibs possédés par les chérifs sont fort nombreux entre Fez et Tanger et font d'eux les plus gros propriétaires du Nord Marocain ; de plus, il existe dans le Sud, jusqu'au Sous, des biens habousés à la zaouïa, dont ils n'ont pas l'administration, mais dont ils perçoivent les revenus.

En réalité, les chérifs sont, à Ouazzan, de petits rois ; la ville d'Ouazzan qui ne compte pas moins de 20000 habitants, qui est donc une des plus considérables du Maroc, ne doit son existence et son importance qu'à leur prestige.

Le Makhzen y nomme théoriquement les mêmes fonctionnaires que partout ailleurs ; toutefois, c'est seulement un khalifat du gouverneur d'El Ksar qui y représente le pouvoir central. De plus, les membres de la famille des ouazzani, comme les membres de toute famille cherifienne ont une administration à part : un *mézouar*, agréé par le Makhzen, est chargé de les administrer et de représenter leurs intérêts ; c'est ce mézouar qui nomme les mokaddem des koubbas et perçoit les revenus. En somme, tandis que le Makhzen exerce l'administration de la ville, le mézouar administre la zaouïa. Dans la

réalité, il n'en est même pas ainsi : le chérif el baraka est non seulement chef spirituel, mais maître absolu du pays : il y rend la justice et nomme à Ouazzan même un mokaddem qui en est le véritable gouverneur.

A l'automne, de toutes les zaouïas locales des Touhama au Maroc, des Taïbiyin d'Algérie et du Touat même, les fidèles viennent en pèlerinage aux koubbas des chérifs.

III. — Les grands caïds du Sud.

En principe, les sultans mettaient à la tête de chaque tribu un caïd qui en était le chef absolu ; ce caïd appartenait habituellement à des familles influentes de la tribu et achetait sa charge. Le pays était donc divisé en un grand nombre de petits caïdats sans cohésion.

Mais les périodes troublées qu'a traversées le Maroc des chérifs ont vu naître dans la région la plus éloignée de Fez, dans cet imposant hémicycle de montagnes que forme l'Atlas au sud de Marrakech, de grands chefs dont le pouvoir prenait un caractère particulier. C'étaient des caïds qui, soit par leur propre force, soit de par la volonté des sultans eux-mêmes, étendaient peu à peu leur autorité sur les tribus voisines de la leur, au détriment de rivaux moins puissants.

Le Makhzen, en effet, ne se souciait trop souvent que de lever des impôts, et demandait aux caïds des sommes énormes, que ceux-ci ne pouvaient arracher aux populations que par des procédés barbares. Pris entre les exigences du sultan et la résistance de leurs administrés pressurés, les grands caïds, quand ils se sont trouvés assez puissants pour le faire, se sont érigés en défenseurs de leurs tribus et se sont rendus à peu près indépendants, levant peu d'impôts et n'envoyant pas grand'chose au sultan.

Certaines familles occupent ainsi depuis des centaines d'années des situations prépondérantes. Les chefs de ces familles sont caïds héréditaires de vastes régions et habitent dans la montagne de véritables forteresses ;

ils y vivent comme nos seigneurs féodaux vivaient au Moyen Age et souvent y ont accumulé de grandes richesses.

Les principaux caïds du Sud sont le M'Tougui, le Goundafi et les Glaoua.

Les M'Tougua sont depuis deux cents ans caïds de la région qui s'étend entre Mogador et l'Atlas. C'est un pays pierreux et pauvre, mais habité par une race d'âpres montagnards, et l'autorité morale des M'Tougua est considérable. Ils habitent un imposant château féodal aux tours crénelées où les cigognes font leurs nids, aux murs noircis par les années, qui s'élève dans un site dénudé; il occupe un mamelon à pic au-dessus des deux torrents qui forment le Ksob, la rivière de Mogador. C'est un vieux castel aux vastes cours pavées, aux couloirs tortueux que gardent des esclaves noirs et des guerriers berbères porteurs de longs poignards courbes.

Les salles offrent des plafonds de cèdre peint à la mode marocaine, des murs ornés de mosaïques et de fresques coloriées; des tentures aux couleurs vives ornent les murs, et le sol pavé de briques de couleur est recouvert d'épais tapis berbères aux dessins variés.

Au sud de Marrakech, dans la haute vallée du Nefis, à 1 100 mètres d'altitude, s'élève le repaire du caïd Goundafi, surnommé le Portier de l'Atlas. Il détient en effet le col qui conduit au Sous.

L'aspect de la casbah est rude; c'est une masse noire dont les murs tombent droit sur le Nefis; les couloirs des portes sont noirs et profonds, les cours étroites, les bâtiments élevés et leurs fenêtres grillées, mais le site est magnifique : tout alentour, les montagnes s'étagent jusqu'à 3 000 mètres et les neiges couvrent les sommets qui apparaissent à l'orient et à l'occident.

La famille du Goundafi détient le pouvoir depuis un siècle environ: il s'entoure d'une garde particulière et entretient dans sa casbah une fanfare, privilège réservé

au sultan. Il passe enfin pour extrêmement riche : dès longtemps les voyageurs ont parlé des mines d'argent dont on le disait possesseur et dont il éloignait jalousement les Européens. La montagne, dans le voisinage de la casbah, offrirait de riches gisements non seulement d'argent, mais de cuivre, et même d'or.

Le pays des Glaoua, au sud-est de Marrakech, à cheval sur la haute chaîne de l'Atlas, est gouverné par une famille dont la fortune est plus récente, mais qui passe au début du xxe siècle pour la plus puissante du Sud. Les Glaoua commandent en effet la route de Marrakech au Tafilelt par le col de Tizi n'Talouet.

On chemine, pour arriver au col, dans des vallées profondément encaissées, taillées souvent à pic dans les argiles rouges et les schistes blanchâtres. La casbah — fait très particulier — s'élève de l'autre côté de la ligne de faîte, sur le revers méridional de l'Atlas. La région de Talouet est assez pauvre, très froide, et encombrée de neiges tout l'hiver. C'est là qu'apparaît le château fort des Glaoua, entouré d'un important mellah, c'est-à-dire d'un village juif, dont les habitants exercent les professions de forgerons ou de maréchaux ferrants.

« La résidence du caïd des Glaoua, plus encore que Dar Si Aïssa, une allure toute féodale[1]. Il y a d'abord une triple muraille en terre battue, crénelée et percée de trous. Des murailles secondaires relient ces trois enceintes et elles déterminent soit une série de cours, soit des quartiers où habite une partie du très nombreux personnel de Dar-el-Caïd...

« La maison elle-même est très élevée (la hauteur de trois étages environ), et très jolie de loin, par suite de la présence d'une série de tours crénelées et de redans dans le mur. A la partie supérieure, il y a une série de machicoulis en bois », mais qui ne servent qu'aux

1. Paul Lemoine, *Mission dans le Maroc occidental*, 1904. Rapport au Comité du Maroc.

femmes, logées à la partie supérieure de la maison, ce qui leur permet de voir sans être vues.

Cette masse imposante a l'aspect de nos châteaux forts du Moyen Age, mais sans toits pointus ni tours rondes. C'est un amas de corps de bâtiments rectangulaires et de tours carrées, surmontées de ces motifs décoratifs qui rappellent des créneaux et achèvent de leur donner le caractère d'une forteresse.

Le caïd vit, certes, en grand seigneur, et lorsqu'il sort, monté sur sa mule dont la selle est recouverte d'une housse de soie rouge, salué par la fusillade des cavaliers qui l'entourent, il a toutes les allures d'un souverain; si l'on songe que ce personnage est investi de tous les pouvoirs, et même de celui de rendre la justice, on sera tenté de voir en lui un maître disposant d'une autorité absolue.

Or on se tromperait étrangement: cette conception ne pourrait s'accorder avec l'esprit démocratique qui caractérise le peuple berbère. En réalité, les grands caïds devenus indépendants et forts par la faiblesse du Makhzen sont constamment forcés de tenir compte du sentiment populaire, qui s'exprime toujours librement et se dissimule à peine sous les apparences de la déférence; ils ne sauraient gouverner contre l'opinion publique qui, en pays berbère, est souveraine et n'hésite pas à se manifester. Aussi voit-on des hommes comme les Glaoua faire accueil au moindre berger, écouter ses plaintes, recevoir ses placets et même affecter une cordialité d'accueil calculée évidemment pour répondre à ce sentiment intime de la masse. Lorsqu'un homme de l'influence du M'Tougui rend la justice dans un douar, en appareil assez solennel, entouré de sa garde noire, il n'impose pas du tout sa sentence comme nous l'imaginons : l'assistance, il le sait, ne l'accepterait pas sans discussion; pour amener celle-ci à partager sa manière de voir, il l'interpelle, il paraît discuter l'affaire avec elle, et l'associer à son jugement.

Par conséquent, si nous employons pour désigner les

caïds du Sud l'expression de grands seigneurs et surtout de seigneurs féodaux, dont on a peut-être abusé, nous ne devons pas nous laisser tromper par les mots; ces chefs éphémères de tribus qui n'aiment pas se donner de maîtres n'ont rien de commun avec les féodaux qu'a connus la France du Moyen Age.

IV. — Les tribus berbères du Maroc central.

« L'Atlas est un pays de joie et de liberté. Se flancs sont des trésors; celui qui descend vers la plaine s'y fait tondre. »

(*Proverbe berbère.*)

La tribu — ce sera si l'on veut celle des Aït M'Guild ou des Aït Youssi, qui habitent le Moyen Atlas au Sud de Meknès — est venue du Sud avec d'autres tribus sœurs au moment d'une des migrations qui ont successivement poussé vers le Nord des races nouvelles de Berbères. Elle est remontée aussi loin qu'elle l'a pu, mais s'est heurtée bientôt à des occupants plus anciens; elle a dû se contenter de rudes plateaux au sol pierreux ou de montagnes couvertes de forêts de cèdres, aux trop rares pâturages; elle ne dispose de terres de culture que dans les hautes vallées, d'aspect pittoresque et parfois sauvages, bordées d'orgues basaltiques, ou si elle a pu pousser assez loin vers la plaine, de quelques terres de culture qu'elle devra disputer à ses voisines.

Elle y vivra en semi-nomadisme, suivant les troupeaux l'été dans la montagne et descendant l'hiver pour faire la récolte sur les terres de culture. Chaque famille vit sous la tente, tente en poils de chèvre, ou même en fibres d'alfa; dans les montagnes se rencontrent seulement un petit nombre de casbahs, vastes constructions carrées à l'aspect de forteresses où quelques familles restent l'hiver à garder les approvisionnements.

La tribu ne reconnaît pas de maître. Le Makhzen est

loin; parfois seulement, quand il est fort, à la suite d'une expédition heureuse dans la région, il arrive à mettre à la tête des habitants un représentant ou caïd qui ne jouera guère que le rôle d'intermédiaire entre eux et le pouvoir central. A la première occasion, la tribu le chassera.

Elle entend se gouverner elle-même suivant les principes de pure démocratie chers au cœur de tous les Berbères. Dans chaque fraction, le pouvoir appartient à l'assemblée des chefs de famille, pratiquement des notables : la djemaa. Cette djemaa élit parfois un chef, dit amghar (ancien), qui ne joue guère que le rôle de premier magistrat — comme un maire de France. La djemaa assume tous les pouvoirs, qu'elle exerce bien entendu au nom de l'assemblée de tous les citoyens; elle décide de la paix et de la guerre; elle fixe le moment de la transhumance; elle assigne à chacun l'étendue de terre qu'il pourra cultiver; elle préside aux actes de l'état civil, mariages et divorces, qui se passent le plus souvent sans écrit; elle rend enfin la justice. Le Coran et la Sounna, bien entendu, lui sont inconnus; elle agit et juge suivant la coutume de la tribu, l'azref, qui généralement n'est même pas écrite.

On ne paie pas d'impôt — à qui les paierait-on? On pourvoit simplement aux travaux nécessaires par des corvées.

La tribu vit ainsi sous un dur climat, arrachant ses maigres ressources aux pâturages de la montagne, ou bien aux terres des vallées; elle vit, sans contrainte comme sans maître, jalouse de sa liberté. Mais chaque fraction doit se garder contre la fraction voisine, chaque tribu contre les tribus voisines, car on se dispute les bonnes terres, et d'ailleurs de mille prétextes peut naître le conflit : questions d'amour-propre, satisfactions d'intérêt, ou simplement rébellion contre une autorité lointaine et toujours contestée. Alors la fraction ou la tribu élit du consentement de tous un « chef de guerre »; les hommes s'équipent pour cette guerre, qu'ils sont habi-

tués à considérer comme un des éléments naturels et nécessaires de l'existence; et l'on voit les cavaliers, leurs belles figures franches et énergiques encadrées par les deux longues mèches de cheveux sortant du turban qui caractérisent le guerrier berbère, partir à travers l'âpre montagne, les burnous bleus flottant sur les maigres petits chevaux barbes.

CHAPITRE XVII

L'ALGÉRIE DU XVIe AU XIXe SIÈCLE

Il est nécessaire, quand on étudie l'histoire de l'Afrique du Nord, de se pénétrer de cette idée que l'Algérie, constituée comme nous la connaissons, ne répond pas à une division du pays conforme à la logique et aux données géographiques.

Au moyen âge, au contraire, nous avons vu s'élever en Berbérie trois empires bornés par des frontières naturelles :

L'empire du Maghreb el-Acsa, de l'Atlantique à la Moulouïa, qui de tout temps lui servit de frontière;

Celui du Maghreb central s'étendant sur les plaines d'Oranie, avec Tlemcem pour capitale;

Enfin l'Ifrikya (ancienne Numidie), dont la province de Constantine faisait partie intégrante.

La frontière occidentale de l'Algérie, telle que les Turcs la tracèrent en 1614 et telle qu'elle a subsisté depuis, est essentiellement artificielle et l'Algérie se

1. Voir la Bibliographie du ch. XIV, et en outre : Devoulx, nombreux articles dans la *Revue africaine*, 1875. — H. de Grammont, *Études algériennes. La course, l'esclavage, la rédemption. Revue historique*, 1884-85. — Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine*, 1867. — Federman et Aucapitaine, *Organisation du beylik de Titeri*, dans la *Revue africaine*, nos 52 et suiv. — Robin, *Organisation des Turcs dans la grande Kabilie*, dans la *Revue africaine*, nos 52 et suiv. — Le P. Dan, *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, 1637-39. — E. d'Aranda, *Voyage et captivité à Alger*, 1657. Autre édition, 1662.

trouve formée par la juxtaposition de régions absolument différentes. Alger dont les Turcs firent une capitale un peu au hasard des guerres, est évidemment mal placée pour être le siège d'un gouvernement. L'histoire du XVIIIe siècle l'a montré nettement : tandis que l'anarchie complète régnait à Alger, les provinces d'Oran et de Constantine vivaient chacune d'une vie propre. Pour ces différentes raisons, l'Algérie ne tient dans l'histoire de l'Afrique du Nord, à partir du XVIe siècle, qu'une place secondaire.

Quant au Maroc, il reste à l'abri de l'influence turque et, sous la domination des chérifs, s'isole de plus en plus du reste de la Berbérie.

L'intérêt se concentre sur la Tunisie, l'ancienne Ifrikya amputée de la province de Constantine; c'est là qu'il est naturel d'étudier les caractères de la domination turque. Nous nous bornerons donc à résumer l'histoire de l'Algérie pendant les derniers siècles.

*
* *

Il convient, nous l'avons indiqué, de distinguer quatre périodes dans l'histoire de la domination turque en Algérie :

1° Celle des beylerbeys, 1546-1587;

2° Celle des pachas triennaux, jusqu'en 1659;

3° Celle des aghas qui dura douze ans et marqua la scission avec le sultan de Stamboul;

4° Celle des deys (1671-1830).

L'histoire de la période des beylerbeys n'est autre que l'histoire de l'établissement des Turcs en Berbérie; elle est liée à celle de la domination espagnole.

Nous avons retracé déjà la lutte d'influence entre les Turcs et les chrétiens, particulièrement à Tunis, et l'on trouvera plus loin un historique complet des tentatives des Espagnols sur les côtes[1]. Laissant de

1. Voir ch. XXII.

côté cette fois les chrétiens, nous chercherons à caractériser l'établissement des Turcs en Algérie.

Deux ordres de faits signalent cette première période :

Les démêlés des Turcs avec les chérifs du Maroc; leur lutte contre les indigènes.

A son arrivée à Alger (1516), Barberousse comptait sur l'appui du sultan mérinide de Fez pour s'emparer du royaume de Tlemcen. On sait qu'il fut vaincu et tué par les Espagnols avant l'arrivée de son allié.

En 1541, après l'échec de l'expédition espagnole contre Alger, la guerre recommence dans la même région. Prise entre les Turcs et les chrétiens, Tlemcen espérait dans les chérifs, qui voyaient à cette époque croître leur puissance dans le nord du Maghreb; mais ceux-ci après avoir pris Fez et mis fin à la dynastie des Mérinides (1550), font alliance avec les Turcs et enlèvent Tlemcen aux Zeyanites (1551); après quoi, ils s'établissent en maîtres dans le pays environnant. Dupés, les Turcs reviennent et repoussent leurs anciens alliés : leur infanterie armée de mousquets met facilement en fuite les cavaliers marocains.

En 1553, Salah reïs, qui commande à Alger, marche contre les chérifs de Fez pour rétablir les Mérinides et surprend le camp chérifien à Teza; on ne peut se défendre de constater une analogie remarquable entre cette bataille et la victoire de l'Isly où les troupes françaises surprirent pareillement le camp marocain et sur cette même route de Fez. Les chérifs, sans résister davantage, abandonnent Fez qui est mise au pillage.

L'année suivante d'ailleurs, les Turcs étant rentrés à Alger, les chérifs se réinstallent à Fez et mettent fin définitivement à la dynastie mérinide.

En 1557, ce sont les chérifs qui se portent contre Alger. Ils sont contraints à se retirer, mais continuent à détenir Tlemcen. Hassan, beylerbey d'Alger, fait assassiner Mohamed el-Medhi, puis tente (1558) une expédition infructueuse contre le Maghreb.

Les Turcs sans s'être jamais installés au Maroc, ont

donc joué à titre de voisins un rôle important dans l'empire des chérifs, rôle qu'ils ne pouvaient se dispenser de jouer. En 1576, ils sont encore mêlés aux luttes des chérifs entre eux et, soutenant un prétendant, sont amenés à prendre Fez une fois de plus.

A l'intérieur, la domination des Turcs se résume en une longue révolte des populations. Après avoir lutté contre les Turcs, un certain nombre de tribus combattirent, il est vrai, dans leur rangs, mais ces indigènes furent pour eux plutôt des alliés que des sujets, et souvent se retournèrent contre eux.

Salah réïs, en 1552, conduit la première grande expédition contre les peuplades de l'intérieur. Il s'avance jusqu'à Touggourt et Ouargla; puis, se brouillant avec ses alliés kabyles, il est amené à les combattre.

Il tente ensuite un coup de main sur les Baléares et enlève Bougie aux Espagnols.

Après sa mort, son khalifat [1] refuse de se soumettre au nouveau beylerbey désigné par la Porte : il est vaincu et suspendu vivant aux crochets d'une des portes de la ville; un de ses partisans subit le supplice du pal. Ce sont les premiers exemples des cruautés dont les Turcs seront coutumiers par la suite.

Mais l'anarchie continue et le beylerbey est assassiné par les Yoldachs.

Hassan, fils de Kheïr ed-Dine, prend alors le pouvoir et se porte contre les Beni-Abbès (1559). Puis, peu après, préparant une expédition contre le Maroc, on le voit former des corps de Kabyles Zouaoua; humiliés et mécontents, les Yoldachs le déposent pour un temps.

Rétabli dans ses fonctions, puis nommé capitan pacha, il quitte Alger en 1568 et la ville est plus que jamais livrée à l'anarchie; la famine et la peste déciment les habitants. Constantine se révolte en même temps ; non seulement le pays ne reconnaît pas l'auto-

1. Le mot « khalifat » est pris ici dans le sens de lieutenant, d'adjoint.

rité des Turcs, mais dans la ville même, le parti des Hafsides est puissant (la frontière, il ne faut pas l'oublier, n'existe pas encore).

Un nouveau beylerbey, Euldj Ali, qui a enlevé Tunis aux Espagnols s'efforce alors de rétablir l'ordre. Il marche contre Constantine en 1572, mais après son départ (1582) Alger est de nouveau livrée à l'anarchie. La ville est sans maître; les reïs sont tout-puissants; les côtes d'Italie, d'Espagne, de Sardaigne sont pillées par les corsaires. Les Turcs, à peine établis sur les côtes d'un pays insoumis, terrorisent, grâce à leur audace, tous les peuples riverains de la Méditerranée occidentale.

*
* *

L'installation des Turcs en Algérie est, vers la fin du XVIe siècle, ce qu'elle restera par la suite. C'est, nous l'avons dit, une simple occupation militaire. Très peu nombreux, mais fortement organisés, les Turcs occupent un certain nombre de points et s'efforcent de lever les impôts parmi les populations sur lesquelles ils exercent une autorité plus nominale que réelle.

A Alger siège le beylerbey ou le pacha; il est assisté de trois beys chargés de gouverner chacun une circonscription, ou *beylik*.

Le beylik de l'ouest fut institué en 1563 : ce fut à l'origine une sorte de « marche » destinée à tenir en échec les Espagnols; la capitale fut d'abord à Mazouna, petite ville au nord du Chélif, dans les montagnes du Dahra, puis à Mascara, enfin à Oran, quand cette ville fut enlevée aux Espagnols.

Le beylik du sud fut établi par Hassan, en 1548; son chef résidait à Médéa.

Le beylik de Constantine, le plus important, constitua toujours en fait, un véritable état autonome dont les tribus, tant berbères qu'arabes, furent en perpétuelle révolte.

Les beys faisaient parcourir deux fois l'an le pays par

des colonnes de soldats turcs qui levaient l'impôt, et ils l'envoyaient aux mêmes époques à Alger.

Le bey de l'ouest, par exemple, envoyait chaque année « 100 000 réaux boudjou (1 fr. 80), plus une certaine quantité d'esclaves mâles et femelles, de haïcs, de burnous blancs et noirs, de peau rouge dite felali, des chevaux de gada (hommage), des chevaux et des mulets de bât, etc. »[1]. Tous les trois ans, les beys portaient en outre à Alger des sommes plus considérables : c'était « le grand denouche ».

Les beys ne pouvaient imposer leur domination que par l'intermédiaire de certaines tribus privilégiées, dites Maghzen; quelques régions étaient aussi confiées à des caïds ou des aghas : c'est ainsi que se formèrent les grandes familles féodales dont les Ouled-Sidi-Cheikh du Sud-Oranais nous ont transmis le type.

C'est surtout le bey de Constantine qui était forcé de s'appuyer sur les chefs indigènes. Les plus importants étaient : le cheikh des Beni-Abbès, commandant à la Medjana et aux Beni-Abbès; le cheikh El-Arab, commandant aux tribus arabes du Zab et du Hodna; les cheikhs des Hananecha qui étaient en rivalité avec les Daouaouïda et reconnaissaient la suzeraineté des Chabbïa; le sultan de Touggourt; le caïd des Haracta, etc.

Certaines régions de l'Algérie dépendaient directement du pacha d'Alger : la Mitidja par exemple et un certain nombre de ports.

En outre, quelques chefs tributaires vivaient absolument indépendants, tel le roi kabyle de Koukou qui était seul maître du Djurdjura. On verra d'ailleurs les Turcs s'appliquer sans relâche à réduire son autorité et empiéter sur son territoire. Ils réussirent à établir en Kabylie un certain nombre de postes, mais le cœur même du pays, où se trouve aujourd'hui Fort-National, resta longtemps indépendant.

1. Walsin Esterhazy, *op. cit.*

En somme, Alger seule fut vraiment livrée aux Turcs; le port avait été tracé et créé par Kheïr ed-Dine; il fut amélioré par ses successeurs qui se préoccupèrent avant tout d'organiser fortement la marine. La course devint bientôt une institution d'État. « Tout Alger, dit Grammont, se mêlait de la course : les grands étaient armateurs; les petits marchands se cotisaient pour armer et équiper un navire à frais commun; les femmes elles-mêmes vendaient leurs bijoux pour prendre part à ces fructueuses opérations. »

***

A la mort d'Euldj Ali (1587) la Porte envoya à Alger des pachas triennaux et, sous ces nouveaux gouverneurs, le désordre ne fit que s'accroître. L'histoire de l'Algérie, dès lors, se répétera jusqu'au XIXe siècle sans offrir aucun fait saillant.

Alger est en perpétuelle anarchie; les Yoldachs, impossibles à gouverner, voient leur pouvoir croître sans mesure et les Couloughlis sont aux prises avec les soldats turcs et les reïs. Les Kabyles, toujours aux aguets, ne manquent aucune occasion d'intervenir. « L'anarchie, dit Mercier, continua à braver toute autorité et les choses en vinrent à ce point que les gens de Grande Kabylie descendirent en armes de leurs montagnes et, après avoir pillé les campagnes, poussèrent l'audace jusqu'à attaquer Alger, qu'ils tinrent bloquée pendant onze jours. »

L'intérieur du pays est livré aux familles féodales. Dans la province de Constantine, les chefs des grandes familles prennent une part de plus en plus active à la marche des affaires.

Les Hananecha s'affranchissent de la domination des Arabes Chabbïa et Drid; ils restent avec les Nemencha et les Haracta les seuls maîtres des régions montagneuses voisines de la frontière tunisienne.

Le cheikh des Hananecha, à l'est, et celui des Arabes

Daouaouïda, à l'ouest se disputent et se partagent la prépondérance des hauts plateaux.

Plus à l'ouest, dans la Medjana, la puissante famille des Mokrani étend son autorité sur les Beni-Abbès[1].

Les premiers pachas, dès la fin du XVIe siècle étaient aux prises avec ces Mokrani qui tenaient tout le pays de Constantine et interceptaient les communications entre cette ville et Alger.

Quand ils furent réduits, la puissance des Daouaouïda s'accrut d'autant. Leur cheikh, de la famille des Bou Aokkaz, avait son principal campement dans le Zab, d'où il rayonnait sur son vaste territoire : mille cavaliers, dit Mercier, étaient toujours prêts à l'accompagner.

Enfin toute la première moitié du siècle est occupée par des luttes incessantes contre les Kabyles.

Dans les dernières années du XVIe siècle, les Berbères de la Grande-Kabylie étaient venus déjà ravager le pays et bloquer Alger. En 1610, ils ravagent de nouveau la plaine de la Mitidja et occasionnent une véritable famine. En 1624, les Turcs à la suite d'une campagne heureuse leur infligent les plus cruels châtiments : les chefs faits prisonniers sont écorchés vifs et leur peau bourrée de paille envoyée à Alger.

En 1639, nouvelle défaite des Turcs en Kabylie : au roi de Koukou a succédé une Confédération des tribus kabyles, qui traite de puissance à puissance avec les deys.

De leur côté, les Arabes Daouaouïda du Hodna font cause commune avec les Harar de Tebessa et soulèvent tout l'ouest en 1637 : ils ravagent le pays de Constantine et tiennent en échec le dey d'Alger.

En 1641, les Turcs se portent jusqu'à Biskra : mais en même temps la population de Constantine se soulève,

1. Leur nom, Mokrani, vient d'Amokrane nom d'un des chefs qui en 1557 luttait déjà contre Hassan, beylerbey d'Alger. Amokrane, en berbère, signifie l'aîné, par opposition à « amziane », le cadet.

refuse de recevoir les beys qui lui sont envoyés et pendant une année vit indépendante. L'autorité turque n'y est rétablie qu'en 1647.

Pendant la même période, l'anarchie ne cesse de régner à Alger où les Coulouglis sont en conflit perpétuel avec les Yoldachs. Les reïs en profitent pour méconnaître toute autorité et ne tardent pas à devenir les maîtres : la Taïffe se voit bientôt assez puissante non seulement pour se permettre toutes les audaces en Méditerranée, mais pour diriger la politique extérieure de l'Algérie et prêter au sultan de Stamboul le concours d'une flotte de combat.

*
* *

En 1659 survient une révolution politique : pour faire échec aux reïs devenus tout-puissants, le Divan décide que le pacha ne conservera pas la direction des affaires : désormais l'*agha* présidera le Divan et ne pourra rester en fonction plus de deux années.

Les grands reïs qui avaient joué une sorte de rôle officiel au commencement du siècle disparaissent alors. Mais le gouvernement des aghas n'aboutit qu'à l'anarchie; les corsaires ne cessent pas d'écumer les mers, au mépris des traités officiellement conclus, et Alger est livrée à la tyrannie de la populace. La peste enfin vient s'ajouter à ces maux.

Les provinces d'Oran et de Constantine sont, bien entendu, livrées à elles-mêmes.

Une intervention énergique des puissances chrétiennes met enfin le Divan à la raison : il décide d'instituer un dey à l'exemple du Divan de Tunis (1671).

*
* *

L'avènement des deys ne change pas grand'chose ni à l'extérieur ni à l'intérieur.

Les reïs sont toujours remuants; en 1680, ils s'emparent du pouvoir et refusent, en 1689, de recevoir le

pacha envoyé de Stamboul. La plus grande fantaisie préside d'ailleurs au choix des deys : en 1695, les soldats nomment un vieux janissaire faible d'esprit qu'ils ont trouvé raccommodant ses chaussures sur le pas de sa porte.

Un chroniqueur[1] du XVIIIe siècle raconte ainsi l'élection d'un autre dey : « Or, sur ces entrefaites, le dey d'Alger mourut assassiné par un derviche qui se promenait constamment dans les cimetières en répétant le nom de Dieu, et qui s'approcha de lui en cachant un yatagan sous un burnous noir. Le dey était alors entouré des principaux officiers qui pouvaient aspirer à lui succéder : tous dégainèrent leurs armes et se jetèrent sur le derviche; mais chacun d'eux voulut profiter du tumulte pour se défaire de ses concurrents, de sorte qu'ils se tuèrent entre eux et qu'on trouva morts les sept personnages qui pouvaient être appelés à succéder au dey. C'est ainsi que Baba Ali bou Sebâa fut nommé; son avènement fut annoncé par le bruit des flûtes et des tambours et par le grondement des canons. »

Un seul fait saillant marque cette époque de désordre : la Porte qui depuis plusieurs années n'a plus envoyé de pacha à Alger tente d'en envoyer un dernier; mais on l'empêche de débarquer. L'Algérie jouit donc d'une autonomie complète.

Pendant tout le XVIIIe siècle, les deys sont occupés surtout de leurs voisins.

Leurs démêlés avec la Tunisie avaient pour origine les constestations qui s'élevaient entre les différentes fractions des Hananecha au sujet de leurs terrains de parcours : la frontière, qui a subsisté depuis, avait été tracée en 1614 pour délimiter les territoires des tribus relevant des beyliks de Constantine et de Tunis.

Les questions de personnes jouent en outre un rôle important dans les guerres entre les Turcs des deux pays. En 1692, les Algériens sont en guerre avec la

1. Mohammed Seghir : *60 ans d'histoire de la Tunisie.*

Tunisie; ils prennent Tunis et y installent pour un temps un certain Mohammed Tchaker.

En 1698, nouvelle guerre avec la Tunisie, tandis que la peste désole Alger; Mourad, bey de Tunis, assiège Constantine mais est contraint de reculer.

Les deys se tournent alors contre les sultans du Maroc et infligent une défaite au chérif Moulaï Ismaïl, qui a envahi la province d'Oran.

Les premières années du XVIIIe siècle sont marquées par une série de campagnes heureuses contre les derniers deys de Tunis. Ceux-ci disparaissent alors, et, en 1702, l'agha des janissaires de Tunis, Husseïn, s'empare du pouvoir; il pousse aussitôt vigoureusement les opérations, et les Algériens sont mis en déroute. L'armée se replie en désordre sur Alger et le dey est mis à mort par ses janissaires; les soldats mettent ensuite sa femme et sa fille à la torture, comme toujours en pareil cas, pour leur faire dire où sont cachés les trésors du dey.

Plus tard, en 1735, les Algériens marchent sur Tunis et installent sur le trône Ali-Pacha; en 1756 enfin, ils s'emparent à nouveau de la Tunisie pour y rétablir les fils d'Husseïn.

L'intérieur du pays continue à ne pas obéir aux Turcs : seul le bey de Mascara gouverne vraiment son territoire et fait rentrer les impôts.

A Constantine, un administrateur sérieux, qui reste en fonctions vingt-trois années, rétablit également l'ordre et réussit à lever les impôts, mais il a à soutenir des luttes terribles contre les Berbères : comme autrefois la Kahena, on voit les femmes monter à cheval, et se mettre à la tête des Hananecha pour les entraîner au combat. L'armée est également en perpétuelle révolte. En somme, le bey n'arrive à se maintenir qu'en traitant avec les chefs des grandes familles féodales, Oulad Mokrane dans la Medjana, Oulad bou Aokkaz chez les Arabes du sud, Oulad Achour dans le Ferdjïoua, Harar et Oulad bel Gassem dans l'est et le sud-est.

De 1740 à 1750, ce n'est qu'une longue lutte pied à pied contre la Confédération de la Grande-Kabylie; les Turcs avancent peu à peu, fondent des postes dans les régions où ils pénètrent, y laissent des zemalas et s'efforcent de mettre à profit les divisions des Kabyles. Enfin le bey du Titeri attaque le Djurdjura par l'ouest et le sud à la fois.

En 1755, les Kabyles de Ténès se soulèvent et le Djurdjura s'agite de nouveau du côté du Titeri; les montagnards dévastent les vallées de la région. Il faut une campagne en règle, à laquelle prennent part les troupes turques d'Alger et de Constantine, pour y rétablir des postes, en 1759.

En 1767, révolte générale des Kabyles. Les Turcs sont mis en déroute et les indigènes descendent dans la Mitidja, ravagent tout et viennent jusqu'aux portes d'Alger. En 1772, la lutte n'a pas cessé et le bey du Titeri est à son tour défait par les Kabyles.

Le bey de l'Ouest, à la même époque, combat les Arabes Mehal qui, se considérant comme une noblesse militaire, ruinent les campagnes qu'ils se sont arrogé le droit de défendre.

On a peine à se figurer l'état de désolation du pays pendant cette période, tandis que les séditions se succèdent à Alger. La peste règne en permanence sur toute la côte pendant les premières années du XVIIIe siècle. En 1715, Alger est ruinée par un tremblement de terre. En 1740, nouvelle épidémie de peste; en 1762, une sécheresse prolongée achève de ruiner le pays. Après une accalmie de quelques années, nouvelle sécheresse accompagnée d'invasions de sauterelles. Une épouvantable famine désole la Berbérie.

La fin du siècle est marquée par les luttes des beys de Mascara et de Constantine contre les confréries religieuses.

Le bey de Mascara doit réprimer à Tlemcen une révolte d'ordre religieux provoquée par un fanatique, descendant des Edrisides, affilié à la secte des Khouan

Derkaoua : c'est une des plus anciennes confréries, fondée à Fez au XIe siècle, et qui répand alors les doctrines du soufisme.

Le bey de Constantine s'occupe également de lutter contre l'influence croissante des marabouts, mais se heurte à des forces déjà singulièrement puissantes. Comme il a fait trancher la tête à un chef de Khouan, la croyance populaire change le saint en corbeau; il s'attaque à un autre marabout qui remplit le pays du bruit de ses miracles et ne parvient pas à le réduire; toujours plus nombreux, les marabouts échappent à ses coups, et il ne réussit qu'à se faire solennellement maudire par eux.

Tel est l'état dans lequel les Français trouveront le pays en 1830. Cet examen rapide des faits dans toute leur confusion se passe de commentaire, et fait parfaitement comprendre ce que fut l'Algérie sous la domination turque.

Il est toutefois un point sur lequel il faut insister et qu'il ne faut jamais passer sous silence quand on étudie l'histoire de l'Afrique du Nord dans les derniers siècles : c'est l'importance prise par les confréries et les marabouts. C'est là un facteur qui vient compliquer dans ce pays toutes les questions politiques.

EXPÉDITION DES TURCS D'ALGER ET DE CONSTANTINE AU DJEBEL ZOUAOUA[1] (1765).

[Le récit suivant donne une exacte idée de ce qu'était la domination turque deux siècles après l'installation des premiers corsaires dans le pays. Les innombrables campagnes entreprises contre les Kabyles pourraient se raconter dans les mêmes termes et toutes se terminèrent de la même manière.]

1. Mohammed Séghir ben Youssef. *Op. cit.*, trad. V. Serres et Lasram.

« Le djebel Zouaoua est une montagne d'une longueur et d'une largeur de cinq jours de marche; tous les habitants sont des gens habitués au métier des armes et réputés pour leur courage, leur savoir et leur piété.

« Les sujets du dey, campés au pied du djebel Zouaoua, se plaignaient depuis longtemps des razzias des montagnards. Le dey envoya d'abord des troupes et fit construire, dans la montagne même, un bordj où il établit une forte garnison de Turcs. Mais les Zouaoua les razzièrent, démolirent le bordj et tuèrent tous les Turcs qui essayèrent de résister. Ceux qui purent s'échapper vinrent informer le dey de ces faits; mais ils étaient si convaincus de l'impossibilité de réduire les gens de la montagne, qu'ils lui conseillèrent de ne pas chercher à tirer vengeance de leur conduite.

« Pourtant, dès qu'arriva l'été, le dey réunit une armée composée d'askers et de cavaliers, et l'envoya contre ceux qui avaient démoli le bordj. Une bataille eut lieu au pied de la montagne; les Turcs furent complètement défaits et durent revenir à Alger.

« Lorsque le dey apprit cet échec, il résolut d'agir avec la plus grande énergie; il fit des préparatifs considérables, convoqua les tribus qui lui obéissaient, en particulier les Hananecha, et envoya au corps des Zbentouts, qui comptait plus de mille soldats, l'ordre de se tenir prêt à partir; il envoya des troupes au bey de Constantine, qui réunit lui aussi ses askers, ses cavaliers et les renforts des tribus. Tous se dirigèrent alors vers la montagne des Zouaoua.

« Leurs cheikhs, à l'approche de l'armée algérienne, firent observer au commandant des troupes qu'il s'apprêtait à combattre des musulmans et non des chrétiens, mais les Turcs ne voulurent rien entendre. Les askers s'avancèrent, prirent d'assaut un village isolé et tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, y compris les femmes et les enfants. Les cheikhs réunirent alors tous les habitants de la montagne, au nombre de plusieurs milliers, et l'un d'entre eux, qui était réputé pour sa sainteté, se rendit au camp turc; mais, dès qu'il voulut parlementer, on se jeta sur lui et on lui coupa la tête. Aussitôt, une grande clameur s'éleva dans les deux armées et les Zbentouts s'élancèrent à l'assaut des villages.

« Les Zouaoua renvoyèrent leurs chevaux et se dissimulèrent derrière des retranchements inconnus des Turcs; quand ces derniers arrivèrent à proximité, ils les entou-

rèrent et les tuèrent tout à leur aise. Ils avaient, de plus, creusé, en travers de la vaste plaine qui précède la montagne, un fossé qu'ils avaient recouvert de branchages et de terre. Les cavaliers turcs, en se repliant, galopèrent dans la plaine et furent tous précipités dans le fossé; les Zouaoua les rejoignirent alors et les tuèrent. On dit que, sur 200 cavaliers, 8 seulement échappèrent et que les 1 000 Zbentouts furent tous tués, sauf 10. Le bey de Constantine renonça à tenter un nouvel assaut et battit en retraite.

« L'oudjak d'Alger, après cette défaite, fut tellement affaibli que les chrétiens jugèrent le moment favorable pour rompre les traités qu'ils avaient conclu avec ce pays. »

CHAPITRE XVIII

LES DEYS DE TUNIS (XVIIe SIÈCLE)[1]

On a vu qu'à Tunis gouvernait un *pacha* sous le contrôle du beylerbey d'Alger. Mais ces pachas ne surent prendre aucune autorité et, surtout après la disparition des beylerbeys (1587), le Divan de quarante membres, composé des odabachis et bouloukbachis des quarante compagnies de la milice, exerça une véritable tyrannie. Les Janissaires eux-mêmes vinrent à en souffrir : en 1591, ils massacrèrent le Divan et se répartirent en 300 groupes qui nommèrent chacun un dey (oncle). Leur ensemble forma le nouveau Divan, dont le président porta lui-même le titre de dey. C'est ce dey qui détint le pouvoir réel et gouverna le pays, sous l'autorité nominale du pacha.

Les deux premiers deys se retirèrent volontairement, et un homme énergique, Othmann, s'emparant du pouvoir, s'occupa de rétablir l'ordre et d'affermir l'autorité turque en Berbérie. Il est vraisemblable que c'est lui

1. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III. — G. Loth, *Histoire de la Tunisie*. — A. Rousseau, *Annales tunisiennes*, 1863. — Marcel, *Tunis*, dans l'*Univers pittoresque*. — Féraud, *Annales tripolitaines*. *Les Harar*, dans la *Revue africaine*, n° 105. — Eug. Plantet, *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour*, 1893-1899, 3 vol. — Mohammed Seghir ben Youssef, *Mechra-el-Melki, 60 ans d'histoire de la Tunisie (1705-1771)*, trad. V. Serres et Lasram, 1907. — El-Hadj Hammouda ben Ald el-Aziz, *Gouvernement des Turcs en Tunisie* (suite de l'histoire d'El-Kairouani). *Manuscrit arabe*, cité par Mercier. — Beji el-Messaoudi, *Chronique tunisienne*, 1905.

Consulter également les ouvrages déjà cités concernant l'histoire de l'Algérie.

qui chassa les Chabbïa d'Ifrikya, et il passe à juste titre pour le véritable fondateur du royaume de Tunis.

La fin du XVIe siècle et les premières années du XVIIe sont marquées par de continuelles épidémies de peste, et l'on a peine à se figurer l'anarchie et la misère qui devaient régner dans ce malheureux pays, comme d'ailleurs dans le pachalik d'Alger.

L'arrivée des Maures expulsés d'Espagne, qui se réfugièrent alors dans les villes de la côte de Berbérie, vint encore augmenter la confusion. Une partie d'entre eux se rendirent en Tunisie, où le dey Othmann les accueillit favorablement et les établit dans les campagnes environnantes; à Soliman, près de Tunis, ils formaient encore, un siècle plus tard, un important groupement de 300 familles, qui ne se mêlaient pas aux Arabes; ils se distinguaient par leurs coutumes particulières, leur teint basané, presque blanc, et parlaient espagnol. Dans plusieurs villes, ils habitaient hors des murs, un quartier spécial où ils avaient leur mosquée.

Ils passaient pour « amis de la gloire, circonspects, résolus, graves, charitables et laborieux ». Adonnés à la culture, ils plantèrent de magnifiques jardins et, greffant les oliviers redevenus sauvages, ramenèrent la prospérité dans les campagnes.

Malheureusement, au début du XVIIe siècle la famine venait s'ajouter à la peste dans le pachalik d'Alger, et l'on vit les Algériens expulser brutalement les Maures qui avaient abordé sur les côtes, et même massacrer ceux qui ne purent partir, ce qui nous ouvre de tristes horizons sur la vie de ces années de misère.

En 1610, le dey Othmann mourut et son gendre *Youssef*, homme intelligent et sage, continua son œuvre. Il se porta contre les tribus de l'intérieur, qui, dans les parages confinant aux domaines du bey de Constantine, avaient repris leur indépendance et leur vie de batailles journalières.

Ce sont ces discordes qui furent cause des premiers

malentendus entre l'Algérie et la Tunisie et provoquèrent pendant trois siècles des conflits continuels. Cette situation fut marquée surtout au pays des Hananecha. Cette tribu comprenait deux groupes principaux : les Harar à Tébessa; les Ben Chennouf au Kef. Le bey de Constantine ayant mis une garnison turque à Bône, les Harar de Tébessa et de Kalaat-es-Senam se réclamèrent de lui, tandis que les Ben-Chennouf, habitant le Kef, se trouvaient naturellement sous la dépendance du pacha de Tunis; les deux fractions, qui ne cessaient de se quereller pour l'occupation des pâturages des hautes plaines, au printemps, amenèrent en 1614 les deux pachaliks à tracer une frontière. Telle est l'origine de la frontière qui borne l'Algérie française à l'est. D'ailleurs, malgré cette délimitation, les Hananecha d'Algérie, comme ceux de Tunisie, passeront leur temps pendant les siècles suivants à trahir alternativement les Turcs des deux pays.

*
* *

La période pendant laquelle les deys, issus de la révolution de 1591, détinrent le pouvoir et en profitèrent pour organiser véritablement la Tunisie, telle que les temps modernes l'ont connue, prend fin en 1631.

Le pouvoir des deys, né de la confusion, appuyé sur une milice ne pouvait que disparaître à son tour, pour être remplacé par une dictature nouvelle. C'est ce qui se produisit quand, du vivant du dey Youssef, le *bey*, ou commandant des forces de terre, nommé *Mourad*, se fit nommer pacha par la porte. Mourad se trouva détenir alors le pouvoir théorique, à lui délégué par le Padischa de Stamboul, et la puissance effective, comme chef indiscuté et reconnu de l'armée. A côté de lui, le dey Youssef, élu du Divan, se trouvait dans la plus singulière posture.

Ce n'était là que le premier exemple d'une situation

qui devait se retrouver à maintes reprises pendant tout le XVIIe siècle. On verra tour à tour le même personnage soit cumuler les fonctions de pacha, ou de bey avec celles de dey, soit enfin jouer les trois rôles, jusqu'au jour où l'agha (général) des janissaires viendra s'emparer du pouvoir et donner une troisième forme à la dictature militaire.

Un tel gouvernement ne pouvait engendrer que faiblesse à l'extérieur et désordres à l'intérieur : ce sont en effet les caractéristiques de la période que nous allons examiner.

En 1637, le dey Youssef meurt et Mourad, déjà bey et pacha, est nommé dey par le Divan. Investi de l'autorité sous toutes ses formes légales, il devient un véritable roi. C'est d'ailleurs un homme de haute valeur personnelle.

Les Yoldachs sont maintenus dans la discipline et l'ordre règne dans tout le pays : El-Kairouani affirme que les « Juifs même » ne sont pas molestés et n'ont à souffrir d'aucune injustice.

Mourad organise les colonnes qui, chaque été et chaque hiver, vont lever l'impôt à travers le pays, et crée, à l'imitation des chérifs du Maroc, des zemala de spahis, qu'on retrouvera au XIXe siècle.

La course est devenue, sous ce gouvernement de miliciens turcs, à la fois une institution et la principale ressource de l'État ; elle a pris un développement incroyable tant à Alger qu'à Tunis [1]. Mourad a fait établir un véritable code de la législation des prises, comme d'autres princes font rédiger un code civil ou un code de justice.

Mourad transmit le pouvoir à son fils *Hamouda* : toutefois le divan élut un nouveau dey, de sorte que Hamouda se trouva seulement pacha et bey, comme son père Mourad l'avait été à l'origine.

1. On a ramené de 1613 à 1621, en huit années : 447 navires hollandais, 193 français, 120 espagnols, 60 anglais, 56 hanséatiques, sans compter les navires coulés ou brûlés et les barques de moindre importance.

Il semble bien que dans cette coexistence de deux chefs d'État, aux pouvoirs mal définis, le dey se soit confiné dans les rapports de politique extérieure, attributions qui sembleraient plutôt revenir au pacha, représentant officiel de l'autorité : mais c'est toujours avec le dey que les puissances chrétiennes traitent et c'est le dey qui appose sa signature au bas de ces actes internationaux. Le pacha-bey s'en tient au gouvernement intérieur.

Hamouda a d'ailleurs fort à faire. On le voit parcourir sans cesse la Tunisie à la tête de l'armée : il chasse les Ben-Chennouf du Kef, et met leur chef à mort; puis il se tourne contre les pillards du sud-ouest de la Tunisie, que les gouvernements de Tunis poursuivent depuis des siècles; cette fois il les décime, et tous les fils de grande tente qui sont pris sont empalés sur le marché aux bestiaux de Tunis. Enfin, on voit Hamouda se porter contre les Hammama et les tribus toujours en révolte du Djerid.

Le pays fut si parfaitement pacifié, disent les chroniqueurs, que le pacha-bey pouvait le parcourir en carrosse accompagné seulement d'un cadi[1]. C'est certainement la première fois qu'on peut en dire autant de l'Ifrikya, depuis la domination romaine et, dans les siècles qui suivirent, pareil ordre ne régna que sous quelques rares princes très énergiques.

Hamouda traita avec toutes les puissances chrétiennes et ses ambassadeurs se rendirent même à la cour de Louis XIV; il entretint enfin des rapports réguliers avec tous les princes d'Orient.

Il se retira volontairement, laissant son fils aîné Mourad investi des fonctions de bey, son second fils commandant à Sousse, un troisième fils enfin, gouverneur de Djerid.

1. On est frappé du contraste entre cette tranquillité et le désordre qui règnait alors dans le pachalik d'Alger, faute d'un gouvernement solidement établi.

Le Divan continua à nommer le dey; mais il élut tour à tour, avec la plus extraordinaire fantaisie, un vieux reïs qu'il fallut déposer, puis un secrétaire du Divan, timide et irrésolu, que le bey Mourad, fils d'Hamouda, fit jeter en prison; après quoi il s'empara du pouvoir.

L'histoire des successeurs d'Hamouda est faite de conflits, de meurtres, et de pillages. Mourad II mourut empoisonné, laissant trois fils, et le Divan investit des fonctions de beys à la fois les deux aînés, Ali et Mohammed. Les deux frères furent bientôt en lutte et Ali appela à son aide les Algériens qui s'en retournèrent chargés de butin. Le Divan déposa alors les deux beys, et le dey qui avait cru reprendre quelque influence périt étranglé. Ali, de son côté, mourut tragiquement.

Mohammed, second fils de Mourad, resta seul au pouvoir.

Il eut pour successeur son frère *Ramdan*, mais celui-ci devait périr tué par *Mourad*, fils d'Ali qui régna, troisième du nom. Ramdan, pris par les spahis de son neveu, eut d'abord les yeux brûlés, puis on lui coupa la tête, que Mourad fit parvenir au dey en le priant de l'exposer et de la faire promener dans Tunis. Quelque temps après, il fit déterrer à Sousse le cadavre de son oncle le fit brûler et jeter les cendres à la mer : les os que le feu avait épargnés furent broyés dans un mortier.

Mourad III avait conçu le dessein de conquérir l'Algérie et eut à soutenir contre les Turcs de ce pays de sanglants combats. Il fut le dernier de ces souverains au pouvoir mal défini et disparut, supplanté par l'agha des Janissaires. Celui-ci fit assassiner Mourad et les quatre petits-fils d'Hamouda Bey : les cinq têtes furent exposées aux crochets de la grande porte de la casbah de Tunis.

Ibrahim prit lui-même le titre de dey et se fit nommer pacha par la Porte.

Ces luttes favorisèrent les incursions des voisins. Nous avons vu le pays ravagé par les Algériens en 1686,

pendant la lutte entre Ali et Mohammed, fils de Mourad II. En 1694, nouvelle invasion des Algériens qui pillent abominablement Tunis et dévastent toute la région avoisinante. En 1700, le dey d'Alger ayant refusé les présents de Mourad III, celui-ci déclare la guerre à l'Algérie. Il est d'ailleurs battu et se retourne, la guerre finie, contre ses propres sujets, les habitants de Kairouan, qu'il accuse de ne pas l'avoir soutenu. Il fait détruire toute la ville, ne respectant que les mosquées et les zaouïas. En 1705, Ibrahim tente une expédition malheureuse contre Tripoli, tandis que les Algériens envahissent la Tunisie. Le malheureux pays, ravagé à nouveau, voit ses habitants décimés par la peste, que l'armée rapporte de Tripoli : il meurt alors à Tunis plus de 700 personnes par jour.

C'est au milieu de telles vicissitudes que l'agha des janissaires, Husseïn, s'empare du pouvoir, repousse les Algériens, et fonde la dynastie des souverains actuels.

Guerre avec Alger[1] (1694).

[L'histoire du XVIIe siècle n'est, comme on vient de le voir, qu'une longue suite de différends entre les Turcs de Tunis et d'Alger ou de Constantine. Le récit de la campagne de 1694 est un exemple, entre cinquante, des expéditions que les Algériens tentèrent contre Tunis. Il donne une idée assez exacte de la vie à cette époque.]

« En 1694, des difficultés s'élevèrent entre le dey d'Alger et Mohammed, fils de Mourad Bey, probablement à l'instigation d'un aventurier nommé Mohammed ben Tchaker.

« Le dey d'Alger résolut d'entrer en campagne, et fit dresser sa tente hors de la ville, en donnant l'ordre de placer la porte dans la direction de Tunis[2], ce qui provoqua parmi les troupes une grande émotion.

1. D'après Mohammed Seghir, *60 ans d'histoire de la Tunisie*, Trad. V. Serres et Lasram.

2. La porte de la tente était placée dans la direction du pays sur lequel on marchait.

« A Tunis, le bey Mohammed forma de son côté sept corps d'armée, distribua la solde et s'avança jusqu'au Kef.

« Il rencontra bientôt l'armée d'Alger, marchant en ordre de bataille. Les cavaliers de Tunis, remarquant que les Algériens n'avaient laissé dans leur camp que les cuisiniers, s'élancèrent et allèrent lacérer les tentes. A cette vue, les soldats d'Alger voulurent s'arrêter, mais leur daoulettli les entraîna et, devant eux, les sept corps d'armée de Tunis s'enfuirent successivement au premier choc. Le bey Mohammed monta à cheval avec ses serviteurs et s'enfuit également dans la direction de Tunis. Il mit en sûreté dans la ville sa famille, ses bagages et ses richesses, et se tint caché au Bardo comme une gerboise dans son trou, pour attendre l'arrivée des Algériens.

« Ceux-ci arrivèrent bientôt, dressèrent leur camp à l'est, au bord de la mer, et se mirent à creuser des puits. Au bout de cinq mois, leur daoulettli songea à prendre Tunis, ce que voyant, le bey Mohammed s'enfuit sans prévenir personne et gagna l'extrême sud. Le lendemain, les habitants ouvrirent leurs portes : la ville fut abominablement pillée, et le daoulettli leur présenta celui qui devait être leur nouveau prince, Mohammed ben Tchaker, qui s'installa dans la maison du bey.

« Puis, le daoulettli regagna son camp et continua d'y habiter au milieu de ses soldats. Mais un jour, il manifesta le désir de visiter le Divan de Tunis, dont la construction est très ancienne. Les chefs du Divan lui firent une réception brillante : on étendit à terre des tapis de diverses couleurs, et les bancs furent revêtus d'étoffes de soie. Un repas magnifique fut servi, et le daoulettli goûta si fort les plaisirs de cette journée, qu'il dit aux chefs du Divan : « Vous êtes ici « comme des scarabées dans un jardin de miel. » Il leur demanda ensuite de lui indiquer un homme sage et courageux qui pût remplir les fonctions de dey. L'assemblée désigna à l'unanimité Mahmoud Tatar, le plus cruel des hommes, et le daoulettli lui donna le caftan d'investiture; mais il fallut obliger Mahmoud à accepter, car il craignait le retour de Mohammed ben Mourad.

« Le dey d'Alger quitta bientôt après l'Ifrikya, et le nouveau dey Mahmoud Tatar prit en mains les affaires. Quant au bey Mohammed ben Tchaker, il n'avait aucune initiative : incapable de rien faire, ni en bien ni en mal, il ressemblait

à un âne au râtelier. Le vrai maître était Mahmoud, qui se conduisait en tyran, et faisait jeter les hommes de science dans son puits sans prévenir leur famille.

« Lorsque fut venu le moment d'aller recueillir les impôts dans le sud, et d'y conduire comme de coutume la « colonne d'hiver », Mohammed ben Tchaker fut mal accueilli par les habitants de Kairouan : ils fermèrent les portes de la ville, et se mirent à l'injurier du haut des remparts, en l'appelant « teigneux » ; ils prévinrent en même temps Mohammed ben Mourad, qui tenait toujours le sud. Il s'avança, et Mohammed ben Tchaker, pris entre l'armée du bey légitime et les habitants de Kairouan, qui l'attaquaient par derrière, s'enfuit.

« Mohammed ben Mourad put alors rentrer à Tunis sans difficultés ; à son approche, Mahmoud Tatar se contenta d'envoyer demander du secours à Alger, et s'enferma dans sa maison de la Casbah.

« Mohammed Bey résolut de s'emparer de lui, et fit creuser une mine aboutissant aux remparts de la Casbah. Elle y fit une large brèche par laquelle les soldats se précipitèrent à l'assaut. Ceux qui s'emparèrent de Mahmoud Tatar le mirent en pièces, firent cuire ses membres, et les mangèrent.

« La tranquillité se rétablit bientôt, et Mohammed put administrer en paix le royaume. »

CHAPITRE XIX

LES BEYS HUSSÉNITES DE TUNIS[1]

Avec le XVIIIe siècle apparaît véritablement ce qu'on appellera le Royaume de Tunis. L'ère des révolutions militaires prend fin ; l'agha des janissaires, Husseïn, qui s'empare du pouvoir, fonde la dynastie qui règne de nos jours à Tunis. Les deys disparaissent, et Husseïn règne avec le titre de pacha-bey que ses descendants portent encore. Ils sont reconnus par la Porte comme vice-rois du pays que délimite la frontière conventionnelle de 1614, et qui s'étend sur la partie orientale seulement de l'ancien empire hafside de Tunis[2].

Husseïn, régna trente années (1705-1735); il sut maintenir l'ordre dans les tribus et fit goûter à la Tunisie les bienfaits d'une paix qu'elle ne connaissait plus depuis trois siècles. Ce fut d'ailleurs une des causes de sa chute car, trompé par cette longue paix, il négligea d'entretenir une armée forte.

Conseillé par un Français, nommé Reynaud, dont il faisait grand cas, il entretint de bons rapports avec toutes les puissances, et conclut avec la France trois traités successifs en 1710, 1720, et 1728.

1. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III. — G. Loth, *Histoire de la Tunisie*. — Mohammed Seghir ben Youssef, *60 ans d'histoire de la Tunisie*. Trad. V. Serres et Lasram. — Beji el-Messaoudi, *Chronique tunisienne*.

2. Husseïn, était, paraît-il, fils d'un Grec converti à l'islamisme. Ses fils naquirent d'une genoise : les princes de cette dynastie, sont loin, comme on le voit, d'être des Turcs de race pure.

Mais un événement d'une importance capitale vint changer les destinées du pays. Le bey n'avait pas d'enfant mâle, et son neveu Ali était considéré comme héritier présomptif. Or, Husseïn vint à épouser une génoise, qu'un naufrage avait conduite sur les côtes de Tunisie : il en eut trois fils et, dès lors, la situation d'Ali devint très délicate. Les officiers turcs de l'entourage du bey lui conseillaient naturellement de mettre à mort son neveu, mais Husseïn, d'une humeur moins sanguinaire, s'y refusa, et crut trouver un remède à la situation en faisant décerner à Ali, par la Porte, le titre tout honorifique de pacha. L'ambition d'Ali n'en fut pas diminuée et bientôt, s'appuyant sur les Hananecha, toujours prêts à se soulever contre tous les gouvernements, il se mit en état de révolte ouverte. Le bey de Constantine aida une première fois le bey de Tunis à réprimer l'insurrection, mais Ali-Pacha s'enfuit à Alger, et bientôt l'Algérie intervint à son profit.

Ce fut en 1735 que le dey d'Alger marcha sur Tunis, accompagnant Ali-Pacha. La ville fut prise, Ali s'y installa et reconnut la suzeraineté de l'Algérie; Husseïn, réfugié à Kairouan, fut tué quelques années plus tard par son petit neveu Younès, fils d'Ali-Pacha.

Pendant près de vingt ans, Ali-Pacha, impopulaire dans tout le royaume, régna par la terreur. On verra comment son fils Younès, chargé de gouverner le pays, s'entendait à massacrer les habitants et à ruiner les cultures.

Ce prince, que le pacha laissait à la tête de l'armée, en profita d'ailleurs pour s'insurger contre son père. Mais sa tentative échoua, et il dut quitter la Tunisie pour se réfugier à Constantine.

Younès s'était appuyé sur la milice turque; pour la réduire, le pacha Ali avait dû faire appel aux tribus de l'intérieur et aux Arabes qui nomadisaient encore dans cette région. Afin de les récompenser, il leur permit de piller les maisons chrétiennes et juives de Tunis.

A l'extérieur, Ali-Pacha, avait pris le contre-pied de

tous les actes du bey Husseïn : il se brouilla avec toutes les puissances et principalement avec la France, après la destruction des établissements chrétiens de Tabarca [1].

Il fut même en conflit avec le pachalik de Tripoli et, comme tous les beys de Tunis, avec Alger. Les fils du bey Husseïn s'étaient réfugiés dans cette dernière ville et y vivaient sans ambition, quand un Turc ennemi personnel d'Ali-Pacha y fut investi du pouvoir. Aussitôt une première expédition fut tentée pour rétablir les fils d'Husseïn sur le trône de leur père, mais elle échoua grâce à la complicité du bey de Constantine, ami personnel du pacha. Une deuxième campagne, entreprise en 1756, aboutit au contraire avec facilité. Ali-Pacha, qui s'était montré si énergique et si cruel, ne fit aucune résistance et périt misérablement.

La Tunisie retrouva la tranquillité sous les princes hussénites de la branche aînée.

La cour du bey Husseïn [2].

« Le bey Husseïn ben Ali gouverna toujours à la satisfac tion de ses sujets, et fut pitoyable aux pauvres. Ses inten tions étaient pures, et son cœur rempli de bonté : il rendi la justice en appliquant la loi sainte de N. S. Mohammed, e' remit en honneur les préceptes de la Sounna illustre.

« Sous son règne, les routes devinrent sûres et le pays connut la prospérité. Les villas entourées de jardins retrouvèrent leurs hôtes, et des palais en nombre incalculable s'élevèrent dans la campagne, ce qui ne s'était pas vu, même au temps des glorieux sultans hafsides.

« Il fit construire des ponts pour traverser les oueds.

« De Kairouan, l'on peut dire qu'il fit une ville nouvelle. A l'avènement du prince, elle était pleine de décombres et de ruines ; elle pleurait sur ses jardins dévastés et gémissait sur ses monuments et ses palais abandonnés.

« Mais il la regarda avec l'œil de la sollicitude, et l'entoura

1. Voir plus haut, ch. XIV. Destruction des Établissements chrétiens de Tabarca.

2. Mohammed Seghir. *Op. cit.*

du bras de ses bienfaits. Il fit construire son enceinte de ses propres deniers et fit relever plus de cinquante mosquées qu'il pourvut de nattes et d'huile, et dont il assura l'entretien, afin qu'elles fussent fréquentées. Il envoyait régulièrement aux habitants des deux villes saintes [1], et joignait à ses présents quelques vêtements pour les savants docteurs. Chaque année, il expédiait de même à Alexandrie et à Rosette une provision d'huile pour les tombeaux des saints que l'on y vénère. Il entretenait dans toute la Régence les zaouïas de ses propres deniers. Dans l'enceinte même du Bardo, il fit construire une mosquée magnifique ornée d'un élégant minaret; il y installa un imam pour les cinq prières quotidiennes, un imam prédicateur pour le vendredi et les deux fêtes, des khodjas [2] hanéfites et des muezzins chargés d'annoncer les prières.

« A Tunis, il eut à cœur de faire disparaître les lieux impurs où les chrétiens vendaient du vin, et fit construire deux fondoucks sur l'emplacement de ces boutiques. Enfin, lorsque Dieu vit de quelle façon généreuse ce prince gouvernait, il envoya sur la terre des pluies abondantes, les rivières coulèrent et les récoltes, largement arrosées, donnèrent de brillants bénéfices, si bien que le royaume de l'émir Husseïn devint comme une seconde Caâba, vers laquelle on se dirigeait de toutes les contrées, par terre et par mer.

*
* *

« Le bey Husseïn aimait à s'entourer de personnages pieux, réputés pour leur sagesse.

« Un de ses familiers était son secrétaire, *Kassem ben Soultana*; le prince le consultait surtout dans les affaires de meurtres et sur les pénalités à appliquer, de sorte qu'il recevait beaucoup d'argent des personnes à qui il faisait lever leurs amendes; il en recevait aussi de ceux à qui il faisait obtenir des emplois et des caïdats. Sa fortune devint vite considérable, et il l'augmenta encore en armant des navires pour la course; on dit qu'il posséda jusqu'à 300 esclaves chrétiens qui avaient été pris de cette façon. A Tunis, il habitait une maison où il avait réuni des meubles

1. La Mecque et Médine.
2. Liseurs et chanteurs.

et des tapis du plus grand prix, des odalisques, des chrétiennes et des négresses; on ne pouvait compter le nombre de ses mamelouks et de ses serviteurs. Il possédait encore beaucoup d'autres immeubles, des jardins, des fondouks, des fermes et des moulins, et il acquit bientôt une telle influence auprès du bey, qu'il devint pour ainsi dire le seul fonctionnaire du royaume. A la Soukra, il acheta un jardin où il fit construire un pavillon donnant sur une vérandah supportée par des colonnes, et devant laquelle s'étendait un bassin; il fit venir à cet effet du marbre du pays des chrétiens et des fenêtres ouvragées d'Égypte. Dans cette maison, il installa deux odalisques d'une rare beauté, et il réunit les meubles les plus précieux; contre les murs des pièces étaient disposées des étagères fabriquées en Europe et sur lesquelles se trouvaient des cristaux dorés, des objets d'art et des porcelaines.

« Tout le monde venait voir cette habitation merveilleuse, si bien qu'un jour le bey manifesta le désir de la visiter, et ce fut ce jour qui marqua la perte de Kassem ben Soultana. En effet, le prince fut admirablement reçu et on lui servit un repas des plus délicats; comme tous les visiteurs, il fut émerveillé de ce qu'il voyait. C'était le temps où il faisait construire sa mosquée d'Al-Djazira, et l'argent lui manquait un peu pour ces travaux, comme pour payer la solde des troupes. Il conçut donc quelque dépit à la vue d'un tel luxe et l'un de ses familiers, comprenant sa pensée, lui dit : « Son Altesse fait construire en ville un temple pour « l'adoration de Dieu, mais Kassem ben Soultana a édifié « dans le désert un manoir pour l'adoration de Satan. » Kassem, ce jour-là, oublia le proverbe : « Votre argent vous « fera traiter généreusement, même par votre ennemi. » Il ne sut pas faire au prince un riche cadeau, pour le remercier de sa visite, de sorte que, peu après, le bey voyant que Kassem ne lui donnerait jamais rien de bon gré, le fit emprisonner et jeter son fils à la zendala; puis il envoya à la fameuse maison de campagne un eunuque, des esclaves blancs et son gardien du sceau, avec des charrettes et des mules. On inscrivit le nombre des coffres saisis et on les ramena au Bardo, après quoi l'on s'empara des chrétiens occupés à vendre du vin pour le compte de Kassem dans des tavernes qu'il possédait en ville.

« Le bey avait une grande foi dans les saints, et les gens qui voulaient se faire bien voir de lui n'avaient qu'à lui raconter les miracles accomplis par un saint connu d'eux.

« C'est ainsi qu'il entendit parler du *cheikh Achour*, de Nabeul, qui faisait des miracles vraiment merveilleux. Il se procurait du mercure et le chauffait dans un creuset; puis, il prenait dans son turban un paquet et versait, du contenu, la grosseur d'un pois chiche dans le mercure; alors que d'habitude ce métal bout en émettant des vapeurs qui tuent ceux qui les respirent, il s'échauffait en chantant sans s'évaporer. Le cheikh laissait refroidir et renversait à terre le contenu du creuset qui se trouvait transformé en argent pur. Il envoyait alors le lingot au crieur public qui, reconnaissant l'argent de la fabrication du cheikh, le vendait aux enchères. Parfois, lorsqu'on lui avait remis le prix de la vente, il s'arrêtait auprès d'un tas d'ordures, enterrait l'argent et urinait par-dessus; mais quand les gens qui l'accompagnaient revenaient pour le chercher, ils ne le retrouvaient jamais; on ignore comment cela se faisait.

« Le bey, ayant entendu parler de ces miracles, fit venir le cheikh Achour au Bardo et lui confia quelle peine il avait à payer ses soldats; mais le cheikh répondit qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir d'enseigner ce qu'il savait. Le bey insista pourtant, et fit allumer deux fourneaux; le cheikh sortit de son turban deux paquets identiques et l'on en versa le contenu dans les deux marmites. Mais, quand on découvrit les creusets, on trouva de l'argent dans celui du cheikh et, dans celui du bey, les produits qu'on y avait mis : « Vous voyez, dit alors le cheikh, que c'est un don de Dieu « qui n'appartient ni à vous ni à moi »; et le bey dut se résigner.

La révolte d'Ali-Pacha.

« Le bey n'avait pas d'enfant mâle et son neveu Ali était considéré comme son fils et l'héritier de sa puissance. Or il advint qu'un navire appartenant au bey captura en mer un navire génois où se trouvait une belle jeune fille de vingt ans. Le reïs veilla spécialement sur elle, cacha sa figure aux marins et, dès son arrivée à Tunis, la présenta au bey. Elle plut au souverain qui l'engagea à se convertir à l'islamisme; elle suivit ce conseil et entra au harem, où se trou-

vaient des mulâtresses et des femmes de haute naissance. Or, celle de ces femmes qui dirigeait la maison se nommait Fathma-ben-Ostmane et s'affligeait de n'avoir pas donné au prince d'enfant mâle. Lorsqu'elle s'aperçut que son époux avait un penchant pour la jeune Génoise, elle l'habilla elle-même, la couvrit de bijoux et, certaine nuit, l'amena chez le bey, qui se montra très touché de ce qu'avait imaginé son épouse.

« Quelque temps après, la jeune femme mit au monde un enfant du sexe masculin, que les familiers du bey recueillirent pour le préserver des tentatives malveillantes.

« Le neveu du bey, Ali, n'avait pas vu sans ombrage naître l'héritier du trône. Le bey, de son côté, lorsque son fils aîné grandit, vit avec peine son neveu conserver le commandement de l'armée, tandis que son fils n'était rien : quand Ali sortait avec le jeune prince, celui-ci avait l'air d'un poussin à ses côtés.

« Le bey prit donc l'avis d'hommes sages, qui lui dirent : « Pour laisser à votre fils la situation qui lui revient, faites « donner à votre neveu l'emploi de pacha, qui n'a pas eu de « titulaire depuis longtemps : envoyez de riches présents au « grand vizir de Constantinople, en lui demandant de faire « accorder à Ali le caftan d'investiture et le firman. »

« C'est ce qui fut fait et Ali, nommé pacha, quitta le Bardo pour aller habiter Tunis. Il sut dissimuler au fond de son cœur ses véritables sentiments, mais il sortit du Bardo comme un esclave rendu à la liberté, comme un condamné qui échappe à la mort.

« Il vécut dès lors à Tunis, mais des froissements d'amour-propre vinrent aigrir son humeur. Sa situation devint bientôt des plus difficiles, et le bey, qui n'était pas sans inquiétude, recommanda à son khalifat de Tunis de faire établir des portes aux faubourgs de la ville; il prescrivit d'y mettre des gardiens chargés de les fermer au coucher du soleil, au moment où les gens sont occupés à faire la prière. Mais ces ordres devaient être inutiles : la fatalité est plus forte que toutes les précautions; on dit aussi, il est vrai, que les gardiens ne s'acquittaient pas bien de leurs fonctions.

∴

« Le pacha Ali s'assombrissait de plus en plus, lorsque commença l'année 1139 (de l'hégire), et il y a lieu de remar-

quer que toutes les années dont le millésime est terminé par un 9, sont marquées de quelque calamité.

« La pluie tomba d'abord pendant 5 mois sans discontinuer. Un soir, à la tombée de la nuit, on vit à Béja une sorte d'éclair parti du sud et se dirigeant vers l'est, et jusqu'à minuit le ciel resta éclairé de lueurs intermittentes. Tout le blé qui était en magasin fut attaqué par les charançons.

« La colonne d'été parcourut ensuite le pays et c'est au retour que le pacha conçut le dessein de sortir de Tunis. Il choisit une des deux dernières nuits sans lune de la fin du mois : les astrologues enseignent que ceux qui désirent faire une chose secrète, doivent profiter de ces nuits. Ali-Pacha se dirigea vers le djebel Ousselat qui s'élève sur la route de Kairouan, du côté du Maghreb.

« Le bey, lorsqu'il apprit la nouvelle, lança ses Hambas dans diverses directions, mais sans succès ; il se repentit alors amèrement de n'avoir pas suivi le conseil des gens qui l'engageaient à faire emprisonner ou tuer son neveu ; il reconnut que, s'il les avait écoutés, il serait tranquille aujourd'hui. On fit des recherches partout, on fit visiter la maison du pacha à Tunis, mais elle n'était plus habitée que par les djinns.

*
* *

« Le djebel Ousselat est une haute montagne extrêmemen sauvage ; les villages sont construits au sommet des pics les plus élevés, et les chemins qui y conduisent sont accessibles seulement aux chèvres, aux ânes, aux mulets et aux hommes dans la force de l'âge. En outre des figuiers, il y pousse un grand nombre d'abricotiers, de pommiers et de caroubiers, mais les habitants n'attachent pas de prix aux fruits de ces arbres et ne les vendent pas pour de l'argent. Les hommes sont vêtus de *ouezras* grises et de *djebbas*, et les femmes portent des ouezras noires. Les Ousseletia font le commerce d'huile, et viennent vendre également dans la plaine les ouezras et les djebbas que tissent les femmes ; ils achètent en échange de la viande pour les fêtes. Ils ne laissent à leurs femmes aucune liberté et les maltraitent, quoiqu'elles soient fidèles et fassent preuve de plus d'intelligence et d'activité que les hommes.

« Il n'y avait pas alors dans l'empire de gens plus prompts à la trahison que ces montagnards ; ils étaient en insurrection

perpétuelle contre le pouvoir, quoique leurs rébellions ne leur eussent jamais rapporté que la ruine. Quand le pacha Ali arriva parmi eux, les jeunes gens furent dans la joie, mais les vieux leur disaient : « Malheur à vous, vous ne « savez pas ce qui vous attend ; quand le bey fera le siège « de notre montagne, ce sera la ruine de nos maisons, la « captivité pour nos femmes, et nous aurons la tête tran- « chée. »

« En effet, le bey Husseïn se disposait à attaquer le djebel Ousselat et les gens de sac et de corde affluaient auprès de lui ; il en choisit un certain nombre qui s'équipèrent, mais ces gens, qui n'étaient pas entraînés à la guerre, ne prenaient du service que pour faire du commerce à l'armée et vivre en garnison d'une vie de plaisir. Le prince ne s'occupa d'ailleurs pas de maintenir l'ordre dans leurs rangs, ni de les exercer, jusqu'au jour où le corbeau de la ruine jeta parmi eux son cri sinistre et les sépara de leur père Husseïn.

« Ensuite, le bey fit convoquer les cheikhs des tribus voisines du djebel Ousselat, et leur donna l'ordre d'entourer la montagne, de tuer tous les gens de l'Ousselat qu'ils rencontreraient et d'envoyer leurs têtes au Bardo. Parmi ces tribus, les Zlass lui étaient tout dévoués, et particulièrement chers : « Cette tribu est la tête de mon empire, avait « dit un jour le bey, les autres sont les pieds. » Aux cheikhs de celles-ci, il tint ce langage : « Je sais que les « gens du djebel Ousselat vous sont unis par des liens « d'amitié, mais voilà de l'argent ; s'ils descendent chez vous, « emparez-vous d'eux et tuez-les, ne restez surtout pas entre « eux et moi comme la chauve-souris, et ne trahissez pas « votre sultan.

« Puis il prit conseil de ses familiers. L'un d'eux, qui avait pénétré dans ces montagnes, s'exprima ainsi : « Monseigneur, « dans ce pays sauvage, les villages sont perchés sur des « pics inabordables, accessibles seulement par des sentiers « de fourmis ; tout d'abord, on y pénètre par un défilé fort « difficile, puis on chemine en ne voyant que des crêtes se « dresser sur le ciel. Les villages sont pourtant sur ces « cimes ; nous y rencontrâmes des gens qui répondirent à « notre salut dans un jargon qui diffère de toutes les langues « connues. Nulle part je ne vis de minaret, ni de grande « mosquée pour la prière du vendredi, ce qui me fit voir que « ce n'étaient pas des gens de race. Aucun prince, quand ce

« serait Timour[1] lui-même, ne pourra jamais y conduire une « armée. »

Après ce discours, un autre conseiller s'exprima ainsi : « Un prince d'Asie eut un jour à réduire un de ses sujets qui « s'était réfugié dans les montagnes. Il envoya un homme « vertueux et sûr s'établir dans la plaine à proximité; cet « homme veilla à ce que les bestiaux des gens de la montagne « ne leur fussent jamais volés, et sut ainsi se faire aimer « d'eux; il était devenu leur conseiller et leur soutien tandis « que le fugitif auquel ils avaient donné asile n'était pour « eux qu'un embarras. Jaloux de l'homme vertueux, le révolté « résolut alors de le chasser et, tandis qu'il descendait dans « la plaine avec ses partisans, l'émir put pénétrer dans la « montagne par un autre chemin, de sorte que le rebelle, « qui avait abandonné son repaire, fut réduit à la fuite. »

Le bey avait écouté ces discours, mais donnait des signes d'une grande irritation : « Je t'ai bien compris, s'écria-t-il, « mais tu n'ignores pas que tous les gens de l'Ifrikya sont des « traîtres et des hommes sans foi, qui mangent notre bien tout « en servant un autre maître. A qui puis-je confier une mis- « sion de confiance? » Puis il ajouta, en proie à une violente colère : « Je les briserai comme des œufs; je les frapperai de « l'épée jusqu'à leur anéantissement; j'étoufferai le feu jus- « qu'à ce qu'il s'éteigne. Dieu nous jugera, et c'est lui le « meilleur des juges. »

*
* *

« On se prépara donc à la guerre. Les chaouchs firent une tournée dans les maisons et dans les souks, en déclarant que nul ne pourrait se soustraire à l'enrôlement; on envoya en même temps aux odobachis de Bizerte, Ras el-Djebel, Nabeul et Hammamet l'ordre d'enrôler tout le monde. Les hommes commencèrent à affluer dans les tentes dressées à El-Haraïria, et les goums se réunirent dans la plaine en face du Bardo.

« Le bey sortit alors de son palais au milieu d'un nuage de poussière et vint passer une revue générale; il constata que l'armée réunie était fort nombreuse et, après avoir fait faire quelques exercices aux Hambas, se retira rassuré.

« Quelques jours après, quand tout fut prêt, il fit enfin dresser son outak et fixa la date du départ. Au jour désigné,

1. Tamerlan.

il se leva, après avoir fait sa prière accoutumée, au milieu de ses intimes, de ses secrétaires et de ses mamelouks; il revêtit son uniforme pendant que les troupes s'équipaient et sortit, entouré de ses bourreaux qui lui tinrent les étriers. Quand il parut devant la porte du palais, les clarinettes se mirent à jouer, les tambours à battre; les cavaliers, précédés des étendards, défilèrent au galop devant leur chef, tandis que retentissaient des salves d'artillerie à la Casbah, dans les forts et au Bardo. Les oulémas, les prêtres et les notables étaient sortis de Tunis pour assister au départ et les mères, les épouses et les sœurs des soldats étaient venues faire leurs adieux à leurs parents.

« Quelques jours après, on arrivait au pied du djebel Ousselat; la montagne, entourée de toutes parts des tribus restées fidèles, apparaissait comme une tache blanche sur le dos d'un chameau noir. On se saisit de plusieurs espions et, après avoir pris les lettres trouvées sur eux, le bey les livra au chef des bourreaux : des soldats armés de haches les coupèrent en petits morceaux pour faire un exemple public.

« Cependant, on préparait l'attaque prochaine et le bey fit demander au khasnadar des sacs d'or et d'argent; on fit compter par des Juifs les sommes qu'ils contenaient, puis on commença la distribution. Les aghas et les odobachis revêtirent leurs uniformes et présentèrent les soldats turcs par compagnie; chacun d'eux reçut deux sultanis, puis on servit aux khodjas et aux aghas des sirops dans des tasses, conformément à l'usage; après quoi, tous étendirent les mains et prièrent Dieu de donner la victoire au bey Husseïn. On fit appeler alors les khodja des Zouaoua et leurs chaouchs; mais les Zouaoua ne formaient qu'une troupe désordonnée : « Mettez-vous en rang comme les Turcs, leur dit-on, sans « vous pousser, vous disputer ni vous battre, et avancez un « à un. » Chacun reçut aussi un sultani d'or. Enfin, ce fut le tour des spahis et des tribus fidèles qui s'étaient jointes à l'armée.

« Les soldats passèrent la nuit au milieu des démonstrations d'une joie unanime; dans le camp, assis ou allongés, ils jouaient tous avec les belles pièces d'or rouge. Malheureusement, ils s'aperçurent bientôt qu'ils ne savaient que faire de cet or. Les sultanis étaient si nombreux dans le camp que les enfants s'en servaient pour jouer et qu'ils arrivèrent à ne valoir plus qu'une piastre en nasris. Les gens de Kairouan

et du Sahel vinrent alors avec des nasris, les changèrent contre les pièces d'or et allèrent ensuite à Tunis changer de nouveau celles-ci pour leur vraie valeur. Cette pratique dura jusqu'au jour où il ne resta plus aux soldats un seul sultani d'or.

*
* *

« Mais celui qui veut goûter au miel doit supporter la piqûre des abeilles. Bientôt le bey donna des ordres pour l'attaque : « C'est aujourd'hui mercredi, dit-il, l'assaut sera « pour lundi ; tenez-vous prêts et, au signal du canon, que « chacun s'engage dans la montagne. » Les soldats se mirent à astiquer leurs armes et les artilleurs inspectèrent le canon, mais l'inquiétude et l'angoisse s'emparaient de tous. Personne, le dimanche, ne toucha au repas du soir, composé de bourghoul — c'est-à-dire du blé préparé avec de l'eau et de l'huile — et de biscuit. Les uns s'asseyaient à l'écart sans rien dire, d'autres riaient nerveusement, d'autres encore pleuraient; mais nul ne se déchaussa, nul ne mit son capuchon sur sa tête pour dormir. Chacun pensait en lui-même : « Plût à Dieu que je fusse aujourd'hui boucher, portefaix, « menuisier ou même balayeur d'ordures, je ne serais pas « exposé à la mort. »

« Le matin dès l'aurore, le bey se leva et fit avec son imam les prières accoutumées. Ce matin-là, on vit prier ceux qui ne connaissaient pas la direction de la Mecque et qui n'avaient jamais lu ni la Fatha, ni la Sourate el-Kanther.

« Le canon retentit et aussitôt l'armée se mit en marche, tandis que les tambours, les clairons et les clarinettes se faisaient entendre. On s'avançait sur Bou-Rehal, premier village du djebel Ousselat.

« On dit que les Ousseletia pouvaient mettre en ligne 15 000 combattants, tous familiarisés avec l'usage du fusil, de la lance et du poignard. Le pacha Ali leur avait fait construire, en avant de Bou-Rehal et des deux côtés de la route, des enclos garnis de meurtrières, d'où l'on pouvait tirer sans être vu et que rien ne signalait à l'attention; mais les montagnards ne s'en servirent pas dès le début : ils firent semblant de se retirer devant l'armée qui s'avançait en deux colonnes et qui parvint jusqu'à Bou-Rehal, que l'on trouva désert.

« Or, le bey n'accompagnait pas ses troupes; à la tête de

l'armée ne se trouvait aucun chef connaissant les choses de la guerre et le commandant n'était accompagné d'aucun mamelouk chargé d'argent que l'on pût distribuer pendant l'action aux plus courageux. Quand les soldats arrivèrent à Bou-Rehal, les askers s'empressèrent donc de déposer leur équipement et se mirent à se rafraichir et à se laver le visage; les spahis, poussés par l'espoir du pillage, continuèrent jusqu'à d'autres villages qu'ils trouvèrent également déserts; aussitôt, ils abandonnèrent leurs armes et s'assirent à l'ombre des murs.

« C'est ce moment qu'attendait le pacha Ali; bientôt les Ousseletia, en une troupe compacte et disciplinée, marchèrent sur Bou-Rehal; la terre tremblait sous leurs pas, ils avançaient avec un bruit semblable au tonnerre qui se répercutait dans la montagne. Tous alors jetèrent leurs armes et s'enfuirent; le canon fut abandonné avec son caisson par les artilleurs.

*
* *

. . . .

« Comme le bey Husseïn s'était éloigné pour aller châtier les gens du Kef révoltés, plusieurs tribus des environs de Sousse, ainsi que les brigands de l'Arad vinrent rejoindre le pacha Ali; la montagne ne put bientôt plus nourrir ses habitants, leurs chevaux, leurs ânes et leurs montures. Le pacha, devant cette situation, fut très embarrassé et se décida enfin à plier les tentes et à quitter le djebel Ousselat; il croyait être à la tête d'une puissante armée, alors qu'il n'était suivi que d'une cohue de gens en desordre.

« Il se dirigea d'abord vers Kairouan; mais la ville tira par deux fois le canon contre lui. A Kalaâ-Kebira, on refusa également de le recevoir. Alors le pacha entra dans une grande colère et jura qu'il ne quitterait pas le pays tant qu'il resterait un seul olivier; et en effet, il se mit à couper et brûler tous les arbres.

« Mais, rejoint bientôt par les troupes du bey, il dut s'enfuir vers le sud sans savoir où il allait.

« De son coté, le bey Hussein, ayant châtié les rebelles, donna l'ordre aux tribus voisines du djebel Ousselat de cerner la montagne, et rentra à Tunis sans plus s'en inquiéter.

« Au bout de six à sept mois, la vie était devenue impossible aux assiégés qui ne voyaient à leur situation d'autre issue

que la mort pour eux et leurs familles. Au moment où le bey revint dans le pays à la tête de la colonne qui chaque hiver va lever les impôts dans le sud, ils demandèrent l'amam et l'obtinrent moyennant une amende qui fut fixée à 60 000 piastres; mais en entendant ce chiffre, ces gens poussèrent de grandes clameurs, et l'amende fut réduite à 50 puis à 40 000 piastres : cinq hambas furent chargés de faire rentrer cette somme. Les Ousseletia donnèrent toutes leurs économies, vendirent leurs bêtes et déclarèrent qu'ils n'avaient plus rien; les Hambas se saisirent des notables, leur mirent les fers aux pieds et commencèrent à les frapper : ils en obtinrent ainsi 30 000 piastres; on continua de les maltraiter et les gens vendirent leurs vêtements, leurs couvertures et les nattes sur lesquelles ils couchaient. Lorsqu'on eut obtenu d'eux tout ce qu'il était possible d'obtenir, les cavaliers vinrent les razzier et les chasser de leurs villages. Tous ceux qui purent partir emmenèrent leurs femmes et leurs enfants et durent se mettre en route sans provisions et sans vêtements. On les voyait par les chemins aller à l'aventure, sans nourriture et sans gîte, exposés aux razzias des Arabes. Mais parfois, passant au milieu d'une tribu qui les accablait de quolibets, ils répondaient avec colère : « Peut-être un jour « Dieu nous donnera-t-il le pacha Ali et, ce jour-là, nous « vous égorgerons. »

*
* *

« C'est en effet ce qui arriva sept années plus tard. Ali-Pacha, après avoir erré à l'aventure, s'était réfugié à Alger et avait fini par décider le dey de cette ville à lui donner une armée pour marcher sur Tunis. Quand le bruit s'en répandit, on ne voulut pas y croire d'abord, car, depuis trente ans, on était en paix avec l'Algérie; mais bientôt on annonça l'arrivée des Algériens.

« Le bey Husseïn, qui se trouvait encore à Béja, commença par faire évacuer la ville, puis il réunit les officiers turcs pour tenir conseil. Il était fort embarrassé; il ne voulait pas s'enfermer dans Tunis où il n'avait ni provisions ni argent pour payer les troupes, car il savait que les soldats, privés de solde, ne manqueraient pas de se disperser. Il ne pouvait pas non plus tenir la campagne pour couvrir Tunis, n'ayant pas d'approvisionnements pour l'armée. Il resta donc irrésolu, ce qui conduisit ses soldats à l'abandonner en grand

nombre, et le pacha Ali put s'emparer de Tunis, sans même avoir combattu.

« Il fit prendre un siège dans la tente du bey et entra en ville en le faisant porter devant lui, ce qui signifiait qu'il prenait définitivement possession du trône.

« Le bey Hussein, abandonné de tous et poursuivi par le pacha, prit la direction du sud, suivi seulement de quelques partisans, et livré au mépris des tribus : il se réfugia à Kairouan. Il devait y rester plusieurs années pour enfin y succomber.

Soumission de l'Ifrikya.

« Après s'être emparé du trône, le pacha Ali chargea son fils Younès, à la tête de l'armée de Tunis, de soumettre le pays.

« Le premier hiver, Younès se rendit à Béja qu'il plaça sans difficultés sous la domination du nouveau souverain. Il donna l'ordre d'enlever les ordures qui s'amoncelaient devant les portes, et les habitants furent occupés à ce travail pendant trois années.

« Ensuite, il se porta contre les villes du sud qui étaient restées fidèles au bey Husseïn.

« Il marcha d'abord sur Kalaà-Kebira. Mais les habitants avaient entouré la ville d'un large fossé ; quand on donna l'ordre aux zouaouas de marcher à l'assaut, ils lâchèrent contre eux leurs chiens, ce qui suffit à les mettre en fuite. Younès demanda alors des renforts à son père et le pacha fit faire le tour des cafés, des fondouks et des marchés ; tous les gens qui n'étaient pas retenus par la crainte prirent les armes. Mais Younès, même avec ces renforts, échoua devant Kairouan : les trois villes de Sousse, Kalaà Kebira et Kairouan devaient rester fidèles au bey pendant quatre années, jusqu'au moment de sa défaite complète.

« Au cours d'une série de combats, dans les jardins de Kalaà-Seghira, il s'empara d'un des compagnons du bey Hussein, nommé Bou Farda. Il l'emmena en rentrant à Tunis et, avant d'arriver à la ville le fit attacher sur un âne, la tête nue, les pieds entravés, et vêtu d'une simple djebba. On lui fit ainsi traverser Tunis, puis on le conduisit au Bardo où il fut jeté dans la zendala. Le lendemain, à la Casbah, les chrétiens, à l'aide d'instruments de forgeron, lui brisèrent les deux bras et les deux jambes. On l'attacha ensuite par

les pieds à la queue d'une mule et on le traîna ainsi dans les rues de la ville et dans les souks où sa tête donnait contre chaque pierre; finalement on le jeta sous le vestibule de la porte Bab-el-Bahar. Bou Farda survécut à ce supplice et demeura plusieurs jours à l'endroit où on l'avait mis; sa fille l'avait fait envelopper dans une couverture rouge et lui faisait porter chaque jour de la nourriture. Peu après, Younès venant à passer l'aperçut et s'écria : « Comment, ce chien est « encore en vie? » Il ordonna aussitôt de l'égorger, et de lui couper la tête, ce qui fut fait.

« Younès se tourna ensuite contre les Zlass, tribu redoutable qui habite les montagnes à l'ouest de Kairouan. Ces Zlass sont des pillards endurcis. Les hommes, chez eux, ne sont considérés et ne peuvent être agréés par les femmes de la tribu que s'ils ont au moins un crime à se reprocher. L'expédition de Younès échoua et son armée fut complètement enveloppée par les cavaliers du bey Husseïn ; on dit que pendant le combat, les gens de Younès, voyant de grands oiseaux blancs voler en cercle au-dessus des cavaliers ennemis, crurent que c'étaient des saints qui venaient à leur secours : ils restèrent sans force et se sentirent perdus. Toutefois, au bout de quatre années, la ville de Kairouan, ruinée par un long siège, fut prise et livrée aux soldats ; après avoir pillé et tué à volonté, chacun rentra dans sa tente. Le bey Husseïn fut tué de la main même d'Younès.

« Celui-ci résolut ensuite de se venger des gens qui avaient soutenu son oncle, et tout d'abord des coulouglis des diverses villes : Medhia, Kalaa Kebira, Hammamet et Nabeul. Presque tous furent contraints, pour payer leurs amendes, de vendre leurs maisons, leurs bestiaux et tout ce qu'ils avaient; ils en étaient réduits à aller trouver un voisin, à qui ils offraient pour cent piastres ce qui en valait mille : « Ce que j'en fais, « disait le voisin, est bien pour te faire plaisir, car je n'ai « nulle envie de ce qui t'appartient. » Le pauvre coulougli, après avoir ainsi cédé son bien, trouvait à la porte les Hambas qui le dépouillaient de son argent et restait dénué de tout. Les plus âgés de ces malheureux se mirent à filer le lin pour un faible salaire, et les plus jeunes à garder les troupeaux.

« Ayant ainsi soumis tous les rebelles, Younès songea à tirer vengeance de ceux qui lui avaient montré quelque hostilité. Parmi ceux-ci figurait son beau-père Bou Aziz; mais, craignant les représailles, le vieillard vivait mainte-

nant sous la tente et ne séjournait nulle part. Younès parvint pourtant à l'attirer au Bardo. On le reçut fort bien et on lui fit servir un plat de makrouds, qui sont des pâtes faites avec de la semoule et du beurre; mais, pendant qu'il mangeait en compagnie d'Younès, la tente fut cernée et bientôt des soldats se jetèrent sur lui et l'enchaînèrent. Le lendemain, on l'exposa sur un banc devant la maison où il était prisonnier; les gens vinrent en foule le voir et féliciter Younès. Celui-ci se rendit alors chez Ali-Pacha et convint avec lui de la façon dont on ferait périr le prisonnier. Suivant leurs ordres, il fut placé le lendemain sur une mule avec un homme en croupe derrière lui; on le fit entrer à Tunis au milieu d'une escorte de Hambas et on lui fit parcourir les rues et les souks tandis que les soldats criaient : « Voilà quelle est la récom-« pense des ennemis du royaume. » Puis, sur la place de la Casbah, il fut attaché sur un cheval qui n'avait pas été monté depuis longtemps et les Turcs, armés de yatagans, se jetèrent sur lui et s'efforcèrent de l'atteindre. Il fut bientôt mis en morceaux de la tête jusqu'aux pieds; quelques soldats firent rôtir et mangèrent des lambeaux de sa chair, pensant montrer ainsi leur haine contre les ennemis du sultan.

*
* *

« Younès, après ces diverses expéditions, revint à Tunis et goûta le repos dans son palais, où il vécut heureux et puissant. Tout lui souriait; chaque fois qu'il rentrait d'une campagne, les femmes les plus distinguées de Tunis venaient le saluer, parées de fleurs et le visage découvert et peint, comme les fiancées qui entrent chez leur époux. Lorsque l'une d'elles lui plaisait, il lui souriait, elle répondait à son sourire, ils échangeaient de gentils propos, puis elle se rendait au palais et se donnait à lui. En le quittant, elle rentrait chez son époux qu'elle tenait à l'écart pendant tout le temps qu'ils continuaient à se voir.

« Younès vivait ainsi favorisé parmi les heureux du monde, et n'hésitait pas à s'emparer des biens des gens riches. Au cours des colonnes de l'été et de l'hiver, quand il apprenait qu'un homme avait de la fortune, il le dépouillait de tout ce qui excédait le strict nécessaire : « Je ne comprends pas, disait-« il, que des gens ayant de quoi vivre cherchent encore à « augmenter leur avoir. »

La cour d'Ali-Pacha (1735-1756).

« Le pacha Ali fut un prince rempli d'une orgueilleuse majesté, et qui fit trembler tous les gens de l'Ifrikya. Tour à tour intelligent et sot, juste et tyrannique, indulgent et sévère, il n'écouta jamais que ses instincts et son caprice; son épée était plus prompte que sa colère.

« Un serviteur étranger dont personne ne comprenait la langue, car il parlait turc[2], le précédait partout. Quand il s'asseyait sur son trône pour rendre la justice, les assistants rangés des deux côtés de la salle se tenaient immobiles, les mains croisées et les yeux fixés à terre, comme s'ils avaient senti une épée suspendue sur leur tête. Ils craignaient sans cesse de provoquer la colère du pacha, plus prompte à les atteindre que les malheurs envoyés par la destinée.

« Le trait suivant peint bien son caractère altier. Certain jour, on parlait devant lui de canons et quelqu'un dit : « Je « n'en ai jamais vu de comparable à celui que l'on nomme « Marzouk le Brave et qui est à Porto-Farina. » En entendant appliquer l'épithète de « brave » à ce canon, le pacha donna les signes de la plus vive impatience et ordonna aussitôt de le faire briser. On envoya à Porto-Farina des ouvriers qui l'examinèrent, mais ne surent comment s'y prendre pour le détruire. On en rendit compte au pacha qui s'écria avec colère : « Je veux qu'on le fonde ou qu'on le brise, quand je « devrais dépenser pour cela 100 000 piastres. » Les ouvriers les plus habiles s'acharnèrent sur le canon, l'attaquèrent à coups de marteau, le mirent dans le feu, bref, lui livrèrent une véritable bataille. Quand il fut enfin brisé, le pacha en fit faire de la monnaie et eut la satisfaction de ne plus entendre parler de quelque chose de grand dans son royaume.

« Il aimait fort la musique et se faisait accompagner d'une troupe de cavaliers nègres dont beaucoup avaient de belles voix et chantaient pour le distraire.

1. Mohammed Seghir ben Youssef, *Soixante ans d'histoire de la Tunisie*, trad. V. Serres et Lasram.

2. Cette simple remarque donne une très exacte idée de ce que fut la domination des Turcs en Berbérie : deux siècles après leur installation, personne à Tunis ne comprenait leur langue.

« Le goût du pacha pour les beaux livres était très vif. Il ne cessait d'en acheter ou d'en faire copier, et les faisait relier avec des ornements d'or et d'argent. Il envoya copier à Stamboul des ouvrages qui n'existaient que là, et dépêcha au Maroc, à Fez, à Marakech et à Meknez des gens chargés de faire des acquisitions pour sa bibliothèque. Au moment de sa chute, il réunit tous ces ouvrages précieux dans la Casbah où il s'était enfermé, espérant ainsi les sauver; mais dans le pillage, ils furent déchirés ou vendus à vil prix parce qu'on n'en connaissait pas la valeur. On vit un palefrenier promener dans un bât, sur un des chevaux noirs que le bey avait fait venir du pays des chrétiens, des livres de demi-format, dont la reliure portait un encadrement d'or, et d'un prix inestimable; il en voulait trente sultanis, mais à ce moment personne n'avait trente sultanis pour acheter des livres. On ne sait ce qu'ils devinrent.

« Le pacha avait également un goût vif pour les belles constructions. On raconte que lorsque, abandonné de ses serviteurs, il fut pris et amené devant le bey de Constantine, celui-ci lui mit les fers aux pieds et lui ordonna de lui livrer ses trésors; le pacha Ali répondit que ses caisses étaient vides car il avait tout dépensé à élever des constructions, ce qui était vrai.

« Il avait lu dans les livres des descriptions merveilleuses de la mosquée de Cordoue que l'on appelle la Zohra, c'est-à-dire « la beauté », et où l'on allumait 4 700 lampes pour la prière du soir. Cette mosquée existe encore, mais les chrétiens l'ont défigurée. Il conçut alors le projet de démolir tout ce qu'avaient fait les princes ses prédécesseurs et d'élever des constructions vraiment belles. Il ordonna à cet effet aux fabricants de faïence de faire pour lui des carreaux sur lesquels on pouvait lire plusieurs des noms de Dieu, en peinture vert de plomb, et dont les lettres formaient une bordure d'élégants dessins. Dans la salle où il rendait la justice, il fit installer un plafond en planches couvert de peintures admirables. Enfin, pour placer ses livres, un menuisier venu du pays des chrétiens lui fit des armoires ornées de peintures rouges et noires, sur fond d'argent et d'or.

« A Tunis, il fit élever un grand nombre de monuments remarquables.

« Aux abords de Bab-Saadoun, il fit construire une citerne si vaste qu'aucun prince n'en fit jamais creuser de pareille :

quand elle se remplissait, les habitants de Tunis avaient de l'eau pour plusieurs années. Elle était si grande que l'année où Dieu envoya les sauterelles sur la ville, comme un grand nombre étaient tombées dedans, on put mettre sur l'eau pour les ramasser deux sandals qui évoluèrent comme sur un lac.

« Enfin, il fit procéder à des travaux de fortification et fit creuser autour du Bardo le fossé que l'on y voit encore; le Bardo élevait en arrière ses murailles jaunies et renforcées, aux angles, de bastions circulaires hérissés de canons. L'aspect en était si redoutable, que l'ange de la mort n'aurait pu y pénétrer.

« Il fit entourer d'un rempart la ville de Bizerte où, chaque été, il venait se reposer avec un de ses fils; mais les habitants avaient vu avec déplaisir édifier cette muraille : « Jus-« qu'ici, disaient-ils, nous avons connu le repos et le bien-« être, car personne ne venait nous faire la guerre; nous ne « gagnerons rien à ce mur. » Et ils avaient raison.

« Ali-Pacha s'occupa de la justice et des finances, mais à la manière d'un tyran, et son avidité n'égala que sa cruauté.

« A son tribunal, il écoutait avec attention les plaignants, même quand il ne s'agissait que d'une poule, et l'un d'eux était toujours condamné à l'amende, à la bastonnade, à la prison ou même à mort. Chaque jour, il distribuait ces peines selon son caprice, pour les motifs les plus insignifiants.

« En matière de finance, il prit simultanément des mesures excellentes et d'autres d'une iniquité révoltante. Les soldats avaient pris l'habitude, pour toucher leur solde d'avance, de s'adresser à des Juifs qui la leur prêtaient à raison de 110 piastres pour 100. Cette manière de faire offrait pour eux de grands avantages, car, ils étaient sûrs ainsi d'être payés et pouvaient dépenser leur argent pour s'approvisionner. Les Juifs se substituaient ensuite à eux pour toucher la solde au trésor. Le pacha défendit ces sortes de marchés et interdit aux Juifs l'entrée du Dar-El-Pacha.

« Pour éviter de payer ses troupes, il prescrivit aux soldats des villes les plus lointaines et même de Gabès et de Djerba, de venir en personne toucher leur solde à Tunis; il savait bien que ceux qui avaient à faire un voyage long et coûteux préféreraient perdre leurs droits. Il imagina encore, à Tunis même, de fixer à l'heure du lever du soleil le paiement qui jusque-là se faisait à midi au souk des Turcs. De

cette façon, les soldats qui habitaient hors des murs ne pouvaient pénétrer en ville et le trésor n'avait pas à débourser leur solde.

« Il avait de grands besoins, et aimait voir l'argent affluer dans les caisses du trésor ; dans la chambre du Khasnadar, étaient installés neuf Juifs qui comptaient du matin au soir les revenus du royaume.

« Enfin, jamais aucun prince ne montra au pouvoir un despotisme plus cruel.

« Quand il vint s'installer au Bardo, après sa victoire sur le bey Hussein, il poursuivit avec acharnement les partisans de son oncle ; il confisqua leurs biens, et tous ceux qui possédaient quelque chose reçurent l'ordre de venir le verser dans ses caisses. Il fit mettre à mort par la suite tous ceux chez qui il soupçonnait une hostilité, parmi lesquels on compta un grand nombre de notables, de savants et de descendants du Prophète. Il poursuivit même les hommes qui, sans conspirer contre lui, avaient acquis parmi leurs concitoyens une autorité quelconque. Dès qu'il apprenait qu'un homme était riche et honoré, il le faisait venir, l'humiliait et l'emprisonnait, ou le faisait mettre à mort.

« Quand un homme était soupçonné d'hostilité, il le faisait arrêter, on lui brûlait le corps avec des fers rouges, on le frappait jusqu'à ce que ses chairs en lambeaux montrent les os à nus et, s'il n'était pas mort après cela, on creusait un trou et on l'enterrait vivant.

« Il avait coutume de dire lui-même : « Je fais comme le « propriétaire d'un jardin, qui, debout au milieu de ses choux, « leur coupe la tête dès qu'ils grandissent. » Et il se conduisait réellement de cette manière. Si vous demandez à l'amine des tissus en poil de chèvre le nombre des cordes fournies pour les exécutions, il vous répondra : « Pendant la première « année du règne, j'en ai fabriqué 4 000 au moins ; par la « suite, les demandes furent si fréquentes que je n'ai pas pu « en noter le nombre. »

« Le trait suivant montre bien l'astuce avec laquelle il gouvernait le royaume.

« Au temps où, simple neveu du bey, il s'insurgea contre son oncle Hussein, et où il dut s'enfuir dans le sud, il ne put sauver sa vie qu'en se réfugiant dans un campement de nomades qui ne voulurent point le livrer aux Hammama, et

dont le chef lui permit de s'endormir la tête contre sa jambe. Ali-Pacha lui donna alors un papier en l'engageant à venir le lui présenter si jamais il régnait à Tunis.

Lorsque, plus tard, il fut monté sur le trône, cet homme pensa à aller chercher la récompense promise et se rendit à Tunis. Le pacha le reconnut en effet, mais à plusieurs reprises prétendit être très absorbé et ne pouvoir s'occuper de lui. Cet homme finit par se lasser d'attendre au Bardo. C'était un nomade qui n'avait pas de goût pour la vie des villes et il n'alla même pas visiter Tunis. Il demanda à être admis devant le pacha et lui dit : « L'oiseau de mer ne peut « vivre sur la terre, ni l'oiseau des campagnes sur la mer; « pour moi, j'ai grandi dans les déserts et n'ai jamais connu « ni maison ni mosquée, mais seulement ma tente en poil « de chameau. Je vous en conjure, renvoyez-moi en me « récompensant si vous croyez devoir le faire, ou mettez-moi « en prison. » Le pacha répondit simplement : « Puisque tu « choisis la prison, tu vas être satisfait ». Et il le fit enfermer. Or le khasnadar qui assistait à l'audience, ne put se retenir de manifester son indignation devant une telle ingratitude. Le pacha, pensif, lui tint alors ce langage : « Il est vrai que « ma conduite est bien faite pour me couvrir de honte, mais « tu ne réfléchis pas aux conséquences des choses : aujour- « d'hui, les fils du bey Husseïn sont insurgés contre moi « comme je l'étais contre leur père. Si je traite bien celui « qui m'a sauvé la vie, ils trouveront quelqu'un de mes « sujets pour les accueillir de même. D'ailleurs, plus tard, « quand on ne parlera plus de cet homme je l'enrichirai en « manière de compensation. »

*
* *

« Le pacha Ali avait trois fils : Mohammed, Younès et Slimane.

« Mohammed, fils aîné du pacha, s'occupait avec son père de toutes les affaires de l'État. Il fit élever, à l'est du Bardo, une construction ayant la forme d'un fort carré et à laquelle il donna un aspect nouveau : on laissa les briques apparentes à la surface des murs et on chercha une carrière d'argile rouge pour faire les joints. Ce monument fut par la suite recouvert d'un toit en pente qui attira les regards de tous

côtés et fit l'admiration de tous. Il fit également restaurer le portique de la salle de justice au moyen d'énormes pierres prises à l'aqueduc d'Agreuch. On dut avoir recours aux chrétiens pour les remuer.

« Nous rapportons ces détails parce qu'il viendra peut-être un jour où le prince ne résidera plus au Bardo, qui tombera sous la pioche des démolisseurs; le lecteur saura par l'histoire ce que fut ce palais, comme on sait aujourd'hui ce que fut la Zohra de Cordoue ou la Badià de Marrakech. C'est ainsi que nous voyons ce que le temps a fait de ces merveilles telles que les djinns eux-mêmes n'auraient pu en construire de pareilles. Il n'y a d'éternel que Dieu, qui hérite de la terre et de ce quelle porte.

« Younès jalousait beaucoup Mohammed et leur mère Kebira Mammia craignait vivement quelque coup de force de sa part.

« On sait que Younès se révolta en effet contre son père. Un jour, il versa du poison dans une tasse à café et ordonna à un serviteur de le présenter au pacha quand il demanderait du café. Ali-Pacha, se trouvant quelques instants après avec son fils Mohammed, demanda en effet à boire à son kahouadji, comme il le faisait souvent. Le domestique servit le café dans la tasse prescrite, mais, en la présentant au pacha, se mit à trembler si fort qu'il renversa une bonne partie du contenu. Aussitôt Mohammed, pris de soupçons, empêcha son père de boire et le serviteur avoua tout : on fit amener un homme pour faire une expérience décisive, on lui fit boire de l'eau dans la tasse et il en mourut aussitôt. Le kahouadji coupable fut puni de mort et Younès reçut l'ordre de ne plus se présenter devant son père sans y être autorisé.

« Il s'aperçut bientôt que le nombre de ses familiers et de ses amis avait sensiblement diminué et résolut alors de s'emparer de la Casbah.

« Au jour dit, il y entra par surprise avec ses familiers et, à l'heure de la prière de l'après-midi, le canon fut tiré et le drapeau déployé, ce qui était le signal de l'insurrection. Aussitôt, dans Tunis, les boutiques se fermèrent et tous s'enfuirent ; tandis que les jeunes gens laissaient naïvement éclater leur joie, les gens d'expérience étaient remplis de tristesse.

« Bientôt dans l'armée et dans le pays, chacun se rangea

d'un côté ou de l'autre. Mais Younès s'était enfermé lui-même dans la citadelle et tout le monde répétait que ceux qui entrent dans la Casbah n'en sortent que morts ou vaincus.

« Lorsque la poudre manqua, la forteresse fut enlevée et Younès dut monter à cheval et s'enfuir. Il se rendit à Constantine, et le bey de cette ville vint à sa rencontre, monté sur un cheval magnifique auquel il tenait beaucoup : cet animal était semblable à un djinn pour l'intelligence, aucun cheval ne pouvait le dépasser ni l'atteindre et, quand il pénétrait au milieu des soldats, il saluait de la tête à droite et à gauche. Quand les deux beys se rencontrèrent, ils s'embrassèrent sur la poitrine sans descendre de cheval, pendant que les tambours et les flûtes se faisaient entendre.

« Les askers de Tunis qui avaient combattu pour Younès furent les uns déportés, les autres enfermés; chaque soir, quand la nouba avait joué, on en faisait sortir de prison deux ou trois pour les étrangler.

« Ali-Pacha résolut ensuite de tirer vengeance de son beau-père et du frère de celui-ci, qui avaient pris parti pour le rebelle.

« Le pacha avait en effet épousé une fille des Ouled-Amar et ceux-ci, après la défaite de Younès, se gardaient des représailles possibles. Mais le pacha redoubla de prévenance envers son épouse et finit par la décider à faire venir son père au Bardo.

« Mohammed Seghir des Ouled-Amar — c'était son nom — réunit donc pour les offrir à sa fille de belles mulâtresses et des cadeaux si riches qu'ils excitaient l'envie de tous ses parents; puis il arriva au Bardo, précédé de son nègre. Le pacha, de son côté, avait envoyé à sa rencontre un cheval portant une selle fabriquée à Tunis.

« Mohammed Seghir fut présenté à Ali-Pacha, qui l'accueillit de la façon la plus affable; il fit asseoir son hôte à ses côtés pour manger et lui fit présenter de l'encens et des parfums. Le chef des ennuques le conduisit ensuite auprès de sa fille, dans le harem, où le reçurent les esclaves blanches, les concubines, les servantes, les vieilles femmes et le personnel de cette partie du palais.

« Puis, il entra dans la chambre de sa fille qui lui baisa la main et se leva pour le recevoir. Le lieu où elle se trouvait parut à Mohammed Seghir un véritable paradis et il s'émerveilla du luxe de cet appartement orné de tapisseries, de

meubles et de pendules vraiment dignes d'un roi. Elle lui fit servir des boîtes de fruits confits sur une table recouverte d'un tapis de velours brodé d'or et d'argent. Quand il eut goûté à ces fruits, l'eau lui vint à la bouche et il s'écria : « On ne peut vraiment blâmer ceux qui risquent l'enfer pour « manger de ces fruits, coucher dans ces lits dorés et pos- « séder ces jolies filles. Je comprends les efforts du bey « Husseïn pour ressaisir son trône, car celui qui abandonne « de pareilles délices ne peut être qu'un fou. »

A la tombée de la nuit, sa fille l'invita à se rendre dans sa chambre où il était attendu par une odalisque, que le pacha lui donnait avec tous ses bijoux. Mohammed Seghir s'y rendit, précédé des servantes de son odalisque, qui se leva et vint lui baiser la main. Il se déshabilla, se mit au lit et sa compagne vint se coucher près de lui. Il s'endormit cette nuit-là en se demandant si ce qui lui arrivait était une réalité ou un rêve.

« Le lendemain matin, il fut réveillé par son odalisque, puis le chef des eunuques vint le prendre pour le conduire au bain. Il fut déshabillé par l'eunuque et il entra dans le bain où une négresse le massa pour lui assouplir les membres, puis il se retira dans la salle de repos où on l'enveloppa de linges d'un luxe royal. On lui offrit ensuite des boissons dans des tasses dorées et on le revêtit d'habits d'une richesse dont il n'avait pas idée. Il sortit, précédé par l'eunuque qui le conduisit dans la salle du trône où il fut entouré par les gardes turcs et les mamelouks. Le pacha l'engagea alors à revenir avec son frère, ajoutant : « Pour « mortifier votre frère, je veux, lorsque vous partirez, vous « donner des charges d'or, d'argent, de bijoux, de farine et « d'huile. »

« En effet, quand il fut rentré dans sa tribu, ce qu'avait prévu le pacha arriva : Mohammed Seghir décida son frère à aller à Tunis, malgré les avertissements des Hanenecha. Tous deux furent bien reçus et, le soir, alors qu'ils croyaient être conduits à leurs chambres, les Hambas les dépouillèrent de tous leurs vêtements, des bagues d'or que le pacha leur avait mises aux doigts, et les conduisirent à la chambre d'exécution où ils furent étranglés. Leurs corps furent enterrés dans le jardin.

« Par la suite, comme les Ouled-Amar qui occupaient des territoires à cheval sur la frontière, dépendaient de l'oudjak

d'Alger, le pacha voulut se justifier vis-à-vis du dey. Il fit rédiger alors une outika établissant, par la déposition de plus de cent témoins, que la tribu des Ouled-Amar était une tribu de désordre ; puis, il réunit les oulémas et leur demanda de constater qu'il était permis de faire mourir les fauteurs de désordre ; il envoya ensuite ces pièces à l'oudjak d'Alger.

« Slimane, troisième fils du pacha, était un prince aimé de tous et Dieu lui épargna les humiliations et les horreurs de la défaite.

« Lorsqu'il mourut en 1168 [de l'hégire], les souks furent fermés pendant sept jours : dans tout le royaume, on s'abstint de pousser des cris de joie et les mariages et les circoncisions furent célébrés sans fête.

« Les gens vinrent de toutes parts baiser la main du pacha et de son fils Mohammed ; ce dernier se tenait assis, la tête enveloppée d'un châle, de telle sorte que l'on ne voyait que ses yeux et, comme les serviteurs du pacha, il portait des vêtements blancs ou violets foncés en signe de deuil.

« Le pacha fit venir du Maroc deux pleureuses qui poussaient de tels gémissements qu'elles faisaient tomber les oiseaux qui passaient au-dessus de leur tête ; quand le pacha se retirait dans sa chambre, il faisait venir ces deux femmes qui commençaient leurs lamentations et il versait d'abondantes larmes.

« Slimane méritait tous ces regrets car c'était un prince, fils de prince, qui jamais ne fit le mal ni par sa main ni par sa langue.

*
* *

« L'un des familiers du pacha était *Abdellatif el-Ousselati.* C'était un homme orgueilleux, sans instruction ni intelligence, mais très riche, avec lequel le pacha s'était lié au djebel Ousselat.

« Un jour, il déplut au prince et s'enfuit. Mais des cavaliers se mirent à sa poursuite et l'atteignirent près des remparts du Bardo ; il reçut une balle dans la cuisse, tomba et fut complètement dépouillé. Comme il était très gros, on le voyait du haut des remparts du Bardo et on le reconnaissait à la blancheur de sa peau ; il était étendu la face contre terre et son corps était couvert de mouches ; parfois, il levait la

tête, les mouches s'envolaient, puis sa tête retombait et elles revenaient. Il resta ainsi, sans mourir, jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, quand le soleil fut très ardent, son corps se gonfla comme celui d'un âne crevé et commença à devenir vert. Sa famille, avertie, dut offrir quarante sultanis pour trouver quelqu'un qui consentît à enlever le corps et, quand on voulut l'emporter, les membres se détachèrent; on dut l'envelopper dans un drap blanc, puis on le mit sur une mule et on alla l'enterrer. Que Dieu soit loué!

« *Mostefa ben Mohamed* était le fils du khodja du Divan. Le pacha le savait fort riche et, quand son père fut mort, il le fit chercher sous un prétexte quelconque et lui ordonna de restituer l'argent que son père avait volé au Dar el-Pacha; il ajouta qu'il espérait ne pas être mis dans la nécessité de le bâtonner ou de le brûler au fer rouge, car il n'était qu'un citadin, incapable de supporter la douleur.

« Mostefa fit dire à sa femme de creuser dans un endroit qu'il lui désigna et d'envoyer la petite cruche plombée du Maghreb qu'elle y trouverait. Le pacha ouvrit la cruche, qui était pleine de sultanis, en présence du garde du sceau; celui-ci restait ébahi, ne soupçonnant pas qu'un homme pût amasser autant d'or. Pourtant, le pacha dit à Mostefa que ce n'était pas tout. Sa femme envoya alors des bijoux qui valaient plusieurs milliers de piastres; le pacha mit de plus sa maison en vente, puis le laissa aller.

« Le garde du sceau lui dit alors, comme il quittait le palais : « Le bien mal acquis ne profite jamais. Vous vous êtes « d'ailleurs montré peu adroit en n'emportant pas avec vous « cet argent, quand vous êtes allé à la Mecque. Si vous vous « étiez fixé là-bas, vous auriez pu y jouir à votre aise de cette « fortune dans le pays de vos aïeux; vos enfants et votre « famille seraient allés vous rejoindre; vous auriez mené « une vie heureuse et seriez mort en vrai croyant. »

El-Aroussi était un homme savant et distingué, mais qui entretenait des relations avec Mohammed Bey, fils d'Hussein. Pour le convaincre de trahison, le pacha lui écrivit de fausses lettres; El-Aroussi tomba dans le piège et eut l'imprudence d'y répondre.

« Or, le pacha avait coutume, quand il voulait se venger d'un de ses sujets, de lui envoyer un huissier à l'air éveillé

et au langage agréable et plaisant. Il dépêcha à El-Aroussi ce serviteur qui, en se présentant devant le cheikh, lui baisa la main et lui dit en riant : « Monseigneur, le pacha Ali « m'envoie vous chercher parce qu'il désire dîner avec vous ; « il vous attend dans son jardin, où il compte vous faire « égorger et faire hacher votre cadavre. » Le cheikh crut à une plaisanterie et fut persuadé que le pacha voulait lui témoigner des égards particuliers. Il entra chez lui, changea de turban, s'entoura la tête d'un bedan neuf, fit seller sa monture et partit, accompagné de son esclave. Quand il parvint à la petite place du Bardo, le pacha, averti de son arrivée, le fit entrer dans son jardin. Là, il le fit asseoir et, après l'avoir bien mis à son aise, il lui tendit une lettre, en lui demandant s'il connaissait la personne qui l'avait écrite. En voyant son écriture, le cheikh perdit contenance et, comprenant que l'heure de sa mort était arrivée, ne put que réciter la profession de foi musulmane. Le pacha donna l'ordre aux mamelouks de le bâtonner, et ils le frappèrent jusqu'au moment où ses vêtements en lambeaux montrèrent ses membres déchirés et couverts de sang. Le pacha le fit alors égorger en sa présence et enterrer dans le jardin. Il fut pleuré par sa famille.

*
* *

« Mohammed et Ali, fils du bey Husseïn, réfugiés à Alger depuis le meurtre de leur père, avaient renoncé à l'espoir de jamais reconquérir le royaume de Tunis. Ils vivaient auprès du dey d'Alger, ne songeant plus qu'à jouir des plaisirs de la vie.

« Le dey d'Alger étant mort au milieu des compétitions et des meurtres qui marquaient toujours la succession d'un dey, un nommé Baba Ali Bou Sebâa fut élu, et l'un de ses serviteurs, Hassen, fut peu après nommé bey de Constantine.

« Hassen ne tarda pas à entrer en discussion avec Ali-Pacha au sujet des tribus frontières ; les princes s'écrivirent des lettres injurieuses et bientôt les scorpions de la guerre commencèrent à courir entre les deux oudjaks. Le bey de Constantine demanda une armée à Alger pour marcher sur Tunis et les fils du bey Husseïn se trouvèrent ainsi amenés à reconquérir le trône de leur père.

« Tunis fut mise en état de défense. On était en avril, les

fantassins et les cavaliers s'exerçaient au milieu du tumulte des camps, tandis que le chant des oiseaux emplissait les airs et que les fleurs couvraient les prairies et les arbres.

« Les Algériens arrivèrent bientôt, traînant un grand canon que l'on avait eu mille peines à amener d'Alger, et la ville, au bout de quelque temps, fut livrée par les Turcs de la défense qui s'entendirent avec leurs frères Algériens.

« ... Quand le pacha Ali vit que le retranchement qui protégeait Tunis au sud était pris, il perdit la tête et ne songea plus qu'à fuir. Il monta à cheval ainsi que son fils Mohammed.

« Celui-ci sortit dans la direction du Bardo, mais, atteint bientôt par les goums de l'armée d'Alger, il fut tué d'un coup de feu. Sa tête fut coupée et exposée sur la koubba destinée à cet usage, sur la place de la Casbah.

« Le pacha avait d'abord suivi le grand aqueduc, sans savoir où il allait. Il restait insensible sur son cheval, qui errait à l'aventure de droite et de gauche. Il fut bientôt rejoint par les cavaliers d'Alger dont quelques-uns repartirent aussitôt porter la nouvelle à leur maître, et leur demander la béchara [1]. Le pacha fut entièrement dépouillé de ses vêtements : on ne lui laissa même pas son pantalon. Puis, on le vêtit d'un vieux pantalon rouge et d'un burnous crasseux appartenant à un palefrenier; dans cet équipage, il fut placé sur un cheval harnaché comme une bête de somme et ramené à Tunis. Dès qu'il vit le bey de Constantine, Hassen, Ali-Pacha se précipita à ses genoux et chercha à l'apitoyer en baisant ses pieds et ses étriers. Les fils du bey Hussein, qui assistaient à cette scène, ne pouvaient se défendre d'une vive émotion, en songeant à tout le mal que leur avait fait cet homme aujourd'hui déchu, et qui gardait devant eux une attitude si peu digne. Le bey de Constantine le fit conduire sous une tente où l'on plaça une natte en alfa et un coussin en poil de chameau. Bientôt on amena le jeune Naâman, fils de son troisième fils Slimane, et à qui l'on avait coupé les oreilles; on l'étendit sur la natte et on le laissa gémir à côté de son grand père. Peu après, on amena encore un des frères du pacha, Mourad, qui avait reçu plusieurs blessures mortelles. Il fut étendu lui aussi sur la natte à côté du pacha, qui se trouva placé entre son petit-fils sans connaissance et son

1. Pourboire donné au porteur d'une bonne nouvelle.

frère grelottant de fièvre. Dans la nuit, le bey de Constantine donna l'ordre d'étrangler Ali-Pacha et l'on remit les lacets aux chrétiens.

« Chacun alors songea à profiter de la victoire.

« Le bey de Constantine, Hassen, se dirigea vers le Bardo ; le palais était encore gardé par quelques Zouaoua qui, fous de peur, se cachèrent dans les caves et dans les fours. Quand le pont-levis fut abaissé, les gens qui habitaient la demeure du bey se présentèrent pour sortir et furent dépouillés de leurs armes et de leurs vêtements ; ils durent gagner la ville complètement nus. Le bey Hassen pénétra alors dans le palais, précédé des Hambas qui tiraient sur tous les gens qu'ils apercevaient. Il monta à la salle du trône, pénétra dans les appartements du pacha, et put contempler les filles du royaume. Il vit ce que ses yeux n'avaient jamais vu, ce dont ses oreilles n'avaient jamais entendu parler, des richesses comme son maître le dey d'Alger n'en avait jamais possédé, et un palais enfin auquel ceux d'Alger ne pouvaient se comparer : devant cette splendeur, il resta la bouche ouverte, tellement stupéfait qu'il laissait couler sa salive aux coins de ses lèvres.

« Ses familiers prirent alors aux femmes leurs bijoux et leurs vêtements, et en rapportèrent de véritables trésors.

« A la Casbah, une première troupe de soldats avait pénétré dans les appartements du pacha. Ils y trouvèrent des caisses remplies de doublons d'Europe en or pur, que l'on échangeait pour 50 piastres de Tunis et quelquefois davantage ; de l'or et de l'argent par quintaux ; des caisses scellées du sceau du prince et contenant des vêtements d'une richesse inouïe ; des selles brodées d'or, des armes enrichies de pierreries, enfin des objets de fabrication européenne et des pendules. Ces soldats firent du coup leur fortune.

« En ville, les Turcs des deux oudjaks s'étaient réunis pour piller : on ne saurait comparer aux horreurs de ce jour que le sac des villes enlevées par Timour. Les askers algériens ne respectaient rien, ni les mosquées, ni les koubbas, ni les asiles des plus saints personnages ; ils violaient les femmes sous les yeux de leurs maris, et emmenaient au camp les femmes, les jeunes filles et même les jeunes garçons imberbes. On compta plus de 6 000 morts et les rues étaient pleines de cadavres et de ruines ; il n'y eut d'épargnés dans la ville que ceux que l'ange Gabriel couvrit de son aile.

« Lorsque enfin il n'y eut plus rien à piller, on fit venir trois bateaux pour rapatrier les askers d'Alger. Ceux qui étaient les plus chargés d'or s'embarquèrent, et ceux qui ne trouvèrent plus de place mirent leur butin sur des mules et rentrèrent par voie de terre. Le chargement des objets précieux, des bijoux et de l'argent dont le bey de Constantine s'était emparé dura dix jours, au bout desquels il reprit le chemin de son pays.

« C'est ainsi que se termina cette période troublée si fertile en événements de toute sorte et en désastres pour le royaume de Tunis. Ce que nous en avons dit n'est qu'une feuille sur un arbre, une goutte d'eau dans la mer.

« Alors Mohammed, fils d'Husseïn, put s'installer dans la Casbah. Bientôt les révoltés durent courber la tête, le feu de la rébellion s'apaisa et les beaux jours reparurent; les notables et les hommes de science reconnurent l'autorité de Mohammed et lui dirent : « Prenez le royaume de Tunis; il « est bien à vous, car c'est l'héritage de votre père. »

CHAPITRE XX

LA TUNISIE AU XIXe SIÈCLE[1]

Le rétablissement des beys husSénites de la branche aînée sur le trône de Tunis marque le commencement d'une ère nouvelle, et la Tunisie retrouve sa tranquillité. Il est certain que les qualités de ces princes auraient procuré le bonheur à leur peuple, si leur faiblesse n'avait favorisé les désordres et conduit le pays à la ruine.

La période qui s'étend de 1756 à 1830 est marquée par la même anarchie à l'intérieur et, s'il est possible, l'action des beys sur les tribus des montagnes et du sud se trouve encore réduite. Il importe de le signaler pour bien comprendre l'état dans lequel se trouvait la Tunisie à la fin du XIXe siècle.

La conquête de l'Algérie par la France, en 1830, n'apportera aucun changement à la vie de la Régence, si ce n'est que les querelles de voisinage prendront fin. D'autre part, la mauvaise administration financière des beys amènera les puissances, et la France en particulier, à intervenir plus intimement dans les affaires du pays.

Mohammed et Ali, fils d'Husseïn, furent bien accueillis par les populations qui avaient tant souffert de la

1. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III. — G. Loth, *Histoire de la Tunisie*. — Mohammed Seghir ben Youssef, *Soixante ans d'histoire de la Tunisie*. — P. H. X. (d'Estournelles de Constant), *La politique française en Tunisie* (1854-1890), 1890. — A. Goguyer, *La Medjba* (traduction du chroniqueur Abouddiaf), *Revue tunisienne*, 1895. — Narcisse Faucon, *La Tunisie*, 1898. — Beji el-Messaoudi, *Chronique tunisienne*, 1905.

domination d'Ali-Pacha. Lorsque l'armée algérienne se retira, après avoir pillé abominablement Tunis, Mohammed s'engagea à payer au dey d'Alger une redevance annuelle en huile. Il fit d'ailleurs au dey des présents d'un autre nature :

« Au moment du pillage des établissements chrétiens de Tabarca par Younès, fils d'Ali-Pacha, deux jeunes filles chrétiennes extrêmement jolies avaient été amenées à Tunis, et Mohammed, son frère, les avait alors spécialement réservées pour leur père, dont il connaissait le goût très vif pour la beauté; mais, voulant ajouter à leurs attraits les avantages d'une éducation accomplie, il les avait placées chacune dans une famille de notables de la ville, pour y apprendre les bonnes manières ainsi que la littérature et les arts d'agrément les plus délicats. Quand le pacha Ali fut renversé par le dey d'Alger, elles eurent la bonne fortune d'échapper aux horreurs de la guerre et tombèrent en la possession des nouveaux beys. Alors Mohammed, après les avoir couvertes de vêtements magnifiques et de bijoux qui les rendaient semblables aux houris du paradis, les installa sur des mules et les fit conduire à Alger au daouletti, auquel on demanda la permission de les faire entrer dans son harem. Le dey les trouva admirablement belles, et écrivit de suite une lettre de remerciement qu'il fit porter à La Goulette par le capitaine de sa frégate. »

Mohammed, l'aîné des deux frères, régna d'abord mais ne conserva son pouvoir que trois années.

« Ce fut, dit le chroniqueur [1], un prince généreux, attaché à sa religion, juste, noble, charitable, actif et patient. Il parlait agréablement et offrait un aspect imposant : aussi était-il respecté de tous. Il se montra toujours doux envers ses sujets et n'eut jamais la passion d'amasser des trésors à leurs dépens; il ne les faisait pas tuer pour prendre leurs biens et ne les condamnait pas sans motif à la bastonnade ou à la prison; enfin son souvenir demeurera impérissable, parce qu'il rendit aux veuves et aux orphelins ce qui leur appartenait.

1. Mohammed Seghir, *op. cit.*

« Il rendait rarement la justice lui-même, ne cherchant pas à attirer les pièces d'or. En général, il laissait le soin des affaires à son frère Ali et se reposait, inaccessible à la tristesse et au chagrin, dans son bordj de la Manouba, écoutant les voix les plus jolies et jouissant des distractions les plus rares. Tous ceux qui se disaient poètes le célébraient dans leurs vers; ils venaient en foule lui apporter leurs chants et étaient comblés de bienfaits; lui-même était regardé comme un maître en poésie.

« Bientôt, à la faveur de la paix, l'agriculture et le commerce se développèrent à un haut degré. Malheureusement les Turcs et les Coulouglis, toujours à la solde de l'un ou de l'autre des partis en présence, lors des troubles qui marquèrent le règne du pacha Ali, avaient pris des habitudes de pillage et de désordre invétérées et ne pouvaient se faire à un gouvernement pacifique; ils ne cessaient de tramer des complots et de se lancer dans des cabales. De leur côté, les Arabes des campagnes, sentant qu'ils n'étaient pas tenus en bride, volaient et assassinaient journellement. »

Mohammed Bey mourut en 1759; il laissait deux fils mineurs, mais il avait exprimé le désir que son frère Ali gouvernât jusqu'à la majorité des jeunes princes. Il l'avait à cet effet nommé *bey du camp*, titre qui fut porté depuis lors par l'héritier présomptif du trône.

Ali Bey était, comme son frère, un prince pacifique et sage. Une grande liberté fut laissée aux commerçants européens et la France recouvra son prestige en Tunisie. Un seul conflit s'éleva avec cette puissance au moment où la Corse devint française, mais fut rapidement solutionné en 1770. Malheureusement, la bonté de ce prince fut cause que les graves désordres se produisirent bientôt dans tout le royaume :

Quand ses sujets, bédouins et montagnards, s'aperçurent que l'émir avait de la répugnance à tuer les gens, à les bâtonner, à les mettre en prison et à séquestrer leurs biens, il se forma des troupes d'individus qui se mirent à s'agiter au détriment des gens tranquilles; ils brutalisaient ceux-ci, buvaient du vin, insultaient le père, la mère et la religion

des autres et terrorisaient tout le monde. Les tribus remuantes n'hésitaient plus à razzier les voisines, et bientôt celles qui habitaient des montagnes sauvages refusèrent obéissance au bey. »

Enfin, un petit-fils d'Ali-Pacha, Ismaïl, tenta de s'emparer du pouvoir et l'on vit renaître les désordres intérieurs. Le récit des chroniqueurs donne une idée très exacte de l'état du pays, tel qu'il restera jusqu'à la fin du XIXe siècle.

« Depuis la chute d'Ali-Pacha, son fils Younès était retenu prisonnier à Constantine, mais Ismaïl, fils d'Younès, vivait librement à Tripoli. A la mort de Mohammed Bey, fils d'Husseïn, il crut qu'il pourrait reconquérir le trône de son grand-père, avec l'appui des gens de Djemmal et du djebel Ousselat, qui étaient constamment en révolte contre les beys husséinites. Il quitta donc Tripoli avec un petit nombre de partisans et se rendit d'abord à Sfax. Mais la ville ferma ses portes et les habitants lui dirent sagement : « Nous ne « voulons ni nous soumettre à vous ni vous combattre; si « vous êtes vainqueur, nous serons à vous. »

« L'émir Ali équipa alors une troupe d'askers pour l'envoyer contre Djemmal. Les soldats pensaient qu'il allait se mettre à leur tête et vinrent se ranger comme d'habitude devant les tentes; mais le bey ne leur envoya que son khalifat et, à ceux qui s'en étonnèrent, il répondit : « Si je possède le « royaume de Tunis, c'est à la chance que je le dois et non « pas à l'armée. Si je ne devais m'appuyer que sur les com-« battants de ce pays, je ne passerais pas la nuit au Bardo et « ce que je connais de ces soldats diminue à mes yeux la « valeur de ce royaume. Dans ma famille même, je n'ai pas « trouvé d'homme de cœur, et fidèle; abandonnons donc nos « affaires à Dieu; c'est lui seul qui pourra nous donner la « victoire sur nos ennemis. »

« L'armée s'avança contre Djemmal, et Ismaïl, pendant la nuit, gagna le djebel Ousselat, de sorte que la ville tomba entre les mains des gens du bey et fut pillée.

« A plusieurs reprises, le bey Ali tenta de s'emparer du djebel Ousselat, mais ne put arriver à réduire les montagnards.

« Les Ousseletia en profitèrent pour se livrer au pillage et à l'assassinat; de leur côté, les Drids et les Ouled-Saïd, qui sont les ennemis des Ousseletia, profitèrent de l'état de guerre pour commettre de nombreuses exactions au préjudice des gens de l'Ifrikya, faisant manger leurs récoltes par les bestiaux et enlevant leurs troupeaux.

« Ismaïl, de son côté, se mit à razzier les caravanes qui venaient de Kairouan, à la grande surprise des voyageurs qui ne s'attendaient pas à une pareille audace de la part de gens de l'Ifrikya, connus pour leur manque de courage : on prit à l'une d'elles pour 40 000 piastres de marchandises.

« Pourtant, à l'approche de troisième été, le bey Ali réunit une armée de spahis et d'askers qu'il envoya couper avec des faucilles les récoltes des Ousseletia. Cette fois, les gens de la montagne assistèrent impuissants à la destruction de leurs moissons et l'étoile d'Ismaïl commença à pâlir. Ce que voyant, celui-ci s'enfuit et se rendit au milieu de leurs ennemis, les Ouled-Saïd.

« Quand les Ousseletia comprirent ce qui leur arrivait, ils furent tout déconcertés; les plus avisés réunirent leurs biens, montèrent sur leurs mulets et rejoignirent Ismaïl, abandonnant leurs femmes et leurs enfants.

« Alors les tribus environnantes s'avancèrent et s'emparèrent de tout; la montagne était encombrée de gens qui creusaient dans les chambres pour trouver l'argent et les objets cachés; quand il y avait dans une famille une jolie femme, elle était enlevée et son mari n'était rendu à la liberté qu'après avoir été complètement dépouillé; les jeunes filles étaient prises de force chez leurs parents.

« Les Ousseletia, nus, se répandirent sur toutes les routes et, comme il faisait très chaud, plusieurs moururent de soif, d'autres périrent de faim et de misère. Le prince ne prit contre eux aucune autre mesure et ne fit pas détruire leurs oliviers; mais il défendit à l'avenir de cultiver le pays et, depuis lors, le djebel est entièrement désert et habité seulement par les hiboux. »

Ali Bey mourut en 1782; malgré la promesse faite à son frère, il avait écarté du trône les fils de celui-ci et associé au gouvernement son fils Hamouda, qui devenait ainsi son successeur désigné avec le titre de « bey du camp ».

Hamouda traita, comme ses prédécesseurs, avec les puissances et entretint d'assez bons rapports avec les chrétiens : mais il eut de fréquents démêlés avec ses voisins.

Depuis le XVIIe siècle, les rapports avec l'Algérie n'étaient qu'une suite de guerres. Il ne devait pas en être autrement par la suite. En 1784, Hamouda eut avec les Turcs de ce pays un premier différend qui amena Salah, bey de Constantine, à lui déclarer la guerre; mais Salah, voyant les forces nombreuses dont disposait Hamouda, lui proposa une entente courtoise. « Hamouda, dit le chroniqueur, rentra donc tranquillement au Bardo, ayant eu raison de son adversaire. »

En 1787, nouvelles difficultés avec le bey de Constantine qui accusait Hamouda d'avoir accueilli des réfugiés politiques; en 1807, 1813, guerres avec l'Algérie.

En 1795, enfin, le bey avait conduit une armée contre Tripoli.

Hamouda était d'un tempérament fantasque et dur. Il mécontenta fort les janissaires, qui tentèrent de l'assassiner, en 1792. Il profita un peu plus tard (1814) d'une nouvelle révolte pour détruire complètement ce corps.

Othman succéda à son père Hamouda, en 1814, et fut assassiné la même année par les partisans de Mahmoud, fils de Mohammed Bey.

Le début du règne de *Mahmoud* fut marqué par un nouveau conflit avec les Algériens. La rivalité existant entre les deux pays prit fin, en 1821, par un accord entre les deux oudjaks.

Lorsqu'en 1816 lord Exmouth vint au nom de l'Europe exiger des Barbaresques la suppression de la course, Mahmoud ne fit pas de résistance et mit en liberté les captifs chrétiens. Tandis qu'Alger ne cédait qu'à la force, la Tunisie se montra beaucoup plus traitable; elle reçut d'ailleurs la visite des flottes de guerre des différentes puissances, et, quand, en 1819, l'amiral Jurien de la Gravière vint signifier au bey la résolution

de l'Europe, de supprimer la course et de mettre fin à l'esclavage, Mahmoud se soumit sans difficultés.

Il mourut en 1824, laissant le pouvoir à son fils aîné *Husseïn*. Celui-ci ratifia divers avantages accordés à la France, envoya un ambassadeur assister au sacre de Charles X et, malgré la bataille de Navarin, resta l'ami de la France.

En 1830, tous les traités antérieurement conclus entre la Régence et la France furent renouvelés; une dernière convention, signée en 1835, nous concéda le droit perpétuel et exclusif de pêche sur le littoral tunisien.

Husseïn était très lié avec notre consul, M. Mathieu de Lesseps, qui lui avait sauvé la vie lors d'une conspiration, et ne cessa pas d'être correct au moment de la prise d'Alger. L'événement fut bien accueilli par les Turcs de Tunis, ennemis perpétuels de ceux d'Alger, et l'on ne doit pas s'en étonner. Quant aux populations de l'intérieur, elles ne pouvaient rester que très indifférentes à un événement qui ne les touchait pas et dont elles ne pouvaient prévoir les conséquences; peut-être même virent-elles avec satisfaction le départ de ces Turcs dont elles souffraient impatiemment la domination.

Husseïn mourut en 1835, laissant de nombreux enfants. Son frère *Moustafa* lui succéda et aucun fait intéressant ne marqua son court règne de trois années.

Ahmed, fils de Moustafa, fut proclamé bey en 1837 C'était un prince intelligent et capable de comprendre le progrès.

A l'intérieur, la paix ne fut troublée que par la révolte des tribus nomades surchargées d'impôts, qui se réfugièrent dans l'amphithéâtre d'El-Djem. Il fallut, pour les réduire, faire dans l'édifice une brèche de trente mètres que l'on voit du côté nord.

Soutenu par la France, Ahmed-Bey refusa à plusieurs reprises de se soumettre à l'autorité de la Porte, de sorte que le sultan de Stamboul se décida à reconnaître officiellement l'indépendance du bey.

Ahmed se signala par une série de réformes heureuses : l'abolition de l'esclavage en 1846, le retrait des lois d'exception contre les israélites, enfin l'autorisation accordée aux Français de fonder des établissements d'instruction. Il avait été reçu à Versailles par Louis-Philippe, et les innovations qu'il tenta, imitant assez maladroitement ce qu'il avait vu en Europe, le conduisirent à des dépenses excessives.

Il chargea des officiers français d'instruire ses troupes; il fit construire une frégate et creuser à Porto-Farina un port qui se remplit bientôt de vase. Enfin, il avait entrepris de construire, à quelque distance de Tunis, un palais magnifique et grandiose, à l'imitation de Versailles, et pour lequel on utilisa les pierres de taille de l'ancien aqueduc de Zaghouan. Cette construction fut appelée « La Mohammedia »; on voit encore ses ruines énormes sur la route de Zaghouan.

Un ministre tout-puissant, Moustafa Khasnadar[1], fut d'ailleurs pour beaucoup dans la mauvaise gestion financière. Son nom, dit M. d'Estournelles de Constant, « doit être inscrit le premier dans l'histoire de la ruine de la Tunisie ». C'est en effet le khasnadar Moustafa qui poussait le bey à des dépenses inconsidérées et, pour y faire face, surchargeait d'impôts les populations. Ce système devait, peu d'années plus tard, conduire le pays à la banqueroute.

Mohammed Bey, cousin du précédent, monta sur le trône en 1855. Il garda auprès de lui le khasnadar Moustafa « devenu vite indispensable, et très fort en outre, grâce à l'appui que ne lui ménageaient pas les consuls européens, en échange des dispositions novatrices dont il se montrait animé[2] ». Les plus déplorables mesures fiscales devaient être inspirées par ce ministre.

Mohammed Bey, qui avait certainement le goût du

1. Le khasnadar ou khasnadji est le ministre des Finances.
2. La Medjba. *Revue tunisienne.*

progrès, se lança assez inconsidérément dans des entreprises désastreuses. « Il était, dit un témoin, d'un caractère naïf, jugeant les choses sur l'apparence, désireux de tout ce qu'il entendait sans y réfléchir aucunement ni en considérer les conséquences. » Il s'engagea, malgré l'avis de ses ministres, dans une affaire d'adduction d'eau qui lui fut proposée par un ingénieur français et devait être ruineuse.

Le bey, de son côté, était enclin à dépenser beaucoup pour sa personne et sa maison. Bref, pour remplir le trésor on institua l'impôt impopulaire entre tous de la *medjba* ou capitation; il était destiné à remplacer les impôts indirects, mais, en fait, on ne supprima rien et le peuple paya simplement un peu plus [1].

Pour donner satisfaction au parti opposé aux réformes, Mohammed institua le tribunal religieux du *chaara*, qui aussitôt fit décapiter un Juif pour avoir blasphémé le nom du Prophète et, peu après, un jeune Italien pour le même motif. Les consuls intervinrent alors énergiquement et, en 1857, le bey consentit à proclamer une sorte de constitution appelée *pacte fondamental* qui leur donnait satisfaction sur les points principaux : le chaara ne pouvait plus juger que les sujets musulmans; les Juifs voyaient abroger deux lois d'exception, l'une qui leur imposait une coiffure spéciale et remontait au temps des Abbassides, l'autre récente et qui leur défendait d'acquérir des immeubles; un certain nombre d'avantages étaient en outre accordés aux chrétiens.

Mohammed Bey mourut peu après et fut remplacé par son frère *Mohammed es-Saddock* qui poursuivit sa politique de réformes.

Mais la déplorable administration financière du khasnadar Moustafa devait acculer le pays à la ruine. La banqueroute inévitable survint en 1867, au milieu d'une insurrection des tribus de l'intérieur, écrasées

1. On trouvera plus loin des détails caractéristiques sur l'institution de la medjba.

par la medjba, et dans un pays désolé par la peste, le typhus et le choléra : la Tunisie était ruinée et la population réduite à la dernière misère.

C'est à la suite de cette banqueroute que fut constituée une Commission financière, où la France devait prendre la prépondérance.

On a vu que, dans la dynastie husséнite, les beys ont pour successeurs, tantôt leur fils, tantôt leur frère ou leur cousin. Pendant longtemps, la question de succession n'a été réglée par rien et, comme dans toutes les dynasties, les fils des souverains morts se sont plus d'une fois trouvés en compétition avec leurs parents : oncles ou cousins. Toutefois, les beys avaient pris l'habitude de laisser généralement le gouvernement à leurs frères et, aujourd'hui, l'usage a prévalu de laisser le trône au prince qui, à la mort du souverain, devient le chef de la famille ; en réalité, c'est l'aîné des enfants vivants du bey qui a le plus anciennement régné. Ce prince porte, pendant le règne du bey auquel il doit succéder, le titre de *bey du camp* [1]. Il en résulte que, quand le souverain meurt, son fils aîné ne lui succède pas immédiatement, mais peut s'attendre à régner un jour, avant ses cousins, les fils du prince qui monte sur le trône.

L'ÉDIT DU SUBSIDE (1856).

[La medjba ou impôt de capitation fut impopulaire au dernier point en Tunisie. Le récit de son institution par un contemporain [2] donne une exacte idée des procédés de gouvernement des derniers beys.]

«Sous le règne du bey Mohammed le khasnadar Moustafa, par sa mauvaise politique financière, conduisit le pays à sa ruine.

1. Sur l'origine de ce titre, voir plus haut, p. 291.

2. D'après le chroniqueur Abouddiaf, traduit par M. Antonin Goguyer. *Revue tunisienne*.

« C'était un esclave grec affranchi [1] à qui l'on peut appliquer ce proverbe : « Un seul peut détruire ce que mille ne sau-« raient construire. »

« Sur les funestes conseils des consuls, il fit faire au bey des dépenses considérables. En même temps, Mohammed Bey ordonna des dégrèvements importants, tantôt par voie de diminution, tantôt par voie de suppression. Aussi les ministres lui exposèrent-ils que l'on ne saurait bientôt plus comment faire face aux dépenses.

« Ce sont les gouverneurs, dit alors le bey, qui ont organisé » eux-mêmes le système actuel de contributions ; car tout ce « qu'ils prétendent perdre, en leur qualité de traitants, sur « leurs forfaits, ils le répartissent entre les contribuables de « leurs districts, d'après leur propre appréciation, sans con-« trôle, sans agent de répartition ; eux-mêmes sont à la fois « les demandeurs en indemnité et aussi les juges qui statuent « sur la répartition de la perte. Voilà pourquoi le pays est « devenu moins florissant, au point qu'il commence à mar-« cher vers la ruine. Il est donc indispensable d'instituer un « impôt égal pour tous, de quotité déterminée, et que nous « nommerons *subside*. Lorsque, par la grâce de Dieu, le pays « sera redevenu florissant, nous saurons bien nous en passer. »

« Le cheikh-ul-islam, qui était présent, le désapprouva, disant qu'un tel impôt était à la fois contraire à la loi religieuse, comme tous ceux qui ne font pas l'objet de dispositions expresses du Prophète, et humiliant, parce que la capitation était l'impôt réservé aux infidèles. Puis il donna à entendre qu'il fallait diminuer les prodigalités, le nombre des décorations enrichies de pierreries, les exigences envers les gouverneurs, etc. Mais le prince ne voulut rien entendre et fit rédiger en prose rimée, et en style religieux, l'Édit de subside qui est le suivant :

« Louange à Dieu ! qui a subordonné la prospérité des peu-« ples à la justice et aux convenances, qui a fait de l'homme « une espèce supérieure par la solidarité, et qui, pour l'aider « à la pratiquer, lui a donné les deux plus petits organes, le « cœur et la langue...

« Faveur et protection sur N. S. Mohammed, qui reçut l'as-« sistance miraculeuse du Coran, ordonnant aux hommes de

1. C'est-à-dire un mamelouk.

« s'entr'aider pour le bien et la pitié, mais non pour le mal
« et le péché, d'être justes, complaisants, compatissants; —
« et, avec lui, sur sa famille et ses compagnons, nos premiers
« chefs et seigneurs, qui nous ont transmis sa Loi et sa Tra-
« dition, en toute sûreté et loyauté, et qui se sont entr'aidés
« en prodiguant leurs biens et leur sang pour la garde de
« notre communion; — comme aussi sur leurs disciples et
« les adeptes de leurs disciples, qui suivirent leur noble
« exemple.

« Cela dit, nous avons composé le présent édit, duquel
« nous espérons profit en ce monde et récompense au jour
« de la résurrection, à l'adresse de tout notre peuple: puisse
« Dieu nous mettre avec lui au nombre de ceux qui, prenant
« le droit pour guide suivent la bonne voie et ne s'écartent
« pas de la justice...

« Sachez que Dieu Tout-Puissant nous ayant chargé de
« gérer vos affaires et de vous gouverner individuellement
« et collectivement, nous regardons comme la première des
« obligations religieuses celle que le dépositaire a de garder
« le dépôt. Or, en aucun pays pareille mission ne peut être
« accomplie sans des fonctionnaires, des gardes, des soldats.
« Mais l'élément essentiel de toute œuvre, c'est le capital, et,
« d'après le traitement habituel de Dieu envers l'espèce
« humaine, le capital ne vient pas sans la prospérité des
« États: ensuite, la prospérité est inséparable de la justice et
« de la sécurité, et la sécurité n'existe pas sans la répression
« des désobéissances et des révoltes.

« Or, nous avons trouvé la prospérité du pays, en l'amour
« de laquelle consiste une partie même de la foi, ébranlée
« et en voie de décroître; les habitants produisant peu parce
« qu'ils ont peu de confiance en l'avenir. Aussi bien, que
« cela fût la conséquence de nos péchés et de nos défauts,
« que Dieu n'ignore pas, nous avons gardé l'espoir que Celui
« qui n'a aucun besoin de nous ni de nos œuvres nous assis-
« tera dans nos efforts pour améliorer la situation...

« Considérant donc que le bétail est un des éléments de la
« vie, nous avons diminué de trois quarts la taxe qui le
« grevait; nous avons ensuite aboli le mesurage comble dans
« la perception de la dîme des grains et débarrassé ainsi les
« honnêtes commerçants de cette calamité, en prenant à
« notre charge le lourd déficit qui en résultera évidemment...

« Nous avons remarqué que les taxes du sel, des peaux,

« des produits agricoles, du tabac, ont été fixées d'après « l'appréciation du gouverneur dans chaque district et « qu'ainsi, ces impôts sont répartis entre les pauvres, tandis « que les riches et les puissants en sont exempts, sans comp- « ter les aggravations qu'amènent les pratiques coupables de « certains gouverneurs, qu'il est difficile de réprimer, car on « ne peut juger sur les seuls dires du plaignant.

« Si donc nous laissons les choses telles qu'elles sont, les « créatures sont privées du régime de justice, elles qui sont « la famille même de Dieu, et Dieu ordonne la justice dans « les versets les plus précis du Coran.

« Nous avons donc aboli toutes les taxes,... que l'usage en « soit ancien ou récent, que la quotité en soit faible ou « forte, exceptant seulement la dîme des céréales et de l'huile, « la taxe des oliviers et dattiers, qui sont des impôts de *puri-* « *fication*; car l'indigent ne les paye pas et, au contraire, « participe au revenu; nous avons excepté aussi le prix du « sang, qui constitue une peine à la charge des gens de « désordre.

« Bien entendu, on ne saurait opérer des dégrèvements « aussi importants sans les compenser par un léger subside « destiné à parfaire ce qui est indispensable aux intérêts du « pays, à la tranquillité des voyageurs comme des habitants : « ce subside sera de 3 piastres par mois, somme par laquelle « toute personne du sexe masculin ayant atteint l'âge de « puberté, contribuera aux ressources de son pays, tombeau « de ses ancêtres, berceau de ses enfants; elle sera égale « pour le noble et le roturier, pour le fort et pour le faible.

« En seront seuls exemptés les représentants de la loi, les « cadis et les muftis, dont l'aide pieuse nous permet de juger « les procès des musulmans. Enfin les villes, Kairouan, « Sousse, Monastir et Sfax se contenteront de payer les « impôts que nous y avons maintenus, plus élevés d'ailleurs « que le présent subside; car les villes étant des lieux d'in- « dustrie, et des entrepôts de marchandises, sont soumises à « des lois spéciales.

« De plus, nous avons assigné à chaque gouverneur, sur « le Trésor Public des musulmans, une somme fixe, afin « que sa main ne se tende plus pour percevoir quoi que ce « soit en plus de l'impôt légal, afin que son regard n'envie « pas d'autres biens, que sa passion ne l'emporte pas à « convoiter davantage.

« Il en sera de même pour les cheikhs des campagnes...
« D'ailleurs, par la grâce de Dieu, aucun gouverneur ne se « permettra rien de plus que ce que nous avons fixé. Notre « surveillance, avec l'aide de Dieu, ne le quittera pas un ins- « tant. Nul opprimé ne sera repoussé de notre porte par nos « serviteurs et par nos gardes, et surtout à partir de la pro- « mulgation du présent édit.
« L'assiette du subside se fera dans chaque district en « présence des savants de tous degrés.
« Quiconque n'accomplirait pas cette œuvre d'utilité géné- « rale trahirait Dieu, son Prophète et la communion des « musulmans, il trahirait le pacte de sa foi et serait châtié : « et quel terrible châtiment n'encourt pas celui qui trahit « son Seigneur, les gens de son pays et de son parti ?
« Nous ordonnons que le présent édit soit publié dans « toute la principauté, et dans les mosquées où se fait la « prière publique du vendredi.
« C'est de Dieu seul qu'il faut espérer le succès, je n'ai « pour m'assister que Dieu et c'est à lui que je m'en remets.
« O mon Dieu, voici que nous élevons vers toi des mains « suppliantes, espérant de ta bonté que tu seconderas nos « efforts, car tu as dit, et ta parole est vérité : « Invoquez-moi « et je vous exaucerai. »
« Fasse Dieu que nos sujets et tous les musulmans soient « du nombre de ceux qui « écoutent les discours et suivent « le plus sage », afin qu'ils soient récompensés au delà « même de leur mérite : « Dieu pourvoit qui il veut et sans « compter. » Salut. »

« Cet édit doit compter parmi les bonnes œuvres de ce Prince, et parmi les bienfaits attribués à son caractère généreux, si l'on se rapporte à la situation qui régnait alors, c'est-à-dire aux déprédations des traitants et des gouverneurs ; malheureusement, les anciennes redevances continuèrent à être prélevées et, comme le peuple ne put pas les payer, et que les traitants continuèrent leurs exactions, il rentra au trésor moins d'argent encore qu'auparavant.
« Enfin, la politique financière du khasnadar Moustafa fut telle les années suivantes que, dès 1857, le bey rassembla son conseil pour l'entretenir de cette grave question. Un de ses conseillers les plus éminents dit alors : « Le parti à « prendre est très simple. Il faut doubler le montant du subside

« et en étendre l'obligation à tous les pays de la principauté « sans exception, sans tenir compte de la situation du contri- « buable. » Cet avis lui avait été soufflé par le chef des juifs et des receveurs, Nessim Bichi. Quand il eut fini de parler, le bey l'approuva, déclara que son avis était juste et sage, et souhaita d'avoir beaucoup de conseillers comme lui.

« Les assistants furent confondus par cette solution, contraire à tout ce qu'ils avaient dit auparavant et que ce conseiller semblait n'avoir pas entendu, ou avoir entendu sans y rien comprendre.

« Le général Ferhate, gouverneur du Kef et de la campagne environnante dit : « Les campagnards de notre région ne « peuvent le payer. Leur pauvreté est évidente et constatée; « l'année dernière, j'ai fait vendre jusqu'aux toiles des tentes « des indigents pour acquitter les 36 piastres, et je les ai laissés avec leurs enfants, livrés à toutes les intempéries. »

« Mais tout fut inutile; la medjba fut doublée et, dès l'année 1864, apparut la réalisation des craintes conçues à l'égard des villes et campagnes de la principauté. De toutes les extrémités du pays, les gens des campagnes déclaraient hautement que, par cette augmentation, le subside était devenu trop lourd pour leurs forces. »

CHAPITRE XXI

LES CHRÉTIENS EN BERBÉRIE [1]

Après avoir retracé l'histoire des civilisations indigènes dans l'Afrique du Nord, il est bon de rappeler, dans un exposé d'ensemble, les tentatives des nations européennes sur les côtes de Berbérie.

On comprendra mieux quelle faible répercussion avaient les débarquements des chrétiens sur les tribus de l'intérieur, dont la vie de tous les jours n'était pas troublée. A l'époque des grands empires, où les princes berbères avaient une action très nette sur une certaine

1. Rousseau, *Annales tunisiennes*, 1863. — E. Plantet, *Correspondance des Deys d'Alger avec la cour de France* (*1579-1830*), 2 vol., 1889. — *Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la cour* (*1577-1830*), 3 vol., 1893-99. — Ch. Féraud, *La Calle, et documents pour servir à l'histoire des anciennes concessions françaises en Afrique.* — De Mas-Latrie, *Traités de paix et de commerce concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*, 1866-72. — G. Loth, *La Tunisie avant la conquête française*, dans le *Bulletin des sciences économiques et sociales.* — Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIe siècle*, 1897. — *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque* (*Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc*), *de 1560 à 1793*, 1903. — *Les Compagnies de Corail.* Etude historique sur le commerce de Marseille au XVIe siècle et les origines de la colonisation française en Algérie-Tunisie, 1908. — *A la veille d'une conquête.* Concessions et compagnies d'Afrique, 1800-1830. Bull. géog., hist. et descrip. 1909. — H. Froidevaux, *Les Européens en Tunisie avant la conquête française*, dans *La Tunisie au début du XXe siècle*, 1904. — E. Dupuy, *Américains et Barbaresques, 1776-1824*, 1910.

région, ils pouvaient, pour combattre un débarquement, avertir les tribus à eux soumises, et appeler à la guerre sainte leurs méhallas : c'est ce qui se passe encore aujourd'hui dans l'empire des Chérifs marocains. Mais, en Ifrikya et au Maghreb central, depuis l'établissement de la domination turque, l'état d'indépendance absolue des tribus de l'intérieur dispensait celles-ci de s'occuper de ce qui se passait sur les côtes. Aussi voit-on, dès cette époque, les Turcs seuls combattre les chrétiens, tantôt victorieusement, tantôt sans succès ; parfois les Kabyles de la côte prennent part à telle ou telle opération, mais la grande majorité de la population reste étrangère à ces luttes.

On verra enfin face à face, au cours de ce rapide exposé, les peuples dits « civilisés » et ces populations qu'aujourd'hui encore on qualifie volontiers de barbares et qui pourtant ont montré maintes fois, au cours de leur histoire, plus de logique et plus de tolérance que leurs adversaires.

*
* *

Au XIIIe siècle, lorsque après la chute de l'empire almohade, s'élevèrent les empires berbères hafside de Tunis, zeyanite de Tlemcem et mérinide de Fez, les nouvelles dynasties renouvelèrent en général les traités qu'avaient conclus les Almohades. Ces traités déterminaient les ports où les chrétiens pouvaient débarquer des marchandises, fixaient le taux des droits de douane (à 10 p. 100 en général), et déterminaient avec un réel libéralisme la procédure à suivre en cas de naufrage ou d'accident. Enfin, il est à remarquer que les parties contractantes s'engageaient à réprimer la course : ce n'est que plus tard, sous la domination turque, que nous verrons l'industrie des corsaires élevée au rang d'institution d'État.

Dès le début du XIIIe siècle, les Génois, les Pisans, les Vénitiens, les Provençaux ont des consuls à Ceuta, à Bougie, puis à Tunis et à Mehdia. Les chrétiens qui y

résident y possèdent une sorte d'enceinte nommée *fondouk*, à l'intérieur de laquelle ils installent leurs comptoirs, leurs industries et, en général, une chapelle et un cimetière : c'est un véritable terrain concédé.

La première intervention armée de la part des puissances chrétiennes fut tentée par l'Aragon : un prétendant au trône de Tunis, en guerre avec le sultan hafside, fit appel en 1282 au roi Pierre III Celui-ci, qui avait des vues sur la Sicile où régnait Charles d'Anjou [1], vit dans une descente en Ifrikya le moyen de se rapprocher de l'objet de ses convoitises. Il débarqua donc à Collo, mais se borna à occuper ce point de la côte, sans avancer dans les terres, et quand éclata en Sicile la révolution connue sous le nom de Vêpres Siciliennes, il s'empressa d'incendier Collo, et de gagner la Sicile que les Français abandonnèrent.

Dès lors, on vit les Aragonais, maîtres de l'île, invinciblement attirés vers les côtes voisines de l'Afrique, comme l'avaient été tour à tour tous les maîtres de la Sicile, Carthaginois, Grecs, Romains et Normands. Ils cherchent toutes les occasions de traiter avec les Hafsides, et leurs fréquentes démonstrations navales sur les côtes, que les moindres prétextes suffisent à justifier, tendent à établir une véritable suzeraineté sur l'Ifrikya. En 1284, l'amiral Roger de Loria s'empare de Djerba, dont la population est en perpétuelle révolte contre le sultan, et en rapporte un immense butin ; il fait de l'île une principauté, qu'il place sous la suzeraineté du Saint-Siège, et y construit un château fort. Cinq ans après, il opère une descente à Mehdia. Dès cette époque, les soi-disant traités d'amitié sont de véritables traités de protectorat et les sultans paient annuellement à l'Aragon 33 000 besants d'or. Les traités suivants de 1309, 1314 avec Bougie, 1325 avec Tunis, stipulent également l'obligation de payer tribut. De plus, « afin de permettre à l'Aragon de rentrer dans

1. Voir pour l'histoire de la Sicile, ch. IX, p. 126.

l'arriéré, le khalife, par le même traité de 1323, lui cédait la moitié des droits à percevoir à la douane de Tunis. Le roi chrétien, de son côté, devait fournir au sultan des soldats et des galères pour ses guerres, en tant qu'elles ne seraient pas faites contre des puissances chrétiennes[1] ».

Cette entrée en scène des Aragonais n'empêche pas les autres puissances méditerranéennes de continuer leur commerce en Afrique, et en particulier Pise et Gênes; Pise renouvelle ses traités avec les Hafsides pour conserver ses fondouks à Tunis, Bône, Gabès, Sfax, Tripoli, Bougie, Djidjelli, Collo, et avec le sultan mérinide pour le Maghreb. Le royaume de Majorque, de son côté, traite avec Tunis et avec les Mérinides pour avoir en Afrique la liberté et la sécurité commerciales.

Mais en même temps apparaissent les corsaires : les souverains berbères n'ont plus la force de faire la police dans leur empire, les villes de la côte sont indépendantes, et la plupart d'entre elles se mettent à pratiquer la course. Les musulmans n'ont d'ailleurs pas le monopole de la piraterie, et les chrétiens leur ont peut-être donné l'exemple. Les pirates chrétiens, établis surtout en Sardaigne, en Corse, en Sicile, à Malte, ne cessent de courir sus aux vaisseaux africains et de faire des incursions sur les côtes. Enfin, les nations chrétiennes tentent sur le littoral des coups de main qu'il est assez difficile de légitimer : tel fut, par exemple, le sac de Tripoli par les Génois en 1355.

Toutefois, l'audace des corsaires barbaresques vers 1380 est devenue intolérable.

« Bougie et les autres ports, dit Ibn Khaldoun, se remplissent de captifs; les rues de ces villes retentissent du bruit de leurs chaînes, et surtout quand ces malheureux chargés de fers et de carcans se répandent de tous les côtés pour travailler à leur tâche journalière... On fixe le prix de leur rachat à un taux si

1. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*

élevé qu'il leur est la plupart du temps impossible de l'acquitter »

Une véritable croisade des nations chrétiennes fut organisée en 1390 contre le souverain de Tunis ; les Aragonais, les Génois et les Français même, sous le commandement du duc de Bourbon, y prirent part ; Mehdia fut attaquée sans résultat et, après cette démonstration, les différentes puissances renouvelèrent leurs traités avec les Hafsides.

***

La politique des puissances chrétiennes vis-à-vis de la Berbérie a jusqu'ici revêtu un caractère de rapports commerciaux. L'affaiblissement des empires musulmans d'Espagne et les succès des chrétiens dans la péninsule vont modifier complètement cet état de choses.

Après la disparition des Almohades [1], le royaume de Grenade était resté la seule possession des Maures, et la Castille exerçait, dès le XIV[e] siècle, une véritable suzeraineté sur les souverains musulmans. Les princes berbères, occupés en Afrique, ne les soutenaient qu'à de rares intervalles et le dernier royaume maure ne devait d'exister encore qu'aux luttes des princes chrétiens entre eux.

Mais, dès que le Portugal sort de son obscurité, dès que l'union de la Castille et de l'Aragon est réalisée par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, Portugais d'une part et Castillans de l'autre se tournent vers la Berbérie.

C'est au début du XV[e] siècle, que le Portugal, sous le règne de Jean I[er], s'éleva au rang de grand état. Comme les actes de piraterie des Berbères du Maghreb entravaient le développement de son commerce et l'extension de sa marine, ce prince se résolut à les poursuivre chez eux. En 1414, une première expédition fut dirigée contre

1. Voir pour l'histoire de l'Espagne, ch. V, p. 77.

Ceuta que les Portugais conservèrent et, devant la faiblesse des sultans mérinides, leurs succès se poursuivirent sans interruption. En 1437, ils attaquent Tanger, infructueusement il est vrai ; mais les années 1458, 1464, 1500 voient des campagnes heureuses : Ksar Masmouda, Casablanca, Açila, voisine de Tanger, tombent au pouvoir des Portugais ; leur suzeraineté sur Tanger elle-même est reconnue. Mazagan est fondée en 1506 ; Safi est prise ; Azemmour enfin succombe en 1513.

Dès 1475, Alphonse V a reçu le titre de « Roi d'en deçà et d'au delà de la mer » et de « Rédempteur des captifs ». Les Portugais possèdent la plus grande partie du littoral de l'océan et étendent leur domination vers l'intérieur ; ils tirent de ces régions des revenus considérables et imposent même aux indigènes l'obligation de leur fournir des auxiliaires armés : le fait est à signaler, car il ne semble pas que les Espagnols, maîtres un peu plus tard des côtes de la Méditerranée, en aient jamais fait autant en Oranie.

Les Mérinides, épuisés et sans forces dès le xvᵉ siècle, sont incapables de résister aux chrétiens. Ce sont les Chérifs qui entreprendront de chasser les Portugais, et cette guerre contre l'étranger, à laquelle ils s'efforceront de donner un caractère sacré, deviendra même leur principale raison d'être, et leur permettra d'accéder à la souveraineté du Maghreb.

Plus pacifiques sont, à cette époque, les Français, qui commencent alors à apparaître sur les côtes de Berbérie. Délivrée de la guerre de Cent ans, la France développe sous Charles VII sa puissance économique ; Montpellier et Narbonne étendent leurs relations commerciales dans la Méditerranée. Quand Louis XI a acquis la Provence, la France devient puissance méditerranéenne ; Marseille arme de nombreux navires ; le roi de France correspond amicalement avec le souverain de Tunis et le gouverneur de Bône. Les premiers

consuls français sont établis à cette époque à Ceuta et à Bougie.

∴

Les Espagnols, au XVI[e] siècle, ont failli conquérir la Berbérie; il est probable qu'ils y seraient parvenus si, d'une part, les guerres de Charles-Quint en Europe n'eussent détourné son attention de l'Afrique et si, d'autre part, les Turcs n'avaient choisi précisément cette époque pour apparaître dans la Méditerranée occidentale.

L'entrée en scène de l'Espagne date de la réunion de la Castille et de l'Aragon par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, réunion qui devait assurer le triomphe définitif des chrétiens dans la péninsule, et devenir le point de départ de la prodigieuse fortune de l'Espagne.

Le premier acte de cette politique africaine fut la ruine du dernier royaume musulman d'Espagne, dont Grenade était la capitale (1492). Peu après, Ferdinand et Isabelle, pour réduire les corsaires qui infestaient les côtes d'Espagne, ordonnaient la prise de Melilla (1496). Les souverains de Castille ne pouvaient manquer, dès lors, de songer à s'établir sur ces côtes de Berbérie où les Portugais les avaient précédés avec succès, et, devant l'audace croissante des corsaires, une expédition fut dirigée contre Mers el-Kebir, située juste en face de Carthagène; la place fut prise (1505). D'autres succès suivirent : Oran fut enlevée en 1509 et Bougie l'année suivante.

Mais les Espagnols vont se heurter aux corsaires turcs qui se sont établis sur les côtes d'Ifrikya; et, dès lors, chacun des partis en présence s'efforcera de s'appuyer sur les populations indigènes qui tantôt appelleront les Turcs contre les Espagnols et tantôt invoqueront l'appui des seconds contre le premiers.

Les Turcs reprennent Bougie aux Espagnols en 1514; ceux-ci, par contre, progressent en Oranie, se rendent à l'appel des cheikhs de Ténès et de Mostaganem, occu-

pent de même Dellis et se fortifient bientôt dans le Peñon, d'où ils tiennent Alger sous le feu de leurs canons. Alger est alors au pouvoir des Arabes Thâaleba qui se tournent aussitôt vers les Turcs et appellent Barberousse. Tlemcen, que convoitent alors les Espagnols, appelle aussi les Turcs, mais vite lassée de leurs brutalités, elle invoque l'aide des Espagnols et leur ouvre ses portes en 1518. Malheureusement les Espagnols, loin de chercher à se concilier les indigènes, semblaient les ignorer, ou ne les connaissaient que pour les massacrer et mettre leurs maisons à sac. Leur entrée à Oran avait été signalée déjà par les mêmes forfaits. Les habitants de Tlemcen s'en lassèrent vite, et refusèrent leur concours aux chrétiens dans une expédition contre Alger, qui échoua. Les Turcs, au contraire, après avoir assis leur domination dans la province de Constantine, chassaient les Espagnols du Peñon (1529); Tlemcen enfin se donnait à eux pour la seconde fois.

Un temps d'arrêt se produit alors dans les progrès des Espagnols. Charles-Quint vient en effet d'être élevé à l'empire et tourne ses efforts ailleurs : la guerre contre le roi de France absorbe toutes ses forces et, en Europe même, il doit résister aux Turcs qui menacent l'Autriche. Kheïr ed-Dine, qui a succédé à Barberousse, s'empare alors de Tunis (1534) et bientôt toutes les côtes d'Ifrikya font leur soumission aux Turcs.

Charles-Quint, sollicité par le sultan hafside détrôné, se décida alors à intervenir en Berbérie et prépara la grande expédition qui aboutit à la prise de Tunis en 1535 [1]. Il avait projeté une expédition semblable contre Alger; mais, absorbé de nouveau par d'autres soins, non seulement il ne put pas s'en occuper, mais négligea d'envoyer des renforts aux troupes d'occupation. Aussi les années qui s'étendent de 1535 à 1540 marquent-elles l'apogée de la domination des Espagnols. Quelles sont alors leurs possessions en Berbérie? Outre Melilla et

1. Voir plus haut, ch. XIV, p. 208.

les côtes d'Oranie, les garnisons espagnoles tiennent la Goulette, Bougie et Bône; presque toutes les villes du littoral algérien ou tunisien sont plus ou moins tributaires de l'empire et les représentants des deux puissantes dynasties indigènes de Tunis et de Tlemcen sont vassaux de l'empereur dont ils ne cessent de réclamer l'appui. La flotte du roi catholique est maîtresse de la mer.

Pourquoi donc la domination espagnole, qui semble établie définitivement, va-t-elle s'effondrer sans retour et si rapidement? C'est que Charles-Quint est perpétuellement occupé sur le continent; depuis leur premier débarquement en Oranie, les opérations des Espagnols ont toujours été sans lien, et Charles-Quint a négligé de tirer parti d'un succès comme celui de Tunis. Il est maintenant en guerre en Espagne, en Italie, dans les Flandres, il partage ses forces entre l'ancien et le nouveau monde, et doit défendre l'Europe elle-même contre les Turcs de Constantinople; enfin son principal ennemi, le roi François Ier, a lié partie avec Soliman. L'Espagne ne peut donc plus secourir les garnisons des villes d'Afrique; les troupes, mal payées, se sentant abandonnées, demandent à rentrer, et les gouverneurs, forcés de vivre sur le pays, indisposent les indigènes. Nous avons déjà fait remarquer d'ailleurs que l'attitude des Espagnols était bien faite pour les faire exécrer. Les sacs d'Oran, de Tlemcen, de Tunis enfin restaient sans excuse et eussent suffi à lasser les populations.

Ce fut, à partir de 1540, une chute rapide. Charles-Quint se décida à ce moment à tenter l'attaque d'Alger projetée en 1536, mais l'expédition, qui sans doute eût réussi quatre ans plus tôt, devait se terminer par un échec qui allait porter le premier coup au prestige des chrétiens. Quoique la ville ne fût défendue que par 1 500 Turcs et 6 000 Maures andalous, l'attaque traîna en longueur, une tempête vint anéantir la flotte, les vaisseaux et les vivres du corps de débarquement furent perdus et la tentative

de conquête se termina par une déroute. Les Espagnols se retirèrent sans avoir pénétré dans la place. « Si le désastre de Charles V, dit Mercier, eut en Europe un douloureux retentissement, l'effet produit en Berbérie, dans un autre sens, fut peut-être plus considérable. » Soliman combla de présents les défenseurs d'Alger et ce furent des réjouissances sans fin dans cette ville « que Dieu avait si manifestement protégée. Alger, selon l'expression d'un auteur musulman de l'époque, ressembla alors à une jeune épouse qui contemple avec complaisance sa beauté et ses ornements et jouit d'un bonheur ineffable ».

Dès lors et jusqu'en 1578, chaque année sera marquée par un succès des Turcs sur les Espagnols. Ceux-ci auraient sans doute pu résister en unissant leurs forces à celles des Chérifs qui défendaient alors le Maghreb contre les Turcs : ils ne surent pas le faire. Philippe II, qui avait succédé à Charles-Quint, essuya une échec devant Tripoli en 1560; Mers el-Kébir se défendait avec peine; le beylerbey Euldj-Ali, s'empara enfin de Tunis en 1569. L'expédition heureuse de Don Juan d'Autriche qui, en 1573, reprit Tunis, fut le dernier succès des Espagnols. La ville fut à nouveau perdue l'année suivante. Philippe II, dégoûté des campagnes d'Afrique et fort occupé de ses propres guerres en Europe, faillit même traiter avec la Porte pour l'abandon d'Oran et de Mers el-Kébir, qui lui coûtaient cher. L'Espagne se borna à y maintenir une garnison, mal ravitaillée, et un gouverneur « qui continua la série des petites expéditions ordinaires, sans gloire, sinon sans danger[1] ».

En même temps que les Espagnols, les Italiens fréquentaient toujours les côtes de Berbérie. Venise et Florence avaient remplacé Pise et Gênes dans la seconde moitié du XVe siècle.

« Chaque année, la flotte vénitienne et la flotte floren-

1. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*

tine partaient, en été, et visitaient le littoral africain. Chacune d'elles avait ses escales indiquées et le nombre de jours fixé pour ses stations. La première séjournait à Tripoli, Djerba, Tunis, Bougie, Alger, Oran et Velez. Celle de Florence visitait plus en détail le littoral, commençant par Tunis, où elle restait, comme l'autre, le plus longtemps, puis Bône, Collo, Bougie, Alger, Oran, Honéïn, Alméria, Archudia (escale de Fez), Malaga, Cadix, et San Lucar, d'où elle revenait sur ses traces[1]. »

Les bonnes relations souffrirent évidemment des conquêtes du Portugal et de l'Espagne. Cependant, Léon l'Africain affirme qu'au commencement du XVI[e] siècle, les marchands génois avaient toujours des agences importantes à Bône, Tunis, Tripoli, ainsi qu'à Ceuta. On achetait des cuirs et de la cire à Collo, des grains à Stora, des céréales et du beurre à Bône, on pêchait du corail sur le littoral, de Bône à Tunis. Les Italiens vendaient en échange des étoffes dans tous les ports.

***

L'année 1578 marque la fin des grandes luttes contre l'Espagne et le Portugal. Les Turcs demeurent maîtres incontestés du Maghreb central et les Chérifs saadiens du Maghreb[1].

Il est curieux de remarquer que, précisément à cette époque, les Turcs cessaient d'être menaçants en Europe et que les conquérants de la Berbérie n'avaient pas encore su s'organiser : leur domination restait dans un état de faiblesse que masquait seule l'audace des corsaires. Mais nul alors ne se souciait d'en profiter. La lutte des puissances chrétiennes contre l'Islam revêtira désormais exclusivement les caractères d'opérations de police contre les corsaires.

La France va prendre en Berbérie, au cours du

1. Mercier, *Hist. de l'Afr. du nord*, t. II, p. 418.
2. Voir l'histoire des Chérifs, ch. XV.

XVIIe siècle, une situation prépondérante : la politique de François Ier qui, pour faire échec à Charles-Quint, avait fait alliance avec la Porte, continue à porter ses fruits. Il est vrai que les pachas d'Alger, en parfaits corsaires, et indépendants de fait, prétendent ignorer ces accords : en 1604, Kheder Pacha s'empare de 6 000 sequins envoyés par la Porte pour indemniser des négociants français victimes des spoliations des corsaires ; en Tunisie, sous le dey Othman, la course s'exerce impudemment. Henri IV, qui a su maintenir avec le sultan les arrangements antérieurs, envoie notre ambassadeur à Constantinople, M. de Brèves, à Tunis, puis à Alger. M. de Brèves réussit à améliorer les relations, mais, dans un tel milieu, de fréquentes ruptures sont inévitables.

En 1626, de très réels avantages sont obtenus par la France à la suite de la mission de Sanson Napollon à Alger. Un traité est signé par lequel les contractants s'engagent à respecter leurs rivages et leurs navires respectifs. La France reçoit en outre le droit de rouvrir les établissements de Bône et de la Calle. Mais Sanson Napollon meurt peu après et son œuvre, mal comprise en France, n'est pas continuée : « Napollon, dit Mercier, représente pour nous le seul homme qui jusqu'alors se fût rendu un compte exact des affaires de Berbérie et de la façon de les traiter. »

Toutes les puissances interviennent alors, chacune de leur côté. Ce sont les chevaliers de Malte, qui font une descente à Hammamet ; les Toscans, qui débarquent à plusieurs reprises à Bône et dans d'autres ports ; les Anglais, qui croisent en Méditerranée et fondent des comptoirs à Collo ; les Hautes Puissances enfin (Pays-Bas) dont les vaisseaux font la police de la mer et qui traitent avec Tunis. Mais ces actions isolées ne peuvent être efficaces et les débarquements sur les côtes restent invariablement sans suites.

Pour un temps d'ailleurs, vers 1650, les puissances se détournent de la Berbérie. La France a toutes ses forces

occupées par la guerre contre l'Espagne pendant la fin du règne de Louis XIII et les premières années de la minorité de Louis XIV; quand est conclue la paix de 1648, la Fronde occupe à l'intérieur toutes les forces du pays. L'Espagne est affaiblie; sa puissance est ruinée sur terre et sur mer, et elle se voit entraînée dans de nouvelles guerres à la fois dans les Flandres et en Portugal. La Hollande, lasse d'être rançonnée, a conclu avec Alger un traité que les réïs prétendent ignorer; les Anglais ont de même conclu des accords qui restent lettre morte. Seuls, les chevaliers de Malte et les Vénitiens luttent contre les réïs et les Turcs. La Méditerranée est le paradis des pirates. « On croit véritablement rêver, dit Mercier, en voyant une poignée de corsaires sans gouvernement proprement dit, sans organisation régulière, braver des puissances comme la Hollande, l'Angleterre, la France, et l'Espagne, les royaumes italiens, toutes intéressées à faire cesser un tel état de choses et agissant simultanément, mais sans aucune entente, dans ce but. A ce déploiement de forces, à ces croisières incessantes, les réïs opposent un redoublement d'audace, et, pour mieux résister, ne voyagent plus qu'en escadres, prêtes au besoin à soutenir un combat en ligne. Dans le seul automne de 1661, l'escadre algérienne, forte de 30 vaisseaux, s'emparait de 12 navires anglais, d'autant de français et d'italiens et de 9 hollandais. L'Italie se plaignait d'une perte de deux millions de livres et de 500 hommes, enlevés par les seuls Algériens dans une campagne. Marseille estimait ses pertes à plus de 14 000 écus. La sécurité avait disparu, le commerce était frappé au cœur[1]. »

Sous le gouvernement de Louis XIV, la France allait prendre une attitude nouvelle. Elle se décida à occuper un point de la côte pour pouvoir, de là, surveiller les corsaires, et choisit Djidjelli, qui n'avait pas de garni-

1. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, t. III, p. 253.

son turque. Mais les Français durent se retirer devant les Turcs et ne réussirent pas à conserver la ville. On avait projeté de s'appuyer sur les indigènes et peut-être aurait-on réussi à se les concilier, mais pendant le débarquement et la lutte qui suivit, les Kabyles ne tentèrent rien contre les Turcs, et allèrent paisiblement faire leurs semailles; quand les Français furent battus, ils se joignirent aux Turcs pour tomber sur les retardataires : c'est une tactique à laquelle les Berbères n'ont jamais manqué et dont nous avons signalé plusieurs exemples.

Toutefois, la France continue à parler haut, et, de 1660 à 1680, les occasions ne lui manquent pas d'intervenir; les corsaires, en effet, ne cessent de capturer les navires français. Malheureusement nos représentations sont trop souvent vaines : on obtient des promesses, on signe des traités, et la course continue comme auparavant. Ces traités comportent tous des stipulations touchant à l'échange des esclaves. Mais il ne s'agit, bien entendu, que des janissaires, c'est-à-dire des Turcs de race pure qui pourraient être capturés : les deys et beys turcs ne s'occupent ni des Berbères ni des Arabes, qui ne comptent pas pour eux. C'est là un trait tout à fait caractéristique de la domination turque en Afrique.

Vers 1680, les puissances semblèrent abandonner la lutte contre les Turcs. « Les Hollandais, las de supporter des pertes énormes, démoralisés par la mort de Ruyter et par leurs défaites dans la Méditerranée, se résignèrent à accepter un traité humiliant (1679) par lequel ils s'obligeaient à fournir aux réïs non seulement des mâts et des cordages, mais encore de la poudre et des canons, ce qui provoqua les protestations des autres puissances. »

Les Anglais, qui avaient perdu dans les quatorze dernières années 350 navires et 6 000 prisonniers, malgré leurs croisières en Méditerranée et de fréquents bombardements des côtes, se décidaient à accepter comme les Hollandais une paix humiliante (1681).

La France essaie donc de dompter seule les cor-

saires. Duquesne, qui a reçu l'ordre « d'incendier Alger et de la détruire de fond en comble », bombarde la ville en 1682, puis en 1683, sans grand résultat pratique. D'Estrées, deux ans plus tard, bombarde Tripoli et obtient l'élargissement des captifs. Il traite également avec Tunis. La lutte revêt un caractère de férocité inouïe : tandis que l'escadre française bombarde à nouveau Alger, en 1688, les Turcs attachent les consuls et les missionnaires à la gueule des canons qui défendent la côte. Les interventions même de la Porte demeurent inefficaces : les Algériens refusent de laisser débarquer à Alger le pacha que le sultan leur envoie, à la demande de Louis XIV.

La France, certes, avait fait un effort considérable; malheureusement, à la même époque, les Espagnols à Oran résistaient avec peine aux indigènes et aux Turcs. Au Maghreb, le chérif Moulaï Ismaïl reprenait Tanger aux Anglais (1683) puis se tournait contre Ceuta, Melilla et Larache; cette dernière place succombait en 1689 et les Marocains faisaient 2000 prisonniers chrétiens. Les puissances ne conservaient plus un seul point sur l'Atlantique : Melilla et Oran seules, dans la Méditerranée, restaient aux Espagnols.

∴

Dès lors, il est assez difficile de distinguer, dans l'histoire des rapports des nations chrétiennes avec la Berbérie, un ordre logique quelconque.

L'empire du Maroc, parvenu à un haut degré de puissance sous les Chérifs filaliens, tout en conservant de bons rapports avec les chrétiens, se tient assez à l'écart du reste du monde. La Tunisie, où les beys husséinites arrivent à faire régner un ordre relatif, reste volontiers en bons rapports avec les chrétiens, pourvu qu'elle puisse pratiquer l'esclavage sans s'exposer à des remontrances trop énergiques. Quant à l'Algérie, où règne un désordre sans nom, les deys continuent à n'y

avoir aucune action sur les corsaires. Les interventions des puissances s'y succéderont comme par le passé et sans plus d'efficacité, jusqu'au début du XIXe siècle.

Au XVIIIe siècle, l'influence espagnole disparut définitivement en Oranie. En 1707, Oran, attaquée par le bey de Mascara, fut enlevée par les Turcs. Philippe V, absorbé par la guerre de Succession, ne pouvait alors songer à des entreprises quelconques en Afrique; les événements d'Europe le tinrent éloigné des affaires de Berbérie jusqu'en 1731. Il dirigea alors sur Oran et Mers el-Kébir une expédition formidable qui lui permit effectivement de reprendre possession de ces places. Mais cette occupation restreinte ne pouvait assurer aux Espagnols une situation avantageuse et Oran en était bientôt réduite à se défendre avec peine. Néanmoins, les guerres entre Alger et Tunis laissèrent aux Espagnols un répit jusqu'en 1770.

Les autres puissances, jusqu'à la même année, n'eurent pas trop à se plaindre des Turcs. La France en particulier, après pas mal de contestations, avait traité en 1727 avec Tripoli et Tunis et obtenu des avantages pour ses établissements du cap Nègre.

Mais, en 1775, la question des établissements espagnols d'Oranie vint de nouveau mettre le feu aux poudres. Charles III, espérant calmer l'irritation causée à son peuple par la paix de Paris, prépara une formidable expédition contre Alger. L'entreprise lui avait été représentée comme facile par des missionnaires : elle se termina pas un échec lamentable et le roi d'Espagne, occupé avec la France contre l'Angleterre, se détourna de nouveau de l'Afrique. En 1783, le pape qui voulait diriger contre les musulmans une véritable croisade, réussit à armer de nouveau l'Espagne; ce fut un nouvel et plus décisif échec : la flotte espagnole se retira sans même avoir franchi la ligne des galères turques et le traité qui suivit comporta l'abandon d'Oran. La ville n'avait pas encore été évacuée en 1790,

quand le bey de Mascara vint en faire le siège. Elle succomba définitivement malgré une défense héroïque de la garnison, et le dernier traité des Espagnols avec les Turcs leur laissa des comptoirs dans la ville et le droit de pêcher le corail sur les côtes de l'ouest.

Vers cette même année 1780, qui marqua la ruine de l'influence espagnole, le Danemark avait bombardé Alger sans succès; les Vénitiens avaient échoué devant Sousse et la Goulette. Seule la France conservait une situation prépondérante dans la Méditerranée. La prise de Minorque (1781) et l'expulsion des Anglais des Baléares avaient contribué à renforcer à Alger notre situation. Après nos victoires, en 1793, le crédit de la France ne fit que s'accroître; le dey avait même avancé au Directoire une somme de 5 millions de francs; c'est cette créance, cédée à deux juifs livournais, Bacri et Busnach qui devait, par la suite, provoquer la prise d'Alger. Mais, peu après, l'insuccès final de l'expédition d'Égypte vint faire à la France le plus grand tort, et amena la ruine des établissements français de Berbérie. Pendant les guerres de la République et de l'Empire, la Méditerranée redevint la proie des corsaires de toutes nationalités, que les nations en guerre encourageaient ouvertement. Les Turcs y tenaient, bien entendu, le premier rang : « En 1798, ils abordèrent la nuit à San Pietro, au N.-O. de la Sardaigne, descendirent inopinément à terre et enlevèrent 900 personnes de tout âge et de tout sexe; les hommes enchaînés furent entassés dans la cale des navires; les femmes et les enfants restèrent sur le pont des vaisseaux où ils eurent à subir les derniers outrages. Enfin, le produit du rapt fut débarqué pêle-mêle à Tunis, et, lorsque le bey et les hauts fonctionnaires eurent fait leur choix, on vendit le reste comme de vils troupeaux; seuls, ceux que leur grand âge ou leurs infirmités empêchèrent de trouver

1. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, t. III, p. 453.

acquéreur, demeurèrent à l'abandon sur la place, où ils servirent de jouets aux vauriens. »

Ce n'est qu'en 1815 que les chrétiens recommencèrent à s'occuper de la Berbérie; à la suite d'une dernière incursion sur les côtes de Sardaigne, les puissances réunies au Congrès de Vienne décidèrent d'en finir avec les corsaires, et de ne plus tolérer l'esclavage chrétien sur les côtes de la Méditerranée. L'Angleterre fut chargée de faire exécuter cette décision et les flottes anglaise et hollandaise, sous le commandement de lord Exmouth, bombardèrent Alger et obtinrent la soumission du dey. Le traité du 30 août 1816 comportait l'abolition complète et perpétuelle de l'esclavage chrétien et la remise de tous les esclaves. La même année, les escadres européennes obtenaient facilement de Mahmoud, bey de Tunis, les mêmes concessions. Il est vrai que, si la Tunisie tint volontiers ses engagements, il n'en fut pas de même du dey d'Alger. En 1819, l'amiral Jurien de la Gravière dut aller de nouveau signifier à Alger les décisions de l'Europe et n'obtint pas satisfaction complète. Pourtant, à partir de ce moment, la piraterie va diminuer considérablement. Ce sont des démêlés financiers qui conduiront la France à s'emparer de l'Algérie; beaucoup plus tard, ce seront encore des questions financières qui amèneront les puissances, et la France en particulier, à s'ingérer dans les affaires du royaume de Tunis.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXII

LES POPULATIONS DE L'AFRIQUE DU NORD

I. — Les Berbères.

Nous avons étudié, au cours de cet ouvrage, l'histoire des autochtones de l'Afrique du Nord, que nous avons nommés dans l'antiquité Libyens, Numides ou Maures, ensuite Berbères.

Au VIIe siècle on distinguait parmi les Berbères trois

1. Ouvrages concernant les Berbères et en particulier les Kabyles : Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 1873. — Ch. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, 1884. — Renan, *La Société berbère. Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1873. — Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, 1886. — Berbrugger, *Les époques militaires de la grande Kabylie*, 1850. — Carette, *Études sur la Kabylie*, 1849. — Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, 1864. — Féraud, *Coutumes kabyles. Revue africaine*, n° 34. — Hanoteau, *Poésies populaires des Kabyles du Djurdjura*, 1867. — J. Riviere, *Recueil de contes populaires de la Kabylie*, 1882. — R. Basset, *Contes populaires berbères*, 1887. — *Archives berbères*, publication du gouv. marocain, depuis 1916.

Ouvrages concernant la langue berbère : Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 1863. – Masqueray, *Dictionnaire français-touareg (dialecte des Taitoq)*, 1893. — *Étude*, dans les archives des missions, 1879. — R. Basset, *Notes de lexicographie berbère. Journal asiatique*, 1883-86. — Faidherbe, *Collec-*

grandes familles [1] : Berbères de l'est ou race de Loua; Berbères de l'ouest; Zénètes.

Nous avons suivi les migrations des principaux groupements qui tour à tour parvinrent à la domination des régions fertiles, et disparurent ensuite. Ce furent successivement :

Les Zénètes de la première race, au Maghreb central;

Les Ketama qui portèrent au pouvoir les Fatémides, en Ifrikya;

Puis les Sanhadja en Ifrikya et, à la même époque, les Maghraoua au Maghreb;

Ensuite apparurent les Berbères de l'Extrême-Occident, Almoravides (Sanhadja au Litham) et Almohades (Masmouda venus du Haut Atlas);

Enfin les Zénètes de la seconde race descendirent la vallée de la Moulouïa et fondèrent les empires mérinide et abdelouadite.

tion complète des inscriptions numidiques, 1870. — Hanoteau, *Littérature orale des Touareg*, 1835; *Essai de grammaire kabyle*, 1858; *Essai de grammaire de la langue tamachek*, 1860. — E. Reboud, *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*, 1879. — Broussais, *Recherches sur la transformation du berber. Bulletin de correspondance africaine*, 1883. — Cid Kaoui, *Dictionnaire français-tamaheq*, 1894.

Ouvrages concernant les tribus arabes : Mercier, *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, 1875. — Fournel, *Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes et recherches sur les tribus berbères qui ont occupé le Maghreb central*, 1857. — Carette, *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale*, 1853 (t. III de l'exploration scientifique de l'Algérie). — Anonyme, *Note sur les tribus de la Régence. Revue tunisienne*, 1902. — Caudel, *Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord*, 1900.

Consulter en outre la bibliographie des ch. IV et IX.

Ouvrages concernant les populations du Sud : Foureau, *Documents scientifiques de la mission saharienne*, 1903. — Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, 1864. — Bissuel, *Les Touareg de l'Ouest*, 1889. — A. Goguyer, *Le servage dans le Sahara tunisien. Revue tunisienne*, 1900. — Anonyme, *Les Touareg de la région de Tombouctou. Leur exode vers le N.-E. Revue tunisienne*, 1901. — H. Schirmer, *Le Sahara*, 1893. — Köhler (A.), *Verfassung, soziale Gliederung, Recht und Wirtschaft der Tuareg*, 1904.

1. Voir plus haut, ch. IV.

En même temps, nous avons montré comment, repoussés par les Arabes venus de l'Est, ils se sont réfugiés en Algérie et en Tunisie dans les hautes montagnes. Mais là, ils sont demeurés inchangés jusqu'au dernier siècle. On les trouve dans les forêts du Nord Tunisien (Khoumirs, Mogods, etc.), ou dans le massif central de la Tunisie, dans le Sud enfin; ce sont les Matmata et les Berbères Kharedjites du djebel Nefouça ou de l'île de Djerba, descendants des anciens Lotophages. En Algérie, ils forment plusieurs groupes importants : ce sont tout d'abord les Kabyles de grande et petite Kabylie, qui nous ont offert le plus pur exemple de la société berbère lorsque nous ne connaissions pas encore les Marocains; les Aurasiens, qui aujourd'hui encore n'ont presque pas de contacts avec les populations de la plaine, ni avec nous-mêmes, et sont restés tels qu'ils étaient il y a des milliers d'années; un autre groupe important est formé par les habitants de l'Ouarsenis et les Zenètes Toudjine qui occupent les montagnes entre le Chélif et la mer; dans le Sud algérien, les Mzabites (Kharedjites) forment un peuple extrêmement curieux et différent des autres Berbères; enfin on trouve des Berbères de race pure dans l'oued Rhir et dans les Ksours du Sud Oranais (monts des Ksours et djebel Amour).

Mais c'est au Maroc que la race berbère est demeurée intacte et maîtresse du pays. L'idée qu'il importe de mettre en évidence, c'est qu'ici le Berbère n'a pas été chassé de la plaine par les invasions. Les Arabes des grandes invasions, en petit nombre, n'ont fait que traverser le Nord marocain par la trouée de Taza pour gagner l'Espagne; à cette époque déjà, c'étaient des Berbères marocains qui formaient le gros des contingents qu'ils entraînèrent dans la péninsule, et ce sont des peuplades berbères de race tout à fait pure qui plus tard envahirent l'Espagne à plusieurs reprises.

De très faibles fractions d'Arabes furent par la suite, et souvent assez récemment, entrainées soit par les

princes de l'Afrique orientale qui envahirent le Maroc, soit par les sultans berbères qui au contraire avaient envahi les royaumes de l'Est et les ramenèrent pour les dépayser et les tenir sous leur main; ce sont ces Arabes-là qui contribuèrent peut-être le plus à l'arabisation relative de la plaine atlantique. Enfin des contingents arabes ont été recrutés par les chérifs arabes pour leur servir de gardes; ceux-ci ne se mélangèrent jamais à la population. Quoiqu'il en soit, si les tribus de la plaine apparaissent aujourd'hui comme arabisées, elles sont en réalité berbères, et le fond de la population du Maroc entier est berbère : si l'histoire ne nous le démontrait pas, on le reconnaîtrait à mille signes, même dans les tribus qui ont aujourd'hui oublié leur langue.

Les peuplades qui occupent les différentes parties de ce vaste empire offrent cependant des caractères un peu différents.

Léon l'Africain distinguait au XVIe siècle cinq races principales, qui forment le fond de la population d'aujourd'hui, puisque l'ère des grandes migrations était close alors : c'étaient les « Sanhaga, Musmuda, Zenata, Haoara et Gumera ». Les Gumera (Ghomara) habitaient le Rif; les Musmuda (Masmouda) occupaient l'Atlas du Sud, au-dessous de la latitude de Marrakech; quant aux autres races, Léon l'Africain expose que déjà elles s'étaient mélangées dans les plaines du Temesna (Maroc atlantique actuel); elles y ont subi depuis lors de nouveaux croisements et une arabisation assez profonde. Le langage arabe a même pénétré dans certaines tribus des régions d'altitude moyenne, mais nettement berbères, qui parlent les deux langues : c'est le cas des Zaër par exemple près de Rabat, des Tsoul et des Branès à l'Est de Fez.

Aujourd'hui, on distingue, aux coutumes et surtout aux dialectes, trois groupements.

Le premier est formé des habitants du Rif, où il faut voir les descendants des Ghomara, mélangés à d'autres races berbères. Ils sont encore à peine connus,

Le second et le plus intéressant est formé des Beraber proprement dits, habitant la région montagneuse du Maroc central, le Moyen et le Haut Atlas jusqu'au massif du Deren. C'est là que la race et la civilisation berbères se sont conservées intactes. Quelques-unes des grandes tribus de ce groupe sont restées, depuis des temps indéterminés, si confinées dans leurs montagnes et si peu mêlées aux mouvements des populations, que l'histoire n'en fait pas mention.

Le groupe du Sud, dit Chleuh, qui descend des anciens Masmouda, offre des caractères assez différents. Les Chleuh sont beaucoup moins farouches que les Beraber et viennent même volontiers se mêler au monde de la plaine. M. Doutté[1] parlant des Aït Imour, qui habitent les dernières pentes de la montagne, entre Marrakech et Mogador, expose que, dans leur pays même, ils font à l'Européen un accueil agréable. « Nous retrouvons chez eux, dit-il, les bonnes qualités de cette race berbère, en qui est le plus clair espoir de l'Afrique du Nord, de la franchise, de la fidélité, le sens des intérêts économiques, l'absence de fanatisme agressif. »

Les Berbères du Sous enfin, quoique ayant conservé une civilisation absolument berbère, se font remarquer par leur caractère peu farouche et volontiers gai, et se montrent confiants et familiers avec les étrangers. Depuis longtemps ils circulent et commercent dans tout le Maroc et vont volontiers en Algérie et même, aujourd'hui, en France.

*
* *

Nous sommes accoutumés à employer, pour désigner les différentes fractions de la population de l'Afrique du Nord, le mot *tribu*, qui évoque l'idée d'un ensemble de familles se déplaçant ensemble. Il ne convient pas de l'appliquer à la société berbère sans explications.

1. *En tribu*.

Au cours des siècles, on a vu des peuplades berbères, remontant du Sud, venir tour à tour submerger le Tell et s'y substituer ou s'y superposer aux occupants : l'historien Ibn Khaldoun les désigne du nom de « races » berbères. Aujourd'hui leurs déplacements sont achevés, même au Maroc ; ces peuplades sont définitivement fixées et l'on ne peut plus se contenter, pour les désigner, du mot tribu, trop peu explicite.

En Tunisie, à la rigueur, on peut continuer à qualifier de tribus des groupements à peu près fixés au sol, qui portent un nom ethnique propre : Khoumirs, Mogods, Bejaoua ; le cadre administratif du pays s'accorde d'ailleurs avec cette dénomination.

En Algérie, nous trouvons une assez grande diversité entre les différentes « taches berbères ». Les Mzabites forment un véritable peuple, très particulier, réparti dans des villages ou Ksours. Dans l'Aurès, qui a le plus longtemps échappé à notre action, on distingue un certain nombre de fractions qui souvent ont des origines différentes, et habitent sans beaucoup de rapports entre elles les diverses parties de la montagne ; il est naturel de les qualifier tribus. Ces Berbères vivent l'été dans la montagne où ils ont construit sur les pitons des guelaas (de Kelaa, forteresse) destinées à abriter leurs approvisionnements et autour desquelles se groupent leurs grossières habitations. On peut dire que la tribu est un groupement de villages occupant une partie de la montagne ou bien une haute vallée.

En Grande Kabylie, il existait des groupements tout à fait analogues ; au cours de l'histoire, au temps des luttes contre les Romains et les Grecs, on les a même vus se liguer pour former des « Confédérations » temporaires. Mais la sédentarisation s'est développée de plus en plus, la vie municipale a pris de plus en plus de place, et la notion de groupement tend à disparaître. C'est le village (taddert) qui constitue l'élément social ; cependant on trouve souvent dans un village Kabyle deux groupes, ayant une ascendance

différente et qui se sont seulement accolés; chacun de ces groupes correspondrait à un douar arabe, ou à ce que nous appellerons au Maroc la « tigemmi ».

Dans le Rif Marocain et ses contreforts, l'organisation sociale paraît être analogue à celle de l'Aurès ou de la Kabylie : nous avons pu constater déjà que les peuplades de l'Ouargha, sur le versant Sud, formaient des communautés vivant comme autant de petites républiques juxtaposées et indépendantes.

Dans le reste du Maroc, la question se présente sous un aspect beaucoup plus large, puisque nous pouvons y apercevoir encore comment les peuplades berbères se sont répandues librement sur le pays, aucun élément étranger n'étant venu les refouler dans la montagne : nous trouverons ici les groupements élémentaires de la société berbère sous leur forme primitive.

On désigne en général sous le nom de tribu et les Marocains appellent eux-mêmes tribus (taqbilt) des groupements importants, portant un nom ethnique et présentant une individualité : aujourd'hui où ces tribus sont localisées, on pourrait les comparer aux populations de nos anciennes provinces, ou mieux des plus petites d'entre elles : les Angevins, les Saintongeois.

Plusieurs de ces tribus ayant même origine formaient autrefois des confédérations qu'il ne faudrait pas trop comparer aux confédérations occasionnelles formées par les Kabyles en vue d'une guerre. Ces confédérations paraissent avoir correspondu aux races berbères définies plus haut et avoir fait partie des mêmes migrations. C'est ainsi que l'on trouvait dans l'Atlas jusqu'aux abords Sud de Meknès la confédération puissante des Aït Idrasen (orientaux), qui paraissait comprendre les Aït Ndhir, M'Jat, Aït Ouaraïn, Aït Youssi, Aït Sadden, Ghiata. Dans le Maroc central, on trouvait les Aït ou Malou (littéralement « gens de l'ombre », sans doute « du couchant »), qui comprenaient les Aït M'Guild, Zaïan, Zemmour et Zaër. Sur le revers Sud du Haut Atlas enfin, la confédération des Aït Iafelman (méridionaux).

On peut comparer ces groupements aux peuples de nos grandes provinces ou d'une région entière de la France : par exemple les Provençaux, ou mieux les Méridionaux.

La tribu elle-même, qui est assez étendue, se divise en fractions dites ikhs (littéralement os), et chaque fraction en tigemmi. La tigemmi correspond à ce qu'on a coutume d'appeler en arabe le douar ou adem. Dans la plus grande partie du Maroc central, où les habitants pratiquent encore le semi-nomadisme et où les villages sont rares, c'est la tigemmi qui forme la cellule sociale élémentaire : c'est elle qui comprend un organe administratif propre.

Ces semi-nomades habitent l'été la montagne, où les troupeaux pâturent, et descendent pour l'hiver dans les vallées ou les hautes plaines, où ils trouvent la terre labourable; en général ce déplacement, toujours le même, varie entre une dizaine et une trentaine de kilomètres. Ils habitent donc sous la tente, tente en poil de chèvre ou même en fibres d'alfa. Dans la montagne, ils n'ont que quelques kasbahs, solides constructions rectangulaires en maçonnerie destinées à mettre à l'abri les approvisionnements. Les villages bâtis sur les fleuves ou dans la plaine, généralement à l'emplacement d'un important marché, sont rares; ils sont habités par une fraction qui s'y est fixée définitivement. C'est, on le voit, un régime assez différent de celui des montagnards de Grande Kabylie — et sans doute le peuple marocain en est-il resté à cette étape plus arriérée parce qu'il s'est trouvé plus loin des civilisations qui se développèrent autrefois sur les côtes méditerranéennes.

Dans les plaines du Sud-Ouest même, la vie n'est pas très différente; les Berbères tendent seulement à se fixer au sol et l'on voit peu à peu la tente remplacée par la nouala, la hutte conique couverte en roseaux, c'est-à-dire l'habitation sédentaire la plus rudimentaire.

*
* *

Les Berbères sont agriculteurs et pasteurs, et la condition de la propriété est intimement liée à leur genre de vie. Au fond, c'est presque partout la propriété collective, qui tend à se transformer, dans les régions les plus avancées, en propriété privée. En Grande Kabylie chaque individu possède son champ, son jardin, sa maison. Nous pouvons observer ici la vie des sédentaires de cette civilisation primitive.

Le paysan kabyle, sa famille et ses bêtes, habitent une maison basse, en terre, couverte de chaume et divisée en deux pièces. On pénètre par une des extrémités et l'on se trouve dans la chambre réservée aux personnes, où l'on fait le feu sur une aire; le fond, séparé de cette première pièce par une murette basse, est occupé par les animaux.

Sur le mur bas, on pose de grandes jarres de terre contenant les fruits secs, le grain et les farines. Ces vases de forme allongée et ornés d'anses ne sont pas faits au tour : ce sont les femmes qui les façonnent à la main, sans l'aide d'aucun outil. Ils sont en général recouverts d'un vernis rougeâtre composé d'ocre et appliqué sur la terre cuite avec un chiffon; ils sont décorés de dessins géométriques, dérivant toujours du carré ou du triangle, formés de traits noirs obtenus avec du peroxyde de manganèse que l'on applique au moyen d'un pinceau en soies de sanglier. Les vases de prix sont recouverts d'un vernis jaune à la résine.

Le reste du mobilier se compose d'un moulin à bras que deux femmes peuvent mettre en mouvement.

Au Maroc, le Berbère vit encore sous la tente. Le territoire où la tribu est fixée, ou sur lequel elle peut se déplacer, est déterminé d'accord avec les tribus voisines, non sans contestations ou luttes; un partage s'est fait dans les mêmes conditions entre les différentes fractions (ikhs). C'est la fraction qui se considère comme possédant réellement la terre. Un lot est seule-

ment attribué à chaque tente, et, si la tente disparaît, pour une raison quelconque, il fait retour à la collectivité. La même famille se transmet cependant le lot de terre de père en fils, comme la tente, et ce lot est considéré assez justement par la famille comme étant sien; cependant elle n'en a pas la propriété absolue; elle ne peut le vendre sans l'autorisation de la djemaa et ne peut jamais se dépouiller complètement; elle peut même se voir retirer sa terre à titre de châtiment pour certaines fautes. Nous avons là une très curieuse image de la formation de ce que le droit moderne, après le droit romain, appelle la propriété foncière.

Un tel genre de vie procède, on le pressent, des principes les plus démocratiques : c'est en effet la plus pure démocratie qui régit la société berbère. Malheureusement, en Algérie, nous avons masqué sous nos institutions et paralysé de façon qui n'est pas toujours heureuse, la vie politique des Kabyles; c'est donc au Maroc surtout que l'on peut en étudier le fonctionnement.

Tout groupement, que ce soit le village des Riffains ou la tigemmi des semi-nomades, est administré par l'assemblée (djemaa) de tous les citoyens. C'est là le principe fondamental de la vie berbère. Dans la pratique, bien entendu, la djemaa se réduit aux anciens ou aux notables. Elle assume tous les pouvoirs et est chargée de tout ce qui touche au gouvernement ou à l'administration. Elle joue tout d'abord le rôle de nos conseils municipaux en matière d'administration; mais de plus ses membres remplissent les fonctions d'officiers publics; il en est du moins ainsi au Maroc où nous n'avons pas substitué les usages arabes aux coutumes kabyles et où l'on ne connaît ni cadis (juges), ni adouls notaires); c'est devant la djemaa réduite en général à cinq membres que sont passés à la fois les actes de l'état civil et les transactions : elle préside aux ventes, elle consacre mariages et divorces, enfin elle juge au civil et au criminel, suivant le droit coutumier berbère, comme on le verra plus loin.

A cette djemaa de tigemmi se superposent des djemaas d'ikhs et de tribus, formées de délégués des précédentes, et dont le rôle est de trancher les questions intéressant ces groupements d'ordre supérieur, en particulier de décider de la paix et de la guerre.

De même que les municipalités élisent un maire, la djemaa nomme en général un chef qui est dit amîne dans les villages kabyles et amghar (vieillard, ancien) au Maroc, parfois enfin cheikh. Il est élu pour un an, et n'est pas rétribué, mais, pendant la durée de son mandat, on lui cultive ses terres; il touche de plus le montant des amendes. En cas de guerre, à laquelle prend part une fraction ou une tribu, cette fraction ou tribu élit une sorte de dictateur dit « cheikh er rbia » (cheikh de l'herbe). Cette appellation dérive de la façon curieuse dont ce chef est élu : lorsque les membres de l'assemblée l'ont désigné, le chef de guerre se place au milieu du cercle formé par eux, reçoit en général un burnous d'investiture, et chacun lui jette une poignée d'herbe. C'est un usage dont on ne connait pas l'origine ni le sens précis.

C'est donc un régime démocratique qui assure le règne de l'égalité autant qu'elle peut régner dans les sociétés humaines. S'il y a cependant des riches et des pauvres, du moins ne connaît-on pas les luttes de classes. En revanche, les Berbères ont toujours souffert de ce mal qui ronge les grandes démocraties : l'anarchie.

*
* *

Ce qui caractérise surtout ces populations, c'est leur langue, leurs institutions juridiques et leur esprit areligieux.

La langue berbère était autrefois parlée dans toute l'Afrique du Nord : on retrouve des inscriptions libyques jusqu'en Cyrénaïque, et dans l'oasis de Sioua (Jupiter Ammon), à l'Est, jusque dans les îles Canaries, à l'Ouest. Malheureusement, le berbère moderne ne s'écrit plus et tend à disparaître de la Berbérie orien-

tale où il se voit remplacé par l'arabe. En Tunisie, les Berbères du Nord (Khoumirs, etc.) et du Centre (O. Ayad), qui parlaient encore leur langue au siècle dernier, l'oublient peu à peu. Seuls les Kharedjites et les Matmata de l'Extrême Sud continuent à la parler, grâce à leur isolement.

En Algérie, où les groupements sont plus importants, la langue s'est mieux conservée; l'arabe n'a pas pénétré en Kabylie ni dans l'Aurès, et il faut espérer qu'en Kabylie, tout au moins, le français se répandra plutôt que l'arabe. Dans le Sud et dans les Ksours, on continue à parler berbère comme dans le Sud tunisien, mais dans l'Ouarsenis ainsi qu'au Nord du Chelif, l'arabe gagne de plus en plus.

Au Maroc, les deux importants blocs de montagnards du Rif et de l'Atlas parlent nettement berbère. C'est en somme presque tout le Maroc : on ne parle guère arabe que dans la plaine atlantique, la vallée du Sous et la trouée de Taza qui est la voie naturelle des invasions venant de l'Est. De plus, quelques tribus berbères, proches de la plaine ou des capitales, sont aujourd'hui bilingues, tout en conservant très nettement les mœurs berbères : tels sont les Zaër dans l'hinterland de Rabat, les Tsoul et les Branès dans la trouée de Taza.

Les autres tribus forment deux blocs considérables où l'arabe n'a pas pénétré : l'un comprenant principalement les Riffains et s'étendant de Ceuta aux environs de Tlemcen; l'autre couvrant tout le massif de l'Atlas; dans ce dernier bloc on distingue, comme on sait, les Beraber et les Chleuh. Les trois groupements ainsi définis parlent des dialectes légèrement différents, mais en somme, c'est toujours la même langue berbère, autrefois seule parlée dans toute l'Afrique du Nord. Chez les Beraber, elle a gardé le nom de *Thamazirth*, c'est-à-dire langage des Imaziren (pl. de Amazir), qui paraît être sa dénomination originelle; en effet le nom d'Imaziren paraît être le nom primitif qui désignait les Berbères de l'Ouest, que Salluste appelait Mazigues ou

Mazigueces ; aujourd'hui encore, quand on leur demande quelle est leur race, tous les Berbères, du Riff au Sous, répondent : « Gir amazir », « je suis un amazir ». Le dialecte du Riff prend spécialement le nom de *Tarifit* : il est d'une phonétique un peu plus compliquée. Chez les Chleuh, c'est le *Tachelhit*. Mais au fond, c'est toujours la même langue et c'est la même que dans tout le reste de la Berbérie : quand on parle aux Aït M'Guild du Moyen Atlas (Sud de Meknès) le pur Zouaoua de Grande Kabylie, ils comprennent parfaitement et croient simplement que leur interlocuteur appartient à une tribu voisine. Rien ne démontre mieux l'unité de la race à travers toute l'Afrique du Nord.

Les Berbères ont conservé comme leur langue leur ancien droit coutumier ; c'est manifestement un droit qui a existé de tout temps et qui est propre à la race berbère de l'Afrique du Nord. On pouvait supposer peut-être qu'il avait fait des emprunts au droit romain, ou plus tard au droit coranique ; il paraît bien qu'il n'en est rien, car tel on l'a trouvé en Grande Kabylie ou dans l'Aurès, tel on l'a retrouvé au Maroc, dans les régions de l'Atlas où ni les Romains ni les Arabes ne pénétrèrent. Il faut donc y voir une des caractéristiques de la race : on appelle la coutume berbère l'*azref*.

En Kabylie et dans le Mzab, on a trouvé des codes dits Kanouns, assez complets, très intéressants, où ressortent bien les principes essentiels qui régissent la société berbère. On y trouve en effet non seulement l'énumération des peines à appliquer aux divers délits ou crimes, et les règles principales du droit civil lui-même, mais encore les principes qui doivent guider les actes de la vie sociale et qui forment, pourrait-on dire, le code civique d'un peuple[1].

1. Une analyse très complète du droit coutumier et des usages kabyles a été faite par Hanoteau et Letourneux dans leur ouvrage classique : *La Kabylie et les coutumes kabyles*.

Dans l'Aurès et dans presque tout le Maroc, le droit coutumier écrit est beaucoup plus rudimentaire. Masqueray a cité dès 1876 des exemples de l' « azref » des villages de l'Aurès ; ce n'est guère qu'une énumération des amendes à appliquer aux principaux délits ou des indemnités à payer à la victime d'un attentat. Voici par exemple la coutume des Ouled Abdi[1] :

« Celui qui tue paie 4 000 francs[2]. Ses biens sont mangés, ses chèvres et ses troupeaux égorgés, ses arbres coupés.

« Celui qui frappe avec un sabre paie 20 francs.

« Celui qui frappe avec une hache paie 20 francs.

. . . .

« Celui qui s'enfuit avec une femme mariée perd ses moissons et sa maison. Le mari peut se faire rembourser une somme dont il fixe lui-même la valeur.

. . . .

« Celui qui tue par mégarde d'un coup de fusil paie la moitié de la dia. »

Il a été publié dans ces dernières années des textes d'azref relevés dans différentes régions du Maroc. Nous citerons celui des Iguerouan, tribu berbère des environs de Meknès[3] :

« Tous les gens des Aït Abd Es Salam, jeunes et vieux de

1. Masqueray, *Documents historiques recueillis dans l'Aurès. Revue africaine*, juillet 1876.

2. C'est la *dia*, prix du sang.

Le paiement de la dia est un usage général chez les Berbères, au Maroc comme en Kabylie, et est entouré de cérémonies traditionnelles. Ce n'est d'ailleurs pas un usage étranger à nos codes : ce sont les dommages-intérêts que nous accordons à la famille de la victime dans un procès criminel.

La dia peut être refusée et alors la famille du mort se réserve, de recourir au talion : c'est la source de démêlés sanglants entre les tribus.

3. Bruno, *Note sur le statut coutumier des Berbères marocains. Archives berbères*, vol. I, p. 145.

la tribu des Iguerouan, se sont réunis et ont adopté d'un commun accord ce qui suit :

« Celui qui s'absente de chez lui et constate à son retour que sa femme s'est enfuie le jour même, recevra quatre réaux et demi, comme « lavage ».

. . . .

« La Djemâa a décidé que celui qui enlèverait une femme devrait donner, si possible, une autre femme de sa propre tente, une somme de cent vingt-cinq mitqals et trois moutons; le délai fixé pour ce règlement est de trois mois.

« Celui qui commet un crime dans son douar doit s'enfuir avec sa femme et ses frères. Tous changent de résidence jusqu'à l'expiration d'un délai de trois mois. Ils reviennent ensuite et s'ils transigent (avec la famille de la victime), la « dia » est de 600 mitqals.

« Celui qui prend part à une querelle verse une amende de cinq mitqals.

« Si quelqu'un de la fraction est tué, une dia entière est due ; si un homme de la fraction adverse tombe et si l'on transige, on paye la moitié de la dia.

« Si un malheur atteint quelqu'un, par exemple si, pendant la garde d'un troupeau, une vache se perd, le préposé à la garde du troupeau verse la moitié et le groupement l'autre moitié de l'indemnité, à titre de dédommagement.

« Celui qui blesse quelqu'un au-dessus des sourcils paye deux douros; au-dessous l'indemnité est de quatre douros.

« Pour un coup qui provoque la chute de dents on verse une indemnité.

« Si une blessure entraîne la perte des deux yeux, on verse une demi-dia; pour la perte d'un seul œil, on verse un quart de dia.

« Pour la perte des deux membres inférieurs, une demi-dia est due ; pour un seul membre, un quart de dia.

« Le blessé qui perd les deux membres supérieurs touche une demi-dia ; s'il en perd un, il reçoit un quart de dia.

« Si quelqu'un tue un homme et si les proches parents du criminel veulent réintégrer leur douar, ils ne peuvent y

revenir qu'après expiration d'un délai de trois mois et paiement de dix douros à chaque tente (du douar de la victime).

« Si quelqu'un se rend coupable de 'ar[1], ce 'ar s'étend à tout son groupement.

« Tout membre du groupement qui commet un vol doit restituer l'objet volé ou une chose d'une valeur équivalente.

« L'individu qui en prend un autre sous son mezrag a droit à une somme de cent mitqals.

« Celui qui bénéficie de la protection jouit du mezrag jusqu'à son retour chez lui. »

Non seulement il n'y a dans les principes qui inspirent ces Kanoun rien qui nous choque, mais beaucoup de traits s'inspirent des sentiments les plus élevés. Il est par exemple dans la société berbère un usage né de l'état anarchique du pays et de l'existence de ces nombreuses petites républiques rivales : c'est la convention qui se conclut pour assurer à un individu ou aux membres d'un groupement la libre circulation et la sécurité sur le territoire d'un autre groupement; on dit alors que la « protection » de la tribu est assurée à tels ou tels; en Kabylie, elle porte le nom d'*anaïa*, au Maroc de *mezrag*. Elle crée des obligations d'honneur réciproques. Aussi l'homme qui en a profité pour commettre un vol, qui a par conséquent « violé l'anaïa » est-il considéré comme coupable à l'égal des plus grands criminels; d'après la loi kabyle, on doit se saisir de lui et lui cautériser le corps avec l'extrémité d'une faucille rougie au feu; ou bien il doit être lapidé. S'il a regagné son village, la djemaa demande à la djemaa de ce village la permission d'aller solennellement le châtier et démolir sa maison; l'autorisation n'est généralement pas refusée, car ce serait se déshonorer que de protéger un homme qui a violé l'anaïa. Dans bien d'autres cas de moindre

1. Déshonneur qui accompagne toute action honteuse ou dégradante, spécialement le manque de parole, la violation des engagements pris, etc.

importance, on rencontre la même élévation de sentiments : en Kabylie, le propriétaire qui surprend des bestiaux sur ses terres est puni s'il les frappe, car les bêtes, disent les Kabyles, « n'ont pas conscience du dommage qu'elles causent ».

On remarque que le châtiment usité en droit criminel est presque toujours l'amende; parfois c'est la confiscation des biens qui sont alors vendus et « mangés », c'est-à-dire que, du produit de la vente, le village ou la fraction fait un bon repas, un « repas de viande ». La prison est une coutume des habitants des villes qui ne peut être pratiquée par des semi-nomades habitant sous la tente. La bastonnade ne paraît pas en honneur, peut-être parce qu'elle implique un caractère dégradant qu'une société démocratique réprouve. Cependant on pratique des châtiments corporels parfois cruels : on en a cité un exemple. Souvent le châtiment est simplement infamant : en Kabylie, celui qui a introduit l'ennemi dans le village se voit raser la moustache et la barbe et est ensuite banni. Parfois on procède à l'incendie des vêtements : ceux-ci sont arrachés au coupable et mis en tas devant lui ; il assiste nu à l'incendie, puis est reconduit chez lui juché à l'envers sur un âne. Cette promenade est une peine particulièrement ignominieuse que l'on a retrouvée chez les Chleuh du Maroc-Sud.

La principale caractéristique du *droit civil* berbère et qui le différencie du droit coranique, est le sort fait à la femme dans l'héritage : *la femme n'hérite pas*; bien au contraire, elle est considérée comme une valeur d'héritage, ce qui est logique en somme si l'on songe que lors de son mariage, le « fiancé » paiera une dot à sa famille. La femme n'a cependant pas du tout dans la société berbère la condition que l'on pourrait croire, à en juger par une telle disposition, ni surtout une condition pire que chez les Arabes, bien au contraire.

« En général, la femme est bien considérée, dit un des auteurs qui connaissent le mieux la société berbère. Libre et non voilée, elle mène une vie domestique moins

effacée qu'en pays arabe. Elle prend ses repas avec les hommes, travaille et cause devant les membres de la famille, les étrangers et même les Européens. Le mari la consulte souvent et lui demande son avis sur la conduite de ses affaires[1]. »

Les Marocains, comme les Kabyles, sont d'ailleurs monogames dans la très grande généralité; la polygamie, que se permettent seuls quelques personnages riches, paraît avoir été empruntée à l'islamisme.

Si en principe ce sont les parents qui disposent de leurs filles et s'ils peuvent les marier à qui offre une belle dot, en réalité, lorsque le fiancé déplaît ou lorsque la jeune fille aime un autre homme, elle se révolte et exige, en menaçant de s'enfuir, que sa famille renonce à ses projets : elle est très souvent obéie. Le jeune homme de son côté connaît en général la jeune fille qu'il désire épouser : nous sommes loin des usages rigoureux de la civilisation arabe, qui isole la femme. Le divorce, qui est fréquent, peut être provoqué par la femme aussi bien que par l'homme et la condition de la femme divorcée paraît assez libre.

Au Maroc, les femmes occupent souvent une place importante dans la vie sociale. On a remarqué que chez les Zemmour, elles tiennent bien souvent les cordons de la bourse, tout comme chez nos paysans ; chez les mêmes Zemmour, elles marchent au combat avec les guerriers, portent les drapeaux, préparent les munitions et... des pots de henné pour en arroser les fuyards. Chez les Ntifa, on signale qu'à l'arrivée des voyageurs, même roumis, les femmes du pays s'empressent et, comme dans un village français, viennent verser de l'eau dans les auges où les chevaux boiront. Dans l'Aurès d'ailleurs il en est de même.

On a constaté qu'au Maroc elles prenaient part avec les hommes aux fêtes populaires et aux danses qui s'y

1. Abès, *Monographie d'une tribu berbère : les Aït N'dhir. Archives berbères*, vol. II, p. 186.

déroulent. Récemment, il a été donné à des Français d'assister chez les Aït N'dhir et Aït Ayach du Sud de Meknès, à ces fêtes dites *haïdouz* qui paraissent être de très vieilles traditions berbères; les chants et les danses se déroulaient au son du *bandir* ou grand tambourin berbère, comme les rondes de nos fêtes villageoises, sur des motifs sans rapport aucun avec la musique arabe; et les femmes qui prenaient part à ces danses n'étaient pas des professionnelles, mais les femmes et les filles des hommes de la tribu, laboureurs, guerriers ou chefs. Dans le Sous, on signale des fêtes en tout semblables, où des danses offrant les mêmes caractères sont également exécutées par les femmes de la tribu.

Pour conclure, il est certain que la coutume berbère est sans rapport avec le droit coranique. On la voit, dans les tribus de civilisation de plus en plus affinée, naître, se développer et prendre la forme écrite. Il ne faudrait d'ailleurs pas juger des mœurs des tribus d'après ces textes rudimentaires; les membres des djemâas, ou les chefs amghars ou caïds — qui disposent d'un pouvoir personnel, jugent, dans les contestations, non sans casuistique, en se fondant sur des principes directeurs acceptés de tous quoique non écrits; nous avons pu recueillir à cet égard auprès des grands caïds du Sud marocain des données précieuses qui nous permettront de dresser peu à peu un tableau d'ensemble du droit berbère.

Parfois, il est vrai, on remarque dans l'azref écrit un mélange de principes arabes. Souvent ce n'est qu'une apparence : comme les Berbères n'écrivent pas leur langue, les djemâas ont recours à des fqihs (lettrés) arabes ou sachant l'arabe, pour rédiger (en arabe) les écrits indispensables; ces fqihs donnent alors à l'azref des tribus les plus authentiquement berbères une tournure qui ferait illusion à première vue. La seule modification importante à la coutume qui se soit introduite déjà dans certaines tribus, sous l'influence arabe, concerne le rôle de la femme dans l'héritage : l'usage tend à

s'introduire, dans les tribus arabisées, d'admettre la femme à hériter pour une demi-part, suivant le droit coranique.

L'attitude des Berbères à l'égard de l'islamisme considéré comme religion est tout à fait caractéristique. Ils donnent le spectacle inattendu d'un peuple à l'esprit foncièrement areligieux et qui peut parfaitement se passer de religion. Ibn Khaldoun dit que les Berbères ont apostasié douze fois; en réalité les religions ont passé sur eux sans les toucher beaucoup et toujours ils ont trouvé avantageux d'être avec tous les schismes, ce qui était une façon comme une autre de résister à l'autorité qui voulait s'imposer.

L'islamisme cependant est une religion si simple, si facile à accepter et à pratiquer et qui se contente de si peu, qu'il ne pouvait manquer d'être accueilli avec plus de faveur qu'aucune autre, et c'est pourquoi l'on dit aujourd'hui que les Berbères sont islamisés. Il importe de déterminer dans quelle mesure il faut l'admettre et surtout dans quelle acception l'on doit prendre ce terme.

En Tunisie, où le bey est souverain religieux, où le pays est petit, il est de bon ton d'être ou de se dire musulman, et la religion s'est imposée avec la loi coranique elle-même.

En Algérie, les Aurasiens ne pensaient guère, croyons-nous, à la religion; mais, en leur imposant la loi coranique, nous en avons fait des musulmans. C'est probablement notre plus grave erreur de politique indigène. Encore, dans l'Aurès, paraît-on se soucier peu de religion. La Grande Kabylie est dans une situation inverse : elle n'a pas connu les codes musulmans et pourtant elle semble pratiquer beaucoup plus la religion; en réalité elle est couverte de marabouts, et la religion des simples paysans consiste surtout dans la peur qu'ils ont de ces personnages, en qui ils voient des sorciers : « Comment, dit-on en Kabylie, ne pas craindre un

personnage qui d'un mot peut changer un homme en femme, faire tomber la grêle sur ses récoltes, et lui infliger toutes les maladies? » Il convient d'insister sur cette idée : ce n'est pas tant comme personnage religieux que le marabout est vénéré, que comme individu doué d'un pouvoir surnaturel. Ce pouvoir surnaturel, il l'a acquis peu à peu, lorsqu'il n'est pas le descendant d'un marabout déjà connu, en accomplissant des miracles, et la foule considère sa personne bien plus que la divinité de laquelle il tiendrait sa puissance. Elle découvre d'ailleurs des pouvoirs surnaturels chez bien d'autres personnes que chez les marabouts, et tout spécialement chez les femmes, ce qui suffirait à prouver qu'elle n'y voit que des pratiques de sorcellerie : tous les kanouns kabyles punissent d'une amende la femme qui, par un sortilège, a fait passer dans le pis de ses vaches le lait des vaches du village, ou dans sa jarre l'huile des oliviers des vergers voisins.

C'est bien aussi la présence jusque parmi les tribus de l'Atlas des cheurfa et des marabouts qui permet de dire que les Marocains sont islamisés. En réalité, ils se soucient peu de la religion et ne la pratiquent pas : on ne les voit pas s'agenouiller dans la campagne pour faire leurs prières. S'ils s'affilient volontiers aux confréries, c'est qu'ils y voient des associations politiques, et l'on remarque qu'ils vont tout particulièrement à celles qui ont des tendances subversives — qui nient par exemple tout principe d'autorité sur terre, comme les Derkaoua.

En réalité, plus on observe les Berbères du Maroc, plus on se convainc qu'ils sont foncièrement païens et que le culte de la nature est leur vraie, leur unique religion : l'adoration des sources, de la mer, des rochers, des grottes se manifeste dans les actes de la vie privée comme dans les fêtes saisonnières. On peut citer les sacrifices faits chaque automne à une source des environs de Sefrou : on y égorge un bouc noir ou une poule noire, ou une poule de sept couleurs ou un

coq blanc; le sang est répandu dans l'eau et la victime est mangée par les pauvres : c'est bien là le sacrifice propitiatoire aux génies des sources[1].

Ces génies, les djnoun, jouent un grand rôle dans la vie des Berbères, et partout on retrouve des pratiques destinées à conjurer leur action malfaisante, en particulier dans les fêtes de l'agriculture.

Le 17 mai de l'année julienne, c'est la « mort de la terre », c'est-à-dire le commencement de l'été. Il faut se garder de dormir ce jour-là, et il est d'usage de se brûler légèrement le cuir chevelu en y appliquant une mèche allumée ou une tige embrasée de laurier rose. Chez les Fichtala (Nord de Fez), on mange de l'orge nouvelle grillée dite « orge de la tête brûlée ». Chez les Djabah voisins, on doit manger des œufs de perdrix. Dans chaque village, un bœuf est égorgé et sa chair partagée entre les familles.

C'est encore la fête du commencement des labours, en automne. Dans le Nord Marocain, chez les Slès, chaque femme prépare ce jour-là des crêpes à l'huile et des fèves grillées dont elle remplit autant de plats que son mari a d'attelages de bœufs. Tous les plats du village sont réunis à la Djemâa pour les pauvres. Dans d'autres tribus, les crêpes sont emportées dans les champs et placées sur les cornes des bœufs.

Des usages tout à fait identiques avaient été relevés déjà en grande Kabylie. Là, dès le matin, dans chaque village, on enterre quatre œufs durs, quatre grenades et quatre noix par paire de bœufs : les enfants iront, le soir, les déterrer pour les manger. Puis, avant de quitter sa maison, chaque laboureur place sur la tête, sur les cornes et sur le cou de ses bœufs, du pain, des beignets et des gâteaux que les pauvres et les enfants se disputent; enfin, il frotte d'huile les cornes et le cou de ses bœufs pour les préserver de toute maladie pendant l'année.

1. Cité par les *Archives berbères,* vol. II, p. 137 : Brunot, *Cultes naturistes à Sefrou.*

Au Maroc d'ailleurs les fêtes annuelles des populations berbères ne sont pas du tout les trois grandes fêtes des religions musulmanes.

C'est d'abord l'*hagouz*, qui est la fête du 1er janvier du calendrier julien et qui paraît dater de l'occupation romaine.

C'est surtout l'*ansrah*, le 24 juin de l'année julienne, la plus grande réjouissance de l'année, et qui est célébrée dans toute l'Afrique berbère suivant des rites analogues. C'est une fête nettement purificatoire, qui dure trois jours. Le premier jour, dans la matinée, il est d'usage que chacun fasse de la fumée en brûlant des plantes odoriférantes : feuilles de tremble ou menthe sauvage ; on enfume la maison, les meubles, le jardin même et les arbres ; tous les membres de la famille doivent sauter une fois par-dessus chaque tas d'herbes enflammées. Un foyer est allumé devant la maison et l'on fait passer à proximité les animaux : bœufs, moutons ou chèvres. C'est également une occasion d'aspersions mutuelles : tous, hommes, femmes et enfants se jettent de l'eau les uns sur les autres. Dans les campagnes tous les gens vont passer la journée aux jardins ou aux vergers ; on prépare un couscous avec du blé nouveau, des courges et du lait ; on vide les ruches et l'on mange le premier miel. Les musiciens se font entendre, soufflant dans leurs flûtes primitives, et les paysans se livrent aux plaisirs champêtres tandis que des villages et des jardins montent d'épaisses colonnes de fumée purificatrice.

On peut citer encore le carnaval, que l'on considère également comme d'origine antérieure à l'islamisme, que l'on avait déjà signalé dans l'Afrique Mineure, et que l'on a pu observer récemment dans l'Ouergha (Nord Marocain). Tantôt *bu-chikh* désigne le bonhomme carnaval, tantôt c'est toute la troupe des masques ; chez les Slès, ceux-ci se divisent en cinq groupes : les Ktâmah, les Gnâouah, les Juifs, les sangliers et les chameaux. Ceux qui figurent les Juifs ont le visage barbouillé d'un mélange de farine et de blanc d'œufs où sont collées des

touffes de laine; les sangliers sont vêtus de peaux de chèvre et les chameaux de nattes de palmier nain ; ils s'en vont en troupe la nuit, au clair de lune, réveiller les gens du village.

*
* *

Tel est ce peuple vraiment occidental par tous ses caractères, qui couvrit l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés.

Il est demeuré toujours, il est vrai, dans un état social rudimentaire, et l'invasion arabe devait lui laisser, surtout dans les plaines, une forte empreinte orientale. Nous le retrouvons cependant intact, ayant conservé sa langue et ses codes, dans les montagnes d'Algérie et dans les importants massifs du Riff et de l'Atlas Marocain; au Maroc il forme le fond de la population de l'empire tout entier, et même de la région côtière. A notre contact il semble se retrouver lui-même, et partout se montre étonnamment propre à s'adapter à notre civilisation et à accepter notre langue qu'il apprend plus facilement que l'arabe.

II. — Les tribus arabes.

Pour bien comprendre l'histoire de l'Afrique du Nord, il importe de se représenter dans leurs grandes lignes les mouvements des tribus arabes qui, venues d'Orient, se mélangèrent aux populations autochtones.

Et tout d'abord il importe de rappeler ce que sont les Arabes[1]. Les Arabes sont des Sémites, auxquels la légende assigne l'origine suivante : « Il y a très longtemps, des tribus redoutables habitaient les montagnes d'Orient. L'une d'elles était formée de géants et descendait d'Aad, tyran puissant qui vécut douze cents ans. Il épousa mille vierges, qui lui donnèrent quatre mille enfants mâles; tous étaient d'énormes géants dont la

1. Voyez, sur l'origine des Arabes, *L'Arabie*, par Noël Desvergers, dans *L'Univers*, 1847.

taille atteignait 400 coudées; ils habitaient l'Yemen entre Aaman et Hadramaout. »

Ibn Khaldoun distingue quatre périodes dans le développement du peuple arabe.

La première époque est dite « *des Arabes arabisants* ». Ceux-ci comprenaient les Amalécites, les Adites, etc., et descendaient d'Arem, fils de Sem. Ils disparurent à une époque éloignée.

La race que l'on fait descendre d'Hymier, fils de Seba et qui est appelée par Ibn Khaldoun race des *Arabes arabisés*, leur succéda. Ces Arabes fondèrent la dynastie des Tobba, dans l'Yemen, et vécurent depuis le temps des rois assyriens de Babel jusqu'à l'époque de l'empire romain. La Bible parle d'eux et les désigne sous le nom d'Ismaélites. Ils avaient des villes dont on retrouve aujourd'hui les ruines informes dans le sable : Mareb, où régna la reine Balkis au temps du roi Salomon, Hira et Bosra, capitales d'autres royaumes.

La troisième race est celle des Arabes *successeurs des Arabes*. Ibn Khaldoun les fait descendre de trois souches différentes : de Codâa, petit-fils d'Hymier, de Cathan, et d'Ismaïl fils d'Abraham. Ils peuplèrent le Hedjaz, puis le Nedjd, le désert de l'Irac, la Mésopotamie et la Syrie.

C'est dans la postérité d'Ismaïl que se rencontre la famille des Coreich, où naquit le Prophète, « faveur par laquelle Dieu l'a ennoblie ainsi que toute la race humaine ».

Ces Arabes furent gouvernés d'abord par les trois premiers khalifes successeurs du Prophète, qui régnèrent à la Mecque; puis par les Oméïades qui régnèrent à Damas; puis par les Abbassides qui transportèrent à Bagdad le siège du khalifat.

Ibn Khaldoun résume ainsi l'histoire des empires fondés par cette race en Orient et en Espagne :

« Lorsque la tribu de Coreich et les autres grandes familles eurent établi l'empire de l'islamsime, lorsqu'elles eurent subjugué les nations voisines, dompté les autres

peuples et conquis leurs villes, elles échangèrent la rudesse de la vie nomade et la simplicité de leurs mœurs contre la mollesse de la vie sédentaire.

« Elles se répandirent jusqu'aux limites de l'Assyrie, tandis que l'empire fondé par leurs armes passait de race en race et de famille en famille.

« Portés au faîte de la puissance en Irac, sous la dynastie des Oméïades, redoutables encore sous celle des Abbassides, parvenus à la plus haute fortune en Espagne sous la deuxième dynastie oméïade, les Arabes se virent en possession d'une gloire qui n'avait jamais été le partage d'aucun autre peuple.

« Entourés des biens du monde et livrés aux plaisirs, ils s'étendirent sur la couche de la mollesse et, savourant les délices de la vie, ils tombèrent en un long sommeil, à l'ombre de la paix et de la gloire. Alors, tout chez le peuple arabe s'émoussa, jusqu'au tranchant de son épée. Alors, le souverain ne souffrit plus la présence de chefs capables de rivaliser avec lui par la gloire et par la naissance et il appuya son autorité sur des troupes formées d'esclaves étrangers. L'autorité passa alors entre les mains d'autres peuples, ou bien d'esclaves ou d'affranchis, qui osèrent aspirer à l'empire.

« Pendant ce temps, les Arabes chargés de la garde des provinces étaient tombés dans la dégradation ; ils ne se souvenaient plus de leur origine, les noms de leurs aïeux s'étaient effacés de leur mémoire et ils disparurent enfin du monde, à l'exemple des peuples qui les avaient précédés et comme disparaîtront leurs successeurs. »

Ibn Khaldoun désigne enfin sous le nom d'*Arabes berbérisants* ceux qui se répandirent en Afrique, et s'y fixèrent en se mélangeant aux Berbères. Il en parle d'ailleurs avec mépris, comme d'une race qui perdit rapidement ses qualités guerrières. Il ne faut pas oublier en effet que, pour l'Arabe nomade et guerrier, se fixer au sol est une dégénérescence ; c'est de ce sentiment qu'on trouve le reflet dans le récit d'Ibn Khaldoun.

« Les grandes tribus des premiers temps de l'islamisme, dit-il, ont vu leurs forces se consumer; on n'en trouve plus dans les pâturages; il a disparu ce noble esprit qui forçait le patron à s'occuper du client. — Les descendants de ces nobles familles, tenus dans l'avilissement sont les humbles serviteurs des émirs; semblables aux vils troupeaux, ils obéissent à la baguette du maître, ou bien ils exercent quelque métier pour vivre. »

*
* *

On a vu comment, au VIIe siècle, des Arabes en petit nombre gagnèrent l'Ifrikya, fondèrent Kairouan et poussèrent jusqu'au Maghreb; ils se retirèrent en laissant seulement des gouverneurs à Kairouan.

Mais, par la suite, quelques familles émigrèrent au Maghreb et en Espagne, et, au IXe siècle, les Arabes avaient fondé, en Occident, trois états :

Le royaume de Kairouan, où régnaient les Aghlébites.

L'empire édriside à Fez.

L'empire oméïade à Cordoue.

Au début du Xe siècle, un Arabe originaire de Syrie et se disant prophète, mais pratiquant les doctrines chiites, Obéïd Allah, est porté au pouvoir à Kairouan par les tribus berbères schismatiques : il fonde la dynastie des Fatémides, dont l'empire n'a d'arabe que le nom.

A la fin du siècle, enfin, les princes d'origine arabe disparaissent eux-mêmes pour faire place à des chefs indigènes : il ne reste alors plus rien d'arabe en Berbérie, si ce n'est la religion musulmane et sans doute la la langue, dans les milieux où on lisait le Coran.

*
* *

Au milieu du XIe siècle, se produit la grande invasion qui va réellement modifier la population de la Berbérie. Mais, sans force et sans cohésion, les Arabes de l'inva-

sion hilalienne ne sauront à aucun moment s'emparer du pouvoir; ils assisteront, en s'y mêlant, aux luttes des puissantes tribus berbères entre elles; tantôt repoussés par elles, tantôt alliés des unes pour combattre les autres, ils progresseront ainsi vers les Maghreb.

Ces envahisseurs comprenaient, comme on l'a vu, quatre groupes principaux :

1° Les tribus de la famille de Hilal-ben-Amer : Athbedj, Djochem, Riah, Zoghba.

2° Des tribus formées d'éléments divers se rattachant aux Hilal : Makil et Adi.

3° Les tribus de Soleïm-ben-Mansour.

4° Des tribus d'origine indécise, mais alliées aux Soleïm : Troud, Nacera, Azza, Corra.

Tout d'abord les Soleïm ne dépassèrent pas le pays de Barca.

Les tribus hilaliennes au contraire, Riah, Zoghba, et Djochem, marchèrent sur Kairouan. Le khalife ziride El-Moezz, vaincu près de Gabès, abandonna sa capitale et les Arabes purent s'établir en Ifrikya.

Les Athbedj et les Makil continuèrent à progresser vers l'ouest et couvrirent bientôt l'Aurès et l'ancienne Numidie : « Ils firent de ce pays, dit l'historien, une vaste solitude; ayant forcé les Sanhadja à s'enfermer dans les grandes villes, ils leur enlevèrent peu à peu les territoires qui leur restaient, et leur firent acheter par un tribut la permission de vivre sur leurs propres terres. »

C'est le début de cette sorte de suzeraineté que les Arabes nomades vont exercer sur les Berbères agriculteurs. Leurs bandes se contentent de vivre sur le pays et s'imposent aux habitants dont ils se font, de gré ou de force, les défenseurs; en retour, ils exigent le paiement d'un tribut. Au moment de la conquête française, on a trouvé sur les plateaux d'Algérie comme dans le sud tunisien des traces de cet état social; il ne disparut rapidement que dans le Tell, où les Arabes se fixèrent au sol et se mélangèrent à la population.

Les chroniqueurs ont peint en termes très nets cet état de choses : « Les chefs arabes, disent-ils, nommés au commandement des villes, accablèrent le pays de leurs vexations, car cette race arabe n'a jamais eu un chef capable de la diriger et de la contenir.

« Expulsés bientôt des grandes villes dont ils avaient poussé à bout les habitants par leur insolence et leur injustice, ils allèrent s'emparer des campagnes, et là, ils ont continué jusqu'à nos jours (XVe siècle) à opprimer les populations, à maltraiter les voyageurs et à tourmenter le pays par leur esprit de rapine et de brigandage. »

A la fin du IXe siècle, les tribus arabes, continuant à progresser vers l'ouest, ont chassé les Zénètes du Zab. Le mont Rached, qui devait s'appeler bientôt djebel Amour, du nom de ses nouveaux habitants, formait alors la limite de leurs possessions.

Les Arabes se sont également avancés vers le nord-ouest et ont ébranlé la puissance des Hammadites de la Calaa ; le khalife En-Nacer a dû se réfugier à Bougie, « ville qu'il avait fondée et qui était bâtie dans des montagnes inaccessibles aux chameaux et, par là, à l'abri de toute insulte ».

Ce sont les Athbedj qui paraissent pendant toute cette période avoir été les plus puissants.

Mais à la même époque (début du XIIe siècle), les Berbères Almoravides, venus du sud, apparaissent au Maghreb extrême et vont pour un temps arrêter la migration arabe. On sait qu'en 1052 ils fondent le royaume de Maroc, puis conquièrent l'Espagne où s'éteint (en 1095) la domination arabe.

Au XIIe siècle, les Almohades (Berbères Masmouda) remplacent au Maghreb extrême les Almoravides, et ces nouveaux maîtres de l'Occident vont au contraire favoriser le mouvement des tribus arabes vers l'ouest et à emmener à leur suite, jusque dans les vallées du Maroc actuel, des fractions de tribus[1].

1. Lorsqu'ils se sont emparés de l'Ifrikya (en 1153) les princes

Enfin lorsque décline la puissance almohade (début du XIII[e] siècle), les Zoghba ont reçu dans le Tell de nombreuses concessions et les Arabes Makil ont pris la place des Zénètes autour de Tlemcen.

Cette migration progressive vers l'ouest a pour contrepartie un mouvement en arrière des tribus berbères du Maghreb central, Beni-Ouemannou et Beni-Iloumène, (Zénètes de la première race). Dès le XI[e] siècle, ils ont abandonné le Zab; à la fin du XII[e] siècle, repoussés de la région de Tlemcen, ils ont gagné le Maghreb extrême. Toutefois ces tribus reculent autant devant les progrès des Berbères Ketama et Sanhadja que devant les Arabes.

Les Zénètes de la première race, qui disparaissent alors de l'histoire, se réfugient dans le désert qui s'étend au sud des deux Maghreb. « Là, dit le chroniqueur, s'étant enveloppée dans son orgueil, cette race montre un dédain superbe des autres peuples... Leur principal moyen de subsistance consiste dans les produits de leurs troupeaux, mais il leur faut aussi les jouissances du luxe et, pour se les procurer, ils pillent les voyageurs et marchent toujours la lance au poing. »

Ils se rendent notamment au Touat où « ils forment plus de 200 bourgades ». L'eau manque, et ils doivent avoir recours aux puits artésiens. Ibn Khaldoun décrit à ce propos le procédé curieux qui est employé pour le forage de ces puits. « On rencontre, dit-il, avant d'arriver à la nappe d'eau, une couche de pierre très dure que l'on entame d'abord avec des pics et des pioches,

almohades prennent en effet le parti de mélanger les Arabes aux masses berbères du Maghreb, dans le secret désir peut-être de les voir disparaître, absorbées par les tribus autochtones. Trois armées arabes formées d'Athbedj, de Riah et de Zoghba sont expédiées en Espagne. Ce que désiraient vraisemblablement les khalifes se produit alors : ces tribus se dispersent tant en Espagne qu'au Maghreb. En 1188, de nouveau, après la révolte en Ifrikya d'Ibn Ghania l'Almoravide, les Almohades déportent au Maghreb les Arabes qui ont combattu avec lui. Les Djochem sont installés dans la plaine du Salé et une partie des Riah au sud de Tetouan.

afin de l'amincir, puis les ouvriers remontent et jettent au fond du puits une masse de fer qui brise la mince épaisseur de pierre; l'eau jaillit alors. »

*
* *

Le XIIIe siècle est marqué par l'invasion du Maghreb par les Zénètes de la deuxième race, qui descendent la vallée de la Moulouïa. Les Mérinides fondent le royaume de Fez; les Abd-el-Ouad, le royaume de Tlemcen. (Les derniers Maghraoua, sur la rive droite du Chélif, forment le royaume des Oulad-Mendil, qui paie tribut aux Abd-el-Ouad). Enfin, dans l'Ouarsenis, vivent indépendants les Zénètes Toudjine.

Les Almohades hafsides fondent le royaume de Tunis, et étendent leur domination jusqu'au méridien de Miliana. Abou Zekeria, fondateur de la dynastie, après avoir conquis la région voisine d'Alger, chasse les Sanhadja du pays de Hamza et de Titeri, qu'ils ont toujours occupé jusque-là, et y établit les Zoghba.

A la fin du XIIIe siècle, le mouvement de migration des tribus arabes est presque terminé et la fusion avec la population autochtone va commencer. Les plaines sont déjà au pouvoir des Arabes; plusieurs de leurs tribus, au service des dynasties berbères, reçoivent des territoires en propre, ou la moitié des impôts qu'elles sont chargées de recueillir.

En outre, de puissantes fractions imposent aux sédentaires des oasis un tribut de jeunes chameaux et celles qui habitent les régions sahariennes, en retour de services rendus à leurs sœurs du Tell, leur demandent du grain.

La position des tribus à cette époque est la suivante :

RACE BERBÈRE. — *Tripolitaine*. — Les Louata et les Houara ont gagné les montagnes de l'Extrême-Sud (les Houara deviendront les Hoggar qui habitent encore la même région).

Les Nefouça occupent toujours les montagnes au sud de Tripoli.

Les Houara et les Demmer forment la population sédentaire des oasis dans la région de la petite Syrte.

Ifrikya. — Les Nefzaoua se sont retirés dans les oasis du sud, où ils se sont mélangés aux Houara, Demmer, ainsi qu'à des Ouacine.

A Tunis règnent les Almohades hafsides (d'origine Masmoudienne).

Dans l'Aurès, habitent les Nefzaoua et les Louata.

Les Houara habitent les plateaux de la Numidie et prendront bientôt, en se mélangeant aux Arabes, les noms de Hananecha, Nemencha, Haracta.

Les Ketama forment un groupe compact dans les montagnes entre Collo et Bougie.

Maghreb central. — Les Zouaoua vivent dans le Djurdjura à l'abri de tout mélange.

Les Sanhadja se retirent également dans les montagnes.

Les Abd-el-Ouad (Zénètes de la deuxième race) occupent le pays de Tlemcen de concert avec les débris des Ifrene et autres Zénètes de la première race.

Les Beni-Fatene occupent la montagne au nord de Tlemcen.

Maghreb extrême. — Le Tell est resté complètement berbère.

Les Beni-Fatene et Zenaga habitent les montagnes voisines de la Moulouïa.

Les Ghomara tiennent le Rif.

Les Miknaça qui autrefois occupaient la vallée de la Moulouïa se sont jetés dans les montagnes et les Beni-Merine ont pris leur place.

Les Berghouata ont disparu.

Le Grand-Atlas est toujours habité par les Masmouda.

Le Sous est envahi par les Arabes Makil, parvenus ainsi au terme de leur migration.

RACE ARABE. — *Les Soleïm* couvrent la Tripolitaine et ont atteint la Tunisie; leurs différentes fractions sont ainsi réparties :

Les Debbab campent entre Barca et Tripoli.

Les Mirdas hivernent dans le sud de l'Ifrikya et passent l'été en Kastilya.

Les Kaoub ont remplacé les Daouaouïda (fraction des Riab hilaliens) dans le pays de Kairouan.

Les Hakim occupent le pays entre Souça et El-Djem

Hilaliens. — Deux fractions principales des Athbedj, les Drid et les Kerfa sont installés entre l'Aurès et Tabessa.

Les Daouaouïda (fraction des Riah) habitent le Hodna.

Les Zoghba occupent le Maghreb central.

Les Amour (fraction des Athbedj) occupent le Djebel auquel ils ont donné leur nom.

Une fraction des Riah est toujours cantonnée dans le Hebet où elle a été transportée par le khalife almohade El Mansour.

Makil. — Les Makil habitent les montagnes du Titeri et, s'avançant au sud-ouest, ont gagné Sidjilmessa (Tafilelt) et le Sous.

*
* *

Le XIVe siècle est l'époque où les Arabes ont joué en Berbérie le rôle le plus important, ou si l'on veut, où ils se sont montrés le plus turbulents.

Au Maghreb central, dans cette région qui constitue la province d'Alger et qui n'était soumise alors ni aux Hafsides de Tunis ni aux Abd-el-Ouad de Tlemcen, les tribus arabes ont exercé réellement une prépondérance et se sont opposés pendant toute la fin du XIIIe siècle et le début du XIVe, à la marche vers l'est des Mérinides de Fez, établissant une sorte d'équilibre entre les différents empires berbères.

Mais en même temps, ces tribus arrivaient à se rendre redoutables aux souverains berbères. Ceux-ci, pendant des siècles, ont employé les tribus arabes dans leurs armées et leur ont en échange donné des terres; bientôt, les Arabes en sont arrivés à imposer leurs caprices aux souverains et constituent, par leurs trahisons et leurs révoltes, un danger permanent.

Leurs exigences sur les sédentaires des oasis se sont étendues aux villes du Tell, dont ils exigent un tribut en nature et en argent : quand cet impôt leur est refusé, ils ravagent les moissons et reviennent de ces razzias les mains pleines et leurs montures chargées de butin. Les chefs berbères, affaiblis par leurs luttes incessantes, forcés de subir les exigences de ces dangereux alliés, finissent par renoncer à maintenir l'ordre dans leurs propres territoires; il en résulte naturellement un état

d'anarchie et les villes reprennent peu à peu leur indépendance, sous la direction de leur conseil de cheikhs : c'est le vieil état social, toujours cher aux Berbères, qui reparaît en toute occasion.

Nulle part cette situation n'est plus frappante qu'en Ifrikya. Les Oulad-Bellil (fraction des Aouf) tiennent les environs de Tunis et les « cultivateurs et les commerçants victimes de leur oppression ne cessent d'invoquer Dieu afin d'échapper au malheur qui les accable ». Derrière eux, s'agitent les Oulad-Saïd, brigands si redoutables que l'on considère comme un crime de leur vendre une arme et que les musulmans eux-mêmes décident de les traiter en ennemis de la religion [1].

A Constantine et jusqu'à Bougie, ce sont les Daouaouïda du Zab qui viennent exiger le tribut et, dans tout le Maghreb central, les villes du Tell doivent se plier à leurs caprices.

Les populations autochtones, au contact des Arabes, se transforment; dans les plaines, certaines tribus arabisées ont renié leur origine et font cause commune avec eux : « Une fraction des Nefzaoua, dit le chroniqueur, habite la plaine de Bône; elle a des chevaux pour monture, ayant adopté non seulement le langage et l'habillement des Arabes, mais encore leurs usages. »

La puissante tribu des Houara s'est également arabisée. « Il se trouve des Houara sur les plateaux depuis Tebessa jusqu'à Badja. Ils y vivent en nomades et sont comptés au nombre des Arabes pasteurs de la tribu de Soleïm, auxquels du reste ils se sont assimilés par le langage et l'habillement, de même que par l'habitude de vivre sous la tente. Comme eux aussi, ils se servent de chevaux pour montures, ils élèvent des chameaux, ils se livrent à la guerre et font régulièrement la station du Tell pendant l'été et celle du désert dans l'hiver. Ils ont oublié leur dialecte berbère pour apprendre la

1. Voir ch. XIII. Abou l'Abbas et les Kaoub.

langue plus élégante des Arabes, et à peine comprennent-ils une parole de leur ancien langage. »

*
* *

Au xve siècle, les dynasties berbères du Maghreb vont s'éteindre et, sauf en Ifrikya, le pays est plongé dans l'anarchie. Bientôt les Hafsides étendront pour un temps leur autorité jusqu'au Maghreb; mais, dans la première moitié du siècle, les Berbères forment partout de petits États indépendants : Alger, par exemple, est une république administrée par les notables sanhadjiens.

Les Arabes, mêlés aux guerres incessantes des différentes peuplades, suivant toutes les factions, épousant toutes les rivalités, se mélangent intimement aux Berbères. Les armées des princes d'Espagne, d'Afrique, ou des îles méditerranéennes comprennent des Berbères, des Arabes et même des mercenaires européens, elles font des déplacements considérables et ne reviennent pas toujours à leur point de départ; aussi en résulte-t-il une extrême confusion de races.

Une autre cause encore vient favoriser ce mélange intime : c'est au xve siècle qu'apparaissent au Maghreb les *marabouts*, groupant sous leur autorité des populations qu'ils dominent de leur prestige et de leur savoir. En même temps se développpent les confréries religieuses qui jouent un rôle identique et qui, réunissant sous le patronage d'un même saint des populations d'origines différentes, achèvent la fusion.

Au Maghreb extrême, où l'élément arabe est infime, la population ne se modifie que légèrement et dans les vallées. Au contraire, c'est surtout en Oranie que se développe le régime maraboutique, et c'est là aussi que la fusion des races est la plus complète.

*
* *

Au début du dernier siècle enfin, on peut résumer la situation des tribus de la façon suivante :

TUNISIE. — Dans les massifs montagneux du Nord, de l'Ouest et du centre, on rencontre des groupements très distincts qui sont, les uns d'origine nettement arabe, les autres d'origine franchement berbère (les Khoumirs, par exemple, au Nord); et, à côté de ces deux groupes ethniques, se trouvent des populations de sang mêlé (comme les Zlass des environs de Kairouan ou les Freechich).

Dans la région orientale, qui fut la grande voie d'invasion des Arabes, on ne rencontre que des populations de cette origine (et notamment des Riah).

La presqu'île du cap Bon est habitée par de nombreuses fractions maraboutiques groupées par petits villages autour des zaouïas, et imbues d'un étroit esprit de caste.

Le Sud-Ouest est divisé en deux régions distinctes : le Djerid peuplé d'Arabes, le Nefzaoua peuplé de Berbères. Dans le Sud-Est on rencontre également d'une part des Arabes (tribus de l'Arad, sauf les Matmata [1]) et d'autre part des Berbères (confédération des Ourghemma, descendants des Ifrene).

L'île de Djerba, enfin, est habitée par une population berbère sédentaire, descendant des Louata, Nefzaoua et Houara, demeurée kharedjite.

ALGÉRIE. — Les Athbedj sont représentés par les Drid, les Oulad-Atya de Constantine, les Amour d'Oran. On retrouve les Riah dans la région de Tlemcen. Les Zoghba ont laissé des descendants dans les départements d'Alger et d'Oran. Il

1. Les Matmata forment une des peuplades berbères dont l'histoire est la plus curieuse. Ils appartiennent à la famille des Beni-Falten (des Berbères de l'Ouest). Ils prétentent descendre d'un guerrier berbère appelé Maskat Ibn Falten Ibn Temsit, surnommé El-Matmati (le minutieux). D'abord installés sur le plateau des Ouancherich au Sud-Ouest de Cherchell, ils durent céder leur territoire aux Zénètes Toudjine et, à demi ruinés, émigrèrent en Espagne à la fin du xe siècle. Peu après, une partie de la tribu retourna chercher fortune en Afrique : un groupe assez faible aboutit aux plateaux du Sud-Ouest de Gabès, mais la majeure partie des émigrants restèrent au Maroc où leur descendance s'est perpétuée sous le même nom de Matmata.

en est de même des Amer, des Makil et Adi. Les Soleïm et notamment les Mirdas se retrouvent dans les environs de Constantine.

Département de Constantine. — On retrouve des Ketama intacts dans la Petite-Kabylie ; des Sanhadja entre la Medjana et l'Ouennoura ; dans l'Aurès, des Chaouïa (Zénètes Ouacine) et quelques Ifrene.

Les populations des montagnes du littoral, entre Philippeville et la frontière tunisienne, sont berbères plus ou moins arabisées : tels sont les Oulhaça de la plaine de Bône, les Righa, qui habitent au Nord du Hodna.

Enfin les grandes tribus des Houara, Nefzaou, Louata, Ketama, déjà arabisées à la fin du XIVe siècle et rénovées, ont donné naissance aux : Hananecha, Haracta, Nemencha. Dans le Sud les tribus arabes ont conservé une certaine personnalité.

Département d'Alger. — Dans la Grande-Kabylie, les Berbères sont restés intacts, avec leurs anciens noms ; à l'Ouest d'Alger on trouve des Zénètes et surtout des Beni-Toudjine ; dans l'Ouarsenis, des Toudjine également.

On retrouve des Sanhadja arabisés dans les montagnes au Sud de la Grande-Kabylie (région d'Aumale). Dans la Mitidja, les mêmes Sanhadja ont absorbé les Makil.

A Médéa, les Zénètes sont mélangés aux Athbedj.

Dans le Tell d'Alger, on rencontre des Arabes Thâaleba.

Département d'Oran. — Cette région est complètement arabisée. Les Zoghba ont couvert les plateaux et les plaines et absorbé les débris des derniers groupes berbères.

Il ne reste quelques Berbères que dans l'Ouarsenis.

MAROC. — Le massif montagneux des Beni-Iznacen et le Rif, sont habités par des populations purement berbères.

Le Grand-Atlas est habité par de vieilles tribus berbères, les Heskoura et d'autres, descendants des Masmouda.

Au Touat, les anciens Zénètes se sont mélangés aux Makil.

Le Deraa supérieur et le Tafilelt ont été envahis par les mêmes Makil.

III. — Les Maures d'Espagne [1].

On ne saurait passer sous silence la population maure d'Espagne qui, à la fin du XVIe siècle, reflua sur la

1. Voir ch. V, histoire de l'Espagne, p. 77, note.

Berbérie. On estime à 3 millions les réfugiés qui vinrent alors s'établir sur les côtes d'Algérie et dans le nord tunisien, où ils formèrent des groupements dont on retrouve encore aujourd'hui des traces [1].

Qu'étaient les Maures d'Espagne?

Au moment de la conquête du VIIe siècle, quelques Arabes passèrent en Espagne, mais n'y séjournèrent pas. Un peu plus tard, c'est le comte Julien, révolté contre les rois goths, qui les conduisit à la conquête du pays. Leur armée comprenait 300 Arabes seulement, et 7 000 soldats berbères : dès maintenant il importe d'insister sur le nombre infime d'Arabes proprement dits qui pénétrèrent dans la péninsule. Ces conquérants s'installèrent en Andalousie et épousèrent des chrétiennes.

A partir de ce moment, l'immigration berbère en Espagne fut considérable; alléchés par le butin des premières invasions, les Berbères se jetèrent en foule sur l'Espagne et le mouvement ne s'arrêta qu'au moment de la révolte de Meïcera au Maghreb.

Un autre élément vint s'ajouter à ces immigrants : ce furent les soldats syriens. Chaque fois, en effet, que les Arabes, en Berbérie, se trouvaient en présence d'un soulèvement des autochtones, le khalife d'Orient leur envoyait une armée syrienne. La guerre finie, ces soldats ne savaient que devenir dans un pays hostile. On en vit même un groupe, qui, réfugiés à Ceuta, et cernés par les Berbères, furent réduits à manger leurs chevaux ; des troubles éclatèrent à point en Espagne pour qu'on pût les utiliser.

Les Berbères accusaient en effet les Arabes de s'être établis dans la fertile Andalousie, leur laissant les plaines arides de la Manche et de l'Estremadure, les montagnes de Léon, de Galicie et des Asturies ; de plus, les Berbères kharedjites étaient en conflit religieux avec les Arabes orthodoxes.

1. Voir plus haut, ch. XIV.

Ces différentes causes amenèrent bientôt les Berbères à s'agiter et les Syriens, que les Arabes, redoutant leurs excès, avaient jusqu'alors tenus éloignés de l'Espagne, y furent appelés pour réprimer la révolte; par la suite, ils reçurent des terres et s'établirent (742).

Enfin, pendant cette première moitié du VIIIe siècle, un grand nombre de chrétiens avaient embrassé l'islamisme pour pouvoir conserver la propriété du sol. C'est de ce mélange de quatre races, où l'élément dominant fut certainement l'élément berbère, que naquit la belle et intelligente race maure d'Espagne.

Dans les siècles qui suivirent, tandis que les Arabes, divisés en Kelbites et Kaïsites se décimaient dans des luttes intestines, la proportion des Berbères s'accrut encore.

A la fin du VIIIe siècle, on vit les khalifes oméïades se constituer une armée de Berbères de race pure, recrutés en Afrique; ce sont d'ailleurs ces nouveaux venus qui causèrent la ruine de l'empire oméïade. Trop de Berbères avaient émigré dans la péninsule : dès le début du XIe siècle, leurs chefs se déclarent partout indépendants et des bandes sauvages pillent Cordoue. Le parti berbère possède bientôt tout le midi de l'Espagne et Grenade, qui sert de capitale à de sauvages marocains, ne rappelle en rien les cours brillantes des rois maures.

Au XIe siècle, au moment de l'invasion hilalienne, aucun Arabe ne parvint jusqu'en Espagne et au contraire l'élément berbère ne fit que s'accroître.

Les Almoravides, au début du XIIe siècle, se présentèrent en réformateurs des mœurs et étendirent leur domination sur le pays entier; dès cette époque, un grand nombre de Maures furent déportés au Maroc par les Berbères eux-mêmes et cantonnés entre Salé et Meknès. Les Almohades à leur tour soumirent l'Espagne musulmane et leurs interventions par la suite y furent nombreuses. Il est évident que la population maure

du royaume de Séville et de Grenade ne fit que se rapprocher du type berbère.

Les Arabes, peu nombreux dès le début, continuèrent à former une aristocratie, mais fusionnèrent forcément avec les Berbères et surtout avec les chrétiens : en effet, ni eux ni les Syriens n'avaient amené de femmes, et ils goûtaient fort les chrétiennes d'Espagne; l'aristocratie andalouse résulta de ces croisements.

Dans les campagnes, Berbères et chrétiens vivant côte à côte se mélangèrent facilement, car il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu entre les deux races antipathie absolue; les uns et les autres, cultivant de concert une terre aride, formèrent le fond de cette population qui, au XVIe siècle, revint en partie au catholicisme ou bien gagna l'Afrique [1].

IV. — Les habitants du Sud.

Au temps des Lybiens [2], on désignait du nom de Gétules les peuples qui habitaient le revers méridional des hauts plateaux et les profondeurs du Sahara.

Les tribus les plus septentrionales, reçurent les noms de Sanhadja, Lemta, Messoufa, Djadala enfin, où l'on reconnaît bien le mot Gétules.

1. En 1269, après le premier succès des rois de Castille et la chute de Séville, 200 000 musulmans chassés de Valence avaient été déportés en Afrique; d'autres, en grand nombre, avaient trouvé la mort où s'étaient dispersés.

A la fin du XVe siècle, après la chute du royaume de Grenade, les mesures les plus rigoureuses furent prises.

Les Juifs furent expulsés de toute l'Espagne.

Les Maures de Grenade, à la suite d'une révolte, furent contraints d'adjurer ou d'émigrer. Le cardinal Ximenès brûla les ouvrages arabes des bibliothèques de Grenade dont on doit déplorer à jamais la perte.

Les musulmans ne devaient plus goûter aucun repos.

En 1502, un décret expulsa les Maures; alors commença cet exode qui prit fin en 1610 et amena sur les côtes de Berbérie la population musulmane d'Espagne.

2. Voir 1re partie, ch. II.

Vers le Ve siècle, les Gétules étendaient leur domination jusqu'au pays des noirs. C'est l'époque où fut fondée Tombouctou, qui portait alors le nom de Tembekt : c'était à l'origine un centre d'approvisionnement, confié à la garde d'une vieille femme, d'où le nom de Tembekt (la vieille), qui resta à la ville.

Dès le VIIe siècle, les conquérants arabes peu nombreux, il est vrai, ont pénétré fort loin ; aux IXe et Xe siècles, avant l'invasion hilalienne, Tombouctou devenue une ville florissante de 50 000 habitants, était gouvernée par des émirs arabes. Elle était musulmane et comptait 17 mosquées.

C'est vers la même époque que les Sanhadja au litham, convertis à l'islamisme (les Almoravides) remontaient vers le nord et pénétraient jusqu'en Espagne.

On ignore dans quelle proportion les Hilaliens vinrent se mélanger aux Berbères du Sahara, mais, par la suite, Tombouctou devint un centre de civilisation arabe, sans toutefois que les autochtones aient adopté la langue arabe, puisque les Touareg actuels parlent l'idiome tamachek, dérivé du berbère ; par contre, ils avaient pris des Arabes certains usages, le voile du visage notamment, qui serait d'importation orientale. Le chroniqueur s'exprime ainsi sur ce sujet : « Des Arabes quittèrent l'Yemen dans les circonstances suivantes : un grand roi de l'époque, qui régnait dans l'Yemen, s'était converti à la religion musulmane et ils en avaient fait autant. Pour ne pas être massacrés à sa mort par les tribus infidèles, ils prirent le voile comme leurs femmes et s'enfuirent. Ils finirent par arriver dans le pays des Berbères et le voile devint pour eux un signe distinctif... Vivant avec les Berbères ils prirent même leur langue. »

C'est d'eux sans doute que veut parler le poète El-Moténebbi.

« Nourris dans le désert, dit-il, ils effrayaient les princes qui, semblables aux herbes aquatiques, ne savaient vivre sans eau.

« On a osé les provoquer, eux qui, dans le désert, dirigent leur course mieux que le cata, eux qui établissent leur tente dans des solitudes éloignées où les autruches même ne s'aventurent pas pour faire leurs nids. »

Il est difficile de reconstituer l'histoire de ces peuples dans les siècles qui suivirent. Habitués les uns et les autres à la vie du désert, Berbères du sud et Arabes se rapprochaient par leur manière de vivre; si les races ne se mélangèrent pas complètement, elles se superposèrent comme on peut s'en rendre compte en étudiant aujourd'hui ces populations.

*
* *

On distingue actuellement les Touareg du nord, ou Azdjer, et les Touareg de l'Aïr, habitant le pays d'Agadès.

Les Touareg du nord campent tout d'abord dans l'interminable plaine qui s'étend de Ouargla au Grand Erg, semée seulement de quelques blocs de rochers, de chaînes et de dunes de hauteur moyenne.

Le Grand Erg, plus loin, est un massif énorme de sable fin, tourmenté comme une région montagneuse; à Tinghert, on atteint un plateau rocheux élevé de 400 mètres.

Le Tassili, enfin, offre des montagnes de grès noir, au sud desquelles on aperçoit dans le lointain la ligne bleue des monts de l'Adrar.

Tout le pays est couvert d'inscriptions en caractères tifinagh.

Les hommes sont blancs, grands, au profil aquilin. Ils se rasent la barbe et les moustaches et portent le voile bleu appelé litham en arabe, et tiguelmoust en tamachek, qui les a fait surnommer « Berbères au voile bleu ».

Ils portent, comme les Arabes, le pantalon descendant à peu près à la cheville, une chemise de coton sans manches serrée à la taille par une ceinture en cuir, ainsi que des gandouras brodées du pays de Kano.

Les serfs ou amghads sont vêtus de manteaux de peau de chèvre.

Tous sont chaussés de sandales en cuir; leurs bras sont ornés d'anneaux.

Leur armement se compose du poignard et d'un sabre droit à lame incrustée de cuivre, ou bien de la lance à pointe de fer et à hampe de bois dur; il se complète par un grand bouclier de peau parcheminée, orné au centre d'une grande croix de Malte à branches ouvragées de dessins au couteau.

On distingue parmi eux deux castes qui sembleraient répondre aux deux souches différentes, les Arabes nomades étant devenus les suzerains des peuples pasteurs qui habitaient le pays. Toutefois, les Arabes, seigneurs par droit de conquête à une certaine époque, semblent s'être fondus ici dans une race suzeraine d'origine berbère elle-même et qui aurait existé avant leur arrivée. On verra plus loin que, dans l'extrême sud tunisien, le phénomène inverse s'est produit : les seigneurs berbères ont été absorbés par les Arabes survenus en grand nombre. Au pays des Touareg Azdjer, la langue arabe ne se répandit pas parmi les suzerains, ainsi que l'atteste le passage du chroniqueur cité plus haut, tandis qu'au contraire les seigneurs du sud tunisien adoptèrent l'arabe.

Les nobles Touareg sont restés pillards. Ils font parfois 800 kilomètres avant d'atteindre la région à razzier, d'où ils ramènent quelques bêtes de somme, qui leur permettent de manger de la viande à leur faim.

Les amghads ou vassaux élèvent des troupeaux et s'occupent des caravanes : ce sont eux d'ailleurs qui sont en réalité possesseurs du sol cultivé et des bêtes de somme, ânes et chameaux.

Les uns et les autres ne vivent que de lait de chèvre et meurent de faim la plupart du temps.

Ils habitent des tentes de cuir de zébu, aux piquets sculptés et devant lesquelles ils forment une cour au moyen de nattes suspendues. Ils font aussi des

abris d'une simple loque jetée sur un pied de tamaris.

Les Touareg Azdjer ne connaissent pas le vol entre eux et, quand ils quittent un campement, laissent leurs ustensiles.

Amoureux de liberté, lents, graves et indécis, ils aiment à rêver devant leurs vastes horizons et leurs montagnes abruptes. Ils n'ont, en matière religieuse, que de vagues croyances mystiques; chaque rocher, chaque oued a sa légende.

Monogames, ils ont le respect de la femme; quand arrive un ennemi redoutable, ils fuient, laissant les femmes; celles-ci savent qu'elles ne courent aucun risque; elles parlementent et bientôt les hommes reviennent.

Au sud, au pays où des rivières importantes coulent vers le Tchad, habitent les Touareg de l'Aïr.

C'est un pays de montagnes où les Arabes n'auraient pénétré que vers le xv[e] siècle.

*
* *

Dans le sud de l'Ifrikya, les anciens Gétules se sont perpétués dans les habitants des ksours et des oasis.

« Un des caractères distinctifs des sédentaires de la Petite-Syrte, dit M. Antonin Goguyer [1], est d'avoir conservé la langue qui se parlait en Berbérie avant l'invasion arabe. Dans les ksours du sud-est, on parle encore le shellah. Une des agglomérations serves, celle des Beni-Ouïssine, porte le nom d'une des branches de la famille zénète, et beaucoup d'autres noms témoignent chez elles d'une origine extrasémitique.

« Ces débiles enfants des palmeraies, dit-il encore continuent à demander des forces à la viande de chien qu'ils estiment le meilleur antidote contre la fièvre; leurs vêtements, leurs chants, leurs récits, leurs céré-

1. *Le servage dans le Sud-Tunisien*, par M. Antonin Goguyer *Revue tunisienne*.

monies funèbres, les symboles de leur culte conservent la trace indélébile d'un passé différent [de celui des nomades]. »

Ces populations fixées au sol sont serves et leurs suzerains actuels, qui sont Arabes, ne paraissent pas avoir été leurs premiers maîtres, comme on l'a dit plus haut. Il est vraisemblable que les sédentaires furent soumis aux Imouchagh Berbères ou Touareg, c'est-à-dire à cette race de nomades du sud dérivés également des Gétules. On distingue en effet parmi les nomades des castes qui témoignent de la superposition qui a dû se produire.

Parmi les cinq tribus que forment les seigneurs arabes, celle des Aulad-Debbab a conservé le nom de la branche principale des Soleïm. Il en est de même des Beni-Zide à l'ouest de Gabès (c'est-à-dire Beni-Yezide), qui, d'après Ibn Khaldoun, forment un rameau des Debbab.

Ces cinq tribus étaient, au dernier siècle, des sous-fractions des El-Oudarena, qui forment eux-mêmes une moitié de la tribu des Ourghemma.

« Cette tribu est le type le plus parfait de la horde conquérante[1]. Elle a l'instinct de la guerre, de la discipline, de l'organisation, de l'attaque fougueuse et prudente. Elle sait conduire un ghezou avec son convoi de chameaux à 1 000 kilomètres et plus, par une route où l'on reste cinq jours sans rencontrer un seul puits. Les cavaliers passeront deux mois s'il le faut sur la selle sans que ni un homme ni un cheval soit écorché. En vue de l'ennemi, ils chargent couchés sur le flanc du cheval, abrités des balles par la tête de la monture. Et puis, ils pillent... »

« Les cinq groupes seigneuriaux sont : 1° Ouled-Chehida, 2° Ouled-Debbab, 3° El-Hamidiya, 4° Es-Zorgane, 5° El-Amarena. Les autres fractions des Ourghemma n'ont pas de sédentaires sur leurs territoires.

1. Antonin Goguyer, *op. cit.*

. . . .

« Le nomade est propriétaire du sol et de ses accessoires. Le serf accède au sol. C'est ce qu'on appelle juridiquement un *immeuble par destination*, mais avec cette différence que le lien de l'accession constitue pour lui un droit non moins qu'un devoir. Le seigneur peut vendre le bœuf ou le chameau qui sont à l'usage du serf et il ne s'y résout, il est vrai, que dans le cas d'une dure nécessité puisqu'en appauvrissant le serf il diminue la force productrice de cet instrument qui est le sien et ainsi, en définitive, s'appauvrit lui-même; mais quand le besoin devient plus pressant il ne peut pas plus distraire le serf de la glèbe que séparer l'enfant de sa mère : il lui faut vendre le tout à la fois. Le serf et sa famille, immeuble conventionnel, ont sur l'*immeuble par nature* un droit qu'il leur appartient d'abandonner, mais que le seigneur ne saurait jamais violer.

« On voit qu'en réalité le serf est un copropriétaire, ni plus ni moins...

« Un côté remarquable de l'institution est le respect de la femme serve. Un respect mêlé de mépris. Le seigneur ne convoitera jamais la femme ou la fille dont il est cependant le maître, puisqu'il peut les déposséder de tous leurs biens... Le seigneur protège les amours de ses serfs; il se bat pour le jeune homme qui a enlevé une fille de chez ses parents afin de la soustraire à un rival préféré par eux; il se fera tuer pour assurer le bonheur de leur union; mais lui, Arabe, ne se mésalliera jamais avec une serve, même par des rapports passagers et fugitifs, et cette femme à ses yeux, si belle qu'elle soit, n'a pas plus de sexe que l'ânesse ou la chamelle attachées à la même glèbe. »

Les seigneurs arabes de ces régions étendaient leur domination non seulement au sud du royaume de Tunis, mais encore sur une partie de la Tripolitaine, et même jusqu'au Touat. Ils régnaient sur les oasis tripolitaines qui ne sont pas comprises dans le territoire du royaume de Tunis : *Ouâzen* qui appartient pour la plus

grande partie aux Debbab; *Naloute*, poste stratégique important sur la meilleure des routes de Tripoli à Ghadamès et qui appartient en majeure partie aux Chehida et aux Zorgane; *Fessâto*, qui est la plus importante de toutes les dépendances de nos nomades, tant par son étendue et sa richesse que par sa situation; *Bir Tiaret*, qui commande la route de Sinaoune à Ghadamès, à deux étapes seulement de cette clef de l'unique passage entre le golfe de Gabès et le Soudan, etc.

« La population serve de Ghadamès elle-même, ajoute M. A. Goguyer, reconnaissait les Oudarena comme protecteurs contre ses seigneurs Imouchagh et leur payait un tribut, outre que tout le grand quartier des Oulad-Debbab avec ses habitants appartient aux Debbab et aux Chehida qui en possèdent encore les titres de propriété.

« Enfin, en dehors de la Tripolitaine et bien plus loin que Ghadamès, il n'était pas jusqu'aux sédentaires du Touat qui n'eussent trouvé avantageux à quelque époque troublée de l'histoire mystérieuse de cette région pendant les huit derniers siècles, d'acheter la protection des vaillants cavaliers arabes contre leurs seigneurs chameliers, au prix d'une redevance que beaucoup paient encore. »

Les Sanhadja au Litham [1].

[Quelques extraits d'Ibn Khaldoun peuvent nous donner une idée de ce que furent au moyen âge les habitants du sud et nous aider à comprendre comment se sont formées les populations que nous désignons aujourd'hui du nom générique de Touareg et Maures.]

« Les porteurs de litham habitaient de temps immémorial, bien des siècles avant l'islamisme, la région stérile qui s'étend au midi du désert sablonneux. Se tenant ainsi éloignés du

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 64.

Tell et du pays cultivé, ils en remplaçaient les produits par le lait et la chair de leurs chameaux; évitant les contrées civilisées, ils s'étaient habitués à l'isolement et, aussi braves que farouches, n'avaient jamais plié sous le joug d'une domination étrangère.

« Dans le pays habité par ces peuples, on vivait ordinairement jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

« Ils occupaient la région qui s'étend de l'Océan à Ghadamès et formaient dans ces vastes plaines plusieurs tribus; les Guedala, les Lemtouna, les Targa (ou Touareg) les Messoufa, les Lamta, etc.

« Les Lemtouna habitaient cette partie du désert qu'on nomme Kakdem, et, à l'instar des Berbères du Maghreb, professaient l'idolâtrie. Ils ne cessèrent de parcourir ce pays jusqu'au moment où ils embrassèrent l'islamisme, quelque temps après la conquête de l'Espagne par les Arabes.

. . . .

« Ils occupèrent les lieux voisins du Rif, de l'Abyssinie et la région qui sépare le pays des Berbères de celui des noirs.

. . . .

« Puis ils portèrent la guerre chez les nations nègres pour les contraindre à devenir musulmanes. Une partie des noirs adoptèrent alors l'islamisme, mais le reste s'en dispensa en payant la capitation.

« Au temps de la dynastie Oméïade d'Espagne, le droit de commander appartenait aux Lemtouna; ceux-ci formaient une nation puissante qui obéissait à des rois héréditaires, princes dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours [1].

« Le roi Tiloutan, qui mourut en 222 [de l'hégire], marchait entouré de 100 000 cavaliers montés sur des chameaux de belle race.

« Un des plus illustres de leurs rois fut Tînezma, qui régna sur tout le désert au IVe siècle de l'hégire, à l'époque des Oméïades d'Espagne et des Fatémides d'Ifrikya. Sa domination s'étendait sur une région longue de deux mois de marche et large d'autant. Vingt rois nègres reconnaissaient son autorité et lui payaient la capitation.

« Après lui, l'unité de la nation se brisa, et chaque tribu eut un roi. »

1. XVe siècle.

Les royaumes nègres [1].

« Quand les musulmans pénétrèrent en Afrique, quelques marchands allèrent jusqu'au pays des nègres et parcoururent les divers royaumes fondés par ces peuples. Le plus puissant avait pour capitale Ghana, ville située sur le Niger, et les états du roi se prolongeaient jusqu'à l'océan. Ghana était une des plus grandes cités du monde, et des plus peuplées.

« Quand les Almoravides, porteurs du litham, virent croître leur puissance, ils étendirent leur domination sur ce royaume ; plus tard, ils furent vaincus par les Sousou, puis par les Melli, qui professaient l'islamisme.

« Le premier roi des Melli fit le pèlerinage de la Mecque ; ses successeurs furent de grands princes et firent également le pèlerinage. Le royaume échut ensuite à un prince qui ne s'occupait que de tirer de l'arc et, comme il avait l'habitude de lancer des flèches sur les passants et de les tuer de gaieté de cœur, le peuple le mit à mort.

« Le plus grand de ces rois fut Mença-Mouça qui se distingua par sa puissance et la sainteté de sa vie. Son autorité s'étendait jusqu'au désert qui avoisine Ouargla. Il fit le pèlerinage, et partit pour la Mecque emportant 80 charges de poudre d'or pesant chacune 3 kintars [2], et portées par des chameaux. A son retour, on raconte qu'il était accompagné de 12000 jeunes esclaves revêtues de tuniques de brocard et de soie de l'Yemen, et qui portaient ses effets.

« Mença-Mouça entretint les meilleurs rapports avec le sultan mérinide Abou l'Haçen ; un architecte arabe du Maghreb, qui se rendit auprès de lui, édifia dans sa capitale des salles surmontées de coupoles, constructions qui étaient inconnues dans le pays, et reçut en paiement 12000 mithcals [3] de poudre d'or.

« Le petit-fils de Mença-Mouça ruina l'empire par ses prodigalités, et vendit à des marchands égyptiens la célèbre pierre d'or qui était regardée comme un des trésors les plus

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 105 et suiv.

2. Les docteurs musulmans ne sont pas d'accord sur la valeur du kintar. Il vaudrait environ 1000 dinars d'or ; au taux le plus bas, sa valeur serait d'au moins 10000 francs. Voir Ibn Khaldoun, t. I, p. 210.

3. Le mithcal est 1/8 d'once.

rares qui soient. Elle pesait 20 kintars et n'avait jamais été travaillée ni fondue. Ce prince fut atteint de la maladie du sommeil dont il mourut. »

V. — Les Juifs.

Les Juifs qui formaient en Berbérie, avant la conquête française, des groupements nettement séparés des indigènes, sont venus en plusieurs fois dans le pays et, à certaines époques, y ont occupé une place importante.

L'immigration principale eut lieu sous Titus; les Juifs se multiplièrent, surtout en Tripolitaine, au point que les Romains se résolurent à les exterminer vers le IIIe siècle. Ils s'étaient répandus d'ailleurs sur tout le pays et, à cette époque où les dieux romains étaient partout oubliés, un grand nombre de Berbères adoptèrent le judaïsme : la Kahena, la fameuse reine des Berbères qui lutta contre les Arabes au VIIe siècle, professait le judaïsme. Il est certain que la similitude de religion amena de nombreux mélanges avec les populations locales.

En Khoumirie, en Kabylie, dans l'Aurès, à Figuig même, et dans le Maroc du Sud, certains groupements israélites vivent sous la tente avec les indigènes dont ils portent le costume. Ils paraissent descendre de Berbères judaïsés [1].

Un grand nombre d'Israélites enfin vinrent d'Espagne après la chute du royaume de Grenade, en 1492. Ils se rendirent dans les principales villes de la côte, mais surtout au Maghreb et notamment à Fez.

En Algérie, les Israélites indigènes ont été naturalisés Français en bloc en 1871 : ils ne se distinguent donc plus des colons.

En Tunisie, au contraire, ils sont demeurés sujets

1. Voir les études de Nahum Slousch, dans la *Revue du monde musulman* et les *Archives marocaines*.

du Bey, et ont pour la plupart conservé jusqu'ici leurs mœurs et leur costume. On rencontre deux communautés : celle des Tunisiens proprement dits, qui d'ailleurs ont des origines très diverses; celle des Livournais ou Grana, qui diffèrent des premiers par le langage et le rituel. Les Tunisiens exercent les professions manuelles; les Livournais, au contraire, médecins, banquiers, hommes d'affaires, ont souvent occupé des situations considérables.

Avant le Protectorat, un costume spécial leur était imposé par les lois beylicales : les hommes devaient être vêtus de couleur sombre; ils portaient généralement des vêtements bleus ou gris; les chapeaux et vêtements européens leur étaient interdits. Les femmes juives portent encore un costume qui se rapproche de celui des femmes musulmanes : blouse courte et pantalon large et serré à la cheville, sur la tête le bonnet conique ou bien un foulard; les jours de fête, ce costume est très brillant : il est fait de satin de couleur vive, rose ou vert, et brodé d'or; un haïk flottant sur les épaules le complète.

Au Maroc, on a pu distinguer divers groupements de caractères assez différents.

Trente mille individus environ, répandus de Tanger jusqu'au Gharb, sont nettement d'origine espagnole et parlent un langage formé d'espagnol et de berbère. Un second groupe, de cinquante à soixante mille individus, occupant les villes de la côte et les capitales du Nord, parlent surtout arabe. Dans le Sud, au contraire, on rencontre des Judéo-Berbères qui ne diffèrent guère des Chleuh qui les entourent; ils habitent maintenant exclusivement les campagnes, où ils se groupent autour des casbah des caïds. C'est dans le Sous que l'on trouve aujourd'hui les plus importantes communautés. Ces Judéo Berbères du Sud sont d'habiles artisans et travaillent en particulier les métaux. Enfin, les Juifs des Glaoua, Dadès, Aït Atta, ainsi que du Drâa supérieur et du Tafilelt sont d'origine touatienne, et seraient venus

précédemment d'Orient, dans les premières années de l'ère chrétienne.

Dans les villes, les Juifs du Maroc vivent réunis dans des quartiers spéciaux dits *mellah* (endroits isolés). La communauté juive ainsi constituée jouit d'une complète autonomie. Elle est administrée par un *maamad* ou conseil de sept membres, et possède un tribunal rabbinique. Elle ne paie même plus la *djezya*, impôt payé par les non musulmans, auquel elle est théoriquement soumise.

Comme en Tunisie, un costume spécial est imposé aux Juifs marocains : les hommes portent le fez noir, la djellaba noire recouvrant, aux jours de fête, un caftan de couleur, et même les babouches noires. Dans certaines régions, les hommes d'un certain âge, suivant un vieil usage, se couvrent la tête d'un mouchoir bleu à pois blancs. Les femmes portent un corsage surchargé de broderies d'or et une ample jupe noire, brodée de soies de couleur et d'or.

Histoire des Rosaca, famille juive de Fez (XIIIe siècle).

[Le passage suivant d'Ibn Khaldoun [1] fait très exactement comprendre le rôle que jouaient les Juifs en Afrique et les sentiments des indigènes à leur égard.]

« Dans sa jeunesse, le sultan mérinide Abou Yacoub Youssof se livrait au plaisir avec passion, mais à l'insu de son père, prince très religieux et de mœurs fort austères. Il buvait du vin et faisait avec ses compagnons des parties de débauche. Selon l'usage des grands personnages, il avait pour intendant un de ces Juifs Moaheds qui habitent la ville de Fez [2].

« Cet homme, nommé Khalifa Ibn Rocasa, rendait à son maître des services de toute nature et fabriquait du vin pour

1. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 167-168.

2. Le moahed est un juif ou un chrétien qui a passé un traité (ahd) avec une puissance musulmane pour s'assurer la possession de ses biens.

son usage. Il finit par devenir le confident du prince et par être en grand crédit auprès de lui.

« Abou Youssof, monté sur le trône, continua à boire en secret avec ses intimes, et permit à Khalifa d'assister à ces réunions en qualité d'intendant du palais. Dès lors, la puissance de ce juif n'eut plus de bornes.

« Mais, revenu enfin des égarements de la jeunesse, le sultan remarqua que cet homme ainsi que son frère étaient courtisés par les chefs mérinides, par les vizirs, les chérifs et les docteurs de la loi musulmane ; aussi prit-il la résolution de se débarrasser d'eux à la première occasion. Pendant que l'armée campait sous les murs de Tlemcen (en 1299), il se saisit d'eux, les fit mettre à la question et mutiler, puis mettre à mort. Le même sort fut réservé à leurs familles, à leurs proches et à leurs parents.

« Par ces exécutions, l'empire fut délivré d'une tache qui le souillait et d'une domination qui l'avait avili. »

CONCLUSION

Nous n'avons eu d'autre but, en essayant de faire revivre les civilisations indigènes de l'Afrique du Nord, que de réagir contre cette opinion trop répandue que ce pays est peuplé de « barbares » fanatiques et rebelles à toute civilisation.

Certes, en mettant le pied en Berbérie, au cours du XIXe siècle, nous avons trouvé le pays en pleine anarchie; les campagnes étaient loin d'être cultivées comme elles pouvaient l'être; il est incontestable que, depuis trois siècles, les régions que nous avons au cours de cet ouvrage désignées des noms d'Ifrikya et de Maghreb central avaient, à la faveur du désordre, perdu leur prospérité passée.

Mais peut-on méconnaître les puissants empires qui brillèrent successivement avec tant d'éclat, alors que l'Europe connaissait encore la barbarie?

Les noms de Massinissa et de Jugurtha qui, les premiers, ont enseigné à leurs peuples l'agriculture, nous sont familiers; mais nous avons le tort de trop ignorer l'histoire des siècles qui suivent.

Oublierons-nous les conquêtes des Almoravides? Oublierons-nous l'empire des Almohades de Maroc (Marrakech) qui s'étendit à toute la Berbérie, et atteignit déjà à un haut degré de civilisation?

L'empire oméïade d'Espagne est plus connu; mais on parait oublier que la race maure de la Péninsule était en grande partie formée de Berbères immigrés du Maghreb.

Au moyen âge, les trois régions qui n'ont pas cessé depuis lors d'être distinctes prennent une sorte de personnalité, et trois puissantes dynasties berbères règnent de concert pendant plusieurs siècles : Mérinides à Fez, Zeyanites à Tlemcen, Hafsides à Tunis.

Qu'on relise le récit des expéditions des sultans mérinides de Fez à travers l'Afrique du Nord, et l'on pourra constater qu'on ne se trouve pas en présence d'une horde de barbares, mais bien en face de l'armée d'un pays policé.

Enfin l'extrême occident, loin de rester en arrière, était, au XVIe siècle, le foyer des lumières : tandis qu'un puissant chérif, El-Mansour (le Victorieux), régnait à Maroc, l'École de légistes de Tombouctou étendait son renom sur toute l'Afrique du Nord.

C'est l'arrivée des Turcs sur les côtes de la Méditerranée occidentale qui vint mettre fin à cette époque glorieuse. Tout change alors en Berbérie : Tunis seule conserve sous la domination turque son éclat passé; Tlemcen connaîtra la ruine et le Maghreb central tombera dans l'anarchie.

***

Nous avons voulu, en outre, réagir nettement contre cette opinion que l'Afrique du Nord est peuplée « d'Arabes ». L'étude de la lente progression des tribus arabes vers l'ouest, à laquelle nous nous sommes livré, n'a pas eu d'autre but.

Les habitants de l'Afrique du Nord, pas plus que les Maures d'Espagne, ne sont des Arabes. Ce pays est le patrimoine de cette belle race berbère, parente des autres races du bassin méditerranéen, qui peuple encore les montagnes de Kabylie et la majeure partie du Maroc, forte race qui sait unir les instincts guerriers à la plus paisible et à la plus laborieuse activité.

Au temps de Rome, ce sont les Numides, pères des Kabyles d'aujourd'hui qui, sous la direction des colons,

firent la grandeur de la Province romaine d'Afrique. On sait que la fusion fut complète entre les deux races : il est extrêmement important de le signaler, car c'est la preuve que la race autochtone n'est pas inaccessible aux civilisations européennes. Il est vrai qu'à cette époque elle n'avait pas subi l'empreinte de l'islamisme.

C'est au XIe siècle seulement que se produisit la grande invasion arabe. Les tribus venues d'Orient furent lentes à progresser vers l'ouest ; ce n'est qu'au XVe siècle qu'elles eurent pris pied définitivement dans les régions de plaines et pénétré jusqu'en Oranie. Elles n'allèrent pas plus loin et, dès cette époque, une fusion lente s'accomplit entre l'élément berbère converti à l'islamisme et les nouveaux venus [1].

A de très rares intervalles, quelques tribus arabes furent conduites au Maroc par les hasards des conflits ; elles ne se répandirent guère que dans les vallées. Le Maroc est donc resté berbère. Tissot affirme que les trois quarts des habitants des montagnes sont blonds. L'élément arabe que l'on rencontre aujourd'hui au Maroc est très particulier : ce sont des familles de chérifs (descendants du Prophète) qui vinrent, au moyen âge, s'y établir en petit nombre et, grâce au prestige de la religion, acquirent une certaine autorité. Ce sont ces familles qui arrivèrent à détenir le pouvoir à partir du XVIe siècle. Mais on ne doit pas s'illusionner : ces chérifs, arabes, et par conséquent sémites, règnent sur des Berbères. Le Maroc est essentiellement montagneux ; la race autochtone a donc eu toutes sortes de raisons de se conserver intacte.

Il n'a été donné qu'à un petit nombre d'Européens de parcourir ces régions ; mais les Marocains leur ont paru en tout semblables au Kabyles d'Algérie. Le véri-

1. On lira avec fruit, si l'on veut avoir une exacte idée de l'ethnographie du pays, une *Note sur les tribus de la Régence de Tunis*, anonyme, parue dans la *Revue tunisienne*, et des *Études sur les populations du Maroc*, par Quedenfeldt, trad. par le capitaine Simon, dans la *Revue africaine*.

table Maroc, qu'il ne faut pas confondre avec la région voisine de la frontière algérienne, s'étend des cimes les plus élevées de l'Atlas — elles atteignent 4 500 mètres, il ne faut pas l'oublier, — aux dernières collines qui viennent mourir sur les bords de l'Océan; une population fixée au sol cultive ce pays riche entre tous qu'Ibn Khaldoun a décrit en termes si magnifiques. En apprenant à la connaître, nous acquerrons des idées plus justes sur les Berbères. « Le Berbère du nord et du centre du Maroc, disait déjà Tissot[1], a une physionomie essentiellement européenne : ses mœurs, ses habitudes la rapprochent de nous, et confirment cette supposition d'une origine commune. »

***

La question religieuse, certes, a pris depuis l'invasion arabe une importance primordiale. L'islamisme est profondément enraciné depuis le XIe siècle partout où les Arabes se sont mélangés à la population autochtone.

Mais la religion des musulmans d'Afrique offre des caractères très particuliers. L'Afrique a toujours été la terre d'élection de tous les schismes et de toutes les hérésies; ceci d'ailleurs était vrai au temps où elle était chrétienne, aussi bien qu'au moyen âge.

Les tribus berbères converties furent d'abord kharedjites et en lutte ouverte contre les Arabes de race, représentants de l'orthodoxie.

Le schisme chiite se développa ensuite avec une singulière intensité, tant au Maghreb qu'en Ifrikya.

Bien plus, les Kabyles des montagnes d'Algérie et davantage encore ceux de l'Atlas ont modifié l'islamisme à leur convenance; encore la plupart des tribus des massifs du Riff et de l'Atlas ignorent-elles complètement l'islamisme ou, si elles le connaissent, s'en soucient peu. Elles sont restées fidèles surtout au culte de la nature

1. Tissot, *op. cit.*, p. 404.

et des éléments : la mer, les eaux, le feu ; elles sacrifient aux génies des sources.

Cependant il faut reconnaître que sur ce peuple les marabouts ont une influence considérable, et malheureusement, depuis le XVIe siècle, la Berbérie tout entière en est couverte. Sans doute la masse ne voit-elle guère en eux que des magiciens ou des sorciers, mais, quelle que soit la raison de leur influence ou du respect dont on les entoure, on est parfois forcé de compter avec leur personnalité. Les confréries ont pris de même, à la faveur de l'anarchie des derniers siècles, un développement considérable; nous nous étions beaucoup préoccupés de leur action en Algérie. L'étude de la société marocaine a montré qu'elles n'avaient pas ou n'avaient plus l'influence qu'on leur attribuait et ne jouaient pas le rôle que l'on pouvait craindre.

∴

L'Afrique du Nord n'est donc pas ce que beaucoup de Français imaginent : un pays peuplé de colons, à travers lequel chevauchent quelques brillants cavaliers arabes.

Notre colonie ne se synthétise pas en quelques grands chefs nomadisant dans le sud. Des indigènes, ignorant le régime féodal, ont cultivé et cultivent encore les régions fertiles de cette Berbérie que nous identifions trop volontiers avec les plaines de sable où nous exécutons périodiquement des opérations de police.

Outre le Tell algérien que nous avons su mettre en valeur, grâce aux efforts persévérants de nos admirables colons, il est en effet dans l'Afrique du Nord deux régions particulièrement comblées par la nature de dons de toutes sortes : la partie orientale de l'ancienne Ifrikya, où réussissent également bien les céréales dans le nord, les oliviers dans le Sahel, où l'on rencontre enfin des richesses minières dépassant toutes les espérances; en second lieu, le Maroc, pays montagneux au

climat salubre, que de hautes montagnes préservent des souffles brûlants du sud, et dont les côtes sont tempérées par les brises de l'Océan.

Que, dans le sud algérien, quelques tribus que l'on ne peut espérer associer à nos travaux, nomadisent encore, peu nous importe; l'Arabe nomade peut nous donner des goumiers et des soldats; ne lui demandons pas autre chose. Mais parcourons les campagnes du Tell et les vallées de Bysacène; regardons le fellah qui laboure son champ : on lui a reproché d'être maladroit, peu sensible au progrès, imprévoyant enfin; faut-il s'en étonner lorsque, depuis trois siècles, il est abandonné à lui-même sur sa terre, sans direction et sans soutien? Parcourons les admirables campagnes de la Chaouïa : nous recueillerons, en voyant l'indigène se livrer aux travaux de culture, la même impression réconfortante.

La Tunisie et l'Algérie seules comptent près de 7 millions d'indigènes. Si, pour une grande part, les anciens habitants sont aujourd'hui mélangés aux Arabes, le fond de la population n'en est pas moins cette forte race berbère, beaucoup plus proche de la nôtre qu'on n'a coutume de le supposer; dans le Maroc entier, l'élément berbère est franchement dominant, et nous le retrouvons en Algérie-Tunisie dans toutes les hautes montagnes. Nous ne devons plus ignorer les caractères propres de cette race trop longtemps méconnue, et le jugement qu'Ibn Khaldoum porta sur les Berbères doit rester la conclusion de l'étude de leur histoire : « Les Berbères, dit-il, ont toujours été un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux; un vrai peuple, comme tant d'autres dans ce monde..... On a vu des Berbères des choses tellement hors du commun, des faits tellement admirables qu'il est impossible de méconnaître le grand soin que Dieu a eu de cette nation. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

(Les titres des extraits d'auteurs arabes sont en italique.)

PREMIÈRE PARTIE

LES BERBÈRES
LA PREMIÈRE CONQUÊTE ARABE

DEUXIÈME PARTIE

LES GRANDS EMPIRES DU MOYEN AGE

TROISIÈME PARTIE

LES TURCS

QUATRIÈME PARTIE

RTES HORS TEXTE

16-21. — Coulommiers, Imp. Paul BRODARD. — P3-21.

